



Résumé

Que son grand-père ait fait d'elle son unique héritière importe peu à Isabella Leshe, qui sanglote dans le bureau du notaire. Le seul être qu'elle aimait est mort, la voilà seule au monde. Et cernée d'ennemis... Car son oncle, furieux de voir la fortune qu'il convoitait lui échapper, a décidé de la marier à son fils.

Épouser Harold ? Jamais !

Isabella prend ses jambes à son cou et, après avoir erré dans les rues de Londres, se réfugie par inadvertance dans une maison close !

Pas de meilleur moyen, pour échapper à Harold, que de ruiner définitivement sa réputation...

L'irruption de cette jolie blonde intrigue Dermott Ramsay, comte de Bathurst, l'un des plus fidèles clients de cet établissement. Jamais il n'a vu pareille beauté ! Et il est prêt à payer à prix d'or une nuit avec elle.

Une chance pour Isabella : Dermott est peut-être le débauché le plus célèbre d'Angleterre, mais c'est aussi le plus séduisant...

CHAPITRE 1

Avril 1802

Le crachin s'était transformé en une averse drue dix minutes plus tôt, et la jeune personne assise sur le siège du superbe phaéton de Dermott Ramsay était non seulement trempée mais furieuse. Ce qui signifiait que Dermott allait devoir la déposer à l'auberge la plus proche et donc qu'il perdrait sa course contre Hilton, qui arriverait à Londres le premier. Tout cela à cause d'Olivia.

Il n'avait jamais eu l'intention de l'emmener avec lui, mais ce matin-là, alors qu'ils étaient ensemble au lit -son mari s'étant fort opportunément absenté -, elle avait entrepris de le convaincre avec une telle ardeur que, finalement, les sens l'avaient emporté sur la raison... une fois de plus.

Dermott plissa les yeux, s'efforçant de distinguer la route à travers le rideau de pluie. Heureusement, ses pur-sang avançaient avec assurance, et lui-même était un conducteur émérite. Sans Olivia, il aurait gagné la course à coup sûr, songea-t-il avec dépit.

Une roue s'enfonça dans une ornière, et l'attelage tangua dangereusement.

— Dermott ! cria la comtesse en lui agrippant le bras. Laissez-moi descendre immédiatement !

L'espace d'un instant, il fut tenté de la prendre au mot et de l'abandonner là, sur la route boueuse. Néanmoins, malgré tous ses défauts, il demeurait un vrai gentleman et se refusait à une telle goujaterie.

— Je vais m'arrêter au Cygne Blanc, à Chaldon, dit-il en élevant la voix pour couvrir le crépitement de la pluie.

— C'est bien trop loin !

Dermott en convint en son for intérieur, mais il savait pertinemment qu'il n'y avait pas d'autre solution. Se forçant à rester poli, il répondit :

— Dans dix minutes, vous serez au sec.

— Je n'aurais jamais dû vous écouter ! Pourquoi m'avez-vous demandé de vous accompagner? Regardez dans quel état sont ma robe et mon chapeau ! Sans parler de mon...

Sa voix s'éteignit, comme Dermott lui jetait un regard meurtrier qui aurait intimidé n'importe quelle femme, fût-elle la beauté la plus en vue de Londres.

Le reste du trajet jusqu'à Chaldon se déroula dans le silence le plus complet.

Lorsque le phaéton s'immobilisa enfin devant la façade du Cygne Blanc, le comte de Bathurst lança les guides à un valet d'écurie et sauta à terre. En quelques enjambées rapides, il contourna la voiture et aida la comtesse à descendre de son siège, avant de l'escorter à l'intérieur de l'établissement. Là, il réserva une chambre, paya généreusement l'aubergiste pour s'assurer qu'Olivia disposerait de tout le confort possible, puis s'inclina avec raideur devant la femme qui venait de lui faire perdre un pari de mille livres.

— J'enverrai ma voiture vous chercher demain matin, annonça-t-il.

Et, sans attendre de réponse, il ressortit.

Hilton avait pris la tête de la course, bien évidemment. Ce n'était même pas la peine de demander si un autre attelage était passé sur la route. Depuis Red Hill, Dermott se savait talonné par son rival. Il lança une pièce au valet d'écurie, sauta sur son siège et s'empara des rênes.

Les pur-sang gris réagirent aussitôt et se jetèrent en avant. Ils avaient l'esprit de compétition, à l'image de leur maître. Au cours des dernières années, ces chevaux et ce phaéton spécialement conçu pour lui avaient permis à Dermott de gagner de nombreuses courses et d'empocher ainsi des sommes rondelettes.

— Allez, mes beautés ! dit-il en se penchant en avant, certain que les chevaux seraient sensibles aux inflexions pressantes de sa voix. Voyons un peu si nous pouvons les rattraper !

Les pur-sang dressèrent les oreilles et accélérèrent immédiatement l'allure.

Une demi-heure plus tard, le phaéton de Hilton apparut au loin, nimbé de filaments de brume grise. Les narines de Dermott palpitérent. Il lui semblait déjà humer le parfum grisant de la victoire.

Il avait lui-même dressé ses chevaux et les connaissait aussi bien qu'il connaissait sa propre famille. Peut-être même mieux, aurait sans doute dit sa mère.

— Allez, encore un effort ! murmura-t-il en laissant glisser les rênes entre ses doigts gantés.

C'était un véritable défi, car les chevaux de Hilton étaient réputés pour leur vigueur.

Pourtant, peu à peu, l'attelage de Dermott gagna du terrain. Lorsque les deux voitures furent presque au même niveau, Hilton déporta résolument ses bêtes vers le milieu de la route, pour barrer le passage à son concurrent.

Il fallait maintenant faire preuve d'audace, voire de témérité. Il n'était jamais exclu qu'une autre voiture arrive en sens inverse, sans parler des éventuels nids-de-poule dans lesquels les chevaux risquaient de se casser une patte. La marge de manœuvre était très limitée, mais le jeune comte de Bathurst comptait sur sa bonne étoile. Il était célèbre pour sa chance insolente, qui lui avait sauvé la mise plus d'une fois lors de ses folles équipées. D'un mouvement fluide du poignet, il fit dévier ses pur-sang vers la gauche, où le terrain paraissait un peu plus stable. Aussitôt, Hilton bifurqua dans la même direction, mais le comte riposta en se portant sur la droite.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, le duc de Hilton lui barra de nouveau la route et, durant plusieurs kilomètres, la poursuite continua à un train d'enfer, tandis que les deux voitures allaient et venaient ainsi sur toute la largeur de la chaussée. Dermott guettait des signes de fatigue chez les grands bais de Hilton. Ce dernier avait la main rude, et sa conduite brutale sapait peu à peu la résistance de ses bêtes. Celles-ci tressaillaient déjà de temps à autre, quand le mors leur meurtrissait trop cruellement la bouche.

Soudain, Dermott se rendit compte qu'un peu plus loin, la route s'élargissait sur une centaine de mètres. Il tenait là une occasion inespérée.

Intrépide, il lança ses chevaux dans l'étroit passage situé entre le fossé et le phaéton de Hilton.

En de telles circonstances, seul un sang-froid à toute épreuve permettrait de remporter la victoire. L'un des deux conducteurs allait fatalement flancher et ralentir pour éviter l'accident. Et ce ne serait pas lui, songea Dermott.

Quand il comprit ce que son rival avait l'intention de faire, le duc continua de rouler à la même allure, mais ses mains se crispèrent sur ses rênes.

— Poussez-vous ! hurla Dermott, gagné par l'ivresse de la course.

Ses chevaux semblaient partager sa rage de vaincre. Ils filaient comme le vent, leurs sabots martelant le sol et envoyant des mottes de boue voler en tous sens.

Dermott réussit à remonter au niveau de son adversaire, et les roues des deux phaétons se rapprochèrent. L'espace qui les séparait à présent était si mince que les risques de collision étaient bien réels. À cet instant, n'importe quel homme doué de bon sens se serait demandé si la victoire méritait qu'il y sacrifie sa vie...

Une seconde, puis deux, puis trois s'écoulèrent.

Les chevaux galopèrent sur une même ligne. Les adversaires étaient si proches qu'ils auraient pu se toucher du bout de leur fouet.

Peu après, au sommet d'une colline, le périlleux virage de Danner apparut devant les yeux des conducteurs.

La mort les regardait en face.

D'un geste brusque, Hilton tira sur les rênes.

Avec un sourire radieux, Dermott le dépassa en trombe.

Une heure plus tard, le comte de Bathurst s'installait à une table de jeu, dans le salon du luxueux bordel de Molly Crocker.

— Hilton vient de perdre mille livres ! lança-t-il à la cantonade.

Ses amis s'empressèrent de le féliciter. Dermott était trempé jusqu'aux os, ses cheveux bruns dégoulinèrent sur le col de sa chemise blanche, mais son large sourire témoignait de sa bonne humeur.

— Vous avez donc gagné la course ? fit un jeune homme.

— Oui. Hilton a fini par flancher.

— Il faut dire qu'il n'a pas vos nerfs d'acier, observa un autre joueur en levant les yeux de ses cartes.

— Il a pris peur au moment d'aborder le virage de Danner, expliqua Dermott.

— Le virage de Danner? Vous auriez pu y laisser la vie, milord ! s'écria l'une des jolies filles qui se trouvaient autour de la table.

Nombre d'accidents s'étaient déjà produits sur cette route, et Dermott figurait parmi les clients les plus populaires de l'établissement.

— Bien sûr que non. D'ailleurs, je n'aurais jamais couru un tel risque alors que je savais que je te retrouverais ici, Kate.

Sur ces mots, Dermott fit signe à un serveur de lui apporter à boire.

— Hilton va vouloir prendre sa revanche, remarqua l'un des joueurs.

— Je suis partant pour une nouvelle course, répondit Dermott, mais il devra d'abord honorer sa dette.

— Il est plutôt pingre, à ce qu'on m'a dit.

— Vraiment ? Son père lui a pourtant laissé une jolie fortune.

Tout le monde connaissait la rivalité qui existait entre le comte de Bathurst et le duc de Hilton. Dermott prenait un malin plaisir à séduire les unes après les autres les femmes auxquelles Hilton s'intéressait, et ce petit jeu durait depuis fort longtemps. En fait, leur inimitié datait de leurs années d'études à Eton.

Kate se rapprocha de la chaise de Dermott et se pencha vers lui.

Sa joue frôla la sienne.

— Vous avez sûrement envie d'un bon bain chaud, roucoula-telle à son oreille.

Dermott leva le bras gauche, la saisit par le cou et tourna la tête pour l'embrasser sur la bouche.

— Donne-moi une demi-heure, chérie, le temps de savourer un cognac.

— Je vous attendrai, milord.

La jolie brune se redressa, puis elle s'éloigna en faisant froufrouter la soie de sa robe rouge cerise qui flattait si bien son teint délicat.

— Depuis que vous avez jeté votre dévolu sur elle, Bathurst, elle se refuse à tout autre que vous. C'est drôlement égoïste de votre part de vous l'approprier ! se plaignit l'un des joueurs, quand Kate eut disparu.

— Je n'y suis pour rien, Kilgore. Je ne lui ai jamais demandé de m'être fidèle.

— Vous devriez le lui préciser, alors.

— Mon opinion sur le sujet est assez claire, je pense.

Un jeune baronnet intervint :

— Voyons, Kilgore, tout le monde sait que Bathurst ne reste jamais longtemps avec la même fille. Et Kate a bien le droit de choisir l'homme à qui elle accorde ses faveurs.

Cessez donc de geindre et distribuez les cartes. Vous jouez, Bathurst ?

— Bien sûr! acquiesça Dermott en souriant. Au moins pendant la prochaine demi-heure.

Les parents du défunt s'étaient regroupés dans la petite pièce éclairée à la bougie. Toutes les chaises disponibles étant occupées, les derniers arrivés avaient dû se résigner à rester debout. Des regards avides fixaient le notaire qui, assis à son bureau, était en train de lire le testament.

Seule l'une des huit personnes présentes paraissait éprouver un chagrin sincère. Isabella Leslie se tenait dans un coin, un mouchoir pressé contre sa bouche, et sanglotait doucement. Son grand-père, qui venait de disparaître après une longue maladie, avait toujours été le centre de son univers. Aujourd'hui, elle se retrouvait seule au monde. L'ayant vu dépérir à petit feu, elle s'était crue préparée à l'inéluctable. Mais, maintenant qu'il l'avait quittée, la vie lui semblait dénuée d'intérêt. La douleur enflait en elle, menaçant de la submerger. Elle n'écoutait même pas les paroles du notaire. Soudain, un silence de plomb envahit le bureau. En relevant la tête, Isabella se rendit compte que tout le monde la regardait.

— Votre grand-père a fait de vous son unique héritière, ma chère, lui expliqua calmement Me Lampert.

— Comme si elle ne s'en doutait pas! Glapit sa tante, l'air indigné. Ce vieux débris ! Il aurait au moins pu avoir la décence de nous léguer quelques miettes du gâteau !

— Les dernières volontés de M. Leslie sont très claires, répliqua le notaire. Il était tout à fait sain d'esprit lorsqu'il a rédigé son testament, et il m'a convoqué hier pour me rappeler mes devoirs envers Isabella.

— À qui vous allez prendre des honoraires exorbitants en échange de vos services, j'imagine ! grommela l'oncle Herbert.

— M. Leslie m'a déjà payé. Votre nièce ne me doit rien du tout.

Le cousin d'Isabella, un jeune homme ventripotent dont la bedaine frémissait de rage, riposta :

— Dans ce cas, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, maître. Veuillez nous laisser.

— Voyons, Harold ! s'écria Isabella, choquée par le manque de courtoisie de son cousin. Ignorant les protestations de la jeune fille, celui-ci reprit :

— Déguerpissez, Lampert, ou c'est moi qui vous flanque dehors !

Il esquissa un geste menaçant en direction du frêle notaire. Ce dernier, après avoir lancé un coup d'œil désemparé à Isabella, se leva précipitamment de sa chaise et battit en retraite vers la porte.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Leslie, bredouilla-t-il.

Dès qu'il fut sorti, l'oncle Herbert s'avança vers le bureau, prit les pages du testament et les froissa dans sa main.

— Le sale hypocrite ! Maugréa-t-il en jetant les papiers au feu. Voilà ce que j'en fais, moi, de ses dernières volontés !

Puis il se tourna vers sa femme et lui demanda :

— Vous avez la licence de mariage, Abigail ?

Tandis que son épouse fouillait dans son réticule, il hocha la tête à l'adresse du pasteur qui avait administré les derniers sacrements à George Leslie.

— Je vous demanderai d'être bref. J'ai perdu assez de temps dans cette maison, à attendre que le vieux casse sa pipe. Harold, venez ici, ajouta-t-il en faisant signe à son fils. Comme il continuait à donner diverses instructions, le cœur d'Isabella se mit à battre de plus en plus fort dans sa poitrine. Les regards furtifs que lui décochaient les autres membres de sa famille ne l'apaisaient en rien. Elle les connaissait et ne s'étonnait pas de leur jalousie, mais jamais jusqu'ici elle ne les avait considérés comme dangereux! Or la situation devenait franchement critique.

— Si vous voulez bien m'excuser, je vais me retirer. La semaine a été éprouvante, murmura-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— Restez où vous êtes, ma nièce. Nous n'en avons pas fini avec vous, répliqua son oncle d'un ton sec.

En dépit de son appréhension, Isabella se retourna et lui fit face.

— Vous n'avez pas à me donner d'ordres, mon oncle.

— Vous vous trompez lourdement, ma chère.

Une lueur diabolique brillait dans les yeux de l'oncle Herbert. Prise de panique, Isabella balaya la pièce du regard. Tous ses parents arboraient le même air hostile. Elle était entourée d'ennemis. S'efforçant de refouler sa peur, elle répondit d'une voix ferme :

— Oncle Herbert, je suis désormais chez moi ici. En outre, je suis majeure et libre de mener ma vie comme je le désire.

— Cela changera dès que vous aurez épousé Harold. Croyez-vous que je vais vous laisser dilapider la fortune dont vous venez d'hériter? Dieu a créé les femmes pour qu'elles obéissent aux hommes, et j'ai bien l'intention de vous apprendre la soumission !

— Épouser Harold? Avez-vous perdu l'esprit? Il... il ne me plaît pas du tout ! Bafouilla Isabella en jetant un coup d'œil stupéfait à son cousin engoncé dans un costume ridiculement apprêté. Même si j'avais envie de me marier, ce qui n'est pas le cas, je ne choiserais jamais votre fils !

Abigail Leslie se redressa aussitôt, toutes griffes dehors.

— Vous entendez cela, Herbert? Notre cher Harold n'est pas assez bien pour elle !

Comment ose-t-elle, elle dont la mère... Enfin, je ne peux mentionner ces choses en société, mais sachez, petite peste, cria-t-elle en se tournant vers sa nièce, que vous devriez remercier le ciel que mon Harold veuille bien de vous, lui qui pourrait épouser n'importe quelle jeune fille de bonne famille !

— Eh bien, ce n'est pas moi qui l'en empêcherai ! Rétorqua Isabella.

Elle ne supportait pas qu'on s'attaque à sa mère. Certes, celle-ci avait eu un mode de vie plutôt original - elle avait, par exemple, fait le tour du monde en voilier -, mais cela

n'avait en rien souillé ses quartiers de noblesse. Sa mère avait le sang plus bleu que n'importe lequel de ces petits bourgeois à l'esprit étriqué!

À cet instant, le pasteur se leva, l'air consterné.

— Monsieur Leslie, vous m'aviez dit que votre nièce était tout à fait favorable à ce mariage précipité, protesta-t-il.

Profitant de cette diversion, Isabella chercha des yeux l'issue la plus proche. La porte qui menait au couloir était bloquée par plusieurs personnes de forte corpulence, dont son cousin Harold. Mais il restait la fenêtre, qui donnait sur la rue et s'ouvrait sur un petit balcon situé seulement à un mètre cinquante du sol.

Ses cousines, Amélia et Caroline, étaient assises devant la croisée, mais elles ne représentaient pas un obstacle insurmontable. Isabella les avait toujours considérées comme deux petites oies stupides, qui ne savaient que ricaner sottement ou piailler lorsqu'elles étaient contrariées. Elle était certaine qu'aucune d'elles ne lèverait le petit doigt pour l'arrêter si elle tentait de s'échapper.

Herbert Leslie repoussa sans ménagement le pasteur sur sa chaise et lui ordonna :

— Taisez-vous, Dudley. Économisez votre salive pour la cérémonie.

Puis il pointa l'index vers Isabella et ajouta d'un ton venimeux :

— Quant à vous, vous avez intérêt à faire tout ce qu'on vous demandera. Sinon, il vous en cuira !

— Vous ne pensez tout de même pas que je vais me laisser marier à ce... ce paon prétentieux !

— Je vous ligoterai s'il le faut, mais vous épouserez mon fils !

— Un tel mariage ne sera jamais valable ! Je le ferai annuler devant un tribunal ! s'écria Isabella, horrifiée.

— J'ai ici de nombreux témoins qui jureront que vous étiez consentante, ma chère nièce. Cette union va être célébrée tout de suite et consommée ce soir même. Nous y veillerons tous, assura-t-il en promenant un regard d'avertissement sur l'assemblée. Et votre argent restera dans la famille, comme il se doit.

Le chagrin et les larmes qui étouffaient Isabella quelques instants plus tôt s'étaient évaporés, remplacés par une rage brûlante. Ces bouffons grotesques et imbus d'eux-mêmes voulaient l'intimider? Eh bien, c'était raté ! Ils grilleraient en enfer avant qu'elle n'épouse son crétin de cousin !

Son oncle avait à peine fini sa phrase que, déjà, elle prenait son élan. La seconde suivante, Mlles Amélia et Caroline Leslie basculèrent chacune de leur côté dans un envol de jupons. Isabella, ayant ainsi libéré la voie, ouvrit la fenêtre et se retrouva sur le balcon.

La pluie froide lui cingla le visage, mais elle ne s'en rendit même pas compte. Sans hésiter, elle empoigna fermement la balustrade en fer forgé, l'enjamba et, d'un bond, atterrit sur

le trottoir dans une gerbe d'éclaboussures. Puis elle souleva sa jupe en soie des deux mains et se mit à courir dans la rue.

Peu après, des cris retentirent derrière elle, et elle accéléra encore l'allure. Parvenue à un carrefour, elle tourna à droite, décidée à se réfugier sous les épaisses frondaisons des arbres de St James' Square.

Quelques instants plus tard, hors d'haleine, elle s'adossa à un arbre et tenta de reprendre son souffle, les yeux fixés sur le carrefour.

Harold ne tarda pas à apparaître dans le halo jaunâtre du réverbère, suivi par Herbert, un autre oncle et deux cousins. De toute évidence, ils n'étaient pas d'accord sur la direction à prendre, car ils commencèrent à se quereller, et leurs voix furieuses résonnèrent dans la rue. S'ils choisissaient de partir sur la gauche, elle était sauvée, songea Isabella.

Soudain, elle vit Harold pointer le doigt droit vers elle. Bien qu'elle sût que l'obscurité la dérobaît aux regards de ses parents, elle tressaillit de peur et détala à toutes jambes en direction de King Street.

Comme elle passait sous un réverbère, sa robe jaune pâle accrocha la lumière et, aussitôt, une clameur retentit dans son dos.

On l'avait repérée.

Elle tourna de nouveau à l'intersection suivante, puis changea encore trois fois de direction, dans l'espoir de semer ses poursuivants dans le dédale des rues londoniennes. Enfin, elle aperçut un joli portique illuminé de torches. Sans réfléchir, elle se précipita sur les pavés glissants de la courette et se mit à tambouriner à la porte. Celle-ci s'ouvrit brusquement, et Isabella se rua à l'intérieur de la maison.

Surprise, elle constata qu'elle se trouvait dans un vestibule élégant éclairé par un lustre vénitien. La pièce était si vaste qu'elle se demanda si elle n'avait pas atterri dans un palace caché aux regards indiscrets. Avec ses dalles de marbre blanc, ses dorures sophistiquées, ses tableaux et son épais tapis de laine, l'endroit était pour le moins impressionnant.

Un immense majordome se tenait devant elle. Il la dominait de presque trente centimètres, si bien qu'elle dut lever la tête pour voir son visage.

— Puis-je vous aider, mademoiselle ?

Son calme avait quelque chose de contagieux, car Isabella sentit sa peur diminuer.

— Pardonnez-moi... de faire ainsi intrusion dans cette maison, mais... quelqu'un me pourchasse, expliqua-t-elle d'une voix encore haletante.

Craignant qu'il ne la prenne pour une folle échappée d'un asile, elle s'appliqua à respirer profondément avant de continuer :

— Si votre maître pouvait me recevoir, je lui...

— Bien sûr. Veuillez me suivre dans le petit salon. Je vais vous faire porter des serviettes, ajouta-t-il d'un ton égal, comme s'il trouvait tout naturel de recueillir en pleine nuit une inconnue trempée de la tête aux pieds.

Il ouvrit une lourde porte sculptée et s'effaça pour laisser passer Isabella. La jeune fille découvrit une pièce brillamment éclairée et décorée de panneaux de bois peints, où figuraient des oiseaux et des fleurs multicolores. Comme elle s'avançait, la porte se referma doucement derrière elle.

Les serviettes arrivèrent peu après, apportées par une petite bonne aux joues rouges. Quand le majordome revint, Isabella avait rectifié sa mise. Ses boucles blondes pendaient dans son dos et l'ourlet de sa robe était taché de boue, mais, somme toute, elle était présentable.

La partie de cartes dura un peu plus longtemps que prévu, car Dermott ne cessait de gagner, et même les charmes de Kate ne pouvaient rivaliser avec une veine pareille. Au bout d'une heure, cependant, un domestique vint le chercher et il se résolut à abandonner le jeu.

— À bientôt, messieurs, dit-il en quittant la table. Je vous retrouverai ici demain, dès que vous aurez soigné votre gueule de bois.

— J'aimerais tenir l'alcool aussi bien que vous, Bathurst ! S'exclama un des joueurs.

— Vous en seriez capable, si vous aviez vécu en Inde, assura Dermott avec un sourire. Soit on y laisse la vie, soit on en revient plus fort.

— Et plus riche, ajouta un jeune homme avec ironie.

— Entre autres choses, oui.

Dermott s'était exprimé d'une voix si basse que ses camarades de jeu ne comprirent pas ses propos. Néanmoins, son ton les dissuada de demander de plus amples éclaircissements. D'ailleurs, Dermott se dirigeait déjà vers la porte.

Il arriva dans le vestibule au moment même où une jeune femme sortait du petit salon en compagnie de Mercer. Il croisa le regard du majordome, mais celui-ci, sans formuler le moindre commentaire, escorta l'inconnue vers l'escalier.

Comme frappé par la foudre, Dermott la regarda gravir les marches.

Jamais il n'avait vu pareille beauté. Avec ses cheveux blonds très clairs, son teint de pêche et ses yeux couleur de gentiane, elle avait le charme d'une nymphe ou d'une sylphide.

Elle se déplaçait avec une grâce éthérée, et sa silhouette mince semblait planer vers le premier étage, telle une apparition. Un parfum subtil flotta jusqu'à ses narines, éveillant en lui des images de bouquets de roses et de tièdes nuits d'été.

Comme Mercer atteignait le palier, Dermott l'appela. Mais le majordome, sans répondre, disparut avec la mystérieuse créature blonde.

CHAPITRE 2

Isabella fut introduite dans un salon doucement éclairé par deux chandeliers. Le majordome se retira aussitôt, et une femme d'âge moyen, au regard vif, fit signe à Isabella d'approcher.

— Entrez, entrez ! Je suis Mme Crocker.

Molly observa la jeune fille, notant la qualité de sa robe en soie, sa bague en améthyste et son collier de perles. Mais ce furent surtout la beauté de ses traits et la ligne parfaite de sa silhouette qui retinrent son attention. Que faisait une dame de qualité dans les rues de Londres à cette heure de la nuit ? se demanda-t-elle, perplexe.

— Veuillez accepter mes excuses... Je suis désolée de vous déranger, bredouilla Isabella. Mais j'ai aperçu la lumière, dehors, et je...

— Inutile de vous excuser, ma chère. Mercer m'a expliqué que vous aviez échappé à une agression. Venez donc vous réchauffer près de la cheminée et prenez une tasse de thé. Vous avez l'air gelée.

— Merci de votre bonté, madame.

Isabella s'installa dans un fauteuil, face à la maîtresse de maison, et tendit ses mains vers les flammes. La chaleur du feu ne tarda pas à la revigorer.

— Pardonnez-moi, je ne me suis pas présentée, dit-elle après un silence. Je m'appelle Isabella Leslie.

Molly, qui était occupée à remplir une tasse de thé, releva la tête et lui sourit avec bienveillance.

— Ravie de faire votre connaissance, mon enfant. Désirez-vous que je vous prête un châle ?

— Non, merci. Près du feu, je me sens déjà mieux.

— Sucre ? Lait ? Citron ?

— Lait et sucre, s'il vous plaît. Oh ! Vous n'imaginez pas à quel point je suis soulagée d'avoir trouvé refuge ici !

— Je suis toute prête à vous aider, si vous m'expliquez ce que je peux faire pour vous. Isabella poussa un soupir.

— En réalité, je ne sais pas ce qu'il faudrait faire, avoua-t-elle. Tout s'est passé si vite ! Voyez-vous, mon grand-père est mort il y a à peine quelques heures, et ma famille a voulu me forcer à épouser un de mes cousins.

— C'est ignoble !

Reoulant les larmes qui lui étaient montées aux yeux à l'évocation de ce grand-père qu'elle avait tant aimé, Isabella but une gorgée de thé avant de reprendre :

— Grand-père était malade depuis très longtemps, mais quand j'ai réalisé que... que je l'avais perdu pour toujours...

— Vous avez été bouleversée, acheva Molly.

— En effet. Les autres membres de ma famille, en revanche, n'ont pas montré la moindre tristesse, bien au contraire. Ils sont tellement... insensibles!

— Je suppose que seul l'argent les intéresse ?

Isabella écarquilla les yeux.

— Comment avez-vous deviné ? S'étonna-t-elle.

— J'ai beaucoup vécu, ma chère, et je sais que les riches héritières représentent des proies faciles pour les gens sans scrupules.

— Je ne me laisserai pas faire ! protesta Isabella avec véhémence. Je refuse d'épouser mon cousin. Quand mon oncle m'a menacée de me ligoter pour parvenir à ses fins, je me suis enfuie. Bien entendu, ils se sont tous lancés à ma poursuite, conclut-elle avec une petite grimace.

— Vous avez été bien inspirée de passer dans cette rue.

— La lumière de votre portique m'est apparue tel un phare dans la nuit !

— Mercer ne m'a signalé aucun visiteur indésirable après votre arrivée. J'en déduis que vos parents ont perdu votre trace.

— Merci, mon Dieu !

Molly n'admirait rien tant que le courage et la détermination et, visiblement, cette jeune femme n'en manquait pas. Néanmoins, ces qualités seules ne l'aideraient pas à se tirer d'embaras.

— Avez-vous un parent ou un ami que vous pourriez prévenir? Demanda-t-elle. Mon équipage est à votre disposition, si vous le souhaitez.

Isabella se rembrunit et secoua la tête avec tristesse.

— Grand-père et moi menions une vie plutôt retirée. Je n'ai d'autres parents que ceux qui complotent contre moi.

— Un conseiller juridique, peut-être?

— Je crains que Me Lampert, le notaire de grand-père, ne soit pas en mesure de me soutenir. Mon cousin l'a menacé, et il a préféré prendre la poudre d'escampette. Je doute qu'il puisse me protéger, murmura Isabella en serrant nerveusement sa tasse de thé entre ses doigts.

— Vous ne connaissez pas un autre homme de loi, qui aurait plus de trempe que ce Me Lampert et sommerait votre oncle de vous laisser tranquille?

— A mon avis, cela ne suffirait pas à intimider oncle Herbert. Il est très obstiné, et c'est un banquier influent. En théorie, un homme de loi pourrait me protéger, mais il devrait en fait remplir le rôle de garde du corps.

— Ah ! Voilà peut-être ce dont vous avez besoin : un garde du corps.

— Je n'aimerais pas en arriver là. Je crois que je ne supporterais pas d'être constamment sous surveillance.

— Cela vaudrait tout de même mieux que d'épouser...

— ... ce porc de Harold ! Acheva Isabella avec un sourire. Excusez-moi, mais c'est la vérité. Il est gros, veule, et se prend pour un modèle d'élégance ! Même si je le trouvais sympathique - ce qui n'est pas le cas -, je n'envisagerais pas une seconde de l'épouser. La jeune fille poussa un nouveau soupir et ajouta :

— Je voudrais tant que grand-père fût encore en vie ! Cela me terrifie de posséder autant d'argent...

— Vous pourriez le donner à vos parents, suggéra Molly. Ainsi, ils vous ficheraient la paix une fois pour toutes.

— Ce sont des gens méprisables ! Je préférerais distribuer mon argent aux mendiants plutôt que de leur laisser un shilling de mon héritage. D'ailleurs, j'ai besoin de ces fonds pour continuer à subventionner les associations caritatives dont s'occupait grand-père, en particulier le foyer pour les vieux marins à la retraite. Tout cela demande en outre un énorme travail de gestion, et avec M. Gandy et Mme Thomas qui sont incapables de prendre une initiative et qui s'arrachent les cheveux au moindre souci administratif... Isabella s'interrompit brusquement et porta la main à sa bouche, tel un enfant surpris en flagrant délit de bavardage.

— Excusez-moi. Tous ces détails ne vous intéressent guère, j'imagine.

Molly enveloppa d'un regard approbateur la superbe jeune femme qui venait de franchir le seuil de sa demeure, puis elle hocha la tête et déclara :

— J'ai peut-être une solution à votre problème.

Si Molly avait du cœur, elle n'en restait pas moins une femme d'affaires qui savait tirer parti de toute situation.

Le visage d'Isabella s'illumina.

— Vraiment, madame ? demanda-t-elle en se penchant en avant. Ce serait merveilleux ! Car j'ai beau réfléchir, je ne vois pas comment me sortir de cette situation désastreuse. Si je rentre chez moi, mon oncle m'obligera à épouser son fils. Mon grand-père possédait une propriété à la campagne, mais c'est là qu'oncle Herbert ira me chercher en premier s'il ne me trouve pas à Londres. Et les tribunaux, même s'ils me donnent raison, ne peuvent me protéger vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Oncle Herbert est tellement cupide qu'il est capable de me pourchasser jusqu'en Afrique !

Molly eut un sourire énigmatique.

— Ce que je m'appête à vous proposer rendra impossible votre union avec votre cousin Harold, affirma-t-elle. Puis-je me permettre de vous demander à qui reviendrait votre fortune au cas où vous décéderiez ?

— Le testament de grand-père est très clair sur ce point : si je meurs sans enfants, l'argent ira à des œuvres de charité.

— Par conséquent, la seule façon pour vos parents de mettre la main sur la cagnotte est de vous marier à Harold ?

— Mais je n'ai absolument pas l'intention de me laisser faire! répéta Isabella, l'air farouche.

— Bien entendu.

Molly balaya la pièce du regard, avant de demander :

— Savez-vous où vous vous trouvez ?

Isabella examina la décoration luxueuse, les meubles de prix et, enfin, le déshabillé raffiné de son hôtesse.

— Je suis dans une maison de St James, c'est tout ce que je sais, répondit-elle.

— Ma chère, vous avez atterri dans le bordel le plus chic de tout Londres, dont je suis la propriétaire.

— Oh!

Les joues d'Isabella s'empourprèrent.

— Ô mon Dieu... murmura-t-elle, visiblement choquée.

— Ne craignez rien, vous ne courez absolument aucun danger.

— V... vraiment?

— Bien sûr. Vous êtes libre de partir quand bon vous semble.

Le silence retomba. Puis Molly reprit d'une voix douce :

— Ou bien, si vous avez besoin d'aide, vous pouvez m'écouter. Il ne s'agit que d'une proposition, que rien ne vous oblige à accepter. Encore une fois, vous êtes totalement libre.

Un autre silence suivit cette déclaration, durant lequel Isabella mesura pleinement la signification de l'adage : « Tomber de Charybde en Scylla. » Tout en se mordillant la lèvre inférieure, elle cherchait désespérément un moyen de se tirer de ce mauvais pas.

En vain.

À cet instant, elle se sentit si seule et si terrifiée que sa gorge se noua. Néanmoins, ce moment d'abattement ne dura pas. Elle avait un instinct de survie très développé, sans doute parce qu'elle avait perdu très tôt ses parents. Elle redressa fièrement le menton et fixa Molly dans les yeux.

— Je vous écoute.

— Bien. Vous me disiez donc que votre oncle, s'il veut s'approprier votre fortune, n'a d'autre solution que de vous marier à son fils ?

— En effet.

— Et si vous mouriez, l'argent lui échapperait ?

— C'est ce que stipule le testament de grand-père, mais je suppose qu'oncle Herbert le contesterait.

— Un testament est établi devant un homme de loi, et s'il a été prouvé que votre grand-père était en possession de toutes ses facultés mentales lors de sa rédaction, il ne sera guère facile de le réfuter. Maintenant, dites-moi : si vous étiez déshonorée, votre oncle envisagerait-il toujours ce mariage?

Isabella réfléchit un instant, puis, comprenant enfin où Mme Crocker voulait en venir, elle esquissa un sourire.

— Il faudrait que ce déshonneur soit public... vraiment public, répondit-elle.

— Si vous étiez enceinte, par exemple, cela suffirait-il à décourager votre oncle ?

— Enceinte? répéta Isabella, affolée.

— Ne vous effrayez pas. Ce n'est pas la seule solution.

— Qu'attendez-vous de moi, exactement? S'enquit Isabella, dont le cœur battait la chamade.

— Je vous propose de vous installer dans cette maison pendant quelque temps, ce qui ne manquera pas de ruiner votre réputation et donc de vous libérer de l'oppression de votre oncle. En échange de mon hospitalité, je vous demanderai simplement de jouer les courtisanes... dans certaines limites, rassurez-vous.

— Moi, une courtisane?

Isabella était paniquée. Elle avait pensé... Seigneur! Elle ne savait pas ce qu'elle avait imaginé, mais pas cela! Devenir une courtisane? Non, c'était impossible, pour des milliers de raisons qui avaient trait à l'honneur, à la morale et à la mémoire de son grand-père.

— Je suis désolée... Jamais je ne...

— Comprenez-moi bien, je ne vous demande pas d'en faire votre profession, coupa Molly. Et si vous le souhaitez, votre famille sera informée de votre déchéance en toute discrétion. Nous les menacerons seulement de rendre la nouvelle publique, si d'aventure ils s'obstinent à vous harceler. En définitive, très peu de personnes seront au courant.

— Ne serait-il pas possible... Ne pourrions-nous pas simplement prétendre...

— Il y a trop d'argent en jeu. Votre oncle ne se contentera pas de paroles, il voudra des preuves physiques de votre déshonneur.

Isabella se raidit.

— Il n'irait pas jusque-là ! protesta-t-elle.

— Avez-vous eu vent du scandale qui a défrayé la chronique, la saison dernière? Non? Le fiancé de lady Jane Westmore a exigé que sa future épouse soit examinée par un médecin. En l'occurrence, il désirait une attestation de virginité. Si vous prétendiez avoir été séduite et si votre oncle portait l'affaire devant les tribunaux, il pourrait effectuer la même démarche.

Des images hideuses se bousculèrent soudain dans l'esprit d'Isabella : des juges en robes noires qui la reluquaient avec convoitise; Harold, nu comme un ver, qui l'attendait dans le lit conjugal... Un goût amer monta dans sa gorge, et elle dut lutter contre la nausée qui l'envahissait.

— Votre suggestion m'apparaît maintenant sous un autre jour, reconnut-elle. Les membres de ma famille n'ont aucune pudeur, aucune humanité. Rien ne les arrête. Si je ne m'étais pas enfuie ce soir, je me serais retrouvée mariée contre mon gré, voire contre celui du pasteur.

La jeune femme prit une profonde inspiration et regarda Molly Crocker droit dans les yeux.

— Si j'accepte, quelles seront mes obligations envers vous ? Je vous en prie, soyez franche, demanda-t-elle.

— Il vous faudra coucher avec un de mes clients.

— Coucher ?

— Faire l'amour avec lui.

— Et vous, quel bénéfice en retirerez-vous ?

— De l'argent, bien entendu. La plupart des hommes sont prêts à payer très cher pour avoir le privilège de déflorer une jeune fille.

Isabella réfléchit un instant, puis s'étonna :

— Pourquoi êtes-vous tellement persuadée que je suis vierge ?

Molly aurait pu lui répliquer brutalement que son innocence se voyait comme le nez au milieu de la figure, mais elle savait gérer les affaires délicates avec diplomatie.

— Disons que je pars de ce principe, répondit-elle. Renoncer à votre virginité représenterait un sacrifice pour vous, évidemment, mais bien moindre que si vous deviez supporter votre cousin tout le reste de votre existence. Cette liaison que je vous propose ne sera pas éternelle.

— Soyez plus précise. Combien de temps cela durera-t-il, au juste ?

— Il faudra en discuter avec le client.

La voix d'Isabella se fit plus dure.

— Une nuit ? Une semaine ? Quinze jours ?

— Pas plus de quinze jours, en tout cas. En fait, ce sera probablement l'affaire d'une nuit ou deux.

— Une nuit ou deux...

Isabella se détendit un peu. En définitive, le prix à payer pour recouvrer la liberté ne lui paraissait pas exorbitant. Qu'importait sa virginité, si elle parvenait à se débarrasser de l'emprise de son oncle ? L'idée de Mme Crocker était ingénieuse. Si elle perdait sa vertu et s'affichait enceinte - un coussin sous sa robe ferait l'affaire -, son oncle Herbert serait obligé de renoncer à ses projets de mariage. Il ne prendrait pas le risque d'être mis au ban de la société.

Son état de banquier faisait déjà de lui un parvenu aux yeux de l'aristocratie, et si l'on venait à apprendre qu'Isabella avait séjourné dans une maison close, il pourrait dire adieu à sa sacro-sainte respectabilité. Quant à Amélia et Caroline, elles ne trouveraient jamais aucun parti acceptable.

— Je n'ai guère le choix, n'est-ce pas? dit-elle finalement, avec une petite moue.

Molly hocha la tête et lui tendit une assiette de gâteaux.

— Je crains que non, renchérit-elle.

— C'est au chocolat ? S'enquit Isabella en désignant un petit cake en forme de losange nappé d'un glaçage rose.

— Oui. Fourré à la framboise.

Isabella prit le gâteau et sourit.

— Tout cela est assez insolite, vous en conviendrez, madame Crocker.

— Certes, mais nous en tirerons toutes deux de sérieux avantages.

Isabella mordit délicatement dans la pâtisserie et ferma brièvement les yeux, savourant le goût exquis du fruit acidulé qui se mêlait à la saveur du chocolat. Puis, la bouche pleine, elle reprit :

— Et je serai débarrassée de ma famille une fois pour toutes ?

— J'en mettrais ma tête à couper.

— C'est un argument déterminant. Très bien, j'accepte.

— Vous êtes sûre ?

— Oui.

— Parfait ! Vous avez pris la bonne décision, approuva Molly avec un sourire.

Et l'affaire fut conclue.

La tête calée contre le rebord de la grande baignoire en marbre, le corps plongé dans une eau délicieusement chaude, Dermott savourait l'agréable sensation de lassitude qui envahissait ses membres. Il n'avait quasiment pas dormi les nuits précédentes, tant Olivia s'était montrée insatiable, et il avait puisé dans ses dernières forces pour gagner la course en phaéton. En outre, il avait absorbé cinq cognacs au cours de la partie de cartes. Après tout cela, il avait tendance à s'assoupir.

— Non, non, je vous interdis de dormir ! fit la voix gentiment grondeuse de Kate.

Il ouvrit les yeux et aperçut sa bouche vermeille tout près de la sienne.

— Tu es impitoyable... dit-il en tournant la tête pour admirer son décolleté généreux.

— Voyons, songez que je ne vous ai pas vu depuis une semaine.

Elle ôta sa robe en quelques gestes rapides et, nue, le rejoignit dans la baignoire. Là, elle s'installa à califourchon sur lui.

— Vous serez autorisé à vous reposer quand vous m'aurez comblée, déclara-t-elle.

— Autorisé ? répéta-t-il avec ironie.

— Oui, chéri. J'ai follement envie de vous. Et si je n'étais pas si polie, je vous aurais sauté dessus dès que vous êtes entré dans la chambre.

— Une telle retenue force l'admiration.

— Cela mérite bien une récompense, affirma-t-elle en refermant les doigts autour de son sexe.

À présent, Dermott était parfaitement réveillé.

- Qu'as-tu donc en tête? murmura-t-il, amusé.
- Des choses fort agréables. Dites-moi, chéri, est-ce votre absence prolongée qui me fait perdre la mémoire ou... est-il réellement plus gros que d'habitude?
- Nous en aurons le cœur net quand il retrouvera les délices de ton petit jardin secret.
- Vous n'êtes pas trop fatigué ?
- Jamais pour toi, mon ange.
- Ni pour les autres, et cela dure depuis que vous avez atteint vos quinze ans, si j'en crois la rumeur! répliqua-t-elle avec malice.
- Quatorze, corrigea-t-il, grâce à la charmante mère de Harvey Niçois, qui avait un penchant pour les petits camarades de son fils.
- Il paraît qu'elle n'a pas changé.
- Oui, c'est une femme passionnée. Comme toi, Kate. Maintenant, laisse-moi te montrer à quel point tu m'as manqué...

Tandis que Dermott et Kate ravivaient leur amitié, on conduisit Isabella dans une jolie chambre située dans les appartements de Molly. Deux petites bonnes s'activèrent pour lui préparer un bain, lui apporter des serviettes, du savon parfumé, ainsi qu'un plateau repas qui répandait une délicieuse odeur.

Isabella, debout au milieu de la pièce éclairée par un lustre en cristal, avait un peu l'impression d'assister à une représentation de théâtre, dans ce décor aux rideaux de mousseline et aux meubles délicatement ouvragés. Les servantes s'agitaient, lui faisaient une petite révérence de temps en temps, mais ne lui adressaient pas la parole. Ce ne fut que lorsque le dernier seau d'eau chaude fut versé dans la baignoire en porcelaine qu'une voix tira la jeune fille de sa rêverie.

- Désirez-vous qu'une domestique vous aide à vous laver?
- Molly venait d'entrer dans la chambre, un peignoir blanc sur le bras.
- Non, merci. Je préfère rester seule, répondit Isabella.
 - C'est ce que j'ai pensé, aussi ai-je demandé à notre chef de vous préparer cet en-cas que vous pourrez savourer tranquillement près du feu tout à l'heure. Tenez, ajouta-t-elle en lui tendant le peignoir, je vous ai également apporté ceci.
 - Comment vous remercier, Molly ? Vous êtes si bonne...
 - Vous savez, vous avez parfaitement le droit de changer d'avis à tout instant, déclara Molly, qui avait perçu l'hésitation dans la voix de sa protégée.
 - Vous êtes très compréhensive.
 - Juste raisonnable. Mes pensionnaires travaillent de leur plein gré, bien que certaines soient ici pour des raisons un peu similaires aux vôtres. Tout comme vous, la plupart n'avaient guère le choix... Malheureusement, c'est souvent le cas pour les femmes, dans ce monde créé pour les hommes.
- Molly haussa les épaules, l'air résigné, et reprit :

— Maintenant, mettez-vous à l'aise. Nous discuterons plus longuement demain matin. Rappelez-vous, vous n'avez qu'un mot à dire pour rompre notre accord. Vous allez peut-être vous souvenir de quelqu'un qui serait susceptible de vous défendre, et vous pourrez envoyer promener votre gros cousin !

— Ce serait merveilleux, acquiesça Isabella, gagnée par l'optimisme de son hôtesse. Je vais me creuser la cervelle toute la nuit.

— N'oubliez pas de manger pour autant. Guillaume se met dans tous ses états quand les plateaux reviennent intacts en cuisine.

— Ne vous inquiétez pas, je meurs de faim !

— Tant mieux. Bon, je vous laisse à votre bain. Je vous verrai au petit déjeuner, demain. La porte se referma doucement, et Isabella resta seule dans le lupanar le plus chic de Londres.

Si on lui avait dit, quelques heures plus tôt, qu'elle se retrouverait dans un tel endroit, prête à vendre son corps à un inconnu, elle aurait certainement poussé les hauts cris. Mais, comme l'avait précisé Molly Crocker, elle pouvait encore se rétracter. Pour l'instant, la vue du plateau-repas la faisait saliver, et l'eau fumante de la jolie baignoire l'attirait irrésistiblement. Elle avait toute la nuit pour réfléchir.

Quelques minutes plus tard, étendue dans l'eau parfumée, le plateau posé en équilibre sur le rebord de la baignoire, elle dégusta la sole meunière, qui lui sembla être un sommet de la gastronomie.

Guillaume n'avait pas de souci à se faire, il ne resterait pas une miette dans son assiette ! Durant la semaine qui venait de s'écouler, rongée par le chagrin, elle avait perdu tout appétit mais, à présent, son estomac criait famine.

Elle ne laissa rien non plus du dessert, une succulente génoise au citron. Enfin rassasiée, elle déposa le plateau sur le sol. On lui avait également servi une demi-bouteille d'un excellent Champagne pour accompagner son dîner et, sous les effets conjugués du vin et du bain, elle se sentait désormais détendue et apaisée.

Au bout d'un moment, elle se sécha et enfila le doux peignoir blanc, puis elle alla s'installer dans le fauteuil placé près de la cheminée. L'épuisement la gagnait, car ces dernières semaines avaient été particulièrement éprouvantes, tant moralement que physiquement. Quelques minutes à peine s'écoulèrent avant qu'elle ne sombre dans un profond sommeil.

Un peu plus tard, à pas de loup, Molly vint jeter un coup d'œil dans la chambre et drapa une couverture sur la jeune femme endormie.

À la lueur des chandelles, sa peau claire et ses cheveux d'or pâle luisaient doucement. Dans son peignoir immaculé, elle avait un air si virginal qu'on eût dit un ange tombé du ciel.

CHAPITRE 3

Le soleil brillait à travers les rideaux de mousseline quand Isabella se réveilla brusquement.

L'enterrement de son grand-père !

Elle se redressa dans son fauteuil, rejeta la couverture et bondit sur ses pieds, puis elle se précipita vers le cordon et sonna jusqu'à ce qu'une domestique apparaisse.

— Il faut que je voie Mme Crocker tout de suite. Où se trouve-t-elle ?

— Elle doit être en train de prendre son petit déjeuner, mademoiselle, répondit la bonne.

Sur ces mots, elle désigna une porte close, à l'autre bout du salon sur lequel donnait la chambre d'Isabella.

— Merci.

La jeune fille traversa le salon, frappa trois coups à la porte fermée et entra sans attendre d'y être invitée.

Elle se pétrifia aussitôt sur le seuil, les joues écarlates.

Un homme d'une séduction folle, vêtu en tout et pour tout d'un pantalon, était assis face à Molly Crocker à la table du petit déjeuner.

De son côté, Dermott reconnut immédiatement la mystérieuse nymphe entr'aperçue la veille. Seigneur! Elle était encore plus belle vue de près ! D'autant qu'elle était fort peu vêtue, remarqua-t-il, tandis que son regard s'attardait sur la poitrine aux formes pleines, la taille étroite, les douces courbes des hanches et les jambes minces qui se devinaient sous le tissu léger du peignoir.

— Joignez-vous à nous, ma chère, proposa Molly avec affabilité.

— Non... merci. Je voulais juste... Je souhaiterais vous parler... si c'est possible, balbutia la jeune fille en évitant de poser les yeux sur le torse nu du jeune homme.

Celui-ci ébaucha un mouvement.

— Je vous laisse, mesdames.

— Inutile, dit Molly en l'arrêtant d'un geste. Allons dans votre chambre, ajouta-t-elle à l'intention d'Isabella.

Elle se leva et jeta un regard affectueux à son compagnon.

— Finissez votre petit déjeuner, Dermott. Je sais que vous avez besoin de reprendre des forces.

Elle escorta Isabella jusqu'à sa chambre, referma la porte derrière elles, puis demanda :

— Alors, de quoi s'agit-il, ma chère ?

— Je viens de me rendre compte que je devais organiser les funérailles de mon grand-père. Je ne sais pas comment j'ai pu oublier cela hier!

— C'est tout à fait compréhensible, étant donné la grande détresse dans laquelle vous vous trouviez. Mais vous n'avez tout de même pas l'intention d'assister à l'enterrement, j'espère ? Vos parents vous empêcheraient de repartir, et vous vous retrouveriez mariée au gros Harold avant d'avoir eu le temps de dire ouf!

— Je sais, gémit Isabella. Néanmoins, je dois m'assurer que les préparatifs sont bien en train ou, du moins, joindre Me Lampert afin qu'il prenne les mesures nécessaires... Mon Dieu, je ne serai donc pas là au moment où l'on portera grand-père en terre ? achevante dans un murmure atterré.

— Quand tout danger sera écarté, vous pourrez lui rendre un dernier hommage. Je suis convaincue que votre grand-père comprendrait. Laissez-moi envoyer un messenger chez Me Lampert avec un mot de votre part.

— Un messenger? Il faudra qu'il soit extrêmement discret !

— Bien entendu.

— Oh, je suis désolée ! fit Isabella, soudain embarrassée. Je me montre horriblement impolie, alors que vous avez déjà tant fait pour moi...

— Ne vous excusez pas. Je comprends que vous teniez à respecter les usages. Me Lampert sera prévenu dans la plus grande discrétion, je vous le promets. À présent, rédigez vite votre message, puis je vous ferai porter votre petit déjeuner. A moins que vous ne préfériez manger avec lord Bathurst et moi?

— Non... merci, balbutia la jeune fille, dont les joues s'empourprèrent à nouveau.

— À votre guise. Votre lettre partira dès que vous l'aurez terminée. Avec un peu de chance, vous serez bientôt délivrée de votre terrible famille.

— Je prie pour que vous ayez raison, répondit Isabella avec ferveur.

— D'où sort cette jeune fille? demanda Dermott, dès que Molly l'eut rejoint.

— Eh bien, je ne sais pas exactement. Hier soir, elle a échoué ici par le plus grand des hasards, terrifiée, apparemment poursuivie par des gens qui veulent l'obliger à se marier avec un homme qui lui déplaît.

— Vraiment ? C'était assez courageux de sa part de s'enfuir ainsi en pleine nuit.

— La peur donne des ailes. Il semble qu'elle soit seule au monde et ne puisse compter sur personne. Ceux qui la traquent en ont après son argent, expliqua Molly en se servant une tasse de thé.

— Elle a de la fortune et pas d'amis? Ma foi ! Elle pourrait tout aussi bien se dessiner une cible dans le dos!

— Elle a bien compris qu'elle se trouvait dans une situation critique et qu'elle faisait une proie idéale. Son grand-père n'était pas mort depuis une heure que sa famille voulait déjà lui passer la bague au doigt.

Dermott hocha la tête et murmura :

— Ah ! L'appât du gain...

— C'est facile de critiquer quand on est riche.

— J'ai payé ma fortune de mon sang, Molly ! L'acquérir a été tout sauf facile.

— Je sais, calmez-vous. Moi aussi, j'ai dû lutter pour obtenir ce que j'ai aujourd'hui.

— Certes. Nous avons tous deux surmonté pas mal d'obstacles, renchérit-il en prenant son verre de bière brune.

— Oui, la vie ne nous a pas toujours gâtés, soupira Molly. Mais nous ne pouvons rien changer aux épreuves que nous avons traversées.

— Non, nous devons seulement nous efforcer de les oublier, admit-il avec amertume. Il but une longue gorgée de bière, puis, se déridant brusquement, il reprit avec nonchalance :

— Allons, ce n'est pas un sujet de conversation digne de cette radieuse matinée de printemps !

— De quoi discussions-nous, déjà? Ah, oui, de ma petite protégée !

— Elle est vraiment délicieuse.

— N'est-ce pas ? fit Molly en prenant une tartelette à la fraise dans un plat en argent.

— Est-elle une pensionnaire... à part entière?

— Son statut n'est pas encore bien défini.

— Intéressant. Sera-t-elle disponible, éventuellement?

— Éventuellement.

— Vous êtes bien évasive, Molly. Cela ne vous ressemble pas.

— Et vous, vous vous montrez aussi impatient que d'habitude.

— Que voulez-vous, je n'ai que vingt-neuf ans ! S'il vous plaît, soyez un peu plus précise. En quelques mots, Molly lui exposa l'accord qu'elle avait conclu avec Isabella la veille.

— Connaissez-vous les Leslie? S'enquit-elle. Ce nom ne me dit rien du tout.

— Non, ils ne font pas partie de mes relations. Mais il faut reconnaître que celles-ci ne sont guère reluisantes ! Un banquier respectable ne voudrait pas se compromettre avec un libertin tel que moi.

Contrairement au prince de Galles et à ses proches amis, songea Molly avec amusement, car elle savait pertinemment que Dermott s'encanaillait avec l'élite de la haute société.

— Quel que soit le milieu d'où vient Isabella, son innocence est bien réelle, déclara-t-elle. J'aurais donc tout intérêt à ce qu'elle travaille pour moi, cependant... peut-être vais-je pour une fois oublier mon sens des affaires et céder à ma générosité naturelle.

— Ce ne serait pas forcément un service à lui rendre, objecta Dermott. Après mûre réflexion, sa virginité lui semblera peut-être bien moins importante que la liberté. Et n'allez pas croire que mon avis soit motivé par des raisons purement égoïstes. Nous savons tous deux comment finissent en général les jeunes héritières sans défense. Votre Isabella constitue une proie facile pour n'importe quel chasseur de dot.

— Alors, que dois-je faire, selon vous ?

— Rien. C'est à elle de décider.

— Et si elle accepte bel et bien ma proposition ?

Dermott lui sourit.

— Dans ce cas, accordez-moi la primauté sur vos autres clients.

— Je refuse qu'on lui fasse du mal, protesta immédiatement Molly.

— Ai-je pour habitude de molester les dames ?

— Non, bien au contraire, reconnut-elle de bonne grâce.

— En toute franchise, mes conquêtes ne se sont jamais plaintes de moi.

— Vous n'êtes qu'un jeune fat, Dermott. Je vais réfléchir.

Elle lui adressa néanmoins un sourire indulgent. Elle avait fait la connaissance de Dermott bien avant que celui-ci ne parte pour l'Inde et, depuis son retour, elle tentait de l'aider à surmonter les douloureux souvenirs qui le rongeaient.

— Laissez-moi surenchérir en dernier, c'est tout ce que je vous demande, ajouta-t-il.

— Nous n'en arriverons peut-être même pas à ce stade, dit Molly, prudente.

— Certes, mais si c'est le cas, je serai heureux de contribuer à remplir votre escarcelle.

Molly haussa les épaules.

— Je l'ai croisée dès son arrivée ici, vous savez, reprit Dermott. Sa simple vue a perturbé mon sommeil - chose plutôt rare, je vous prie de le croire. J'espère qu'elle décidera de rester chez vous un moment.

— Puisque vous semblez tellement intéressé, je vais vous demander un service.

— Je vous écoute.

— Isabella doit envoyer un message à son notaire, mais je crains que l'étude de Me Lampert ne soit surveillée par les membres de sa famille. Aussi préférerais-je dépêcher votre valet plutôt que le mien. Ainsi, personne ne remontera jusqu'à moi.

— Excellente idée, approuva Dermott en découpant une tranche d'un appétissant jambon à l'os.

— Quant à vous, même si l'on découvre votre identité, nul n'osera venir vous importuner.

— C'est vrai.

Dermott passait pour un homme susceptible et belliqueux, réputation qu'il entretenait savamment. La liste des duels dont il était sorti vainqueur était longue comme le bras.

— Cette fille m'intrigue énormément... Je me demande pourquoi, murmura-t-il soudain, l'air pensif.

— Elle est ravissante.

— Il n'y a pas que cela.

— C'est peut-être son manque d'expérience qui vous excite ?

— Certainement pas. Je n'ai aucune attirance pour les pucelles.

— Elle sera donc l'exception. À moins que vous ne souhaitiez passer en deuxième ?

— Ah, non! répliqua-t-il vivement. Décidément, je n'y comprends rien. J'en viendrais presque à croire qu'elle m'a... ensorcelé.

Visiblement décontenancé par cette idée, il recula brutalement sa chaise, posa sa serviette sur la table et se leva.

— Je serai au rez-de-chaussée jusqu'à l'ouverture de Tattersall, déclara-t-il. Mon valet attendra vos ordres, pour le message de votre protégée.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'éloigna.

Molly le suivit du regard jusqu'à ce qu'il quitte la pièce. Pourquoi ce brusque départ?

Qu'arrivait-il au plus célèbre débauché de Londres ? Sans doute manquait-il de sommeil, songea-t-elle avec son pragmatisme habituel. À moins qu'il ne cherchât à se dérober à une émotion trop forte. Dermott n'était pas homme à se laisser dominer par ses sentiments. Depuis son retour d'Inde, il menait une vie de patachon, pariait sur tout et n'importe quoi, risquait sa vie dans les entreprises les plus folles, obnubilé par l'envie de gagner. Il ne fallait donc pas s'attendre qu'il éprouvât même un semblant de compassion pour Mlle Leslie.

Balayant d'un revers de main les miettes tombées sur sa jupe, Molly se leva et se rendit dans la chambre d'Isabella.

— Ça y est, annonça Isabella en faisant couler quelques gouttes de cire sur l'enveloppe pour la cacheter. En fait, il n'y avait pas grand-chose à dire. Grand-père avait déjà donné toutes les consignes nécessaires à Me Lampert, à propos de ses funérailles. Il était ainsi, il préférait ne rien laisser au hasard. J'ai juste averti Me Lampert que je quittais Londres pendant quelque temps et que s'il avait besoin de me contacter, il pouvait envoyer un mot à M. Martin, le libraire d'Albemarle Street. M. Martin n'y verra pas d'inconvénient, il me connaît depuis que je suis toute petite.

— Très intelligent, ma chère, approuva Molly. Nous veillerons à ce que quelqu'un passe régulièrement chez ce M. Martin, pour récupérer les lettres que Me Lampert pourrait vous adresser. Donnez-moi ce pli, je vais le confier à un valet. Ensuite, si vous êtes d'accord, nous chercherons un moyen de vous distraire de vos soucis. Tout d'abord, il me semble que vous avez besoin de quelques toilettes neuves.

— Je pourrais simplement faire nettoyer ma robe et...

— Je m'en occuperai. Attendez-moi ici, je reviens dans un instant. Avez-vous jeté un coup d'œil aux livres près de la fenêtre ?

Isabella n'y avait pas prêté attention et, dès que Molly fut sortie, elle alla inspecter les étagères. Elle y découvrit avec surprise non seulement les derniers romans à la mode, mais aussi plusieurs ouvrages en latin, en grec et en français. Qui eût cru qu'elle trouverait de tels livres dans une maison close? pensa-t-elle. D'ailleurs, qui pouvait bien s'y intéresser? Il y avait là un exemplaire du Livre de la cité des dames de Christine de Pisan. Curieuse lecture pour les pensionnaires et les clients de cette demeure !

Isabella vit que Molly possédait également les Lettres de Mme de Sévigné, l'un de ses auteurs favoris, ainsi que de nombreux autres volumes, tous reliés en cuir. Tout cela était pour le moins étrange. Elle avait l'impression d'avoir été transportée dans un autre monde, un lieu magique et accueillant qui, miraculeusement, lui procurait confort, sécurité et plaisirs de toutes sortes.

Toutefois, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à Molly, la réalité se rappela à elle: si elle se retrouvait dans cet endroit fantastique, c'était dû à des circonstances plus que fâcheuses.

— Alors, avez-vous fouillé dans ma petite bibliothèque ? Demanda Molly en déposant un plateau sur un guéridon.

— Oui. Ces livres sont merveilleux. Vous les avez tous lus ?

— La plupart. J'adore lire. Venez donc vous asseoir et manger un morceau. Guillaume vous a préparé des viennoiseries toutes chaudes et une omelette. Vous aimez les tartes à la frangipane ?

— C'est mon péché mignon, avoua Isabella avec un sourire. Je suis vraiment gâtée : d'abord ces livres magnifiques, puis des tartes à la frangipane, mon dessert préféré ! Elle s'installa à la table où Molly dressait déjà le couvert.

— Votre message est parti, annonça cette dernière en lui versant une tasse de thé. Votre notaire l'aura entre les mains d'ici une demi-heure.

— Encore merci. Étant donné que je ne serai pas présente à l'enterrement, j'espère pouvoir bientôt aller me recueillir sur la tombe de grand-père. Il doit être enseveli dans un caveau qu'il a fait construire sur les terres de notre maison de campagne.

— Je suis convaincue que votre famille ne vous ennuiera pas longtemps.

— Surtout si je suis vos conseils, murmura Isabella en détournant les yeux.

— Préférez-vous que je vous trouve un bon avocat qui ne craindra pas de tenir tête à votre oncle? Je sais bien que vous êtes face à un terrible dilemme.

Isabella soupira.

— Aucun homme de loi ne réussirait à me sortir de ce guêpier. Il ne ferait, hélas, que retarder l'exécution du plan machiavélique de ma famille. Mes parents continueront, envers et contre tout, à me harceler pour que j'épouse Harold, à moins que mon honneur ne soit tellement flétri que cette union devienne inconcevable.

— Vous pourriez vous réfugier à la campagne.

— Seule, je vivrais dans une terreur permanente. Peut-être ai-je lu trop de romans populaires, ajouta la jeune fille avec un pauvre sourire, mais je les imagine très bien m'enlevant et me laissant moisir dans quelque grenier jusqu'à ce que je leur abandonne tout mon argent. Et personne n'en saurait rien.

Molly acquiesça gravement. Quelques secondes s'écoulèrent, puis elle déclara :

— Écoutez, je vais me montrer très franche avec vous. Hier, quand je vous ai fait cette proposition, je comptais tirer profit de cet arrangement, comme je vous l'ai dit. Or, il se trouve que cette perspective me met de plus en plus mal à l'aise.

— J'ai parfaitement compris en quoi consistait ce marché, Molly. Je ne suis plus une enfant et j'ai bien réfléchi avant d'accepter.

— En tout cas, sachez que je ne veux pas d'argent, répondit Molly. Autrefois, j'ai moi aussi été confrontée à un problème similaire, même si je ne possédais pas votre fortune. J'étais une jeune femme sans amis, démunie, contrainte à une déchéance obscène. J'ai mis plusieurs années à surmonter ma honte. Peut-être ne l'ai-je toujours pas surmontée, d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, j'ai fait ce qu'il fallait pour survivre... Excusez-moi, ajouta-t-elle en souriant. Je dois vous ennuyer, avec tous ces détails de ma vie.

— Pas du tout, protesta Isabella. Votre histoire ressemble beaucoup à la mienne. Quel âge aviez-vous, quand...

— Seize ans.

— Mon Dieu ! Souffla Isabella en se redressant sur son siège. Moi, j'en ai vingt-deux. Je peux bien montrer la même force de caractère que vous. Après tout, ma virginité ne me sert à rien. En fait, c'est plutôt un handicap, non ? Quant à ma réputation... Je n'ai jamais fréquenté la bonne société, je ne m'en soucie donc pas. Oui, quand on considère les choses d'un point de vue objectif, la situation devient tout de suite moins dramatique.

— On ne peut pas faire totalement abstraction de ses émotions. Croyez-moi, je parle d'expérience.

— Sans doute, mais je me sens beaucoup mieux maintenant. Ma décision est prise. J'ai déjà beaucoup de chance de ne pas être mariée à Harold ! Et je vais fêter ça en mangeant une tarte à la frangipane, conclut Isabella d'un ton presque gai.

Molly sourit devant ce bel effort.

— Peut-être tout cela n'est-il qu'une question de point de vue, en effet, admit-elle.

— J'en suis sûre. Songez que je viens d'échapper à un destin funeste et que je suis maintenant confortablement installée dans cette jolie chambre pleine de livres fascinants, devant une tarte à la frangipane ! Si grand-père était encore en vie, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

L'expression de la jeune fille s'assombrit néanmoins, comme chaque fois qu'elle évoquait son parent défunt.

— Vous disiez qu'il avait été longtemps malade. Sans doute s'était-il préparé à quitter cette terre, remarqua doucement Molly.

— C'est vrai. Il n'a jamais redouté la mort. Il disait qu'il avait mené une vie bien remplie et que son temps était venu. Pourtant, il me manque affreusement.

— C'est normal. Avez-vous vécu longtemps avec lui ?

— Il m'a recueillie quand j'avais quatre ans. Lorsque maman est morte en mer, papa m'a ramenée à Londres, mais sans ma mère, il n'avait plus le goût de vivre. L'hiver suivant, il

a contracté une mauvaise fièvre et il n'a pas eu la volonté de se battre contre la maladie. À sa mort, je suis restée chez mon grand-père. Avez-vous de la famille, Molly?

— Non. Mes pensionnaires sont ma seule famille. Et aussi Bathurst, dans un certain sens. Lui non plus n'a pas de famille, hormis sa mère, qui vit en recluse.

— Bathurst? C'est le jeune homme qui prenait son petit déjeuner avec vous? S'enquit Isabella. Habite-t-il ici ?

— Presque. Il est le chouchou de ces dames.

— Cela ne m'étonne pas. Il est vraiment très beau.

— Les Ramsay ont toujours été fort séduisants. Mais je ne pense pas que Bathurst ait conscience de son charme.

— Comment? s'écria Isabella. C'est impossible, il est tellement...

Puis, les joues rouges, elle balbutia :

— Oh, je ne voudrais pas paraître frivole, mais... je n'avais encore jamais vu un homme qui ait autant d'allure.

— Il produit cet effet-là sur toutes les femmes, rassurez-vous, répondit Molly en riant. Aimeriez-vous qu'il soit... le premier?

En l'entendant, Isabella s'empourpra de plus belle.

— Vous voulez dire...

— Accepteriez-vous que Bathurst vous débarrasse de votre virginité ? demanda Molly sans ambages.

— Eh bien... présenté comme cela... je ne sais pas... J'ignorais que je devais choisir la personne qui...

— Il en serait ravi. Il a pensé à vous toute la nuit, m'a-t-il dit, et cela l'a empêché de dormir.

— Vraiment ?

Isabella sentit son cœur se mettre à battre plus vite.

— Il vous a vue monter l'escalier hier soir et a été impressionné par votre beauté, ajouta Molly.

— Ma beauté? Oh, non, vous vous trompez.

Molly la considéra avec perplexité. Isabella ne se rendait-elle pas compte qu'elle possédait un charme incroyable? Avait-elle donc vécu à l'abri de tout regard et de tout compliment ?

— Je vous jure que c'est vrai, affirma Molly. Et Bathurst est prêt à payer très cher pour avoir le privilège de passer quelque temps en votre compagnie.

— Vous voulez dire, pour avoir le privilège de me déflorer, corrigea Isabella, soudain écœurée par ces questions d'argent.

— Non. Il n'a aucun goût pour les pucelles.

Isabella lui décocha un regard interloqué.

— Je n'y comprends rien, avoua-t-elle.

— Je crois qu'il n'y comprend rien non plus, répondit Molly en se remémorant sa conversation avec Dermott. En fait, il vous désire en dépit de votre virginité.

— Ce qui est en général considéré comme un atout n'en serait donc pas un, finalement ?

— Pas dans ce cas, apparemment. Alors, qu'en pensez-vous ?

Isabella baissa les yeux.

— Je n'ai pas réfléchi à l'homme qui... Je veux dire...

Elle s'interrompit, effrayée par sa propre audace. Elle s'apprêtait à commettre un acte parfaitement insensé. Rien dans sa vie ne l'avait préparée à affronter une telle situation. Bien que stupéfaite de trouver une telle candeur chez une jeune femme de vingt-deux ans, Molly masqua sa surprise et demanda d'une voix douce :

— Vous n'avez jamais eu aucun contact avec des jeunes gens de votre âge ?

Isabella se contenta de secouer la tête.

— Que faisiez-vous donc de vos journées ? S'étonna Molly.

— La plupart du temps, j'aidais grand-père à gérer ses affaires. Il était banquier, spécialisé dans le commerce maritime. C'est d'ailleurs dans nos bureaux de Nouvelle-Guinée que mon père a rencontré ma mère. Et puis, pour le plaisir, grand-père et moi étions membres d'un club de cartographie, ajouta Isabella, dont le sourire découvrit de petites dents blanches et régulières. Cela ne nous changeait pas tellement du travail, mais nous nous amusons beaucoup.

— Vous ne croisez aucun homme dans ce club ou à la compagnie maritime ?

— Si, mais les employés de la compagnie sont plutôt âgés, ils travaillent pour nous depuis des années. Quant aux membres du club de cartographie, ils sont tous de la génération de grand-père. C'est lui qui a fondé et financé cette société. Quand je pourrai à nouveau aller et venir à ma guise, je vous y emmènerai, si vous voulez. Notre club possède sûrement la plus belle collection de cartes rares de toute l'Angleterre.

— Bathurst sera intrigué, c'est certain.

— Par les cartes ?

— Par vous et par les cartes, acquiesça Molly, amusée. Voyez-vous, il a vécu en Inde pendant cinq ans et a aussi beaucoup voyagé en Asie et dans le Pacifique. Ce n'est pas un dandy oisif, comme nombre de ses fréquentations.

Tandis qu'elles continuaient à discuter, une idée commença à germer dans l'esprit de Molly. Sa jeune protégée lui était de plus en plus sympathique. De toute évidence, elle plaisait à Bathurst et, même si elle n'en avait pas entièrement conscience, Isabella le trouvait également à son goût. Or, tous deux étaient seuls au monde...

Peut-être y avait-il là deux cœurs à réunir ?

Si Molly était d'une nature plutôt cynique, il lui arrivait, à l'occasion, de céder à un élan de romantisme. Son idée pouvait se révéler divertissante, sinon passionnante, et cela la changerait un peu du train-train habituel. Elle possédait de l'argent et une influence

considérable, puisque ses clients faisaient partie de l'élite de la société. Mais, parfois, une immense lassitude s'emparait d'elle...

Molly avait été ravie que Bathurst revienne en Angleterre, car elle l'admirait et l'appréciait profondément. En retour, il lui vouait une sincère affection. De plus, il n'avait pas son pareil pour la faire rire. Alors, pourquoi ne pas rendre service à ces deux-là, tout en mettant un peu de piment dans sa propre existence ?

— J'ai une idée, déclara-t-elle tout à coup.

— Du genre de celle que vous avez eue hier soir ? S'enquit Isabella, l'air malicieux.

— Disons qu'il s'agit plutôt d'une variation sur le même thème. Si vous acceptez, je puis vous assurer que Bathurst sera enthousiaste.

Isabella, qui s'était attaquée à l'omelette concoctée par Guillaume, répondit :

— Allez-y, je vous écoute.

— Tout d'abord, sachez qu'il est fort doux de se venger de ceux qui vous ont trahi.

Isabella s'immobilisa, la fourchette en l'air.

— Vous est-il déjà arrivé de vous venger de quelqu'un ? Demanda-t-elle, curieuse.

— Certes, et cette personne a amèrement regretté ce qu'elle m'avait fait.

— Racontez-moi !

— Une autre fois, peut-être.

Isabella était encore trop naïve pour entendre le récit de la revanche que Molly avait prise sur son propre père, un triste sire qui n'avait pas hésité à la vendre à une brute contre quelques pièces.

— Je viens de penser à un moyen qui vous permettra à la fois de vous venger de vos parents et d'ensorceler Dermott.

— Dermott... répéta Isabella, soudain songeuse.

Puis elle écarquilla les yeux et s'exclama :

— Mon Dieu ! Pas le Dermott qui... Pas le proche ami du prince de Galles qui l'accompagne dans toutes ses escapades ?

— En personne, confirma Molly.

— Même moi, j'ai entendu parler de ses exploits ! Ses excès et excentricités font les choux gras des gazettes.

— Les journalistes ne s'intéressent qu'à ce seul aspect de sa vie. Peu de personnes savent que Dermott a hérité d'un domaine qui tombait en ruine et qu'il veille sur sa mère depuis le décès de son père, qu'on a retrouvé littéralement ivre mort dans le lit de sa maîtresse.

— Je me souviens de cette affaire, acquiesça Isabella dans un murmure. Un vrai scandale... Grand-père possédait plusieurs hypothèques sur la propriété de Bathurst.

Quand le jeune comte est revenu d'Inde riche comme Crésus et qu'il a remboursé d'un coup tous ses créanciers, grand-père a été très impressionné. Selon lui, il était aisé de faire fortune en Inde il y a trente ans mais, de nos jours, cela demande beaucoup plus d'intelligence.

— De l'intelligence, certes, mais surtout du courage, ajouta Molly. Dermott combattait sur la frontière nord quand il a sauvé la vie d'un prince sikh. En guise de récompense, celui-ci lui a fait cadeau de plusieurs mines de rubis situées sur ses terres.

Molly ne précisa pas que le prince avait également offert la main de sa sœur à Dermott et que cette union avait été un mariage d'amour, ni que le jeune homme avait failli devenir fou de douleur lorsque son épouse et son jeune fils avaient été massacrés lors d'un raid meurtrier.

— Et, désormais, il mène une vie de débauché et dépense tout son argent sur les tables de jeu, fit Isabella, les sourcils froncés. Je suis désolée, Molly, mais je ne vois pas comment je pourrais ensorceler un tel personnage.

— Je reconnais que Dermott est un libertin, mais il n'est pas que ça. Les journaux à scandale ne parlent que de ce qui passionne leurs lecteurs. Dresser la liste des qualités et des activités sérieuses de Dermott ferait vendre beaucoup moins de papier que le récit de ses aventures croustillantes en compagnie du prince de Galles. En réalité, il prend soin de sa mère et gère son domaine avec compétence et humanité. Et, au risque de trahir sa confiance, je dois ajouter qu'il a connu de grands malheurs au cours de son existence et qu'il n'en est que plus méritant.

— Ses extravagances seraient donc pour lui une façon d'oublier de douloureux souvenirs?

— Je le crois, oui.

— Par conséquent, je vais à mon tour devenir l'une de ses distractions éphémères...

— Mais, de votre côté, vous n'avez besoin que d'une aide temporaire, lui rappela Molly.

— C'est vrai, admit Isabella. Je n'ai pas le droit de m'en offusquer, puisque je compte également me servir de lui.

— Vous vous rendrez mutuellement service, en quelque sorte.

— Cela me semble raisonnable. Alors, expliquez-moi un peu ce que vous avez en tête, demanda la jeune femme en se penchant légèrement en avant.

— Vous allez devenir une courtisane, pendant un laps de temps limité. Et, afin de mieux tenir votre rôle, vous pourriez... hum... vous documenter un peu. Vous vous sentiriez plus à l'aise, et Dermott vous en serait très reconnaissant, croyez-moi.

— D'autant plus qu'il n'a aucune inclination pour les jeunes vierges !

— Cela ne signifie pas qu'il ne saura pas vous combler. Il a la réputation d'être un amant généreux et habile. Mais l'art de l'amour se pratique à deux, et vous serez sans doute contente de ne plus être une novice en la matière.

— Vous avez raison.

Molly fut surprise par tant de bonne volonté.

— Eh bien, vous n'avez donc aucune réticence?

— Par principe, je n'aime pas la passivité. Et si je participe à cet... arrangement, je voudrais que les choses ne m'échappent pas totalement.

— Vous m'étonnez.

Isabella sourit.

— Je ne connais peut-être rien à la sexualité, mais je ne suis pas pour autant une oie blanche. J'ai vécu dans un monde d'hommes toute ma vie, et ma mère m'a donné une image fort peu conventionnelle de la féminité. En fait, j'ignore à peu près tout des arts qu'une jeune fille est censée maîtriser. Je ne sais ni flirter ni faire la conversation. Grand-père détestait parler pour ne rien dire et, par exemple, nous ne discutons jamais de danse ou de mode.

— Pourtant, votre toilette est du dernier cri.

— Parce que j'aime les jolies choses et que grand-père tenait à me faire plaisir.

— Votre robe a été dessinée par Mme Duclaisse, n'est-ce pas ?

— Bravo! s'exclama Isabella avec un petit rire. Oui, en effet. J'adore ses créations.

— Il est heureux que vous ne vous soyez pas uniquement préoccupée de livres et de commerce maritime.

— J'ai compris que le monde ne se limitait pas à ce que je trouvais dans les livres. Je me suis toujours dit qu'un jour, je vivrais des aventures épiques dans des pays lointains et exotiques. Comme tout le monde, j'imagine.

— Non, pas tout le monde. Certaines personnes se satisfont des distractions que leur offre leur cercle restreint de connaissances et n'aspirent à rien d'autre.

— Je m'ennuierais à mourir si je n'avais que des bals et des réceptions pour meubler mes journées, avoua franchement Isabella.

— Sans doute. Et je pense que Dermott est également las de son existence londonienne.

— Pourquoi reste-t-il, alors ?

— À cause de sa mère.

— Tiens ! C'est plutôt inattendu, de la part de quelqu'un qu'on décrit comme un vaurien.

— Dermott fait les quatre cents coups, mais il possède de profondes qualités.

— Eh bien, je vais peut-être vous choquer et me choquer par la même occasion, mais... je crois que ce qui m'attire en lui, ce n'est pas tant sa profondeur d'esprit que son physique et sa réputation d'homme à femmes. Peut-être ai-je vécu trop longtemps confinée, qui sait ? Mes tantes n'ont sans doute pas tort lorsqu'elles prétendent que je suis aussi indépendante et insolente que ma mère... bien qu'elles utilisent des termes beaucoup moins flatteurs.

— Pourquoi votre mère s'est-elle mise à voyager ?

— À quinze ans, elle s'est sauvée de chez elle et s'est embarquée sur un navire en partance pour Trinidad. Ce périple a marqué le début d'une vie de nomade. Selon grand-père, elle n'a jamais regretté son coup de tête.

— Vous n'avez vraiment pas une histoire ordinaire.

— Et vous non plus ! Avez-vous l'intention d'écrire vos Mémoires, un jour ?

Molly éclata de rire.

— Pour terrifier tous les beaux messieurs du pays ? Non, ma chère, je laisse cela à d'autres. J'ai tout l'argent dont j'ai besoin.

— Moi aussi... en théorie, murmura Isabella.

Puis, incapable de réprimer sa curiosité, elle demanda :

— Est-il vrai que Dermott Ramsay est l'homme le plus convoité du pays ?

— Les femmes le poursuivent inlassablement, en effet. Voilà pourquoi il vient souvent se réfugier ici.

— Je devrais me sentir flattée qu'il s'intéresse à moi, fit Isabella avec un sourire.

— Je vous jure que vous ne serez pas déçue. Mes filles, en tout cas, ne se sont jamais plaintes de lui, au contraire.

— Est-ce qu'elles... se le partagent ?

— Vous êtes bien curieuse !

— Je l'admets volontiers. Vous m'avez dit qu'il était un amant exceptionnel. Je veux savoir ce qu'il fait, comment, et de quelle manière je pourrais attiser son désir.

— Il vous désire déjà.

— Cela ne me suffit pas. J'aime être la meilleure dans tout ce que j'entreprends. Molly réprima un sourire. Mlle Leslie ne cessait de la surprendre. Cette jeune femme, avec son franc-parler et son histoire pour le moins originale, charmerait certainement Dermott Ramsay.

— Nous allons veiller à ce que vous deveniez la séductrice la plus talentueuse que Dermott ait jamais rencontrée, assura Molly.

— Grand-père disait toujours que j'étais une excellente élève et que j'apprenais vite, répondit Isabella avec une candeur rafraîchissante.

— Alors, vous acceptez ?

— Oui.

— C'est à cause de Dermott, n'est-ce pas ?

La jeune femme rougit légèrement.

— Je... je n'ai jamais éprouvé cela auparavant, avoua-t-elle. Il me trouble beaucoup. Je me demande si ma mère a ressenti le même genre d'exaltation lorsqu'elle s'est enfuie de chez elle... J'ai le cœur qui bat la chamade, ajouta-t-elle en posant la main sur sa poitrine.

Molly eut un petit rire.

— Hier soir, c'est de peur qu'il palpitait !

À ce souvenir, Isabella frissonna.

— Je vous assure que la perspective de devenir la maîtresse de Dermott Ramsay est enchantée, comparée à celle de dormir aux côtés de Harold Leslie !

Molly la considéra avec compassion.

— Je regrette que vous soyez obligée de choisir entre les deux, déclara-t-elle.

— Mais puisque c'est le cas, je choisis le plaisir, répondit Isabella avec philosophie.

— Ce monde est vraiment injuste pour les femmes.

La voix de Molly frémissait de colère. Isabella répliqua aussitôt :

— Il faut voir les choses de manière plus positive. Je ne suis pas une victime, au contraire. Je prends mon existence en main afin de défendre mes droits et ma liberté, tout en découvrant le plaisir avec le scandaleux comte de Bathurst ! Vous voyez, je suis une optimiste, conclut-elle avec un sourire espiègle.

Molly hocha la tête, impressionnée malgré elle. Elle trouvait plutôt paradoxal que cette jeune femme harcelée eût le courage de lui remonter le moral.

— Si jamais vous souhaitez interrompre cette... éducation, vous n'aurez qu'un mot à dire, précisa-t-elle.

— Je suis sûre de moi, maintenant. Le comte me plaît énormément. Je veux devenir sa maîtresse.

Elle semblait si déterminée, tout à coup, si volontaire, que Molly s'empressa d'objecter :

— Dermott n'est pas quelqu'un qu'on peut mener par le bout du nez, je vous préviens.

— Je m'en doute. Et c'est justement cela qui rend l'aventure si excitante ! répliqua Isabella en souriant.

CHAPITRE 4

En fin de matinée, les Leslie se rassemblèrent dans la petite chapelle où devait avoir lieu la messe à la mémoire de George Leslie.

— Je vous le dis, elle ne ratera l'enterrement du vieux pour rien au monde, murmura Harold, les yeux rivés sur la porte.

— Je l'espère, marmonna son père. Sinon, il va nous falloir fouiller toute la ville à sa recherche.

— Voyons! Elle n'a pas d'amis, pas d'argent, et Lampert a bien trop peur pour oser l'aider. De toute façon, par mesure de prudence, nous avons posté plusieurs hommes devant son étude et son domicile. Ainsi, nous retrouverons sa trace, même si elle ne vient pas aujourd'hui. Vers qui d'autre pourrait-elle se tourner? Elle finira bien par se réfugier chez lui.

Le pasteur se mit à lire l'oraison funèbre, et sa voix résonna dans l'église soudain silencieuse.

Au bout d'un moment, Harold tira sa montre de son gilet et y jeta un coup d'œil.

— On dirait bien qu'elle ne se montrera pas, finalement. J'espère que cette messe ne va pas s'éterniser. J'ai un rendez-vous à 14 heures.

Abigail Leslie se pencha vers son mari et chuchota :

— Ma couturière vient à la maison à 13 heures. C'est tout de même plus important que cette maudite messe !

Herbert, qui avait lui aussi des obligations - il avait prévu une partie de cartes à son club , leva la main à l'adresse du pasteur pour lui faire signe de se hâter.

George Leslie quitta donc ce monde de façon expéditive, dans l'indifférence quasi générale.

Me Lampert, le visage sombre, assista à la cérémonie jusqu'à la fin, puis s'éclipsa. Il ne retourna ni à son étude ni chez lui, mais se rendit tout droit dans une librairie située sur Albemarle Street, où il mit un temps fou à choisir un livre.

Comme l'homme qui le suivait le raconta plus tard à Herbert Leslie, il ne se passa strictement rien de notable. Le notaire était resté tout l'après-midi dans une taverne, à lire et à boire de la bière.

Avec son tact habituel, Molly se retira après avoir apporté à Isabella la missive de Me Lampert. Les mains de la jeune femme tremblaient lorsqu'elle brisa le sceau de cire et déplia la lettre.

On me surveille, écrivait le notaire. Ne m'adressez donc aucun message chez moi. Les funérailles de votre grand-père ont eu lieu ce matin, et sa dépouille doit être acheminée jusqu'au caveau de Tavora House. M. Martin vous remettra de l'argent si vous en avez besoin, mais prenez garde si vous vous rendez chez lui. On dirait que votre oncle a posté des espions dans toute la ville. J'aimerais pouvoir faire plus pour vous.

Et, d'une main peu assurée, le notaire avait apposé sa signature au bas de la page. Isabella rédigea aussitôt une réponse, dans laquelle elle assurait à Me Lampert qu'il n'avait pas de souci à se faire à son sujet. Pour l'heure, elle avait plus besoin d'aide que d'argent et, le moment venu, elle lui expliquerait ce qui lui était arrivé.

Elle tenta de lire un peu par la suite, mais ne réussit pas à fixer son attention sur le roman qu'elle avait choisi. Un intense sentiment de culpabilité s'était emparé d'elle. Pourrait-elle un jour se pardonner de ne pas avoir assisté aux funérailles de son grand-père?

Le livre posé sur ses genoux, elle regardait distraitement par la fenêtre. Elle aurait dû être présente lors de la cérémonie, songeait-elle. C'était bien la moindre des choses, après tout ce que son grand-père avait fait pour elle.

Pourtant, la colère finit par l'emporter sur les remords. C'étaient son oncle et son horrible cousin qui l'avaient empêchée d'assister à la cérémonie. Seule l'idée de sa future vengeance l'apaisait un peu.

Toutes ces émotions se bousculaient en elle, s'ajoutant au désarroi qui l'envahissait quand elle pensait à l'avenir. Elle avait beau afficher un air plein d'assurance devant Molly Crocker, une fois seule, elle doutait de son courage et de sa capacité à surmonter l'épreuve jusqu'au bout.

En dépit du charme de lord Bathurst. Même s'il était vraisemblablement son sauveur. Et même s'il paraissait la désirer.

Lorsqu'elle se représentait ce qui allait se passer entre eux, elle était à la fois choquée, effrayée, mais aussi curieuse et troublée. De petits frissons la parcouraient, et elle crispait les mains sur son livre pour recouvrer son sang-froid. Comment maîtriser ce torrent d'émotions qui se déchaînait en elle dès qu'elle se mettait à penser à lui ?

Tout naturellement, elle chercha la réponse du côté de la seule personne qui lui eût jamais tendu la main, hormis Molly Crocker : son grand-père. Et, comme elle s'adressait à lui dans le secret de son cœur, elle eut l'impression qu'il se trouvait là, auprès d'elle, qu'elle n'était plus seule et qu'il la comprenait.

Immédiatement, elle se sentit plus sereine et se surprit même à lui dépeindre le jeune comte avec force détails dithyrambiques.

Décidément, elle faisait preuve d'une imagination débridée, se dit-elle bientôt. Il fallait qu'elle soit un peu folle pour communiquer ainsi avec l'au-delà !

Soudain, on frappa doucement à la porte de sa chambre.

Arrachée à son introspection, Isabella se retourna et vit entrer Molly Crocker, suivie de plusieurs caméristes chargées de toilettes multicolores, ainsi que de divers accessoires de mode.

— Nous vous apportons de quoi vous rendre votre bonne humeur, annonça gaiement Molly, en désignant les robes que les femmes de chambre déposaient sur le lit. Avez-vous répondu à la lettre de votre notaire ? Le valet de Dermott attend en bas pour porter votre pli à son destinataire.

— Le voici, répondit Isabella en lui tendant l'enveloppe cachetée.

— Ne vous inquiétez pas. Ce domestique se montrera d'une grande prudence, s'il s'aperçoit que la librairie est surveillée, assura Molly.

— Merci pour tout le mal que vous vous donnez et pour votre compagnie. Mes pensées ne sont guère joyeuses quand je me retrouve seule.

— Un peu de distraction, voilà ce qu'il vous faut ! J'ai demandé à Mme Duclaisse de nous livrer quelques fanfreluches. Rien de tel qu'un peu de frivolité pour oublier ses soucis.

— Je vous rembourserai, bien entendu.

— Cela ne presse pas, ma chère. Maintenant, venez jeter un coup d'œil à ces robes. Laquelle voudriez-vous essayer en premier ?

Isabella choisit une robe de jour en gaze bleu pâle, à la ligne simple et fluide. Bien qu'elle fût peu habituée à se faire servir, elle s'abandonna aux mains expertes des caméristes, qui la vêtirent rapidement.

— Je vous félicite, Molly. Vous avez l'œil. C'est exactement ma taille, dit la jeune fille en s'admirant dans la psyché.

— Je n'ai pas eu de mal. Vous avez le même gabarit que Kate, une de mes pensionnaires. Ce bleu vous va à ravir. Il rappelle la couleur de vos yeux.

— Oui, c'est très seyant.

— Essayez les chaussures. Il y en a plusieurs paires de différentes pointures.

Isabella s'exécuta, puis se regarda de nouveau dans la glace.

— Vous aviez raison, déclara-t-elle. Rien ne vaut une jolie toilette pour vous remonter le moral.

— Exactement ! approuva Molly. Maintenant, passez la robe vert clair et mettez ce châle en cachemire par-dessus. Je suis sûre que les deux iront très bien ensemble.

Peu après, Isabella se rangea à son avis. Les châles en cachemire étaient en vogue depuis que Napoléon en avait lancé la mode en Europe après sa campagne d'Égypte. Mais ils étaient également hors de prix...

— Cette soie semble faite pour vous. On dirait le printemps incarné ! s'exclama Molly. Bientôt, la chambre ressembla au salon d'essayage d'une couturière : sur le lit et les chaises s'empilaient soieries lumineuses, mousselines vaporeuses, brocarts chatoyants, gants, ombrelles, chapeaux. Quant au sol, il était jonché de mules, de bottines lacées et

d'escarpins. Pour alléger encore le cœur lourd de sa protégée, Molly envoya chercher une bouteille de Champagne en cuisine.

Isabella venait doter une robe d'après-midi fuchsia parée de volants, qu'elle et Molly avaient finalement jugée trop chargée, quand cette dernière lui tendit une ravissante toilette en dentelle noire.

— Vous êtes un peu jeune pour porter cette couleur, mais passez-la quand même.

— Elle semble créée pour une redoutable séductrice, remarqua Isabella en pouffant.

— Exactement. Allons, essayez-la. Juste pour le plaisir.

Dermott avait passé la matinée à Tattersall, où il avait fait l'acquisition de superbes pur-sang destinés à son écurie de courses, puis il avait déjeuné chez Brook. Ensuite, il était rentré chez lui dans l'intention de parler affaires avec son secrétaire et son régisseur, mais il s'était vite rendu compte qu'il était incapable de se concentrer sur les livres de comptes et la correspondance.

Lorsqu'il eut dit pour la troisième fois : « Je vous demande pardon, je n'ai pas entendu », ses employés échangèrent un regard perplexe. Le régisseur répéta sa phrase et constata avec surprise que le comte était totalement indifférent aux récoltes de l'année, dont il étudiait en général les chiffres de très près.

À son retour d'Inde, Dermott avait eu les moyens de réaliser des améliorations considérables dans le domaine d'Alworth.

D'ordinaire, il s'intéressait à tout ce qui concernait ses terres, jusqu'à la moindre balle de foin, le moindre boisseau de blé, la moindre tête de bétail.

— Si vous préférez discuter des récoltes une autre fois, cela ne pose pas de problème, dit finalement Shelby, son secrétaire.

Seul le silence lui répondit.

Shelby était sur le point de se répéter quand le comte éloigna soudain sa chaise de son bureau et se leva.

— Oui, une autre fois, confirma-t-il en jetant un coup d'œil à l'horloge posée sur la cheminée.

Un autre silence embarrassé s'abattit sur la pièce. Les deux employés attendaient que le comte leur donne congé, mais celui-ci semblait avoir oublié leur présence. Les lèvres pincées, la mine sombre, il était manifestement à mille lieues de là.

Le régisseur toussota, et Dermott releva la tête.

— Merci beaucoup, dit-il. Nous reprendrons cette discussion plus tard.

Les deux hommes le saluèrent et quittèrent le bureau. Après que la porte se fut refermée, Dermott demeura immobile un bon moment. Dans la pièce silencieuse, on n'entendait plus que le bruit régulier de sa respiration.

— Je ne devrais pas y aller, marmonna-t-il tout à coup.

Il se passa la main dans les cheveux et soupira profondément.

— Oh ! Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire? S'exclama-t-il en se dirigeant vers la porte.

Cependant, une fois arrivé chez Molly, il résista à la tentation et demeura dans la salle de jeu, où il se joignit à une partie de cartes. Il perdit, fait inhabituel, ce qui l'incita finalement à céder à l'envie qui le tenaillait.

Sous les yeux étonnés de ses amis, il reposa ses cartes et gravit l'escalier qui menait au premier étage.

Sans prendre la peine de frapper, il pénétra dans les appartements de la maîtresse de maison. Aussitôt, il entendit des rires féminins, dont celui de Molly, qu'il connaissait parfaitement. Le deuxième rire, plus cristallin, lui donna la chair de poule. C'était pour revoir cette femme qu'il était venu, au mépris de toute raison.

Il aurait dû se faire annoncer mais, énervé contre lui-même, obsédé par des désirs auxquels il avait résisté toute la journée, il poussa brutalement la porte de la chambre, tel un soudard décidé à piller la maison du vaincu.

Le regard perspicace de Molly se posa sur lui.

— Bonjour, Dermott, dit-elle d'une voix calme.

Au même moment, la jeune femme dont le souvenir le hantait depuis la veille s'écria dans un souffle :

— Oh, non!

— Venez donc boire une coupe de Champagne avec nous, poursuivit Molly, impassible. Dermott la fixa sans mot dire, puis reporta son attention sur Isabella, debout sur le tapis d'Aubusson, les yeux encore écarquillés par la surprise.

Elle était vêtue d'une délicate robe en dentelle noire qui tranchait sur la blancheur de sa peau et mettait en valeur ses cheveux blonds. Ses jeunes seins semblaient prêts à jaillir du décolleté. Quant à la jupe, elle moulait les hanches de façon provocante et laissait deviner le galbe de ses cuisses.

Dermott dut se faire violence pour ne pas marcher droit sur elle, la soulever de terre et la jeter sur le lit.

— Aimez-vous cette robe? S'enquit Molly, l'air innocent.

— Certes. Beaucoup, acquiesça-t-il d'une voix enrouée.

— Isabella n'était pas sûre qu'elle lui aille.

— Elle lui va.

Cette petite sorcière était la tentation incarnée, songea-t-il. Il n'était d'ailleurs pas très raisonnable de rester dans la même pièce qu'une femme capable de lui faire perdre la tête à ce point.

— Ah, vous voyez! s'exclama Molly en souriant à sa protégée. Dermott, voulez-vous qu'Isabella essaie une autre robe ?

— Non ! Protestèrent deux voix, l'une féminine, l'autre masculine, à l'unisson.

— Bon, très bien.

Molly fit signe aux caméristes de ranger les toilettes. Une fois les femmes de chambre parties, elle tapota la chaise voisine de la sienne.

— Venez donc vous asseoir, Dermott. Je ne vous attendais pas si tôt. Avez-vous trouvé votre bonheur à Tattersall, ce matin?

— En effet, répondit-il en s'efforçant de recouvrer son sang-froid. J'ai déniché deux yearlings de toute beauté qui tiendront certainement leurs promesses. Et l'étalon rouan de Harkin était à vendre.

— Vous l'avez donc acheté pour l'aider à éponger ses dettes de jeu ?

— Je crois que j'aurais été capable de les rembourser en totalité pour ce pur-sang. C'est un coureur de grande classe.

Tandis qu'il prenait place près de Molly, cette dernière désigna un fauteuil à Isabella. Sachant qu'elle ne pouvait refuser de se joindre à eux sans paraître puérile, celle-ci s'approcha.

Dermott l'observait à la dérobée. Consciente de son regard posé sur elle, Isabella s'assit, le souffle court, les joues en feu.

Dermott ne parvenait pas à détourner les yeux de cette silhouette juvénile aux courbes sensuelles. Dans sa robe noire sophistiquée, elle avait tout d'une séductrice patentée... n'étaient ses airs de vierge effarouchée. Le contraste était frappant. Mais il ne pouvait croire qu'une femme dotée d'un corps digne de Vénus soit totalement inexpérimentée. Le simple fait de la regarder l'excitait. Gêné par son sexe qui durcissait dans son pantalon, il changea de position. Son mouvement n'échappa pas à Isabella, qui ne put que remarquer l'effet qu'elle produisait sur lui. Pour la première fois de sa vie, elle sentit son ventre s'embraser de désir. Déroutée par cette délicieuse sensation, elle se figea.

Dermott sourit, comme s'il comprenait ce qui se passait en elle.

Sans réfléchir, elle lui rendit son sourire.

À ce stade, Molly jugea prudent d'intervenir. Elle préférait préparer sa petite protégée, avant de la livrer à la sensualité exigeante de Dermott Ramsay.

— Parlez donc à Dermott de votre société de cartographie, suggéra-t-elle à Isabella. Savez-vous, Dermott, que le grand-père de Mlle Leslie possédait une fascinante collection de cartes rares ? Allons, servez-nous un peu de Champagne, et nous comparerons nos visions respectives du monde.

En cet instant, la vision de Dermott se restreignait à un champ plutôt étroit : le décolleté de ladite Mlle Leslie. Néanmoins, malgré son trouble, il comprit que Molly souhaitait diriger les opérations. Et personne ne tenait tête à Molly très longtemps.

— Ce ne serait pas la collection de la bibliothèque de Grosvenor Square, par hasard ? demanda-t-il en prenant la bouteille de Champagne dans le seau à glace.

— Vous la connaissez? S'étonna Isabella.

— J'y suis allé deux fois. Ainsi, le George Leslie qui a fondé la société de cartographie et qui détenait des hypothèques sur ma propriété était...

— ... mon grand-père! Acheva Isabella, qui eut soudain l'impression d'avoir affaire à un vieil ami de la famille.

Un ami dont la proximité la mettait dans tous ses états.

— Isabella va séjourner ici quelques jours, annonça Molly à brûle-pourpoint, et bien qu'elle en eût discuté le matin même avec Dermott.

— Tant mieux pour nous, répondit-il galamment.

Sur ces mots, il se pencha pour remplir la coupe d'Isabella, tout en prenant soin de ne pas lui effleurer les doigts. Son désir était tel que, même en présence de Molly, il n'aurait sans doute pas été capable de se maîtriser si sa peau était entrée en contact avec la sienne.

Lorsqu'il se redressa, Isabella perçut son odeur typiquement masculine, mélange de cuir et d'eau de toilette citronnée. Grisée par son parfum et sa présence si proche, elle s'empara de sa coupe et avala une longue gorgée de Champagne.

Son trouble évident la rendait adorable. Mais, bien sûr, tout était adorable chez elle, admit Dermott en lui-même.

Il eut du mal à se concentrer sur les propos de Molly, qui lui tendait une assiette de petits fours.

— Isabella aimerait acquérir quelques talents supplémentaires lors de son séjour chez moi, déclara celle-ci en reposant l'assiette.

— Des talents supplémentaires... répéta-t-il en fixant Isabella, qui semblait plus émue que jamais.

— Oui. Isabella doit trouver le moyen d'échapper à un mariage auquel on veut la forcer.

— Je vois.

— Elle envisage une solution... radicale.

— Ah...

Le regard de Dermott ne quittait pas celui d'Isabella. La jeune fille, hypnotisée par la chaleur et les promesses qu'elle lisait dans ses yeux, avait l'impression de se trouver en présence du preux chevalier qui la sauverait de son sinistre destin.

— Certains de mes parents cherchent à s'approprier ma fortune, expliqua-t-elle d'une voix blanche.

— Je peux les provoquer en duel, proposa-t-il.

Curieusement, il se sentait obligé d'offrir quelque chose en échange de ce qu'il allait recevoir.

— Et vous ne manquerez pas de les tuer. Ils ne sont pas très habiles au maniement des armes.

— Quelle importance ? Pourquoi vous souciez-vous d'eux, alors qu'ils se montrent si cruels avec vous ?

— Je... je n'ai pas envie d'avoir leur sang sur mes mains, balbutia-t-elle.

— Bon. Comme vous voudrez.

— Isabella préférerait décourager leur cupidité par des méthodes moins drastiques, intervint Molly. Avec votre aide, si vous êtes d'accord.

— À votre service, mademoiselle, répondit Dermott d'une voix de velours.

Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la compassion pour cette jeune fille, et ce sentiment, qui lui était inhabituel, l'agaçait un peu.

D'un geste brusque, il reposa sa coupe de Champagne sur la table.

— Cette situation est très... embarrassante, avoua Isabella en s'agitant nerveusement dans son fauteuil.

Elle faisait distraitemment tourner sa coupe entre ses doigts fins.

Son air désesparé émut Dermott... presque autant que sa poitrine voluptueuse.

Il se ressaisit. Cette situation était embarrassante, certes, songea-t-il. Tout à coup, il éprouvait des scrupules à accepter ce qu'elle lui offrait avec une candeur si désarmante. Mais il n'était pas homme à résister à une telle tentation.

— Écoutez, répondit-il gentiment, je crois deviner ce que vous vous apprêtez à dire. Je suis prêt à vous donner satisfaction, quels que soient vos désirs. Choisissez le lieu et le moment, puis faites-le-moi savoir. C'est tout.

Isabella releva la tête et poussa un petit soupir de soulagement.

— Merci, milord. Vous êtes très compréhensif.

— J'ai surtout beaucoup de chance, rétorqua-t-il doucement.

— A bientôt, Dermott. Peut-être dans quelques jours, conclut Molly, mettant ainsi un terme à la négociation.

À ces mots, Isabella s'empourpra. Quant à Dermott, il se demanda comment il allait tenir aussi longtemps.

Pourtant, comme si de rien n'était, il se leva et s'inclina galamment devant les deux femmes.

— Au revoir, mesdames. J'attendrai votre bon plaisir, dit-il avant de quitter la pièce.

Dermott congédia son cocher et descendit la rue d'un pas énergique qui trahissait sa frustration. Il traversa Green Park, puis Hyde Park, sans rien voir de ce qui l'entourait, l'esprit accaparé par l'image d'Isabella Leslie.

Beaucoup plus tard, il se retrouva sur les berges de la Tamise, alors que le soleil se couchait sur le fleuve, teintant le ciel de nuées pourpres et mauves. Soudain, surpris, il regarda autour de lui comme s'il s'éveillait d'un long rêve.

Réalisant qu'il lui fallait quand même recouvrer un semblant de raison, il héla un fiacre et donna au cocher l'adresse de son pied-à-terre londonien. Une fois installé dans la voiture, il s'efforça d'oublier la blonde Jézabel moulée dans sa robe en dentelle noire.

Il ne resta chez lui que le temps de prendre un bain rapide et de s'habiller, puis il partit pour Carlton House, le quartier général du prince de Galles et de ses amis.

Le dîner se déroula dans une ambiance décontractée, et la soirée, comme d'habitude, dégénéra en beuverie. Mme Fitzherbert se trouvant à Brighton, les quelques femmes

présentes étaient d'une moralité très élastique, ce qui arrangeait plutôt Dermott. Bientôt, les convives gagnèrent le salon de musique, où les dames ne tardèrent pas à les rejoindre et à donner libre cours à leurs dons musicaux, ainsi qu'à d'autres talents bien plus émoustillants. A minuit, la fête battait son comble.

Bien que tout dévoué à sa chère Mme Fitzherbert, le prince se laissait aisément détourner du droit chemin de la fidélité lors de ses absences. Ce soir-là, une danseuse du corps de ballet avait retenu son attention. Elle chantait à merveille, et le prince, qui adorait la musique sous toutes ses formes, restait sous le charme de la belle.

Les invités venaient d'achever le deuxième couplet d'une chanson à boire quand le prince remarqua que Dermott se tenait à l'écart, sans aucune compagnie féminine.

— Hé, Ramsay ! Appela-t-il. C'est bien la première fois que je ne vous vois pas les mains sous un jupon. Dois-je envoyer chercher le médecin ?

— Je suis en cure de chasteté.

— Ah ah ! Vénus se serait-elle vengée de vous ?

Dermott, renversé sur une chaise dotée de curieux pieds de crocodile, secoua la tête.

— Non, j'ai décidé d'entrer en religion, répondit-il, d'une voix que l'alcool rendait pâteuse.

Le prince s'esclaffa.

— Mais bien sûr ! s'écria-t-il. Et moi, je vais faire la cour à ma femme ! Quoique son lit risque d'être déjà fort encombré, avec tous ses amants...

Un éclat de rire général salua cette repartie.

— Cela ne vous ressemble pas, Bathurst, commenta à son tour Beau Brummell, de son habituel ton blasé.

L'homme le plus élégant de Londres gardait le regard vif, en dépit des nombreux verres qu'il avait vidés.

— Peut-être, mais ne dit-on pas que le changement est le piment de la vie ? répliqua Dermott, l'air agressif. Cela vous dérange, Brummell ?

— Ne me provoquez pas, Bathurst. Vous savez que je déteste pratiquer une quelconque activité physique tôt le matin. Et je n'aimerais pas avoir du sang sur ma chemise.

— Du calme ! Intervint le prince, au grand soulagement de l'assemblée. Nous avons besoin d'une autre bouteille, voilà tout.

À son claquement de doigts, trois valets accoururent, et la fête reprit de plus belle.

Toutefois, Dermott partit peu de temps après. Tous s'en étonnèrent, mais personne n'osa lui poser de questions lorsqu'il se leva de sa chaise et quitta la pièce.

Le marquis de Jervis attendit que la porte se fût refermée pour déclarer :

— Il n'est pas dans son assiette.

— C'est sans doute une histoire de cœur, suggéra quelqu'un.

— Impossible. Aucune femme ne réussirait à mettre Bathurst dans un état pareil.

— A-t-il perdu une course ?

— Il n'y en avait pas aujourd'hui, Wiggy. Seriez-vous trop soûl pour vous en souvenir?

— Moi, soûl ? Certainement pas ! rétorqua l'intéressé d'un ton traînant qui démentait ses protestations.

— Peut-être s'ennuie-t-il? reprit Brummell, d'une voix beaucoup plus claire que celles de ses amis.

— Bathurst ne s'ennuie jamais quand il y a des filles dans les parages.

Plusieurs invités acquiescèrent. Un jeune dandy cligna de l'œil et lança :

— Vingt-cinq livres qu'il est devenu impuissant !

— Lui ? Ça m'étonnerait ! Pari tenu.

Les spéculations sur la santé de Dermott se poursuivirent jusqu'à ce que la plupart des hommes présents aient pris part aux paris.

Finalement, on joua à pile ou face pour savoir qui serait chargé d'aller tirer les vers du nez à son médecin, le lendemain matin.

Évidemment, nul n'envisagea de poser directement la question à Bathurst.

Ce n'était pas une chose à faire, surtout quand il était de si mauvaise humeur.

Lorsque le comte retourna chez Molly, quelques heures plus tard, la pluie tombait et, bien malgré lui, sa longue déambulation dans les rues de Londres l'avait dégrisé.

Kate, qui l'attendait, l'accueillit avec un sourire charmeur en dépit de l'heure tardive. Il la suivit dans sa chambre et s'efforça de lui donner le change, car il ne voulait pas qu'elle pâtisse de sa morosité.

Il s'en tira avec les honneurs, puis, une fois qu'il l'eut comblée et qu'il eut lui-même assouvi son désir, il sombra dans un sommeil de plomb.

Kate, cependant, ne manquait pas de finesse. Déroutée, elle s'assit sur le lit et l'observa à la lueur de la chandelle.

Quels démons intérieurs torturaient Dermott ?

Elle savait qu'il avait perdu sa femme et son fils dans des circonstances tragiques. Était-ce l'anniversaire de leur mort, ce soir?

Mais ces événements remontaient à plusieurs années, et Molly affirmait qu'il avait surmonté cette épreuve, du moins autant qu'il était possible de le faire dans un cas pareil.

Alors ?

Avec une intuition toute féminine, Kate se demanda jusqu'à quel point la jeune femme qui s'était installée dans les appartements de Molly était responsable de l'humeur sinistre de Dermott. Quelque chose lui disait qu'il y avait un lien entre les deux...

Si Kate n'avait pas été une personne de bon sens -qui savait pertinemment que les comtes n'épousent pas les cocottes -, elle aurait pleuré sur la fin de leur plaisante liaison. Mais, étant avant tout pragmatique, elle s'était depuis longtemps fait une raison. Grâce à Dermott, son petit pécule allait bientôt atteindre le plafond qu'elle s'était fixé. Sous peu, elle quitterait Londres, oublierait qu'elle avait jamais travaillé dans le bordel le plus

huppé de la capitale et retournerait à la campagne pour y élever sa petite fille, comme une veuve de la bonne bourgeoisie.

Néanmoins, Dermott était très cher à son cœur. Doucement, elle repoussa une mèche de cheveux qui retombait sur la tempe de son amant, puis se pencha et déposa un léger baiser sur son front.

Il remua dans son sommeil, la prit dans ses bras en marmonnant quelques paroles affectueuses et se rendormit aussitôt.

Il lui manquerait, songea-t-elle en se blottissant contre lui. Car, décidément, c'était le plus charmant des hommes.

L'éducation d'Isabella commença le lendemain matin.

On lui prépara son bain après le petit déjeuner, puis on la lava et on la sécha, avec tant de sensualité qu'elle eut l'impression de vivre un rêve éveillé. Et bien qu'elle fût censée écouter les conseils techniques de Molly, elle eut du mal à lui accorder toute son attention.

Ensuite, on la guida vers un canapé moelleux où elle s'étendit, tandis que Molly poursuivait sa leçon sur les mystères de l'amour.

On versa sur son corps de l'huile parfumée au jasmin, dont l'odeur acheva de l'ensorceler. Le massage habile qui suivit amoindrit encore sa faculté de concentration. Les mains qui frictionnaient doucement ses muscles propageaient en elle des frissons voluptueux, et elle se surprit à imaginer son fantasme favori : les doigts tièdes de lord Bathurst glissaient sur elle, la caressaient, descendaient plus bas, toujours plus bas...

Un éclair de plaisir la transperça et, surprise, elle ouvrit les yeux.

— Veillez à être toujours parfumée, disait Molly avec fermeté.

— Oui...

— Dermott n'est pas un client comme les autres.

Entendre son prénom suffit à décupler l'émoi d'Isabella. Une brusque chaleur lui embrasa le ventre.

— Je m'en souviendrai, murmura-t-elle. Est-il ici ?

— Aucune importance.

— A-t-il de la compagnie ?

— Il en a toujours, répliqua Molly sans ambages, car elle ne voyait aucune raison de leurrer la jeune femme.

— Alors, je vais devoir être plus attentive, si je veux retenir son intérêt.

— Est-ce vraiment ce que vous souhaitez? S'enquit Molly, que le calme et la détermination d'Isabella surprenaient encore.

— Bien sûr.

Isabella n'avait plus aucun doute. Des visions de Dermott nu avaient peuplé ses rêves, la nuit précédente. Non seulement elle admettait maintenant qu'elle avait envie de lui, mais elle réalisait que ce désir devenait une véritable obsession, qui occultait toutes ses autres

préoccupations. Et dire que, quelques jours plus tôt, elle n'avait même pas idée qu'un tel trouble physique pût exister!

— Parfois, je pense même que je devrais remercier oncle Herbert et Harold pour m'avoir conduite chez vous, ajouta-t-elle.

— Vous êtes pleine de bon sens. Cela ne pourra que vous servir.

— Exactement. En définitive, je récupérerai ma fortune et j'aurai plein de souvenirs agréables. J'ai beaucoup de chance.

— Vous êtes désarmante.

— Il faut tout m'apprendre ! ordonna soudain Isabella. Je tiens à ce que lord Bathurst passe des moments inoubliables avec moi.

— Est-ce un défi que vous vous lancez ?

— En quelque sorte, oui.

— Je vous préviens, vous aurez du mal à surprendre Dermott. Il a beaucoup d'expérience.

— Pas autant que vous, cependant ?

— Je l'ignore. Je ne suis jamais allée en Inde.

— Je sais qu'il existe des livres en Inde qui traitent de l'amour physique. Un jour, un capitaine de la compagnie maritime en a offert un à grand-père, qui s'est empressé de le mettre sous clé. Peut-être M. Martin pourrait-il nous le retrouver?

L'enthousiasme d'Isabella ravissait Molly. Elle éclata de rire.

— Vous aimeriez faire vivre à Dermott une expérience incroyable, n'est-ce pas ?

— Je veux le rendre fou, l'ensorceler, le combler de mille façons. Suis-je pour autant dévergondée? S'enquit la jeune femme en haussant ses délicats sourcils.

— Terriblement dévergondée, décréta Molly. Et maintenant, si nous allions consulter quelques manuels ?

La première illustration qu'elles regardèrent montrait un jeune valet fort peu vêtu qui donnait du plaisir à une jolie dame dans son boudoir. La légende amena un sourire aux lèvres d'Isabella : Un bon domestique doit être dévoué, soumis et désireux d'apprendre.

— Cette femme semble passer du bon temps, commenta-t-elle. Néanmoins, je doute que tous les valets soient aussi beaux que celui-ci.

— Il ne tient qu'à vous d'avoir des domestiques séduisants, si votre mari vous le permet, fit Molly. On dit que ce livre a été écrit par plusieurs dames de la haute société.

— Alors, les femmes ont elles aussi le droit de satisfaire leurs désirs? Je n'aurais jamais cru...

— On exige d'elles une grande discrétion, mais certaines s'amusez autant que les hommes. Tenez, jetez un coup d'œil aux illustrations suivantes.

Les cinq dessins que désignait Molly décrivaient une séance d'essayage dans une boutique de mode de Bond Street. Les vendeurs étaient jeunes, bien faits de leur personne et manifestement prêts à se plier à toutes les exigences de leurs clientes.

— J'avais remarqué que les vendeurs étaient séduisants, mais je n'avais pas compris qu'on les choisissait sur ce critère. Et je n'aurais jamais imaginé qu'ils fournissaient ce genre de service. Suis-je donc si naïve ?

— À l'époque, le sexe n'entraîne pas dans vos préoccupations, voilà tout. Mais les femmes qui recherchent le plaisir sont toujours sur le qui-vive.

— Mon éducation comporte vraiment d'immenses lacunes, fit Isabella.

Puis, pointant le doigt sur l'illustration suivante, elle s'exclama :

— Seigneur! Ne me dites pas que tous les palefreniers que je vois à Hyde Park font l'amour à leur maîtresse ?

— C'est en général le cas quand le palefrenier est un fringant jeune homme et que la dame montre un intérêt soutenu pour les promenades à cheval. On a alors le droit d'être suspicieux.

— Ma vie a été si ennuyeuse ! Gémit Isabella. Je n'ai jamais rien fait, hormis vendre des cargaisons arrivées à Londres sur nos navires !

— N'oubliez pas que tous les plaisirs dépeints ici sont essentiellement réservés aux femmes mariées et que, dans notre société, la virginité est encore une condition sine qua non du mariage.

— Étant donné que je ne projette pas de me marier dans l'immédiat et que je n'ai encore rencontré personne qui ait suscité mon intérêt...

Comme Molly haussait les sourcils d'un air dubitatif, Isabella poursuivit avec vivacité :

— Certainement pas, Molly! Je sais à quoi vous pensez, mais il ne viendra jamais à l'idée de lord

Bathurst de demander ma main. Ne rêvons pas. Toutefois, je vous serai éternellement reconnaissante de m'avoir appris... tout ce qu'on m'avait caché jusqu'ici et de m'avoir inculqué certains talents qui, à l'avenir, que je sois mariée ou non, me serviront sûrement.

— Décidément, vous n'avez pas froid aux yeux.

— À quoi bon me lamenter sur mon sort? Cela n'améliorerait en rien les choses. Je refuse de me montrer docile et résignée devant la fatalité. Grand-père ne m'a pas élevée en jeune fille soumise! conclut Isabella avec un sourire.

— Je reconnais que, dans votre cas, ce ne serait pas forcément un atout, convint Molly.

— Je suis en train de découvrir mon corps et des sensations nouvelles qu'il me sera impossible d'oublier par la suite. Alors... autant avancer toujours plus loin sur la route du plaisir, vous ne croyez pas ?

Durant le reste de la journée, Isabella prit diverses leçons destinées à la mettre à l'aise lors de sa prochaine entrevue avec lord Bathurst. On lui apprit à s'habiller, à s'asseoir avec grâce, à mentir, à dresser joliment une table, à préparer un bain pour son client... bref, à lui faire plaisir en toutes circonstances.

Ses professeurs étaient de jolies filles de son âge, qui lui dispensèrent leur savoir avec une décontraction et un humour qu'Isabella trouva fort agréables. Les prostituées avaient reçu

l'ordre de ne pas parler d'elles-mêmes, aussi Isabella obtint-elle peu de renseignements sur leurs origines et les raisons qui les avaient amenées à s'enrôler dans l'escadron de charme de Molly Crocker.

Mais toutes semblaient contentes de leur sort et commentaient avec enthousiasme la future liaison entre leur élève et lord Bathurst.

— Tout le monde est donc au courant? S'étonna Isabella quand, pour la énième fois, le sujet fut abordé en sa présence.

— Seulement les filles qui s'occupent de vous former, expliqua une certaine Bess. Molly a été très claire à ce sujet. Elle ne tient pas à ce que l'affaire s'ébruite. Vous verrez, vous apprécierez lord Bathurst. Il n'y a pas une femme sur terre qui ne le couvre d'éloges !

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Pourquoi est-il si populaire? Mis à part son physique avantageux, je veux dire...

— Il adore les femmes, tout simplement. Vous avez de la chance ! Dernièrement, il a jeté son dévolu sur Kate mais, auparavant, il passait de bras en bras, pour notre plus grand plaisir. Maintenant, laissez-moi vous expliquer ce qu'il aime en particulier...

Le soir, Isabella se retrouva en train d'arpenter nerveusement sa chambre. C'était très bien de considérer l'art de l'amour comme n'importe quelle technique perfectible, mais elle ne pouvait faire fi de ses émotions. Or, depuis que les cours avaient pris fin, elle était dans un état d'excitation très perturbant. Sa peau la brûlait, ses seins se dressaient sous son corsage, et l'image de lord Bathurst hantait son esprit. Elle imaginait son corps puissant dénudé et attendait avec impatience le moment où ils ne formeraient plus qu'un seul être.

Il fallait pourtant qu'elle garde un peu de sang-froid, sinon, le moment venu, elle risquait d'oublier tout ce qu'on lui avait inculqué et de s'effondrer à ses pieds !

Elle éprouva soudain l'envie irraisonnée de fuir sa chambre ou, mieux encore, cette maison. Mais elle savait pertinemment que c'était impossible.

Une autre demi-heure passa, et son agitation s'accrut encore, tandis que son corps en proie au désir réclamait ce qu'il ne connaissait pas encore.

Finalement, elle décida d'aller se rafraîchir sur le petit balcon situé au bout du couloir.

Elle quitta donc sa chambre, traversa le salon désert et gagna le long corridor. Là, elle entendit tout à coup la voix de lord Bathurst, puis son rire, qui l'attira comme un aimant. Une voix féminine s'éleva alors, et Isabella se figea.

Il était très mal élevé d'écouter aux portes. Elle aurait dû retourner dans sa chambre.

Mais, comme elle se faisait cette réflexion, ses jambes la portèrent d'elles-mêmes vers la pièce d'où s'échappait la conversation.

La porte était restée entrouverte. Isabella se pencha et jeta un coup d'œil à l'intérieur par l'entrebâillement.

La chambre, décorée avec faste et éclairée de quelques chandelles judicieusement disposées, était manifestement conçue pour abriter des ébats torrides : larges fauteuils

rembourrés, coussins moelleux, épais tapis de laine et, surtout, un immense lit sur lequel était étendue une magnifique femme brune totalement nue.

Isabella se pencha un peu plus et aperçut lord Bathurst, qui était en train de se servir un verre. Curieusement, il portait une culotte d'équitation, et non un pantalon de ville. Ses bottes et ses chaussettes traînaient près de la porte. Une veste couleur chamois et une chemise blanche étaient drapées sur le dossier d'une chaise.

Isabella prit mentalement note de tous ces détails, comme si l'endroit où il avait abandonné ses vêtements définissait le degré de désir qu'il ressentait pour la belle brune allongée sur le lit.

Elle remarqua avec satisfaction qu'il se tenait toujours à l'autre bout de la pièce.

— Venez ici, Dermott, roucoula la brune d'un ton aguicheur, en se cambrant pour faire saillir ses seins généreux.

— J'arrive.

— Vous avez déjà dit cela il y a une demi-heure.

— Sois patiente, mon ange. J'ai soif depuis que j'ai discuté affaires avec Shelby, ce matin.

— Vous ne tenez pas en place, ce soir.

— Mais non. J'ai juste envie d'un bon cognac.

Sur ce, il leva son verre à l'adresse de sa compagne, puis avala une première gorgée.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture ? proposa-t-elle. J'ai un nouveau roman très polisson.

— Plus tard, répondit-il poliment en se dirigeant vers la chaise placée près de la cheminée.

Il s'assit, allongea ses longues jambes devant lui, puis but une autre gorgée de cognac, rapidement, sans prendre le temps de la savourer, comme s'il avait l'intention de s'enivrer.

— Vous êtes-vous fâché avec votre secrétaire ?

— Non. Shelby est bien trop courtois pour contrarier quiconque. C'est d'ailleurs stupéfiant, si l'on pense à ses origines. Toute sa famille est hystérique !

— Dois-je m'endormir ? S'enquit la brune avec une moue boudeuse.

Il la regarda, les paupières plissées, et se contenta de répondre :

— T'ai-je jamais déçue ?

— Non. Mais vous savez bien que je ne peux pas me passer de votre corps, chéri ! répliqua-t-elle en souriant.

Isabella, qui retenait son souffle derrière la porte, dévorait Dermott des yeux. Les reflets des flammes jouaient sur son large torse, ses épaules robustes, ses bras musclés et son visage à la beauté sombre. Ses traits étaient parfaitement dessinés : un nez droit, une bouche sensuelle, de hautes pommettes et des yeux... des yeux au regard capable de faire chavirer n'importe quelle femme.

— Encore un verre, et tu auras ce que tu réclames, dit-il.

— Des promesses, toujours des promesses ! fit Kate en se redressant sagement. Si vous continuez comme ça, je vais devoir prendre les choses en main...

Comme elle s'approchait de lui, Dermott se pencha pour attraper la carafe et se servir une autre rasade de cognac.

— Ne te gêne pas. Je suis à ton entière disposition, répondit-il.

— Non, pas entièrement... pas encore...

Une fois près de lui, elle s'agenouilla entre ses jambes et entreprit de déboutonner son pantalon.

— ... mais bientôt, acheva-t-elle.

— Tu es vraiment persuasive. Ta méthode est bien meilleure que celle de mon secrétaire, qui m'a poursuivi toute la journée avec ses maudits papiers...

— Et moi, toute la journée, j'ai eu envie de vous.

Kate venait de faire sauter le dernier bouton. Sa main se glissa dans la braguette ouverte et se referma sur le membre rigide, qu'elle dégagea du pantalon.

Dermott poussa un long soupir.

Derrière la porte, Isabella l'imita.

Son sexe était immense, orgueilleusement dressé, magnifique.

Le corps en feu, Isabella sentit la sueur perler à son front. Elle vit Kate faire doucement descendre ses doigts le long du sexe en érection, puis remonter dans une caresse experte.

Dermott vida d'un trait son verre de cognac et le reposa sur le guéridon. Puis, se renversant en arrière, il laissa Kate le prendre dans sa bouche et ferma les yeux.

Il aurait dû la repousser, s'en aller. Il savait bien pourquoi il était si nerveux, aujourd'hui, pourquoi il avait refusé de rejoindre Kate au lit. Mais les lèvres de sa compagne lui faisaient oublier ses réticences. Il n'était pas de bois. Le plaisir montait en lui, chassant de son esprit l'image de la vierge tentatrice qui l'obsédait.

La tête de Kate bougeait au rythme de ses caresses. Elle s'attardait sur l'extrémité sensible de son sexe, puis le faisait lentement disparaître dans sa bouche.

Comment arrivait-elle à respirer? se demandait Isabella, à la fois excitée, furieuse et folle de jalousie.

Lorsque Dermott émit un grognement de plaisir, elle serra les poings. Comment osait-il se faire ainsi caresser par cette femme, alors que c'était elle, Isabella, qu'il désirait ?

La réponse était évidente, ne lui en déplaise.

Aux yeux du comte de Bathurst, une femme en valait une autre. Il en prenait une, puis passait à la suivante sans se poser de questions. Il ne fallait surtout pas qu'elle l'oublie.

Pourtant, cette idée ne la calma pas. Finalement, frémissante de rancœur et de frustration, l'esprit en pleine confusion, elle se détourna vivement et s'enfuit le long du couloir.

— Où étiez-vous ? demanda Molly, quand Isabella revint au salon.

— J'ai eu le privilège de voir lord Bathurst en galante compagnie! lança la jeune femme en se dirigeant à grands pas vers sa chambre, rouge d'indignation.

Molly reposa son stylo sur le livre de comptes qu'elle était en train de remplir.

— Oh... Puis-je vous être d'une aide quelconque? S'enquit-elle.

— Non!

Isabella regretta aussitôt sa grossièreté. Elle s'arrêta et s'obligea à sourire.

— Je préférerais être seule, si cela ne vous dérange pas, reprit-elle.

— Bien sûr que non.

Isabella poursuivit son chemin et claqua la porte derrière elle, comme si cette manifestation de colère pouvait la soulager. C'était totalement puéril, songea-t-elle un peu plus tard, lorsqu'elle se fut enfin calmée. Elle n'avait aucun droit sur lord Bathurst. Pourquoi diable serait-il resté chaste pour lui plaire? L'idée frisait le ridicule.

S'il était le célibataire le plus convoité de Londres, ce n'était sûrement pas grâce à ses talents aux tables de jeu. D'ailleurs, à en juger par sa réputation, il avait certainement lutiné quelques filles en jouant aux cartes, avant de rejoindre la belle brune qui savait si bien se servir de sa bouche...

Comme toujours, le bon sens d'Isabella finit par reprendre le dessus, et elle parvint même à sourire de sa mésaventure.

Elle se dévêtit, enfila une chemise de nuit et se mit au lit avec un livre. Mais elle n'arriva pas à se concentrer sur sa lecture. Les images de la scène qu'elle venait de surprendre ne cessaient de danser devant ses yeux. Finalement, elle soupira et reposa son roman. Lord Bathurst était encore plus beau nu qu'habillé. Son corps était si parfait que n'importe quelle femme l'aurait désiré. En cet instant, Isabella n'attachait même plus d'importance au fait qu'il soit un libertin notoire, incapable d'être fidèle à une femme plus de, quelques nuits. Elle ne remettait pas non plus en question l'étrange marché qu'ils avaient conclu. Non, à présent, elle enviait terriblement celle qui partageait la couche de lord Bathurst, alors que, quelques minutes plus tôt, elle la maudissait.

Se réfugiant dans ses fantasmes, elle s'imagina au lit avec lui et, le sourire aux lèvres, sombra dans un sommeil peuplé de rêves érotiques.

Plus tard, Molly pénétra dans la chambre d'Isabella sur la pointe des pieds et éteignit les bougies. Elle ramassa le livre abandonné sur la couverture et le posa sur la table de chevet, puis resta quelques secondes à contempler la jeune femme endormie.

Isabella avait-elle pris la bonne décision, ou finirait-elle le cœur brisé par Dermott Ramsay? Ne valait-il pas mieux lui trouver un bon avocat ? Mais un homme de loi saurait-il la protéger des prédateurs qui la guettaient ? En ourdissant son petit plan, Molly n'avait-elle pas joué avec le feu ?

Aucune réponse ne lui venait à l'esprit. Seuls les doutes l'assaillaient lorsqu'elle songeait à cette jeune héritière confrontée à un monde cruel et brutal.

Mais la nuit portait conseil, disait-on. Le lendemain matin, peut-être la solution se présenterait-elle tout naturellement. Une chose était sûre, cependant : elle aurait de nouveau une bonne discussion avec Isabella, pour s'assurer que celle-ci avait bien conscience des dangers auxquels elle s'exposait.

La situation d'Isabella la touchait, car elle réveillait en elle des blessures secrètes qui n'avaient jamais vraiment cicatrisé. La compassion qu'elle éprouvait pour la jeune fille l'empêchait de raisonner avec son détachement habituel.

Bien sûr, au bout du compte, la décision reviendrait à Isabella. Et cette pensée aidait Molly à ne pas se sentir trop coupable.

Avec un petit soupir résigné, elle referma doucement la porte derrière elle.

Dermott demeura auprès de Kate aussi longtemps que l'exigeait la courtoisie la plus élémentaire. Il lui fit l'amour, lui arracha des cris de plaisir, mais son esprit resta entièrement détaché de son corps. Kate ne parut pas s'en apercevoir. De toute façon, elle était trop intelligente pour se risquer à lui faire une scène.

Pourtant, il se sentait bêtement coupable. Ses amis auraient bien ri, s'ils avaient su qu'il tenait à ménager la susceptibilité d'une prostituée !

Quoi qu'il en soit, son humeur ne s'était pas améliorée lorsqu'il rejoignit Molly dans son salon privé.

Il jeta un coup d'œil en direction de la chambre d'Isabella pour s'assurer que la porte était bien fermée et qu'elle ne les entendrait pas. Puis, d'une voix autoritaire, il déclara :

— Je serai de retour dans une semaine. Qu'elle se tienne prête. Il n'est pas question que j'attende plus longtemps.

— Je ne tolérerai pas que vous la possédiez sous la contrainte ! Riposta Molly avec indignation.

— D'après ce que j'ai compris, elle sera plus que consentante.

— Malheureusement, elle vous a surpris ce soir en compagnie de Kate.

Dermott écarquilla les yeux.

— Elle m'a vu? Enfin, Molly, à quoi pensiez-vous donc ?

— Je n'y suis pour rien. Vous aviez laissé votre porte entrouverte.

— Hum... Combien de temps nous a-t-elle regardés?

— Pas très longtemps. Je n'ai quitté le salon qu'un instant. Je ne sais pas au juste ce dont elle a été témoin, mais quand elle est revenue, elle était furieuse.

Dermott marmonna un juron. Molly posa sur lui un regard perçant à travers ses lunettes de lecture.

— Permettez-moi de vous donner un conseil, reprit-elle. Isabella est une jeune personne très volontaire. Réfléchissez bien. Vous risquez de vous aventurer dans une histoire plus compliquée que prévu.

— Je ne vois pas pourquoi ce serait compliqué. Elle sait comme moi que cette liaison ne durera pas éternellement.

— Pourtant, vous me paraissez étrangement fasciné par cette jeune fille, remarqua Molly en posant ses lunettes sur le secrétaire. Je n'ai pas l'habitude de vous voir dans des états pareils.

— Ce doit être le printemps, plaisanta Dermott.

— Ou peut-être des sentiments que vous ne serez pas en mesure d'occulter aisément le moment venu.

— Oh ! Inutile de se montrer si alarmiste ! Il ne s'agit de rien d'autre que de prendre du bon temps. Isabella l'a compris, je l'ai compris, et vous aussi, Molly. Contentez-vous de la préparer correctement pour la semaine prochaine, et je vous récompenserai généreusement.

— Je ne veux pas d'argent.

Dermott, qui avait déjà la main sur la poignée de la porte, se retourna brusquement et la regarda avec perplexité.

— Vraiment ? Que nous vaut ce soudain accès d'abnégation ? S'étonna-t-il.

— Le cas d'Isabella me touche. Je me refuse à tirer profit de ses malheurs.

— Vous pourriez pourtant toucher une grosse somme en échange de sa virginité.

— Je suis bien placée pour le savoir, rétorqua Molly avec placidité. Désirez-vous que j'organise une vente aux enchères ?

— Non !

— En êtes-vous sûr ?

— Ne jouez pas avec moi. Elle est à moi. Et n'oubliez pas : je vous donne une semaine, pas un jour de plus.

Sur ces mots, Dermott disparut dans le couloir.

CHAPITRE 6

Dermott provoqua plus d'un haussement de sourcils la semaine suivante en se lançant dans la supervision des semences de printemps sur son domaine. Du matin au soir, il travaillait auprès des fermiers, parcourant les champs, inspectant les plants, allant parfois jusqu'à utiliser lui-même les outils, et infligeant à ses employés une cadence si infernale que ceux-ci finirent par se demander si ses folles nuits de fête à Londres ne lui avaient pas dérangé l'esprit.

La nuit, bien qu'il fût épuisé, il vidait bouteille sur bouteille, incapable de trouver le sommeil. Même dans un état semi-comateux, il ne parvenait pas à oublier le visage candide de la jeune femme aux prunelles couleur de gentiane.

C'était parfaitement absurde. Seuls les imbéciles s'autorisaient à fantasmer de la sorte à longueur de journée. Pourtant, il lui semblait qu'une promesse flottait dans l'air, que tout à coup, après des années de grisaille, le ciel de sa vie s'éclaircissait. Et, stupide ou pas, il comptait les jours, impatient que la semaine s'achève.

La veille de son retour à Londres, il alla passer la soirée chez sa mère. Celle-ci s'était retirée dans une petite maison située sur le domaine, car le manoir lui rappelait trop de douloureux souvenirs.

Dermott se faisait un devoir de lui rendre visite chaque fois qu'il séjournait dans sa propriété de campagne mais, ce soir-là, il avait réellement envie de la voir. Pourquoi, il l'ignorait.

Il lui apporta un bouquet de tulipes, ses fleurs préférées, ainsi qu'une poire bien mûre et juteuse cueillie par le jardinier dans le verger. Une fois dans le vestibule, il renvoya d'un geste le majordome qui venait à sa rencontre et gagna directement le salon.

Sa mère était assise près de l'âtre. Il s'approcha d'elle sans bruit, l'entoura de ses bras et l'embrassa sur la joue, tout en déposant les présents sur ses genoux.

Elle se tourna vers lui en souriant.

— J'ai reconnu votre eau de toilette, mon chéri. Vous ne réussirez jamais à me faire sursauter. Mais j'adore les surprises. Quelles belles fleurs ! Et cette poire a l'air délicieuse.

— Timms cultive une nouvelle variété de poires exprès pour vous, annonça Dermott en prenant place dans le fauteuil voisin. Je crois qu'elle provient de Perse.

— N'avons-nous pas fait un voyage là-bas ?

— Votre père, oui.

— Il nous accompagnait, alors ?

Le grand-père de Dermott était mort avant sa naissance, et ses voyages remontaient à une époque antérieure à son mariage.

— Il vous a raconté ses périples à travers le monde, c'est pourquoi vous croyez y être allée, expliqua-t-il.

— Vous en êtes sûr?

— Pas vraiment, fit-il avec gentillesse. Dites-moi de quoi vous vous souvenez.

— Je me rappelle les ruines du palais de Darius, les souks pleins de couleurs et d'odeurs variées, ainsi que les magnifiques terrasses de Nakshi Rustam.

Sa mère s'était réfugiée dans le passé durant les dernières années de son mariage. Mais, même après la mort de son mari, elle n'avait pu se remettre totalement du traumatisme causé par cette union désastreuse. Dermott comprenait qu'il lui soit plus doux de vivre dans son univers fait de rêves plutôt que dans une réalité qui l'avait trop souvent meurtrie.

— Ce palais devrait compter parmi les merveilles du monde, déclara-t-il.

— Il est vraiment spectaculaire, surtout au lever du soleil. J'adore l'aurore! Vous possédez une jument nommée Aurore, n'est-ce pas? Et vos pur-sang, comment vont-ils ?

En dépit de sa confusion mentale, elle reconnaissait toujours son fils et l'interrogeait sur sa vie quotidienne, comme si lui seul lui permettait de franchir la frontière qui séparait son monde de la réalité.

— Les gris pommelés engraisent au pré, et Aurore a remporté la course de Doncaster le mois dernier.

— Avez-vous gagné une jolie somme ?

— Assez pour vous offrir de nouveaux diamants, si vous le désirez.

Elle rit de bon cœur.

— Pourquoi voudrais-je de nouveaux diamants, grands dieux? J'ai tout ce dont j'ai besoin. Il vaut mieux que vous gardiez votre argent pour couvrir de pierreries la femme qui vous fera tourner la tête. Dites-moi, vous n'êtes pas marié, n'est-ce pas ?

À son retour d'Inde, Dermott avait parlé à sa mère de la mort dramatique de sa femme et de son fils, mais sa mémoire refusait d'enregistrer l'événement.

— Non, je ne suis pas marié, mère.

— Une jolie demoiselle a-t-elle retenu votre attention ? s'enquit-elle, les yeux brillants de curiosité.

— Peut-être.

Il fut le premier surpris par sa réponse. Sa mère s'exclama aussitôt :

— Oh ! Parlez-moi d'elle. Il faut que vous me la présentiez. Vous savez bien que si vous l'aimez, elle sera tout de suite chère à mon cœur.

— Nous n'en sommes pas encore là. Néanmoins, j'avoue qu'elle me fascine.

— Est-elle bonne cavalière ?

— Je n'en sais rien. Elle vit à Londres, dans le quartier de la City.

— La City ? Seigneur, elle doit être très riche !

— Je le crois, oui.

— Évidemment, nous n'avons pas besoin d'argent, aussi êtes-vous libre de l'aimer pour elle-même, et non pour son argent. Je n'ai jamais aimé les mariages d'intérêt, ajouta-t-elle en se rembrunissant subitement.

Dermott s'empressa d'ajouter :

— Elle a les yeux bleus, comme vous, et des cheveux magnifiques, d'un blond très clair.

On dirait une sylphide... Enfin, c'est ce que j'ai pensé la première fois que je l'ai vue.

— Une sylphide? Comme la reine Titania dans *Le Songe d'une nuit d'été*?

— En plus jolie.

Ravie, sa mère se mit à battre des mains.

— Vous avez bien de la chance, Dermott. Une sylphide encore plus jolie que Titania ! Amenez-la à Alworth. J'ai hâte de la rencontrer.

— Il faudra d'abord que je lui pose la question.

— Bien sûr. Dites-lui que vous avez la meilleure écurie de courses du Gloucestershire, et elle n'hésitera pas un seul instant ! Même les filles de la City aiment monter.

L'équitation avait été sa grande passion et, pour elle, il allait de soi que tout le monde adorait les chevaux.

— Je le lui dirai, mère, murmura Dermott.

Il pensa à la suggestion de sa mère tout le temps que dura le voyage de retour à Londres. Jamais auparavant il n'avait songé à inviter une femme dans sa maison de campagne. Pourtant, l'idée de présenter Mlle Leslie à sa mère le séduisait, sans qu'il puisse se l'expliquer.

Quelle que soit la façon dont il les considérait, il n'arrivait pas à définir ses sentiments. Mais cela faisait si longtemps qu'il refoulait ses émotions qu'il n'était plus certain d'être capable de les identifier. Il n'était sûr que d'une chose : il ne voulait pas passer sa première nuit avec Mlle Leslie dans un bordel. Même si leur accord ressemblait à une négociation commerciale et ne les engageait à rien, il sentait que leur relation était à part. Pour la première fois depuis la mort de Damavanti, il aspirait à la compagnie d'une femme. Mais, bien sûr, il ne devait pas s'emballer.

N'était-il pas dangereux de s'attacher à une personne capable de marchander si froidement sa virginité afin de rentrer en possession de son héritage? Oui, peut-être Isabella se révélerait-elle dure et calculatrice, malgré ses airs de biche timide. Les femmes pouvaient être si bonnes comédiennes, parfois ! Il le savait d'expérience. Avec le temps, il découvrirait ce qui se cachait sous cette image angélique de jeune vierge, conclut-il, fataliste.

À peine rentré chez lui, il envoya un mot à Molly, stipulant que Mlle Leslie devait se présenter à Bathurst House le soir même, à 19 heures précises.

Molly cacha soigneusement sa surprise lorsqu'elle transmit la requête de Dermott à Isabella.

— Apparemment, il préfère vous accueillir chez lui, remarqua-telle simplement. Elle ne fit pas de plus amples commentaires. C'était inutile. Toutes deux savaient pertinemment que lord Bathurst passait d'ordinaire plus de temps chez elle que dans sa propre maison.

— Parfait, répondit Isabella, en dépit de sa nervosité croissante.

Elle était surexcitée depuis que la date fatidique était arrivée. Au cours de la semaine écoulée, elle n'avait pas eu une minute à elle.

Elle avait été tant de fois baignée, massée et parfumée, avec un tel souci du détail, qu'elle aurait pu sans inquiétude se présenter devant le calife des califes !

— Je pense que je n'ai plus rien à vous apprendre, murmura Molly, qui se tenait sur le seuil, le message de Dermott entre les mains.

— Vous avez été merveilleuse. Je ne sais comment vous remercier.

— L'équipage de Dermott viendra vous chercher à 18h30.

— Je serai prête.

Soudain, Molly se mit à rire.

— À nous entendre, on jurerait que vous vous apprêtez à monter sur l'échafaud !

— Et ce n'est pas vraiment le cas, répliqua Isabella avec un sourire forcé. Au contraire, ce qui va se passer ce soir me délivrera des menaces qui pèsent sur moi et me permettra de retrouver une vie paisible.

— C'est ce que je me dis quand le doute m'assaille.

Spontanément, Isabella s'approcha de son hôtesse et prit ses mains dans les siennes.

— Je vous en prie, ne vous sentez pas aussi responsable de moi, dit-elle. Je suis adulte et relativement saine d'esprit. Je suis capable de faire mes propres choix.

— Néanmoins, Dermott Ramsay a intérêt à bien vous traiter, sinon il aura affaire à moi !

— Si j'en crois les autres femmes, je ne risque absolument rien, sinon de découvrir d'exquis plaisirs. Lord Bathurst n'est-il pas le plus habile et le plus attentionné des amants ?

— Mmm... marmonna Molly, l'air sceptique.

Soudain, elle se radoucit et attira Isabella dans ses bras.

— Faites attention, ma chère. Dermott est peut-être habile et attentionné, mais il n'en reste pas moins un homme. Surtout, ne vous prêtez pas à des actes qui vous déplaisent. Et au diable ses caprices !

Molly tapota affectueusement le dos de sa protégée avant de desserrer son étreinte. Elle se sentait sincèrement inquiète. Lord Bathurst avait de l'expérience, tandis qu'Isabella était sur le point de pénétrer dans un univers qui lui était totalement inconnu.

— Bien, professeur ! Plaisanta la jeune femme en effectuant une petite courbette moqueuse. Je vous promets d'être un monstre d'égoïsme.

— Cela vaudrait mieux pour vous, répliqua Molly d'un ton bourru. À présent, je vais demander à Mercer de nous monter une bonne bouteille de vin. Un verre de bordeaux vous calmera les nerfs. Ensuite, je vous aiderai à vous habiller.

CHAPITRE 7

Dermott n'était jamais nerveux. Alors, pourquoi se sentait-il si fébrile aujourd'hui? Et où était son valet? Jamais là quand on avait besoin de lui, celui-là! Ce nœud de cravate ne ressemblait décidément à rien.

— Charles ! Mugit-il d'une voix de stentor.

Le domestique surgit dans la pièce quelques secondes plus tard.

— Désolé, milord... Je...

— Où étiez-vous passé, sapristi ? J'ai l'air d'un clown avec cette cravate !

Charles disparut aussitôt dans le dressing, d'où il ressortit peu après, une demi-douzaine de cravates en soie sur le bras.

— En voici d'autres, milord. Je suis sûr que vous allez en trouver une à votre convenance. Mais non, bien entendu. Rien n'était à son goût, ce soir.

Enfin, quand Dermott fut habillé d'une façon qu'il estimait à peu près acceptable, Charles fila à l'office pour régaler les servantes des détails de la toilette de leur maître, soit trois changements de veste de soirée et le piétinement rageur de la cravate de clown.

— Cette fille doit vraiment être importante pour lui, commenta un valet. D'habitude, jamais il se met autant en frais...

— Jamais il ne se met, corrigea la gouvernante d'un ton pincé.

— Ouais, grommela l'homme, agacé. Et ce n'est pas tout : le chef est à ses fourneaux depuis des heures et le sommelier a reçu l'ordre de ne servir que des grands crus.

— Et les fleurs ! Intervint une petite bonne tout excitée. Je n'ai jamais vu autant de fleurs dans la maison !

— Cette fille doit être Vénus, pour le moins, plaisanta un autre valet. Ou cette Hélène qui a déclenché la guerre de Troie.

— Eh bien, nous en aurons bientôt le cœur net, déclara Pomeroy, le majordome, avec sa hauteur coutumière. Allons, tout le monde en place ! Elle sera là d'ici un quart d'heure. Avec un soin méticuleux, il ajusta ses manchettes, puis alla se poster dans le vestibule, comme l'exigeait sa position.

Dermott, debout devant la fenêtre du salon, son troisième verre de cognac à la main, surveillait la rue en contrebas, avec l'impression désagréable qu'il s'apprêtait à livrer une bataille.

Son cœur battait la chamade, il avait les nerfs à fleur de peau, et il se tenait si raide que ses larges épaules tendaient sa chemise d'une façon que son tailleur aurait jugée tout à fait inélégante.

Il vida son verre d'un trait et sentit la chaleur de l'alcool descendre dans sa gorge, sensation familière qui apaisa brièvement le chaos qui agitait son esprit.

L'horloge sonna sept coups, et Dermott fusilla du regard le petit ange en bronze qui tenait le cadran entre ses bras. Que fabriquait Mlle Leslie ? Avait-elle changé d'avis ? Avait-il mis la maison sens dessus dessous pour rien ?

L'odeur suave des lys l'écoeura soudain et, balayant la pièce du regard, il découvrit un nombre impressionnant de bouquets.

— Shelby! Aboya-t-il.

Son secrétaire apparut aussitôt. Il avait dû rester tout près de la porte, prêt à bondir à la moindre sommation.

— Dites aux servantes d'emporter quelques-uns de ces maudits bouquets. Ils empestent !

— Oui, milord. Préférez-vous accueillir votre invitée dans une autre pièce? L'odeur risque de persister même si l'on enlève les vases.

Au ton conciliant de Shelby, Dermott comprit qu'il s'était montré grossier.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il. Comme vous le voyez, j'ai perdu l'habitude de faire la cour aux dames. Cette pièce convient parfaitement, somme toute. Tenez, prenez ce vase, ajouta-t-il en tendant l'un des lourds récipients de faïence à son secrétaire. Moi, je m'occupe de celui-ci. Je pense que cela suffira pour que cet endroit ait moins l'air de...

— ... d'une chambre funéraire?

— Exactement !

Les deux hommes s'apprêtaient à descendre l'escalier qui menait au vestibule quand la porte d'entrée s'ouvrit, livrant passage à Isabella.

Dermott, son vase entre les mains, pesta intérieurement. Pourquoi fallait-il qu'elle arrive à cet instant précis ?

Elle leva la tête vers lui. Le majordome l'imita et écarquilla les yeux en voyant son maître les bras chargés d'un immense bouquet de lys.

— Ces fleurs sont-elles pour moi ? demanda doucement Isabella.

Dermott sourit.

— Oui, si vous le souhaitez, répondit-il en descendant les marches. Mais je vous préviens, elles sentent très fort.

— Le contraire m'étonnerait. Vous n'aimez pas les lys?

— Pas en si grande quantité.

Il s'immobilisa devant elle et lui présenta le vase avec une petite courbette.

— Pour le plaisir de vos yeux, madame.

— Vous vous occuperez du reste plus tard, répliqua-t-elle effrontément, en croisant son regard pardessus les fleurs.

— Je suis à votre service.

— Quelle galanterie ! Je me réjouis de passer la soirée avec vous.

— Moi aussi.

Il tendit le vase à Pomeroy et, dans un geste possessif, défit lui-même le ruban qui nouait le manteau de la jeune femme autour de son cou.

— J'ai patienté assez longtemps, murmura-t-il.

— J'espère que vous ne serez pas déçu.

Mais elle paraissait plus mutine que réellement inquiète.

— Impossible, assura-t-il.

Il souleva les pans du manteau pour dégager les épaules d'Isabella avec une lenteur délibérée, comme s'il était en train d'ouvrir un cadeau.

Les deux jeunes valets de pied en poste dans le vestibule poussèrent un soupir sonore, mais le majordome ne songea pas à les réprimander, car lui-même ne pouvait détourner les yeux de la jeune femme.

Sa robe de dentelle blanche, retenue aux épaules par deux fines boucles en argent, moulait son corps comme une deuxième peau, et ses jeunes seins semblaient prêts à jaillir de son décolleté plongeant d'un instant à l'autre.

— Je vous félicite, mademoiselle Leslie. Vous coupez le souffle à tout le monde, commenta Dermott.

— Vous êtes vous-même époustouflant, milord.

Dans sa veste noire qui tranchait sur sa chemise immaculée, il était le charme et la virilité incarnés. Quant au diamant qui ornait son épingle de cravate, il était si gros qu'il devait certainement venir d'Inde, songea Isabella.

— Puis-je vous proposer une coupe de Champagne ?

— Je m'en contenterai volontiers... pour l'instant, chuchota-telle.

Il sourit et lui offrit son bras, sur lequel elle posa ses doigts délicats après avoir exécuté une petite révérence.

Dermott inspira profondément, s'efforçant d'oublier l'effet qu'elle produisait sur lui. Son sexe s'était durci dès qu'il l'avait vue pénétrer dans le vestibule, détail que les domestiques avaient sûrement remarqué. Et cette petite rouée qui gonflait délibérément ses seins à peine couverts par la dentelle de sa robe !

— Pomeroy, le dîner est-il prêt? S'enquit-il d'une voix rauque.

— M... maintenant, milord? Balbutia le majordome, dérouté.

Lord Bathurst avait pourtant donné des ordres précis à son personnel : Champagne d'abord, puis dîner à 21 heures.

— Maintenant, confirma-t-il.

— Très bien, milord.

Pomeroy les escorta jusqu'à la salle à manger, conscient que le chef allait se mettre à vociférer dans sa cuisine s'il lui demandait de servir le dîner avec deux heures d'avance sur l'horaire prévu. Grâce à Dieu, le comte et son invitée semblaient indifférents à tout ce qui n'était pas eux. Avec un peu de chance, ils ne prêteraient aucune attention au contenu de leurs assiettes.

La vaste salle à manger étincelait. Tout y accrochait la lumière : les murs lambrissés, les plats d'argent massif sur la desserte, la table d'acajou, les verres en cristal, les encadrements dorés des tableaux, les lustres jumeaux accrochés au plafond.

Isabella eut l'impression d'entrer dans la caverne d'Ali Baba.

— Vous prenez toujours vos repas au milieu d'une telle splendeur? Demanda-t-elle, sans chercher à cacher son émerveillement.

Dermott mit quelques secondes à lui répondre. Lorsqu'il mangeait chez lui - ce qui arrivait rarement -, il se faisait généralement servir un plateau-repas dans son bureau.

— En fait... non. Préférez-vous dîner ailleurs?

Au lit, avec lui. Mais il était sans doute trop tôt pour formuler une telle requête. Et puis, selon Bess, les hommes n'aimaient pas que les femmes se montrent trop entreprenantes.

— Non, ce sera parfait ici, répondit-elle.

Dermott fit signe à Pomeroy de servir le Champagne, puis il proposa :

— Voulez-vous vous asseoir près du feu ? Vous ne devez pas avoir très chaud, ajouta-t-il, faisant allusion à la finesse arachnéenne de sa robe.

— Oh, si ! En réalité, j'étouffe.

— Bien. Nous resterons donc loin de la cheminée.

— Oui, s'il vous plaît.

Sa voix avait pris des intonations enfantines. Elle lui sembla si jeune, tout à coup, si différente de la séductrice qui avait fait son entrée dans le vestibule un instant plus tôt que, mal à l'aise, il demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans.

Il poussa un petit soupir de soulagement.

— Je ne pensais pas que cela pouvait avoir une importance quelconque, s'étonna-t-elle.

Il attendit que Pomeroy se soit retiré pour répliquer :

— Je ne voudrais pas mettre une gamine dans mon lit. Bien que vous n'ayez certes pas l'apparence d'une gamine ce soir, mademoiselle. Et c'est un compliment dans ma bouche.

Il lui tendit une coupe de Champagne, qu'elle accepta avec grâce. Puis, avec un petit sourire espiègle, elle déclara :

— Molly était certaine que cette robe vous plairait. Me trouvez-vous désirable ?

— Dans cette toilette, ma chère, vous êtes follement excitante.

Et le choix de la couleur est... intéressant.

— Symbolique, je suppose. C'est encore une idée de Molly.

— On dirait qu'elle a parfaitement mis en scène notre premier rendez-vous.

— Et elle m'a également donné une solide formation. Enfin... peut-être pas assez solide pour vous. Il paraît que vous êtes un amant chevronné.

Dermott se rembrunit.

— Je regrette que vous soyez vierge, murmura-t-il en s'asseyant dans le fauteuil voisin du sien.

— Je peux offrir mon pucelage à quelqu'un d'autre, si vous préférez.

— Non!

— Je vous laisserais regarder, si vous voulez.

— Pour qui me prenez-vous?

— Ou encore, nous pourrions expédier l'affaire en quelques minutes.

— Vous avez un sens de l'humour particulier, mademoiselle.

— Savez-vous que je vous ai surpris en pleine action ?

Il lui jeta un regard perçant et rétorqua :

— Molly aurait dû vous enfermer à double tour dans votre chambre !

— Ne lui en voulez pas. Je me sentais seule et, après tout, vous êtes le meilleur professeur qui soit. Bien que vous vous soyez montré assez égoïste, ce soir-là. Je doute que la dame se soit amusée.

Dermott se détendit. Manifestement, Isabella n'était pas restée longtemps cachée derrière la porte. Tant mieux !

— J'essaierai de ne pas être égoïste avec vous.

— Molly prétend que j'ai le droit de l'être, puisque vous êtes quelqu'un... d'expérimenté.

— Ce qui signifie?

— Que vous êtes un débauché.

— Je ne le nierai pas.

— Pourquoi menez-vous cette vie ?

La question le prit au dépourvu.

— Pourquoi? répéta-t-il. Et pourquoi pas?

— Vous vous adonnez à la luxure par désœuvrement?

— En grande partie, oui.

— J'ai beaucoup réfléchi à cette soirée, vous savez.

— Moi aussi... N'ayez pas l'air si surprise, ajouta-t-il en la voyant hausser les sourcils. Je n'ai pas pour habitude de séduire des vierges. Cette nuit ne sera pas comme les autres.

— Pourquoi ?

— Parce que, pour des raisons que je n'arrive pas à éclaircir, vous me fascinez, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Ce doit être la robe.

— Sans doute. Elle attire tous les regards, j'en conviens.

— Je vous trouve fort bien habillé également.

— Eh bien, nous sommes aussi superficiels et vains l'un que l'autre ! remarqua-t-il en riant.

Il savait pourtant que, dans son cas, ce n'était pas la vérité. Il avait couché avec les femmes les plus sublimes du pays, sans jamais éprouver le trouble qui l'animait en cet instant.

— Vous avez vraiment faim ? demanda soudain Isabella en le regardant droit dans les yeux.

— Pas vous ?

— Non. Je suis trop excitée.

Dermott posa son verre et se redressa.

— Que voulez-vous faire ?

— Visiter votre chambre ? suggéra Isabella.

Il sentit les battements de son cœur s'accélérer, mais réussit à conserver une expression impassible.

— Suivez-moi, fit-il en se levant.

— J'espère que vous ne me trouvez pas trop directe. Bess m'a dit que les messieurs n'appréciaient pas forcément...

— Pas du tout, ne vous inquiétez pas.

— Pardonnez-moi, je ne tiens pas en place. Je suis si nerveuse !

Il lui tendit la main pour l'aider à se lever et serra doucement les petits doigts tièdes entre les siens.

— Voulez-vous que je monte la bouteille de Champagne dans la chambre? proposa-t-il. Cela vous aidera à vous détendre.

— Je ne sais pas si c'est raisonnable. J'ai déjà bu un verre de vin chez Molly, et si je continue, je vais être soûle.

— Buvez tant que vous voudrez, dit-il en prenant la bouteille. En ce qui me concerne, je trouve toujours le monde plus supportable après quelques verres.

Alors qu'ils sortaient dans le vestibule, Pomeroy apparut devant eux comme par magie.

— Reportez le dîner, lui ordonna Dermott. Je sonnerai quand nous serons prêts.

— Très bien, milord, acquiesça le majordome, tout en songeant que le chef allait sûrement éclater en sanglots.

D'un ton penaud, Isabella intervint :

— J'ai peut-être... un tout petit peu faim, finalement. L'odeur qui s'échappe des cuisines est si alléchante...

— Désirez-vous que je commande un en-cas léger? Suggéra Dermott.

— Ce serait parfait.

— Pomeroy, montez-nous un plateau, je vous prie.

— Maintenant, milord ?

— Maintenant.

Comme Dermott entraînait Isabella dans l'escalier, celle-ci reprit :

— Je vous prie de me pardonner, je suis bien exigeante...

— Ne vous en faites pas. Pomeroy se charge de tout. C'est pour cela que je le paie.

— Chez mon grand-père, les domestiques étaient beaucoup moins nombreux qu'ici. Et bien moins guindés ! Je vous avoue que je suis assez intimidée.

— Pomeroy vous intimide? s'exclama Dermott, incrédule. Il n'y a vraiment pas de quoi. Si vous avez faim, on vous préparera à manger, rien de plus simple. Mes employés ne sont pas surchargés de travail, croyez-moi. Je ne suis presque jamais chez moi.

— Vous n'aimez pas votre maison ?

Dermott jeta un coup d'œil au grand escalier plongé dans une semi-obscurité, aux portraits de ses ancêtres qui les toisaient sur les murs, puis à la coupole qui surplombait le vestibule, quinze mètres plus haut.

— Si... Enfin, je n'y ai jamais réfléchi, avoua-t-il.

— Pourquoi ne restez-vous pas plus souvent chez vous?

— Cela manque d'animation.

— Vous avez besoin de divertissements?

Il eut un petit rire.

— On peut le formuler ainsi, chérie. Venez par ici.

Il l'avait appelée «chérie». Le mot parut résonner dans le cerveau d'Isabella, tandis qu'une chaleur bienfaisante se répandait dans tout son corps. Elle avait beau se dire qu'il ne fallait pas prêter attention aux galanteries des hommes, elle ne put s'empêcher de sourire de contentement.

Dermott la guida dans le couloir jusqu'à une double porte sculptée. Là, il s'arrêta, glissa la bouteille de Champagne sous son bras et poussa les lourds battants.

— Bienvenue dans mes appartements, mademoiselle Leslie.

Isabella pénétra dans la pièce et se figea, le souffle coupé.

— Ce n'est pas votre chambre, n'est-ce pas?

— Non. Elle se trouve là-bas, précisa-t-il en désignant une autre double porte. Nous sommes dans l'antichambre, qui servait aux précédents comtes de Bathurst de... Je n'en ai pas la moindre idée! avoua-t-il avec un sourire malicieux. Venez, je vais vous montrer la chambre à coucher. L'atmosphère y est beaucoup plus intime. Beaucoup... c'était un tantinet exagéré, constata Isabella, une fois dans la pièce voisine. Dermott définissait sans doute l'intimité selon des critères royaux.

Le lit en bois doré était couronné d'un baldaquin de brocart écarlate. Des chaises tapissées du même tissu étaient alignées contre les murs, comme si une douzaine de valets avaient l'habitude de regarder leur maître dormir. Les fenêtres mesuraient au moins trois mètres de haut. De lourdes tentures, écarlates elles aussi, les encadraient. Au bout de la pièce, sur un tapis persan, trônait un immense bureau jonché de documents divers. Le plafond s'élevait à plus de six mètres de hauteur.

— Vous dormez vraiment ici ? S'étonna Isabella.

— C'est assez confortable, n'est-ce pas ?

— Oui, pour deux cents personnes au moins !

— Venez voir le dressing.

Il la prit par la main, lui fit traverser la chambre et ouvrit une porte qui donnait sur une pièce de taille normale.

On eût dit que chaque objet rangé là était marqué du sceau de lord Bathurst, depuis les bottes de cheval posées sur le sol jusqu'au portrait qui le représentait enfant, accroché au-dessus d'un petit lit recouvert d'une courteline bleue en coton indien. Le bureau était encore plus encombré que celui qui se trouvait dans la pièce voisine. Et il y avait des livres partout : sur les étagères, sur les chaises, empilés sur le parquet.

— Je vous prie d'excuser le désordre, dit-il. J'interdis aux domestiques de toucher à mes affaires. Quand ils les rangent, je ne retrouve jamais rien.

— Apparemment, vous aimez la lecture.

— Cela vous surprend ?

— Non. Enfin... si, un peu. Puis-je jeter un coup d'œil à vos livres ?

— Bien sûr.

Il s'effaça pour la laisser passer, puis lui emboîta le pas et alla poser la bouteille de Champagne sur le petit bar. Il sortit deux coupes et les remplit, tout en observant la jeune femme qui inspectait les rayonnages.

— Fielding! S'exclama-t-elle en s'emparant d'un petit volume. J'adore cet auteur!

— Il voit le monde avec un charmant sens de l'absurde.

— Exactement. Et Richardson ? Vous l'aimez ?

— Moins que Fielding. Il n'a pas assez d'humour à mon goût, et ses héroïnes finissent souvent dans des circonstances tragiques.

— J'adore Gibbon également, dit-elle en saisissant un autre livre.

— Vous êtes une vraie lectrice, commenta-t-il, amusé par son enthousiasme presque enfantin.

— La lecture a été mon seul moyen d'accès à un monde que je ne pouvais connaître autrement.

— Vous avez vécu avec votre grand-père, n'est-ce pas ?

— Oui. Nous menions une existence agréable, mais guère trépidante. Les affaires, les livres, les cartes... Vous auriez sûrement trouvé cela très ennuyeux.

— Je gère également mes propres affaires, objecta-t-il, même si Shelby, mon secrétaire... Ma foi ! Je ne vous l'ai même pas présenté ! Vous m'avez tellement tourné la tête que j'en ai oublié mes bonnes manières.

— J'adore vous tourner la tête.

— Tout comme vous adorez les livres.

Elle se retourna vivement face à lui.

— Ce n'est pas du tout pareil, milord ! Les livres n'ont jamais provoqué chez moi des sentiments aussi... tumultueux.

— Je sais.

— Vraiment ?

— Oui. J'éprouve la même chose. C'est assez bizarre.

Elle sourit et murmura :

— Oui, mais très agréable. Comme un bon feu de cheminée par une nuit froide...

— J'aurais employé une image moins... sereine. Molly vous a expliqué ce qui vous attendait ce soir, n'est-ce pas ?

— Elle m'en a parlé pendant une semaine entière... Ô Seigneur! S'exclama-t-elle soudain. Je n'aurais peut-être pas dû vous ennuyer avec ces livres, milord. Je suppose que vous n'avez pas envie de discuter littérature. Sans doute êtes-vous impatient de...

— Inutile de m'appeler milord. Et vous ne m'avez nullement ennuyé, répondit-il poliment.

— Je vous avoue que je ne sais pas trop comment m'y prendre au début. C'est très bien de suivre une formation théorique sur l'art de la séduction, mais quand il faut attaquer la pratique...

— Venez vous asseoir et savourer votre Champagne, dit-il gentiment. Rien ne presse.

— Oui, milord.

— Appelez-moi Dermott.

— Bien... Dermott, corrigea-t-elle en s'empourprant légèrement.

— Parlez-moi donc de votre collection de cartes, demanda-t-il.

Il désirait la mettre à l'aise, et sa tentative fut couronnée de succès. Isabella répondit de bonne grâce à ses questions et, lorsqu'il remplit à nouveau sa coupe, elle s'était détendue et bavardait le plus naturellement du monde, un doux sourire aux lèvres.

— Vous voyez, si Magellan avait disposé de meilleures cartes, il aurait peut-être survécu, conclut-elle finalement.

— Aimerez-vous que je vous montre celles que je garde dans ma bibliothèque ?

— Maintenant?

— Nous avons tout notre temps.

Il n'avait pas l'intention de faire l'amour à une vierge tremblante d'effroi. En réalité, depuis qu'il la connaissait, il avait plus d'une fois tenté de se raisonner et de renoncer à ce projet insensé. En vain.

Il prit leurs verres et guida Isabella vers une porte dérobée dissimulée dans le mur, à côté de la cheminée, puis il s'engagea dans l'étroit escalier en colimaçon qui menait à la bibliothèque. Là se trouvaient ses cartes, rangées dans de profonds tiroirs.

Lorsqu'elle se fut extasiée sur les pièces les plus rares de sa collection, il lui montra les cartes d'Inde qu'il s'était efforcé de mettre à jour, autrefois.

— Je pourrais vous aider! s'écria Isabella avec enthousiasme. Je possède des encres d'une qualité irréprochable qui ne s'effaceront jamais. Grand-père les avait commandées tout spécialement à Paris. Enfin... je vous les donnerai quand je serai en mesure de rentrer chez moi, ajouta-t-elle avec une petite grimace.

Elle ignorait que, jusqu'à ce jour, Dermott n'avait pu se résoudre à sortir ces cartes de leur tiroir. À cet instant, en la voyant penchée dessus, ses cheveux d'or pâle scintillant à la lumière de la lampe, il éprouva une bouffée de tendresse, ce qui ne lui était plus jamais arrivé depuis la tragédie qui avait marqué sa vie. Comment cette jeune femme parvenait-elle à l'émouvoir si profondément, alors qu'aucune de ses nombreuses maîtresses n'avait réussi à toucher son cœur?

La seule femme qu'il avait jamais aimée était morte. Troublé, il s'éloigna d'un mouvement brusque, remplit sa coupe, puis se dirigea vers la fenêtre pour scruter la nuit noire.

— Voilà que je vous ennuie à nouveau, constata Isabella en rangeant la carte qu'elle était en train d'admirer.

— Je suis fatigué, c'est tout.

— Si j'ai dit quelque chose qui vous a déplu, je m'en excuse.

— Non, vous n'y êtes pour rien. Je suis d'humeur morose en ce moment. Du moins Molly me le reproche-t-elle.

— Alors, je vais vous divertir ! suggéra gaiement Isabella.

— Vous n'envisagez pas de me chanter une chanson, j'espère ? fit-il, l'air faussement inquiet.

— Je ne vois pas le moindre piano à l'horizon.

— Heureusement !

— Vous n'aimez pas la musique ?

— Si, mais je préfère qu'une femme fasse preuve d'autres talents.

— Oh, je vois... Alors, il serait peut-être temps de...

Elle porta les mains aux boucles d'argent qui retenaient sa robe sur ses épaules, mais il s'empressa de stopper son geste. Ce n'était certainement pas une pucelle inexpérimentée qui, en ce moment, réussirait à combler le vide de son âme.

— Pas encore.

— Bien, mil... Dermott, bredouilla-t-elle, bouleversée par sa proximité et le contact tiède de ses doigts sur ses épaules nues. Mais alors... quand?

Jamais, voilà ce qu'il aurait dû répondre. Sa virginité l'effrayait.

— Je n'ai pas peur, vous savez, murmura-t-elle. J'ai envie de vous... follement.

— Je me demande si nous ne commettons pas une grosse erreur.

— Nous étions d'accord ! protesta-t-elle.

Sans réfléchir, elle se rapprocha de lui. Quand il sentit son corps effleurer le sien, une vague de désir le submergea, et Isabella ne manqua pas de s'en apercevoir.

— Vous aussi, vous avez envie de moi, chuchota-t-elle en s'appuyant audacieusement contre lui.

Elle était la tentation incarnée. Ébloui par sa beauté, son parfum, la douceur de sa peau, il oublia ses réticences et l'attira contre lui.

Comme ses seins ronds se pressaient sur son torse, un élan de désir presque douloureux l'envahit.

Isabella posa à son tour les mains sur les épaules de Dermott.

— Maintenant, je vais vous embrasser, milord, déclara-t-elle, comme si elle était tenue de respecter une marche à suivre.

Lorsqu'elle se hissa sur la pointe des pieds, la bouche tendue vers la sienne, il fut incapable de résister. Il fit glisser ses mains dans son dos et la plaqua contre lui.

— J'espère que vous êtes sûre de vous, dit-il d'une voix enrouée. Au moins, l'un de nous deux le sera.

— Tout à fait sûre, milord.

Ses lèvres pulpeuses n'étaient plus qu'à quelques millimètres des siennes.

— Embrassez-moi... supplia-t-elle.

Alors, il s'empara de sa bouche dans un baiser vorace et possessif, avec une impatience qu'une semaine d'attente avait exacerbée.

Isabella soupira de bonheur. Ses lèvres s'ouvrirent et, sans peur, elle se laissa aller contre lui, le savoura, mêla sa langue à la sienne, le goûta avec délices. Elle avait l'impression qu'il était celui qu'elle avait attendu des années pour connaître son premier baiser.

Dermott, lui, en voulait déjà plus. Il savait pourtant qu'il aurait dû la repousser, lui donner le temps de réfléchir encore. Si elle regrettait par la suite de s'être offerte à lui, il en éprouverait des remords qui pèseraient lourdement sur sa conscience.

Finalement, dans un suprême effort, il s'écarta d'elle et prit une profonde inspiration, dans l'espoir de recouvrer un peu ses esprits.

Isabella lui jeta un regard interloqué.

— Non, je ne peux pas faire ça... marmonna-t-il en détournant la tête.

— Nous avons passé un marché ! Vous n'avez pas le droit de vous rétracter !

— J'ai tous les droits, répliqua-t-il.

— Vous êtes... grossier ! Me faire cela... M'embrasser et puis...

— Je suis désolé, Isabella, j'ai changé d'avis.

— Eh bien, changez de nouveau ! cria-t-elle, incapable de réprimer sa frustration. C'est vous qui m'avez invitée chez vous ce soir, et je...

— Je vais sonner pour qu'on vous raccompagne chez Molly.

— Je refuse !

Tels deux adversaires, ils s'affrontèrent du regard, haletants, animés d'une égale détermination.

Furieuse, Isabella reprit avec véhémence :

— Comment osez-vous rompre votre promesse, alors que j'ai besoin de vous ?

Elle frémissait d'indignation. Ses seins semblaient palpiter dans son décolleté, menaçant de faire craquer la fragile dentelle. Dermott ne put s'empêcher de fixer ces doux globes laiteux, et le désir l'étourdit de nouveau.

— Vous avez vraiment l'intention de coucher avec moi ? Demanda-t-il.

— Bien sûr. Regardez-moi !

Elle écarta les bras, somptueuse dans sa robe blanche qui ne cachait presque rien de son corps. Dermott ferma brièvement les yeux et eut le temps de compter jusqu'à deux avant de murmurer :

— Très bien. Vous avez gagné !

— Merci pour votre abnégation ! rétorqua-t-elle, sarcastique.

— C'est oui ou c'est non ?

— Oh, allez au diable! S'exclama-t-elle, les yeux étincelants de colère.

— Il est en effet probable que cet étrange marché nous enverra tous deux rôtir en enfer. Venez, dit-il en se dirigeant d'un pas vif vers l'escalier.

Isabella le rattrapa au moment où il ouvrait la porte. Comme elle faisait mine de s'engager dans l'escalier, il déclara, d'une voix polie mais ferme :

— Je préfère passer devant, si vous n'y voyez pas d'objection.

S'il avait sous les yeux ses fesses au déhanchement affolant, il ne répondait plus de rien. Il était bien capable de se transformer en animal en rut. Quoique... À la réflexion, Isabella était venue pour lui vendre sa virginité, et personne n'avait stipulé les détails de la transaction. S'il voulait faire fi de toute délicatesse et la prendre sauvagement, libre à lui, après tout. D'ailleurs, n'était-ce pas précisément ce qu'elle semblait désirer?

Il n'eut pas le temps de s'interroger plus avant, car ils arrivaient dans le dressing.

Dès qu'ils furent dans la chambre à coucher, Isabella l'attrapa par le bras.

— Et maintenant, dit-elle, je vous interdis de vous raviser. Vous allez me donner ce que je veux !

Et, avant qu'il ait pu répondre, elle posa la main sur son sexe rigide, qu'elle se mit à caresser à travers le pantalon.

Dermott fut stupéfait par tant d'audace, mais il la laissa faire.

Puis, comme elle levait vers lui un regard interrogateur, il capitula et, oubliant ses derniers scrupules, il la souleva dans ses bras.

— Voyons un peu ce que Molly vous a enseigné, murmura-t-il en l'emmenant vers le lit.

— Je suis si contente d'avoir gagné la partie que je suis prête à faire tout ce que vous m'ordonnerez, répondit-elle, tout en déposant une pluie de baisers dans son cou.

— Gagné la partie ? Comme vous y allez ! Toutefois, je reconnais que votre proposition est tentante...

— Promettez-moi de ne plus me repousser. Je sais que je ne devrais pas vous obliger à me faire l'amour, mais je suis trop impatiente.

Elle ne se rendait pas compte que Dermott était bien le dernier homme sur terre qu'on pût obliger à faire l'amour. Il repoussait les avances d'une douzaine de femmes chaque semaine.

— Je suis consentant, vous savez, murmura-t-il en la déposant sur le lit.

Il se redressa, puis enleva rapidement sa veste, sa cravate et sa chemise.

Après avoir défait les boucles d'argent qui retenaient sa robe,

Isabella se dévêtit d'un mouvement souple et apparut en chemise, un insignifiant chiffon de soie qu'elle fit passer par-dessus sa tête.

Puis elle ôta les épingles de sa chevelure, libérant une masse de boucles blondes qui se répandirent sur ses épaules. Alors, elle sourit à Dermott et lui tendit les bras.

— Vite, dépêchez-vous !

— Je ne fais que ça, répondit-il, amusé, en envoyant ses chaussettes à l'autre bout de la pièce.

Sans cesser de la regarder, il entreprit de déboutonner son pantalon. Elle était parfaite, gracieuse, à la fois mince et voluptueuse. Ses cheveux d'or pâle cascadaient sur sa peau lumineuse, et son regard gentiane brillait d'excitation.

Enfin, il se débarrassa de son pantalon d'un coup de pied.

Lorsqu'elle le vit nu, Isabella poussa une exclamation admirative.

— Approchez, dit-elle, le souffle court. Je veux vous toucher.

Il obtempéra, ravi par son empressement, et s'immobilisa devant elle. L'air concentré, Isabella effleura son sexe tendu. Ses doigts fins descendirent, puis remontèrent, dans un doux mouvement d'exploration.

— Je n'en avais jamais vu d'aussi près, murmura-t-elle, impressionnée.

Dermott ne put s'empêcher de sourire. Mais son amusement fut de courte durée, car Isabella venait de refermer les doigts autour de son sexe, lui arrachant un grognement sourd.

— Molly m'a dit de procéder ainsi, expliqua-t-elle fièrement, en entamant un lent mouvement de va-et-vient.

— Arrêtez, lança soudain Dermott en immobilisant son poignet. Je vous ai attendue trop longtemps pour me contenter de cela.

Isabella retomba sur le matelas et sourit d'aise.

— Je suis heureuse que nous n'ayons plus à attendre. Faites-moi l'amour, Dermott.

Celui-ci n'avait certes pas besoin d'encouragement. Mais il savait qu'il devait reprendre le contrôle de lui-même, s'il voulait que cette première fois soit agréable pour la jeune femme.

Il s'assit près d'elle et prit ses mains dans les siennes pour l'empêcher de le caresser.

— Je ne veux pas vous faire mal.

— Oh, ne vous inquiétez pas, je n'aurai pas mal, affirma-t-elle en tentant de se dégager.

Dermott n'en savait guère plus qu'elle sur le sujet, mais il se doutait qu'un dépucelage pouvait se révéler douloureux.

— Chaque chose en son temps, chérie, objecta-t-il fermement, en lâchant ses mains. Ne nous précipitons pas.

Doucement, il lui écarta les cuisses et trouva le cœur palpitant de sa féminité. Lorsqu'il se mit à la caresser, Isabella poussa un gémissement de plaisir.

Jusque-là, tout allait bien. Dermott avait l'impression de retrouver ses quatorze ans - même si sa partenaire de l'époque, la mère de Harvey Niçois, n'avait rien d'une novice quand elle l'avait déniaisé.

— Encore... encore...

Doucement, il glissa un doigt en elle, tandis que, de sa main libre, il caressait les pointes durcies de ses seins.

Isabella n'était plus en mesure de se rappeler les leçons et conseils inculqués par Molly et ses pensionnaires. Les yeux fermés, elle flottait sur une vague de sensations délicieuses qui prenaient naissance au creux de son ventre. Peu à peu, le plaisir monta en elle et, d'instinct, elle se mit à onduler des hanches pour accompagner ses caresses expertes.

Dermott ne la quittait pas des yeux. La respiration de la jeune femme s'accéléra, tandis que son visage s'empourprait. Soudain, elle se cambra et gémit longuement, au bord de l'extase. Alors, il se pencha et captura sa bouche dans un baiser avide. Il la désirait plus qu'il n'avait jamais désiré aucune femme. Mais il ne pouvait éteindre le feu qui le dévorait... Non, pas encore.

— Bientôt, je vais vous faire l'amour, murmura-t-il, tout contre ses lèvres. Vous me sentirez en vous, au plus profond de vous, si loin que vous voudrez me fuir, mais je ne vous laisserai pas m'échapper...

Comme ces mots osés résonnaient à son oreille, Isabella bougea la tête de droite à gauche, gagnée par un plaisir si intense qu'il en était presque insupportable.

— Je vous ferai l'amour jusqu'à ce que vous demandiez grâce, jusqu'à l'épuisement, puis nous recommencerons. Parce que je veux être en vous, encore et encore...

L'orgasme la submergea, et elle cria, éblouie par l'extase qui s'emparait de tout son être et durait, durait, durait... Puis elle retomba sur terre, l'esprit engourdi, un sourire flottant sur ses lèvres.

— Satisfaite ?

Elle remua lentement et ouvrit les yeux.

— Mmm... Vous êtes décidément très doué.

— Merci.

— Et très généreux, ajouta-t-elle en tendant le bras pour frôler son torse musclé. À présent, je comprends pourquoi vous faites l'unanimité auprès de ces dames.

— Le plaisir mutuel est plus gratifiant que le plaisir égoïste.

— Vraiment ? Vous allez devoir m'y initier, soupira-t-elle en s'étirant comme une chatte.

— C'est bien mon intention !

— Suis-je donc capable... d'éprouver encore la même chose ?

— Bien sûr.

— Je crois que Molly a oublié de me dire le principal, commenta-t-elle.

— Je comblerai toutes vos lacunes, n'ayez crainte.

— Vous êtes très sûr de vous. J'imagine que c'est à cause de votre grande expérience. Vous avez eu tant de maîtresses ! Combien, au juste?

— Je n'ai pas compté, répondit-il avec franchise, tout en se demandant s'il entraînait une pointe de jalousie dans sa curiosité.

— Moi, à votre place, je l'aurais fait. J'aurais tenu une sorte de journal, comme Casanova.

— Casanova se souvenait de chacune de ses conquêtes parce qu'il les avait toutes aimées.

— Et vous ? Avez-vous aimé les femmes que vous avez eues ? M'aimez-vous ?

Une fois de plus, son franc-parler le déconcerta. D'ordinaire, ses maîtresses usaient de tous les subterfuges dits féminins pour parvenir à leurs fins, quel que soit le but recherché.

— Je vous aime beaucoup, répondit-il.

— Et moi, je vous adore, pour ce que vous venez de me faire découvrir. Je n'ai jamais rien éprouvé d'aussi merveilleux, même quand grand-père et moi sommes tombés sur la carte la plus ancienne de Galilée.

Amusé par cette comparaison pour le moins surprenante, Dermott s'esclaffa.

— Je suis très honoré, déclara-t-il.

Isabella se redressa brusquement.

— J'ai faim, annonça-t-elle. Pas vous ?

Dermott avait faim, certes, mais pas de nourriture.

Néanmoins, il acquiesça poliment.

— Cela ne vous gêne pas si nous dînons avant ? demanda-t-elle.

— Pas du tout. Je vais sonner Pomeroy.

— Vous êtes si gentil !

Oui, il était très gentil, en effet, songea Dermott en réprimant un soupir. Car, en réalité, il ne pensait qu'à posséder l'adorable Mlle Leslie. Mais il devrait attendre qu'elle ait calmé son appétit.

CHAPITRE 8

Dermott eut à peine le temps de tirer le cordon que Pomeroy frappait à la porte de la chambre.

— Est-ce qu'il nous écoutait? s'exclama Isabella, interdite.

— Mais non, voyons, répondit Dermott en enfilant son pantalon à la hâte.

Ce n'était pourtant pas impossible, étant donné qu'il fallait environ cinq minutes pour parcourir la distance qui séparait ses appartements de l'office.

Il saisit un peignoir sur le dossier d'une chaise et le lança à Isabella.

— Tenez, passez ceci avant que je ne lui ouvre.

La jeune femme obéit et se leva pour nouer la ceinture autour de sa taille. Elle avait l'air perdue dans ce vêtement bien trop large pour elle, remarqua Dermott en la voyant rouler les manches sur ses poignets.

Isabella, un peu affolée, balaya la pièce du regard.

— Dois-je m'asseoir ici ? S'enquit-elle en désignant le fauteuil placé près de la cheminée. Ou vaut-il mieux que je reste debout? Non, attendez, j'ai une meilleure idée : je vais me cacher dans l'armoire !

Elle souriait, mais Dermott comprit qu'elle ne plaisantait qu'à moitié.

— Vous pourriez rester toute nue au milieu de la pièce que Pomeroy ne sourcillerait même pas. D'ailleurs, il n'aurait pas intérêt! Faites donc ce que vous voulez, du moment que vous demeurez près de moi, acheva Dermott avec un clin d'oeil.

— Je ne vais certainement pas m'en aller maintenant, répondit Isabella en promenant un regard admiratif sur son large torse. La situation est un peu gênante, mais... j'y survivrai.

— Bravo, fit-il avec une petite courbette à son adresse.

Puis il se tourna vers la porte et ajouta :

— Entrez !

Pomeroy pénétra dans la pièce en regardant droit devant lui et garda les yeux rivés sur le visage de son maître. Isabella aurait tout aussi bien pu ne pas exister.

— Vous avez sonné, milord ?

— Oui, Pomeroy. Mlle Leslie souhaite dîner.

— Parfait, milord. Hum... Ici, milord?

L'attitude compassée du majordome ne trahissait rien du chaos qui régnait à l'office. Le chef était entré dans une rage épouvantable quand le repas commandé était resté en cuisine, puis il avait tout bonnement déserté les lieux en vociférant que, puisque c'était comme ça, il allait se coucher.

Pomeroy espérait sincèrement que l'invitée du maître n'était pas difficile, car les plats étaient maintenant froids, et il n'y avait plus que les aide-cuisiniers pour tenter de réparer les dégâts.

— Oui, ici, confirma Dermott, qui entreprit de ramasser les livres et les papiers qui encombraient le bureau.

— Tout de suite, milord?

— Évidemment, tout de suite ! répliqua Dermott, en regardant son majordome comme si celui-ci avait perdu l'esprit.

— Très bien, milord.

Pomeroy s'inclina respectueusement, puis se retira.

— Est-il toujours aussi obséquieux? S'étonna Isabella.

Chez son grand-père, les domestiques l'avaient pratiquement élevée, aussi lui avaient-ils plus souvent donné d'ordres qu'ils n'en avaient reçu de sa part.

— Je suppose, oui. Je n'y ai jamais fait attention, répondit Dermott.

— Depuis quand est-il à votre service ?

— Depuis toujours. C'est ma mère qui l'a engagé.

— Votre mère vit-elle à Londres? S'enquit Isabella, curieuse.

De toute évidence, la comtesse n'habitait pas cette grande maison, sinon il aurait choisi un autre lieu pour ses rendez-vous galants.

— Non. Elle s'est installée à Alworth, ma propriété de campagne, expliqua-t-il.

— Elle n'aime pas la ville ?

Dermott se contenta de secouer la tête, avant d'enchaîner :

— Venez vous asseoir. Avez-vous envie de manger quelque chose en particulier?

— J'ai tellement faim que j'avalerais n'importe quoi, avoua-t-elle en s'approchant du bureau.

Après avoir pris place dans un fauteuil en bois sculpté – qui provenait vraisemblablement d'Inde -, elle le regarda ranger soigneusement les livres sur les étagères.

— Apparemment, vous ne craignez pas les tâches ménagères, dit-elle en souriant. C'est plutôt inattendu, chez un homme de votre réputation.

— Quand on conduit une campagne militaire au cœur de la jungle, on dispose rarement de domestiques. J'ai appris à me débrouiller seul.

— Avez-vous aimé l'Inde? Molly m'a dit que vous étiez resté plusieurs années là-bas.

— J'y ai passé de bons moments, oui, dit-il d'une voix soudain altérée.

Il se détourna brusquement et se dirigea vers le bar.

— Désirez-vous un verre de vin? Ou un cognac? C'est ma boisson préférée quand je veux sombrer dans l'oubli.

Isabella se rembrunit.

— J'ai encore dit quelque chose qui vous a contrarié, murmura-t-elle. Molly ne sera pas fière de son élève ! Je suis censée vous faire la conversation sur les sujets les plus banals. Je vous prie de me pardonner si j'ai commis un impair.

Visiblement, il y avait quelques zones d'ombre dans le passé du comte de Bathurst. À l'avenir, elle éviterait de lui poser des questions trop personnelles, se promit-elle.

Il lui sourit, mais d'une façon presque mécanique, sans chaleur aucune.

— Ce n'est pas votre faute, assura-t-il. Cognac ou vin?

— Cognac, s'il vous plaît.

Il la servit et vint s'installer sur le siège face à elle.

— Dites-moi, pourquoi n'avez-vous pas engagé un avocat pour vous défendre contre vos parents si cupides?

Lui, apparemment, se permettait d'aborder des sujets personnels. Mais, consciente que son histoire le concernait directement, elle répondit avec obligeance :

— Jamais ils n'auraient renoncé à ma fortune, même si je m'étais attaché les services d'un homme de loi. Il aurait fallu que ce dernier joue le rôle de garde du corps, car mes parents n'auraient pas hésité à m'enlever pour me marier de force à mon cousin Harold. Dans ces conditions, un avocat ne m'aurait été d'aucune utilité.

— Et vous ne regrettez pas votre... plan?

— Je ne l'ai pas encore mis en œuvre, lui rappela-t-elle. Je vous en prie, ne recommencez pas avec vos scrupules. Si vous vous sentez coupable, dites-vous que vous n'êtes pour moi qu'un moyen d'atteindre mon but.

Comme il souriait, elle ajouta :

— Vous voyez, je me sers de vous sans vergogne.

— En effet.

— Êtes-vous rassuré, milord ? Tout ce que je veux, c'est... votre superbe virilité.

— Et je serais fou de refuser pareille offre !

— La plupart des hommes accepteraient de me rendre ce service, j'imagine, renchérit-elle.

— Et comment ! Sans compter que je dois me montrer à la hauteur de ma réputation.

— Je le pense aussi. Ne perdriez-vous pas tout prestige auprès de vos amis, milord, si vous repoussiez les avances d'une dame ? Poursuivit-elle d'un ton mutin.

Puis, comme il gardait le silence, elle s'exclama :

— Mon Dieu, vous l'avez déjà fait, c'est cela ? Dites-moi, comment vous y prenez-vous pour vous débarrasser d'une femme trop entreprenante ?

— J'use de gentillesse et de compliments.

— Je vous préviens, cela ne marchera pas avec moi !

— J'ai déjà remarqué, commenta-t-il avec un petit rire.

— Vous aurez beau me flatter, vous ne me découragerez pas.

— Je suis donc obligé de vous faire l'amour ?

— Bien sûr. Une promesse est une promesse.

Il l'enveloppa d'un regard pénétrant. Dans ce peignoir trop grand, avec ses cheveux blonds qui retombaient en désordre sur ses épaules et ses joues encore rosies par l'orgasme, elle était irrésistible. Même un moine n'aurait pu rester de marbre auprès d'elle. Et il n'avait rien d'un moine!

Isabella poussa un soupir langoureux.

— Parler d'amour est assez excitant, avoua-t-elle. Serait-il possible, finalement, de... dîner plus tard? Acheva-t-elle en soutenant son regard.

— Vos désirs sont des ordres, mademoiselle.

Elle était aussi provocante qu'une odalisque quêtant les faveurs de son sultan.

Il se pencha par-dessus la table et écarta les pans du peignoir, dévoilant ses seins ronds à la pointe couleur framboise.

— Voilà deux friandises qui feront une entrée délectable, murmura-t-il, tandis qu'elle s'inclinait vers lui, la gorge offerte.

À son contact, une onde de désir envahit Isabella.

— Je ne sais pas... si je pourrai attendre... très longtemps, répondit-elle, le souffle court.

— Il le faudra bien, si vous voulez que je vous fasse l'amour.

Ses paumes se placèrent en coupe sous ses seins et, du pouce, il les caressa.

— Je vais peut-être sonner Pomeroy. Je suis sûr qu'il apprécierait le spectacle.

— Non ! s'écria-t-elle.

Mais cette pensée grivoise fit naître en elle une vague d'excitation. Une brusque chaleur embrasa son ventre, lui arrachant un faible gémissement.

— On dirait que cette idée ne vous déplaît pas, finalement, murmura-t-il, sans cesser de lui caresser la poitrine. Pomeroy vous a vue, tout à l'heure, dans le vestibule. Votre robe ne cachait pas grand-chose de votre anatomie et, sur le moment, cela n'avait pas l'air de vous gêner.

— Vous n'oseriez pas...

Ses lèvres roses étaient entrouvertes, sa respiration saccadée. Il haussa les épaules.

— D'autres hommes seraient enchantés d'admirer votre beauté, déclara-t-il en faisant glisser les doigts dans le sillon qui se creusait entre ses seins.

— Je vous en prie... ne dites pas cela...

— Qu'êtes-vous prête à m'offrir pour que je ne sonne pas Pomeroy?

— Tout... tout ce que vous voudrez.

— Tout, vraiment ?

— Oui!

— Accepteriez-vous que je vous fouette, par exemple?

Ce n'était qu'une question destinée à la tester. Il n'avait aucun penchant sadique.

Isabella ouvrit de grands yeux étonnés.

— Et... vous me feriez l'amour... après? Demanda-t-elle.

— Oui.

Elle déglutit avec peine, mais acquiesça.

— Vous avez follement envie de moi, mademoiselle Leslie, n'est-ce pas ?

La jeune femme garda le silence.

— Ne soyez pas timide. Vous êtes en feu, vous me désirez, et vous voulez me sentir en vous, pas vrai ?

Isabella hocha la tête.

— Dites-le, alors.

— Je veux...

Comme elle s'interrompait, écarlate, il déboutonna tranquillement son pantalon et exhiba son sexe glorieusement dressé.

— Dites-le, mademoiselle Leslie... si vous souhaitez que je vous fasse jouir de nouveau.

— Je veux... vous sentir... en moi, souffla-t-elle en fermant les yeux.

— Regardez-moi.

Elle obéit et répéta :

— Je vous en prie... je veux vous sentir en moi.

— J'imagine que vous n'avez jamais dit cela à personne ?

Elle secoua la tête.

— Pas plus que vous n'avez connu l'étreinte d'un homme.

Nouveau silence.

— Vous n'êtes pas bavarde quand vous êtes excitée, mademoiselle Leslie. Heureusement, j'ai le moyen de vous délier la langue.

Isabella redressa la tête, et il lut dans son regard autant de passion que de défi.

— Quelle arrogance, milord ! Vous seriez surpris de voir ce que je peux faire avec ma langue. Peut-être est-ce à moi de prendre l'initiative, à présent ? Ajouta-t-elle, tout en commençant à dénouer la ceinture de son peignoir. Eh bien ? Que dites-vous de cela ?

— Je vous taquinais, chérie.

— Et moi, je suis tout à fait sérieuse.

Isabella n'avait pas un caractère docile, et Dermott avait épuisé ses réserves de patience.

Elle allait lui montrer de quoi elle était capable.

Elle se leva et contourna la table. Une fois devant lui, elle laissa tomber le peignoir sur le sol.

— À votre tour de me regarder, milord. Et si vous êtes sage, je vous autoriserai peut-être à me toucher.

Sans le quitter des yeux, elle fit descendre sa main sur son ventre et glissa deux doigts en elle.

— Cela vous plairait-il de visiter cet endroit, milord ? poursuivit-elle en se caressant voluptueusement. Je ne sais pas si je vous laisserai y pénétrer entièrement. Peut-être vous arrêterai-je à mi-chemin. Si vous êtes vraiment sage, il se peut que je vous accorde la permission de vous enfoncer entièrement en moi. Vous aimeriez cela, n'est-ce pas ?

— Vous ne devriez pas me provoquer, rétorqua-t-il sèchement.

— Au contraire, si cela me permet d'obtenir ce que je veux.

— Vous avez donc l'intention de prendre les choses en main et de me faire l'amour, bon gré mal gré? S'enquit-il d'une voix menaçante.

— Il me semble que je n'aurai pas de mal à vous convaincre, répliqua-t-elle en baissant les yeux sur son sexe en érection.

Elle s'approcha encore plus près de lui et, lentement, s'assit sur ses cuisses puissantes. Incapable de résister plus longtemps, il la souleva dans ses bras, se leva brusquement et alla la déposer sur le lit.

— Ne bougez pas ! Ordonna-t-il.

— Loin de moi cette idée, milord, répondit-elle. Venez donc me rejoindre, je vous attends.

En quelques secondes, il ôta son pantalon, lui écarta les jambes et s'allongea sur elle.

— Maintenant, mademoiselle, je vais visiter ce petit paradis dont vous me parliez tout à l'heure.

— Si je vous y autorise.

— Bien. Dans ce cas, je crois que je vais patienter.

Alors, Isabella capitula. Elle noua les bras autour de son cou et le supplia :

— Oh, non ! Pour l'amour de Dieu, vous avez gagné! Faites-moi l'amour avant que je ne devienne folle!

Un sourire triomphant illumina le visage de Dermott, tandis qu'il se penchait sur elle pour cueillir un baiser sur sa bouche pulpeuse.

— Petite dévergondée !

Il se sentait extraordinairement bien, et pas seulement parce qu'il s'apprêtait à assouvir son désir. La beauté d'Isabella, sa grâce, son esprit l'atteignaient au plus profond de lui-même.

D'une main, il l'obligea à écarter davantage les cuisses.

— Détendez-vous, murmura-t-il.

— Je suis détendue !

Elle n'était plus qu'attente, espoir, impatience. Lentement, il guida son membre en elle et s'enfonça dans sa moiteur secrète, doucement, jusqu'à ce qu'il sente la résistance de son hymen. Il s'immobilisa alors, indécis, soucieux de la ménager.

— Dermott ! fit-elle d'une voix implorante.

Il hésita encore, mais ses supplications ardentes eurent bientôt raison de ses dernières bribes de sang-froid. Éperdu de désir, il plongea en elle.

Isabella poussa un cri aigu.

— Je suis désolé, dit-il en se figeant. Désolé...

Il sentit ses petits ongles pointus s'enfoncer dans la chair de ses épaules. Puis elle prit une profonde inspiration et ouvrit les yeux.

— Je crois que le pire est passé, dit-il, presque penaud.

Le sourire d'Isabella lui rendit confiance.

— Me voici déflorée et prête à entrer en possession de mon héritage, murmura-t-elle. Comptez-vous vous en tenir là, milord?

— Certes pas !

— Alors, qu'attendez-vous ?

Sans répondre, Dermott se mit à aller et venir en elle, avec une infinie prudence. Isabella se cambra sous lui, et il la sentit se contracter autour de son sexe.

— C'est mieux ? S'enquit-il.

— Beaucoup mieux, milord. Je crois que je vais vous garder en moi pour l'éternité...

L'idée lui parut séduisante sur l'instant. Jamais il n'avait autant désiré une femme, et le monde semblait s'être limité à ce corps juvénile et voluptueux qui s'accordait si bien au sien.

Il trouva quand même la présence d'esprit de se retirer pour insérer en elle une petite éponge, méthode contraceptive qu'il tenait de Molly. Puis, doucement, il la pénétra de nouveau, sans quitter des yeux son visage, sur lequel il guettait le moindre signe de souffrance ou d'inconfort.

Mais toute douleur avait déserté Isabella qui, bientôt, se cramponna à ses épaules.

Encouragé par ses gémissements, il intensifia ses va-et-vient, plongeant en elle de plus en plus loin, de plus en plus fort, jusqu'à ce que le plaisir lui arrache un cri et que lui-même atteigne l'orgasme, dans une extase si pure qu'il eut l'impression de se dissoudre littéralement en elle.

Étourdie, Isabella attendit un long moment que sa respiration se calme, avant de chuchoter :

— N'espérez pas dormir cette nuit, milord. Je vais encore avoir besoin de vous.

— À votre service, ma belle.

Il se remettait à peine du délire sensuel qu'il venait de vivre. Lui, le don Juan blasé, avait été touché par une grâce divine et mystérieuse. Cette femme, qui était arrivée chez Molly par une nuit pluvieuse, semblait être la Circé de son âme.

— Hum ! Hum ! fit une voix derrière la porte.

Isabella se raidit dans les bras de Dermott.

— Allez-vous-en, Pomeroy ! Cria ce dernier.

Un bruit incongru s'éleva alors derrière le battant.

— Est-ce qu'il pleure ? Demanda Isabella, stupéfaite.

— On dirait. Ce serait bien la première fois. Ne bougez surtout pas, ajouta-t-il.

En se redressant, il vit le sang qui souillait le drap et s'immobilisa, choqué.

— Seigneur! Je suis désolé... Il vous faut de l'eau chaude...

Puis, tout en enfilant un peignoir à la hâte, il appela :

— Pomeroy ! Attendez !

Il se précipita vers la porte et l'ouvrit, laissant à peine à Isabella le temps de se dissimuler sous les draps.

— Pomeroy, j'ai besoin d'eau chaude.

Il se rendit compte alors que plusieurs valets se tenaient derrière le majordome. De toute évidence, ils étaient venus apporter leur repas... et ils avaient dû entendre les gémissements d'Isabella, car certains paraissaient hilares, d'autres confus.

— Déposez les plateaux ici, je m'en occupe, ordonna Dermott.

— Beaucoup d'eau chaude, milord ? S'enquit Pomeroy, imperturbable.

— Préparez un bain.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant. J'imagine que le chef a piqué une crise de nerfs ?

— Il est parti se coucher avec une bouteille de cognac, milord. Veuillez accepter mes excuses, mais le dîner ne sera sans doute pas d'une qualité exceptionnelle. Les aide-cuisiniers ont fait ce qu'ils ont pu.

— Remerciez-les de ma part, Pomeroy. Les horaires sont un peu... décalés, ce soir.

Un silence gêné s'ensuivit.

— Vous donnerez un pourboire à tous les domestiques, ajouta brusquement Dermott.

Parlez-en à Shelby demain matin.

— Bien, milord.

— Et, une fois que vous nous aurez apporté le bain, nous n'aurons plus besoin de rien.

— Bien, milord.

— Est-ce clair ? Insista Dermott

— Tout à fait, milord.

— Parfait.

Dermott prit un plateau des mains du valet le plus proche, tourna les talons et referma la porte d'un coup de pied.

— J'adore quand le patron s'envoie une beauté ! s'exclama l'un des valets, goguenard. Il est d'une humeur de rêve après, et c'est nous qui en profitons !

— Tu m'étonnes qu'il soit de bonne humeur ! Renchérit un autre. Celle-ci était vraiment gironde. Tu as vu sa robe ? Elle lui collait au corps comme une deuxième peau !

Un troisième commenta :

— J'ai entendu dire qu'elle avait été formée chez Molly Crocker et qu'elle savait faire tout ce qui plaît aux hommes.

— La fille de cuisine de ce bordel a dit à sa cousine qui travaille chez le duc de Portland, qui l'a elle-même répété à ma sœur Meg, que cette fille si belle était une riche héritière.

Sur ces entrefaites, Pomeroy intervint :

— Assez cancané, vous autres ! C'est ridicule. Une héritière, franchement ! Avez-vous déjà vu des héritières vêtues de la sorte ? Retournez immédiatement à vos postes, sinon je vous garantis que vous pouvez dire adieu à vos pourboires. Le maître ne veut pas être

dérangé, vous avez compris ? Et si jamais vous parlez de cette invitée hors de cette maison, je vous renvoie sur l'heure !

Tout le monde acquiesça, bien que chacun sût que l'histoire aurait fait le tour de Londres dès le lendemain matin. Les gens huppés, tout comme l'homme de la rue, adoraient les potins qui circulaient de bouche en bouche, grandissaient et s'amplifiaient jusqu'à la démesure.

Mais il fallait bien avouer que le comte de Bathurst ne faisait rien pour échapper aux flammes brûlantes du scandale.

CHAPITRE 9

— Parfois, je me demande si je n'ai pas trop de domestiques, marmonna Dermott en retournant vers le lit. Vous pouvez vous montrer, chérie, ils sont partis.

Isabella rabattit les couvertures et apparut, ses cheveux décoiffés cascasant sur ses épaules nacrées.

— Bien sûr que vous en avez trop, fit-elle en tenant prudemment un pan de drap contre sa poitrine. Je suppose qu'ils ont tout entendu?

— Non, pas du tout, mentit Dermott. Je leur ai dit que je m'occuperais moi-même du repas. Ils ne vous verront pas. Et je me chargerai aussi du bain. Il y a des thermes en bas, mais j'imagine que vous ne souhaitez pas descendre ?

— Non!

— C'est ce que je pensais. Restez donc au lit et reposez-vous.

Il s'avança et déposa le plateau sur ses genoux. Puis, l'air soucieux, il reprit :

— Vous devez avoir mal... Je m'en veux beaucoup, vous savez.

— Non, je vous assure, ce n'est plus douloureux. Vous avez été très doux.

— Je ne comprends vraiment pas les hommes qui ont un penchant pour les pucelles.

— Ne vous mettez pas martel en tête, vous dis-je. Vous venez de me rendre un immense service.

— Étendez-vous, je vais retirer l'éponge. Grâce à Molly, j'en ai une bonne provision. Elle obéit docilement. Il ôta la petite éponge, puis la jeta sur le drap ensanglanté qu'il avait retiré du lit et abandonné par terre.

— Dois-je demander à la gouvernante de vous apporter un onguent ?

— Non, je serais trop embarrassée, avoua-t-elle. Cessez de vous excuser. Je suis ravie de ne plus être une honnête femme et je vous remercie de m'avoir donné tant de plaisir. Vous êtes très talentueux, milord.

Il savait qu'elle le taquinait, mais fut néanmoins heureux de la voir de si bonne humeur.

— Je vais chercher les autres plateaux, annonça-t-il.

— Merci, chéri. Je meurs de faim ! Et vous devez être affamé, vous aussi, après tant d'efforts.

Son sourire était contagieux. Il retourna dans le couloir, le cœur plus léger. Elle l'avait appelé « chéri ». La tête lui tournait presque.

Était-ce le Champagne ou... tout simplement le bonheur?

Quant à Isabella, elle se sentait pleinement heureuse. Comme toute femme à qui le comte de Bathurst venait de faire l'amour, sans doute. Dommage qu'il chérisse tant son indépendance, songea-t-elle.

Pour un peu, elle se serait surprise à rêver de... Mais non, inutile de fantasmer sur ce qui n'arriverait jamais.

Elle secoua la tête, comme pour chasser ces pensées incongrues, puis souleva le couvercle en argent du premier plat et découvrit une salade de langoustines tiède servie sur un chutney épicé composé de fruits exotiques. L'odeur était alléchante. Pleine d'entrain, Isabella s'attaqua aux crustacés avec les doigts.

Bientôt, les saveurs aigres-douces fondirent sur sa langue. Elle soupira d'aise, le corps encore engourdi par son récent orgasme.

Elle était en train de savourer des mets délicieux, dans une luxueuse demeure, et le séduisant Dermott Ramsay n'allait pas tarder à la rejoindre.

Si elle n'était pas au paradis, elle en prenait le chemin !

Dermott réapparut, tenant un deuxième plateau à bout de bras.

— Le dîner vous plaît, on dirait, constata-t-il.

— Je pourrais sourire pour d'autres raisons.

— Dans ce cas, je suis rassuré.

— Pourquoi ? Vous redoutiez d'avoir perdu la main ?

— Non, mais je m'inquiète pour vous.

— Je vous jure que je n'ai plus mal du tout, milord. Mmm... Votre cuisinier est un véritable cordon-bleu!

Dermott déposa le plateau sur la table de chevet, qu'il approcha du lit afin qu'Isabella puisse se servir plus facilement.

— Il y a encore trois autres plateaux dans l'antichambre, annonça-t-il.

— Alors, j'espère que vous aimez les femmes dodues !

Il la contempla. Elle était assise sur le lit, nue, si féminine, si adorable...

— Je vous aimerais maigre ou obèse, affirma-t-il.

— Flatteur! Pour un peu, je vous croirais presque !

— C'est la vérité.

Un court silence s'installa, durant lequel Dermott s'étonna de sa propre franchise et Isabella se demanda jusqu'à quel point elle pouvait faire confiance à ce séducteur patenté.

Dermott fut le premier à détourner les yeux, décontenancé. Il n'avait pas l'habitude d'établir des relations aussi sincères avec ses partenaires.

— Je vais chercher les autres plateaux.

— Bien, fit-elle d'un ton curieusement sec.

— Qu'y a-t-il ? Vous êtes fâchée ?

— Pas du tout.

Elle n'avait nullement le droit de s'offusquer de sa conduite. Tous deux avaient passé un accord très clair.

— Je suis heureux que vous soyez ici, murmura-t-il avec une soudaine chaleur.

Isabella esquissa un sourire.

— Moi aussi, je suis heureuse d'être avec vous.

— Nous sommes donc amis?

— Bien sûr.

Soulagé, Dermott fit une petite courbette.

— Parfait !

— Mais je vous préviens : de votre part, je n'accepterais pas de jolis mensonges enrobés de miel, poursuivit Isabella en saisissant un toast beurré sur le plateau.

— Vous êtes une femme très exigeante !

D'un geste vif, elle lui lança le morceau de pain, qu'il attrapa au vol.

— Si vous cherchez la bagarre, chérie, je suis tout prêt à vous donner satisfaction, déclara-t-il d'un ton léger, avant d'avalier le toast.

— Attention, milord. J'ai peut-être l'air fragile, mais je suis très forte. J'aidais à décharger les caisses dans nos entrepôts, vous savez.

— Je suis très impressionné par vos muscles, en effet.

— Vous n'arriverez pas aisément à me maîtriser. Mais vous pourrez toujours essayer, tout à l'heure, quand j'aurai mangé et que j'aurai pris mon bain.

— Quelle mansuétude de votre part !

— Ne soyez pas trop sûr de vous. J'ai défié plusieurs marins au bras de fer et j'ai toujours gagné.

— Bravo.

— Et ils étaient très costauds !

— Je vous crois sur parole.

— Lord Bathurst, vous m'agacez !

— Comment est-ce possible, alors que je fais tout mon possible pour vous être agréable ? S'exclama-t-il, l'air faussement étonné.

Isabella émit un petit rire et décréta :

— Les hommes ne sont pas toujours les plus forts.

Sur le principe, il lui donnait raison. Cependant, elle n'était pas de taille à lutter contre un aventurier qui, des mois durant, avait combattu des guérilleros dans les collines de l'Himalaya.

— Je suis d'accord avec vous, approuva-t-il néanmoins.

— Allez donc chercher ce maudit plateau.

— Bien, madame. À vos ordres.

— Je vous froterai les oreilles plus tard.

Il se pencha vers elle et effleura du doigt sa lèvre inférieure.

— J'attends ce moment avec impatience, murmura-t-il.

Après avoir rapporté les derniers plats, il s'installa auprès d'elle sur le lit et, pendant de longues minutes, ils se contentèrent de savourer leur dîner dans un silence amical, seulement rompu de temps à autre par quelques commentaires sur la nourriture ou la qualité des grands crus que Dermott avait lui-même choisis pour accompagner le repas.

— Vous avez un appétit étonnant, remarqua Isabella, quand Dermott eut englouti deux énormes entrecôtes agrémentées d'une sauce à l'huître.

— Je n'ai rien avalé de toute la journée. J'étais trop nerveux, ajouta-t-il avec un sourire. Et vous, vous avez pu manger?

— Non. Vous n'avez donc pas l'habitude d'inviter des femmes chez vous ?

— C'est la première fois.

— Vraiment ?

— Vous êtes la première à partager mon lit à Bathurst House, je vous le jure, insista-t-il. Vous voyez à quel point vous m'avez ensorcelé.

— Je suis merveilleuse, n'est-ce pas? fit-elle en écartant les bras.

— En effet. Je l'avoue humblement.

Elle éclata de rire. Soudain, alors qu'il levait son verre à son adresse dans un salut admiratif, un bruit de pas dans le couloir attira leur attention.

— Je crois qu'on vous apporte votre bain, dit Dermott. Ne bougez pas, je vais superviser l'opération.

Il quitta la pièce. Bientôt, des murmures étouffés s'élevèrent derrière la porte qui communiquait avec l'antichambre. Isabella entendit de l'eau couler et, au bout d'un moment, Dermott réapparut.

— Voulez-vous que je vous porte jusqu'à la baignoire? Proposa-t-il.

— Je ne suis pas invalide !

— Pardonnez-moi. Je ne suis vraiment pas à l'aise dans le rôle du voleur de virginité...

— D'ici peu, je serai une courtisane accomplie et vous n'aurez plus à vous fustiger de la sorte.

— Nous verrons, marmonna-t-il, guère enthousiaste à l'idée qu'elle devienne une grande prêtresse de l'amour.

— C'est tout vu ! rétorqua Isabella en rejetant les couvertures. Je sais ce que je fais et je ne laisse personne prendre des décisions à ma place. Tenez-le-vous pour dit.

Irrité, il la regarda se lever et gagner la pièce voisine, nue comme au premier jour.

Isabella se tourna vers lui et fronça ses fins sourcils.

— Vous avez raison, bien entendu, répondit-il vivement.

— Et gardez-vous de l'oublier, milord. Si j'ai conclu cet arrangement avec vous, c'est précisément pour recouvrer ma liberté. Je ne suis pas près de l'abandonner à quelqu'un d'autre.

— Loin de moi l'idée de vous ravir votre indépendance ! Je n'oserais pas défier une fière amazone telle que vous.

Elle lui tira la langue.

— Vous êtes horripilant !

— Allez donc prendre votre bain, ma chère. Cela vous guérira peut-être de votre susceptibilité.

— Ma susceptibilité? Parlons plutôt de votre insolence!

— Je suis bien mal élevé, je le reconnais. Accepteriez-vous de m'apprendre les bonnes manières ?

— Je doute que vous m'écoutez.

— Si la récompense en vaut la peine, je saurai être attentif.

— Une récompense sexuelle, j'imagine?

— À moins que vous ne soyez aussi fascinée que moi par la poésie.

Cette fois, elle rit franchement.

— Vous voudriez que je vous récite une poésie ?

— Dans des circonstances idéales, oui.

— Ce qui signifie?

— Je vous le dirai quand vous aurez pris votre bain.

— Vous m'intriguez, milord.

— Dépêchez-vous, l'eau va refroidir.

Il resta assis loin d'elle pendant qu'elle se lavait, résistant de toutes ses forces à l'envie de lui faire l'amour. S'il avait été un gentleman, songeait-il, il ne l'aurait plus touchée de la soirée et l'aurait laissée se remettre de l'épreuve qu'elle venait de subir. Mais elle était si attirante qu'il se sentait incapable d'une telle abnégation.

Il but un cognac pour passer le temps, bien qu'il sût que l'alcool risquait de lui ôter tout bon sens. Isabella se lava tranquillement, comme si elle était seule, comme s'ils s'étaient déjà retrouvés des centaines de fois dans cette situation. Se rendait-elle compte à quel point il était déchiré entre sa raison et l'instinct qui le poussait vers elle?

— Vous êtes bien silencieux, murmura-t-elle au bout d'un moment.

Tout en parlant, elle promena sa main à la surface de l'eau mousseuse, créant de petites vaguelettes qui vinrent lécher ses seins à moitié immergés.

Les doigts de Dermott se crispèrent sur son verre.

— Je m'efforce de demeurer maître de moi-même, et cela requiert toute ma concentration, répondit-il.

— C'est charmant de votre part, mais vous pouvez vous joindre à moi si vous le souhaitez.

— J'essaie précisément de résister à cette idée.

— Et si je vous y invite expressément ?

— Cela ne changera rien.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas vous faire mal.

Elle poussa un long soupir et se renversa en arrière, dévoilant ses seins aux pointes roses.

— Je me sens très désirable dans cette eau chaude, murmura-t-elle. Je crois que je vais bientôt avoir besoin de vos talents.

— Vous ne me facilitez pas les choses.

— Je suis en pleine forme, vous savez.

Elle leva la jambe droite, appuya son mollet sur le rebord de la baignoire en cuivre et tourna vers Dermott un visage souriant.

— Vous ne réussirez pas à me faire changer d'avis, déclara-t-il.

— Même comme ça ?

Elle souleva l'autre jambe, la posa sur le rebord et demeura dans cette position plus qu'impudique, qui ne tarda pas à produire sur Dermott l'effet souhaité.

Sans rien dire, il dénoua la ceinture de son peignoir.

— Bien... Je vois que vous daignez enfin m'écouter, commenta-t-elle.

Toujours silencieux, il se leva et se débarrassa de son peignoir.

Elle l'observa sans ciller.

— Seigneur, vous êtes vraiment superbe ! Chuchota-t-elle, tandis qu'une bouffée de désir montait en elle à la vue de ce corps viril et musclé. Approchez-vous donc, vous êtes trop loin de moi.

Quelques secondes plus tard, il se tenait devant la baignoire, aussi impatient qu'elle.

— Au sec ou dans l'eau ? demanda-t-il.

Isabella lui tendit les bras en répondant :

— Il faut savoir varier les plaisirs.

Il entra dans l'eau avant qu'elle ait terminé sa phrase, s'agenouilla entre ses cuisses écartées et glissa les mains sous ses fesses. Puis il l'attira vers lui, jusqu'à ce que son intimité effleure son sexe dressé.

— Je suis en feu depuis que j'ai posé les yeux sur vous, murmura-t-il. J'ai des pulsions bestiales et je ne peux pas vous promettre de me montrer très délicat.

— La délicatesse ne m'intéresse pas.

— Tant mieux.

Il la pénétra lentement, pour lui laisser le temps de savourer chaque sensation.

Isabella ouvrit de grands yeux et poussa un cri en le sentant progresser en elle. Elle avait envie de l'absorber entièrement, de retrouver le plaisir incroyable qu'il lui avait donné quelques instants plus tôt.

Bientôt, leurs corps se mirent à vibrer à l'unisson.

— Ne vous arrêtez pas, ordonna-t-elle, haletante.

— Jamais, chuchota-t-il en plongeant encore un peu plus loin en elle.

— Je veux mourir de plaisir...

— Des milliers de fois, acheva-t-il dans un murmure.

— Mon Dieu !

Il s'immobilisa, et un frisson d'extase le parcourut.

— Restez... Restez! supplia Isabella.

Avec une lenteur calculée, il commença à se retirer et, aussitôt, elle se cramponna à son dos.

— Non ! Non !

— Chut, mon ange...

Il poursuivit son mouvement, impitoyable. Mais, dès qu'il fut hors d'elle, il la pénétra brusquement et fut récompensé par un cri de joie. La passion les submergea, et ils entamèrent un corps à corps érotique dans l'eau fumante, sans se soucier des éclaboussures qui jaillissaient autour d'eux. Une frénésie incontrôlable s'était emparée d'eux et, quand le plaisir déferla en eux, ils se serrèrent l'un contre l'autre, étourdis de bonheur, avant de retomber dans l'eau, hors d'haleine.

— Comment... vous remercier? Balbutia Isabella, la tête rejetée en arrière.

— Tout le plaisir était pour moi, répondit-il d'une voix altérée, le front appuyé contre le rebord en cuivre de la baignoire.

— Je crois... qu'il m'en faudra encore plus.

Il tourna la tête et rencontra son regard assombri par la volupté.

— Au sec ou dans l'eau ?

— À votre guise !

Dermott réprima un sourire. Si elle se soumettait à tous ses désirs, elle risquait d'être étonnée ! En cet instant, il se sentait prêt à lui faire l'amour jusqu'à l'épuisement.

— Accepterez-vous de vous plier à mes quatre volontés?

— Du moment que vous venez en moi, oui, répondit-elle sans la moindre hésitation.

— Fascinant... Vous m'inspirez.

— En effet, il me semble que votre inspiration grandit déjà, chuchota-t-elle, en ondulant doucement des hanches pour mieux sentir son sexe qui durcissait à nouveau en elle. J'ai vraiment beaucoup de chance !

Comme tout bon joueur, Dermott connaissait parfaitement les lois du hasard, et il mesurait pleinement la chance qu'il avait eue de rencontrer Isabella.

— Moi aussi, répondit-il avec sincérité.

CHAPITRE 10

Un peu plus tard, Dermott porta Isabella jusqu'au lit et l'enveloppa dans un peignoir. Puis, après s'être lui-même habillé, il la conduisit dans une pièce voisine, si vaste et si luxueuse que la jeune femme resta pétrifiée sur le seuil, stupéfaite.

Le sol et les murs étaient recouverts de marbre veiné, tandis que le plafond voûté s'ornait d'une jolie mosaïque aux motifs floraux. De nombreux chandeliers dispensaient une douce lumière, qui se reflétait dans les miroirs encadrés de bois doré.

— S'agit-il de vos thermes romains? demanda-t-elle.

— Non, ils se trouvent au rez-de-chaussée. Mon grand-père, en visitant une villa à Naples, est tombé sous le charme d'une pièce identique, et il a ramené vingt artisans italiens en Angleterre pour en aménager la réplique exacte ici même. Voulez-vous vous servir des... commodités?

Isabella rougit et acquiesça en silence.

— Je vous attendrai dehors. Les toilettes sont derrière cette porte, précisa-t-il, en désignant une peinture en trompe-l'œil qui représentait une scène bucolique. Vous n'avez qu'à appuyer sur la primevère.

Éblouie par le décor qui l'entourait, Isabella resta un moment immobile après que Dermott fut sorti. Jamais elle n'avait vu demeure plus fastueuse que Bathurst House. Soudain, un doux carillonnement s'éleva dans la pièce. Isabella, intriguée, tourna la tête et découvrit, dans un renfoncement, une horloge placée entre une baignoire en marbre et une chaise tapissée de soie. Tout ici respirait le confort et le raffinement. Le feu allumé dans la cheminé répandait une chaleur agréable, et des vases remplis de fleurs odorantes étaient disséminés un peu partout dans la pièce.

Était-il possible de se lasser d'une telle splendeur? Elle n'en saurait jamais rien, songea-t-elle aussitôt, avec le pragmatisme qu'elle avait hérité de son grand-père.

S'arrachant enfin à sa contemplation, elle se dirigea vers la porte dérobée et effleura la primevère, qui s'enfonça dans le mur. Un léger déclic se fit entendre, et la porte pivota sur ses charnières bien huilées, révélant une pièce décorée de marbre rose.

Isabella découvrit des toilettes en porcelaine, ainsi qu'un lavabo pourvu de robinets. La maison était donc équipée de l'eau courante, constata-t-elle avec un étonnement admiratif. Une fois de plus, elle déplora la mort de son grand-père. Elle aurait tant voulu pouvoir lui décrire cet endroit fabuleux !

Lorsqu'elle retourna dans la chambre à coucher, elle trouva Dermott installé à son bureau. Renversé contre le dossier d'un immense fauteuil, un verre de cognac à la main, il regarda la jeune femme s'approcher de lui.

— Avez-vous réussi à faire fonctionner les robinets ?

— Oui, parfaitement. L'installation est très moderne. Grand-père aurait été enthousiasmé par votre plomberie.

Dermott sourit.

— J'ai peu connu votre grand-père, mais j'aurais aimé le revoir, dit-il. Il vous a donné une éducation vraiment spéciale.

— Vous me trouvez extravagante ? S'inquiéta-t-elle en s'asseyant sur la chaise placée à côté de lui.

— Unique, vous voulez dire! Champagne? proposa-t-il. J'en ai fait monter une autre bouteille à votre intention.

— Oui, merci, répondit-elle en prenant la coupe qu'il lui tendait. Vous pensez que je suis originale... à cause de cet accord que nous avons passé ?

— En partie, oui, mais surtout parce que votre franchise et votre absence d'affectation me font l'effet d'une bouffée d'air frais.

— Oh... Cela signifie que j'ai des manières déplorables en société, non?

— Pas du tout ! Au contraire, je suis sûr que les plus sévères censeurs ne trouveraient rien à critiquer dans vos manières. Mais je déteste les femmes timides, et vous n'avez certainement pas ce défaut. En fait, vous possédez toutes les qualités que j'apprécie. C'est même assez curieux... Bon, changeons de sujet. Je n'aime pas parler de moi.

— Comme beaucoup d'hommes, si j'en crois mon expérience.

— Votre expérience? répéta-t-il, ironique.

— Dans le milieu des affaires, bien entendu. Si vous posez des questions un tant soit peu personnelles, dans n'importe quel contexte, un naufrage ou une cargaison abîmée, par exemple, ou encore les conditions de travail des ouvriers sur une plantation, les hommes répondent invariablement : « C'est la vie ! » ou toute autre formule banale de ce genre. Il est quasiment impossible de leur faire exprimer leurs émotions. Même mon cher grand-père avait du mal à me démontrer son affection. Il se contentait de me dire : « Tu es le soleil de ma vie, Izzy. Dis-moi ce que tu veux et je te le donnerai. »

— Vous avez donc l'habitude de voir vos caprices exaucés. Et c'est encore le cas ce soir, même si vos exigences ont changé. Non que je m'en plaigne, d'ailleurs.

— J'admets que vous avez été tout à fait à la hauteur de votre réputation, lord Bathurst.

— Et nous n'en avons pas encore fini.

— Je l'espère bien !

Un sourire sensuel se dessina sur les lèvres de Dermott.

— Vous êtes une petite libertine, murmura-t-il.

— Exactement. Et dire que je n'en avais pas la moindre idée !

— Je devrais remercier votre oncle si âpre au gain.

— Moi aussi. Sans lui, je ne vous aurais jamais rencontré. Et jamais je n'aurais su ce que je manquais !

Dermott se rembrunit. Les femmes étaient habiles à flatter, il l'avait compris depuis longtemps. En voyant son air méfiant, Isabella éclata de rire.

— Sont-elles donc si nombreuses à vouloir vous passer la corde au cou? Demanda-t-elle.

— Disons que leur empressement m'incite à la prudence.

— Ne vous inquiétez pas, je ne cherche pas à vous piéger. Néanmoins, je suis heureuse que vous ayez été le premier, ajouta-telle doucement.

«Et peut-être le dernier!» lança une petite voix malicieuse à l'oreille de Dermott.

Mais la petite voix se tut bientôt, balayée par les instincts qui, depuis des années, le poussaient à se protéger et à endurcir son cœur.

— Merci, dit-il, faute d'une réponse plus adéquate.

Que dire d'autre ? Il n'avait pas l'intention de promettre quoi que ce soit à Isabella.

— C'est moi qui vous remercie, dit-elle. D'ailleurs, puisque vous êtes si gentil... je me demandais... Enfin... me jugeriez-vous trop exigeante si nous...

Il croisa son regard et attendit patiemment la suite.

— ... si nous dégustions ce gâteau au chocolat qui est resté sur le plateau ? Acheva-t-elle.

Dermott ne put s'empêcher de rire.

— Moi qui croyais que vous alliez me parler de vos appétits sexuels !

— L'un n'empêche pas l'autre. Nous pouvons satisfaire tous nos appétits.

— Le gâteau au chocolat ne me tente guère, mais le reste me met déjà l'eau à la bouche. Venez, dit-il en lui tendant la main.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la porte. Au passage, Dermott prit sur la table de chevet l'assiette qui contenait le gâteau convoité.

Ensuite, il précéda Isabella dans l'antichambre, puis la guida dans le couloir et l'escalier.

Une fois dans le vestibule, il s'engagea dans un long corridor et s'arrêta devant une petite porte curieusement placée dans un angle.

— Attention, les marches sont plutôt raides, dit-il en désignant un nouvel escalier en colimaçon.

L'air se rafraîchit sensiblement à mesure qu'ils descendaient.

Arrivé sur le palier, Dermott ouvrit la porte d'une cave à vins bien éclairée. De toute évidence, il y venait souvent, car l'endroit avait été aménagé et meublé d'une table élégante, de quatre chaises et d'un buffet sur lequel étaient rangés des verres en cristal étincelants.

Après avoir fait signe à Isabella de s'asseoir, Dermott posa l'assiette sur la table, puis il se mit à fouiller dans un tiroir, d'où il sortit bientôt des couverts en argent et une serviette brodée.

— Si vous voulez patienter un peu, mademoiselle, je vous promets des moments bien agréables.

— Je n'en doute pas, répondit-elle avec un sourire taquin. Je vous avoue que je suis très impressionnée par vos dons multiples.

— Les vôtres ne m'ont pas déçu.

— C'est grâce à l'enseignement de Molly.

— Non, je crois que vous avez des dispositions naturelles.

— Dans ce cas, nous sommes parfaitement assortis.

— Nous avons des affinités certaines, en effet. Et il nous reste encore beaucoup à découvrir !

— Je suis soulagée que vous soyez de cet avis. J'avais peur que vous ne me trouviez insatiable.

— Vous ne l'êtes pas autant que moi. On dirait que je suis obsédé, ce soir.

— D'après la rumeur, cela vous arrive souvent. N'avez-vous pas battu tous les records dans ce domaine? S'enquit-elle en se remémorant les confidences des pensionnaires de Molly.

— Je n'en sais rien. Je ne fais pas l'amour pour battre des records, mais pour le plaisir.

— Vous êtes si modeste, lord Bathurst !

— Dermott, corrigea-t-il.

— Dermott.

L'espace d'un instant, il lui sembla qu'en prononçant son prénom, elle liait son cœur au sien. Durant quelques secondes, elle savoura cette sensation, avant de reprendre ses esprits.

Dermott se pencha pour cueillir un baiser sur ses lèvres. Lui aussi avait éprouvé la même impression grisante.

— Je reviens tout de suite, chuchota-t-il.

Comme il s'éloignait, Isabella se renversa sur sa chaise, songeant avec délices aux moments à venir, remerciant le destin qui lui avait offert ce moyen si délicieux de sauver son héritage.

Quelle chance qu'elle ait frappé à la porte de Molly ! Et quelle chance que Dermott se soit trouvé là, qu'il l'ait vue et désirée! Et maintenant, au lieu d'être enchaînée à jamais à son horrible cousin, elle était à Bathurst House, heureuse, frémissante d'impatience...

Dermott revint quelques minutes plus tard, une bouteille de vin poussiéreuse à la main.

— Je réfléchissais et je me disais que vous étiez décidément mon sauveur, déclara-t-elle.

— J'en suis fort aise. Mais épargnez-moi vos compliments, ou je vais finir par devenir véritablement imbu de moi-même.

Il essuya soigneusement la bouteille à l'aide d'une serviette et ajouta :

— Je pense que vous apprécierez ce vin avec le chocolat.

Il fit habilement sauter le bouchon d'un coup de poignet, et la vue de ses tendons forts et nerveux déclencha un petit frisson chez Isabella. Il avait vraiment un physique de rêve, avec ses traits bien dessinés et son corps aussi puissant que celui du David de Michel-Ange. Une telle beauté touchait à la perfection.

Perdue dans sa rêverie, elle tressaillit quand il lui saisit la main.

— Votre dessert vous attend.

Il l'obligea à se lever, s'assit et la prit sur ses genoux.

— Voulez-vous que je vous donne la becquée? demanda-t-il, tout en écartant une mèche blonde qui retombait sur sa tempe.

— Ai-je le choix ?

— Non. Ouvrez la bouche.

Elle lui obéit, avec une telle langueur qu'il sentit son désir se réveiller aussitôt. Sans quitter des yeux ses prunelles couleur de gentiane, il porta la fourchette à sa bouche.

Isabella laissa le chocolat fondre sur sa langue et poussa un soupir d'aise.

— Je vais vous nourrir de chocolat en vous faisant l'amour, chuchota-t-il.

— Vous lisez dans mes pensées ! J'adore le chocolat et je vous adore.

Langouusement, elle se frotta contre lui. Dermott reposa la fourchette, la prit par les hanches et la posa à califourchon sur ses cuisses. Le peignoir de la jeune femme s'entrouvrit et, posément, il dénoua le sien pour exhiber son sexe en érection.

— C'est cela que vous désirez ?

— Oui, Dermott.

— Alors, inutile d'attendre.

Elle se leva légèrement, et il guida son membre en elle. Isabella se rassit aussitôt, impatiente et fébrile.

— Il faudra venir me voir, plus tard, quand je serai rentrée chez moi, souffla-t-elle en s'agrippant à son cou. Je ne sais pas si je pourrai me passer de vous très longtemps.

— Peut-être vais-je vous garder avec moi...

— Pour grossir la liste de vos maîtresses ? Non, merci !

— Vous êtes sûre ?

Il la prit par les hanches et la souleva, se retirant presque entièrement d'elle. Isabella se trémoussa, folle de frustration.

— Non ! Implora-t-elle.

— Alors, vous acceptez de rester?

Il la tenait à bout de bras sans peine. Isabella poussa un cri de dépit.

— Vous êtes cruel ! protesta-t-elle, la bouche plissée en une moue boudeuse.

— Juste égoïste. Dites-moi oui, et vous aurez ce que vous désirez.

— Oui, oui ! Tout ce que vous voudrez !

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

— En ce moment, si !

— Cela ne me suffit pas, chérie.

Elle ferma les yeux, torturée par le désir, puis les rouvrit et le fusilla du regard.

— Je vous enverrai aux îles Sandwich sur un de mes navires si vous ne...

— Personne ne me donne d'ordres.

— Oh, très bien ! Je capitule !

Il ne la crut pas, mais cela n'avait pas d'importance. Jeu ou pas, il lui ferait l'amour quand il le voudrait et aussi longtemps qu'il le voudrait.

— Vous devenez raisonnable, murmura-t-il en l'autorisant à prendre de nouveau son sexe en elle.

Il savoura cette sensation exquise et la laissa le chevaucher à son rythme, sans la quitter des yeux, jusqu'à ce que le plaisir de la jeune femme atteigne son paroxysme et qu'elle pousse un cri qui se répercuta contre les murs de brique.

Peu après, elle posa la tête sur son épaule, et il sentit son souffle tiède dans son cou.

— Voulez-vous remonter dans la chambre et dormir? Proposa-t-il.

Elle secoua la tête et se blottit plus étroitement contre lui avec un soupir de contentement.

— Un verre de vin, alors ?

Bizarrement, il avait envie de s'occuper d'elle, de veiller à son confort. D'ordinaire, pourtant, il ne se montrait guère attentionné envers ses partenaires. Depuis son retour d'Inde, il ne se souciait que de lui-même.

— Me referez-vous l'amour? demanda-t-elle.

— Maintenant?

— Non, plus tard.

Elle voulait être sûre qu'elle pourrait le toucher de nouveau, le tenir dans ses bras, sentir sa chaleur l'envelopper.

— Vous n'aurez qu'un mot à dire pour que je vienne en vous, répondit-il en lui caressant doucement le dos.

Ils firent encore deux fois l'amour, puis Dermott la souleva dans ses bras et l'emmena dans la chambre, où il l'étendit sur le grand lit.

À peine Isabella eut-elle posé la tête sur l'oreiller qu'elle s'endormit, épuisée par leurs ébats. Alors, il la borda et s'assit à côté d'elle, un verre de cognac à la main.

Il aurait dû la raccompagner chez Molly au lieu de la regarder stupidement. Pourtant, il ne parvenait pas à s'y résoudre. Pourquoi ? Quelle place tenait Mlle Leslie dans son existence ? Aucune réponse plausible ne lui venait à l'esprit, et ses pensées devenaient de plus en plus confuses.

Lorsque l'aube pointa à l'horizon, il n'y comprenait toujours rien.

Contrarié, il jura à voix basse.

Il devait la renvoyer chez Molly. C'était l'évidence même. S'il en était capable.

Soudain, Isabella remua dans le lit. Elle ouvrit les yeux et sourit quand son regard croisa le sien.

Et, tout à coup, il eut l'impression que le soleil venait d'illuminer la pièce.

Mlle Leslie ne s'en alla pas ce matin-là, ni le suivant.

Alors qu'ils se détendaient dans la baignoire en marbre de la pièce napolitaine, le soir du troisième jour, Dermott proposa :

— Venez à Richmond avec moi. Je possède une petite maison là-bas où personne ne nous dérangera.

— J'irai où vous voudrez.

Sa spontanéité le surprenait toujours, sans doute parce que l'expérience lui avait enseigné que toutes les autres femmes mentaient comme elles respiraient.

— Je vais demander à Molly de préparer votre malle. Nous partirons dans une voiture fermée, au cas où votre oncle et votre cousin seraient encore à vos trousses.

— Dites à Molly que je la remercierai convenablement une fois que j'aurai résolu tous mes problèmes. Et dites-lui aussi que ses conseils m'ont bien aidée, ajouta-t-elle en souriant.

— Ils nous ont tous deux bien aidés !

— Et j'apprends tellement à votre contact, murmura-t-elle, une douce flamme brillant au fond de ses yeux bleus.

Quant à Dermott, il avait l'impression d'être devenu un autre homme. La faim qu'il avait d'elle semblait ne jamais vouloir s'apaiser. Mais, dans les rares moments où il recouvrait son sang-froid, il se reprochait violemment sa faiblesse.

Dermott alla lui-même chercher les affaires d'Isabella chez Molly.

— Nous ne resterons pas longtemps à Richmond, dit-il à cette dernière. Mais, pour le moment, je profite de la compagnie d'Isabella. Je vous prierai de bien vouloir lui préparer une malle... Deux ou trois robes suffiront.

Il lui transmit ensuite le message d'Isabella, puis, tandis que Molly choisissait quelques toilettes et accessoires indispensables, il demeura étrangement silencieux, ne prenant la parole que pour dire des mots sans queue ni tête.

Manifestement, il avait l'esprit ailleurs, songea Molly. Une fois qu'elle eut terminé les bagages d'Isabella, elle rabattit le couvercle et ferma les serrures, puis elle se tourna face à Dermott. Celui-ci, l'air rêveur, était assis sur le lit qu'Isabella avait occupé.

— Êtes-vous sûr de vouloir l'inviter à la campagne ? demanda-t-elle sans ambages. De toute évidence, vous êtes perturbé. J'imagine que vous vous demandez pourquoi vous ne vous êtes pas encore lassé d'elle.

— Vous me connaissez par cœur, Molly, admit-il en se forçant à sourire.

— Je sais ce que recherchent les hommes comme vous : du plaisir sans la moindre attache. Vous ne devriez pas jouer avec le cœur d'Isabella. Quand vous déciderez d'aller voir ailleurs, elle en souffrira beaucoup.

— Je la laisserais partir si je m'en sentais capable, répliqua Dermott en se levant brusquement. Pour l'heure, c'est une idée que je ne peux pas envisager. Je suis juste passé pour vous prévenir que je l'emmenais avec moi.

— Vous faites preuve d'un égoïsme forcené, comme d'habitude, déclara Molly en fronçant les sourcils. Je suppose qu'Isabella vous adore déjà, n'est-ce pas ?

Il recula d'un pas, comme effrayé par ces mots.

— Plus vous passerez du temps ensemble, plus elle s'attachera à vous, poursuivit Molly. Et qu'advient-elle d'elle, si jamais elle tombe enceinte? Vous n'y avez même pas pensé, j'imagine?

— Molly, je vous en prie ! Je ne suis pas totalement idiot. Jamais je ne la mettrais dans un tel pétrin.

— Bien. Au moins, vous n'avez pas perdu toute raison.

— Il me reste quelques brins de lucidité, convint-il en se passant la main dans les cheveux. Isabella ne correspond pas du tout à l'idée que je me faisais d'elle.

— Vous saviez qu'elle était innocente.

— Vous vous trompez, elle ne l'est pas.

— Oh, je vois ! Vous avez trouvé votre égale en matière de lubricité? fit Molly avec cynisme.

— Ce n'est pas aussi simple. Je connais bien la passion physique, je m'y adonne depuis que je suis revenu d'Inde. Mais Isabella ne ressemble à aucune autre femme. Elle parle affaires comme un banquier et sa culture générale est stupéfiante... Nous avons travaillé sur mes cartes du nord de l'Inde, précisa-t-il en souriant. Elle a la main sûre et l'œil d'un artiste. Elle et moi partageons les mêmes goûts littéraires. Et, bien sûr...

— ... vous vous entendez très bien au lit, conclut Molly. Si je ne vous connaissais pas aussi bien, Dermott, je dirais que vous êtes en train de tomber amoureux.

— Ce n'est pas de l'amour, rétorqua-t-il d'une voix sèche.

— Pourtant, vous ne pouvez vous résoudre à vous séparer d'elle.

— Je n'en ai pas encore envie, rectifia Dermott.

— Et moi, je ne veux pas que vous lui brisiez le cœur. Isabella n'a pas votre expérience, elle n'est pas aguerrie contre les malheurs de l'existence. Le combat est inégal.

— Il ne s'agit pas d'un combat. Isabella passe de très bons moments avec moi.

— Certes, mais au bout du compte, elle vous perdra. Et elle n'a personne vers qui se tourner, personne pour la consoler. Je serais ravie de devenir son amie, mais je sais bien qu'elle ne peut pas se permettre de fréquenter ouvertement une personne comme moi. Elle est seule au monde, et je ne veux pas que vous la traitiez avec désinvolture.

— Quand cette histoire sera terminée, elle n'aura rien à regretter, je vous le jure.

— Elle n'a que faire de votre argent. Vous ne vous débarrasserez pas d'elle en lui offrant un bijou très cher ou une petite maison à Chelsea. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que je le sais ! S'exclama-t-il, furieux. Je n'arrête pas d'y penser ! Croyez-vous que je me sente bien dans ma peau ? J'agis mal, j'en suis conscient, mais... Isabella est aussi insouciante que moi !

— Elle prétend l'être, corrigea Molly.

Elle s'interrompit brièvement, avant de suggérer :

— Pourquoi ne pas vous conduire en gentleman et l'épouser ?

— Hors de question !

— Elle a besoin qu'on la protège de ses parents.

— Je peux le faire sans me marier avec elle.

Molly considéra Dermott avec irritation.

— Vous avez réussi à me mettre en colère, dit-elle.

Dermott tendit la main vers elle.

— Réconcilions-nous, Molly. Je veillerai à ce que son oncle et son cousin ne la menacent plus.

— Définitivement ?

— Oui, je vous le promets.

Molly se détendit et ébaucha un sourire.

— Merci.

— Je suis vraiment désolé, Molly. Il m'est impossible d'épouser Isabella. Néanmoins, je ferai en sorte qu'elle puisse rentrer chez elle. Moi aussi, je tiens à ce qu'elle mène sa vie comme elle l'entend, sans avoir constamment cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Avant de partir pour Richmond, je passerai voir Mathison pour lui demander de se renseigner sur ces Leslie. Et, à mon retour, j'irai moi-même les trouver pour les avertir des dangers auxquels ils s'exposent s'ils s'obstinent à persécuter Isabella.

— Il faudra leur mettre les points sur les i avant qu'elle ne rentre à Londres, insista Molly.

— D'accord, vous avez ma parole. Je ne les laisserai pas la brutaliser.

Un petit silence s'ensuivit. Molly, songeuse, s'était rembrunie.

— Elle vous fait penser à vous-même quand vous étiez plus jeune, n'est-ce pas ? Devina Dermott.

— Elle me rappelle les moments difficiles de mon passé, c'est vrai. Prenez soin d'elle et avertissez-moi quand vous serez de retour. Je veux être là si elle a besoin d'aide.

— Je n'y manquerai pas.

Molly posa un regard scrutateur sur Dermott.

— Elle vous rend heureux, n'est-ce pas ?

— Oui.

Sur cette réponse laconique, il toussota, puis désigna la malle.

— Je vais demander à mes valets de la transporter dans ma voiture. Vous n'aurez peut-être pas de nouvelles pendant une quinzaine de jours, alors ne vous inquiétez pas.

— Je crois que je peux vous faire confiance.

— Je veillerai sur elle, Molly. Je vous le jure.

Molly attendit que la porte se soit refermée pour laisser libre cours à ses larmes. Elle n'avait pas pleuré depuis des années. Que lui arrivait-il ? Devenait-elle sentimentale avec l'âge?

Du revers de la main, elle s'essuya résolument les yeux, puis elle alla s'asseoir à son secrétaire. Se lamenter ne servait à rien, elle le savait d'expérience.

Elle entreprit d'écrire à son avocat, pour le prier d'enquêter sur les Leslie. Elle était riche et possédait une influence considérable, même si celle-ci n'avait rien d'officiel. S'il le fallait, elle ferait appel à toutes ses relations, afin d'être sur le pied de guerre quand Isabella reviendrait à Londres.

Isabella attendait Dermott dans ses appartements.

Après avoir vainement essayé de lire, elle s'était mise à arpenter les lieux, incapable de rester en place. Vêtue d'un peignoir, elle était passée de pièce en pièce, admirant les portraits et paysages accrochés aux murs. Elle avait essayé de classer les ancêtres de Dermott par ordre chronologique en se référant à leurs habits et avait tenté de deviner lequel d'entre eux avait acheté les autres tableaux au cours des siècles. Un Ramsay amateur de voyages, vraisemblablement, car la plupart des œuvres représentaient des autochtones de diverses contrées exotiques.

Durant cette promenade dans Bathurst House, Isabella comprit combien sa position sociale différait de celle de Dermott. Certes, sa propre mère avait été une vicomtesse, mais les Leslie n'étaient que de petits nobles, et Isabella n'avait pas de contact avec les membres de sa famille maternelle. Bien sûr, ceux-ci l'accueilleraient à bras ouverts, maintenant qu'elle était une riche héritière, songea-t-elle avec un certain amusement. Et si Dermott avait été pauvre, peut-être aurait-elle pu espérer vivre avec lui bien plus qu'une brève liaison...

Depuis qu'elle était arrivée à Bathurst House, Isabella se sermonnait régulièrement, chaque fois qu'elle se mettait à nourrir de telles illusions. Les rêveries de ce genre ne menaient à rien. Mais Dermott était si séduisant...

D'un geste brusque, elle reposa le livre qu'elle avait pris sur une étagère et chercha un moyen de se distraire de ses fantasmes. En vain.

Pour la première fois de sa vie, elle comprenait pourquoi on avait écrit tant de romans d'amour au cours des siècles : pour transmettre ce miracle incroyable, cette exaltation, ce bonheur sans limites, ce plaisir inouï que l'on partage avec l'être cher.

« Rentrez vite, dépêchez-vous ! J'ai tellement besoin de vous », implora-t-elle en silence.

Debout au milieu de la vaste chambre, entourée de boiseries dorées, de riches tissus damassés, de meubles chantournés, elle guettait le bruit de pas qui ferait bondir son cœur de joie.

Lorsque Dermott entra dans la pièce, presque deux heures plus tard, Isabella, qui regardait les jardins par la fenêtre, tourna vers lui des yeux pleins de larmes.

— Je croyais que vous ne reviendriez jamais !

Il ouvrit les bras, et elle courut s'y réfugier. En la sentant se nicher contre lui, Dermott eut l'impression d'être au paradis.

— Pardonnez-moi... d'être aussi sensible, bredouilla-t-elle en pleurant doucement contre son épaule.

— Cela me fait plaisir, chuchota-t-il, tout en se demandant comment elle avait pu modifier aussi profondément sa vie en si peu de temps.

— Je devrais me montrer sophistiquée, charmeuse et enjouée, pour que vous ne vous lassiez pas de moi.

Il glissa ses doigts sous son menton, l'obligeant à relever la tête.

— Je ne veux surtout pas que vous jouiez un rôle, chérie. Restez vous-même. C'est comme ça que vous me plaisez.

Elle renifla et lui sourit timidement à travers ses larmes.

— Et cela ne vous dérange pas d'emmener une fontaine à Richmond ? Plaisanta-t-elle avec une petite grimace.

— Vous êtes le soleil de ma vie, Izzy, chuchota-t-il sans réfléchir.

À ces mots, la poitrine d'Isabella se gonfla de bonheur.

Il joua les caméristes auprès d'elle, ce qui retarda légèrement leur départ. Quand Isabella fut enfin prête et qu'ils quittèrent les appartements de Dermott, elle avait l'impression de flotter sur un nuage.

Les domestiques se montrèrent déférents et zélés envers elle, comme s'ils avaient affaire à une lady de la plus haute lignée. Dermott avait donné des consignes très strictes à ce sujet. Pomeroy leur souhaita bon voyage, puis ils gagnèrent la cour, où les attendait la voiture fermée.

Dermott aida Isabella à s'installer et, après avoir indiqué la route au cocher, il monta à son tour dans l'habitacle.

— Vous aimerez Strawberry Hill, affirma-t-il avec un sourire.

— Je n'en doute pas un instant, répondit-elle.

CHAPITRE 11

Molly envoya un mot à Francis Hastings, lord Moira, en le priant de bien vouloir lui rendre visite dès qu'il le pourrait. Et lorsque le majordome annonça lord Moira, le lendemain matin, elle l'accueillit avec chaleur.

— Merci de répondre si promptement à ma requête.

— Nous sommes amis depuis longtemps, et votre message évoquait une affaire de la plus haute importance. En quoi puis-je vous être utile ? S'enquit-il en s'asseyant auprès d'elle. Lord Moira, ami intime du prince de Galles et de Dermott, faisait partie des clients réguliers de l'établissement de Molly. Plusieurs fois, quand il avait eu du mal à honorer ses dettes de jeu, elle les lui avait obligeamment payées. Tous deux savaient parfaitement quels avantages il y avait à se rendre mutuellement service.

Après avoir offert à son invité un verre de son cognac préféré, Molly se servit elle-même, puis aborda le sujet qui la préoccupait.

— Une aventure incroyable m'est arrivée il y a quelque temps. Une jeune dame, pourchassée par des gens malintentionnés, est venue frapper à ma porte une nuit... Brièvement, elle lui raconta les événements qui avaient suivi sa rencontre avec Isabella. Quand elle eut fini, lord Moira commenta en souriant :

— Dermott a toujours eu le chic pour cueillir les fruits les plus beaux !

— Certes, il s'y connaît en beauté féminine.

— Mais cette jeune personne a besoin d'aide?

— Oui, une aide que je ne suis pas en mesure de lui apporter. Vous comprenez aisément pourquoi, j'imagine.

— Bien sûr. Et vous me suggérez de...

— J'ai plusieurs idées en tête.

— De nature... mondaine, je présume?

— Oui. Voilà pourquoi j'ai fait appel à vous. Cette jeune femme a du sang bleu - sa mère était une vicomtesse. En outre, depuis la mort de son grand-père, c'est une riche héritière. Connaissez-vous George Leslie ?

— Un banquier spécialisé dans le transport maritime, c'est cela?

— Exactement.

— Si ma mémoire est bonne, il a même prêté de l'argent au prince de Galles.

— Avant tout, je veux protéger Isabella de son oncle et de son cousin. Je pense réussir à résoudre seule ce problème-là, mais je tiens également à ce qu'elle soit introduite dans la haute société. Et pour cela, j'ai besoin de vous.

— Mlle Leslie a-t-elle une parente qui pourrait devenir sa marraine? De mon côté, je veillerais à ce qu'elle reçoive des invitations à tous les dîners et réceptions qui comptent.

— Malheureusement, Mlle Leslie est seule au monde. Aussi ai-je songé que... Serait-il possible que Mme Fitzherbert la prenne sous son aile? J'ai cru comprendre qu'elle et le prince de Galles étaient de nouveau inséparables.

— Mme Fitzherbert est reçue dans les meilleures maisons, bien entendu, mais...

— Sans le prince, acheva Molly. Bon. Mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints, n'est-ce pas? Pourquoi ne pas en parler directement au prince ? Il ne refusera pas cette faveur à la petite-fille de son ancien créancier.

Lord Moira sourit.

— Prinny sera enchanté de vous donner un coup de main, ne serait-ce que pour faire une farce à Dermott. Je suis sûr que cela l'amusera beaucoup de lancer dans la société la maîtresse cachée de Bathurst !

— Si cela le divertit, tant mieux, mais ce n'est pas l'essentiel, rétorqua Molly. Je vais tâcher de mettre hors d'état de nuire les parents d'Isabella et, si besoin est, je ferai peut-être encore appel à vous. Je crois que son oncle a deux filles à marier.

— Des filles de banquier? Cela m'étonnerait qu'elles fréquentent les mêmes cercles que nous, fit lord Moira en haussant les sourcils.

— On ne sait jamais, répliqua sèchement Molly. J'essaie de passer en revue toutes les éventualités.

— Mlle Leslie doit être quelqu'un de très particulier...

— Elle est unique. Et je vous interdis de lui faire du charme, Francis ! ajouta Molly en lui décochant un regard d'avertissement. La dernière chose dont elle ait besoin, c'est d'un autre amant.

— Vous voudriez la voir heureuse et mariée à un pair du royaume, comme dans les contes de fées ?

— Je ne suis pas aussi naïve. Je souhaite juste qu'elle côtoie le beau monde afin qu'elle sache si, oui ou non, elle désire en faire partie. Isabella est une personne de qualité, elle est riche et d'une beauté stupéfiante. L'homme qu'elle choisira pour mari aura beaucoup de chance.

— Vous êtes une manipulatrice, Molly, mais je crois que je n'ai pas d'autre choix que de me plier à vos caprices.

— Vous parlerez à Mme Fitzherbert ?

— J'en discuterai d'abord avec le prince. Il connaît sans doute des marraines plus convenables pour une jeune femme qui souhaite faire son entrée dans le monde. Mais, dites-moi, Molly, êtes-vous certaine que Mlle Leslie sera d'accord? Si elle est amoureuse de Dermott, elle refusera peut-être de participer à votre petit projet.

Molly émit un petit ricanement.

— Dermott ne tardera pas à la laisser tomber, vous le savez aussi bien que moi. Une fois qu'il aura rompu, je pense pouvoir convaincre Isabella de... de prendre sa revanche.

— Vous êtes machiavélique ! s'exclama lord Moira.

Il éclata de rire, puis reprit brusquement son sérieux.

— Avez-vous bien réfléchi, Molly? Voulez-vous vraiment vous faire un ennemi de Bathurst? Et Mlle Leslie ? Souhaite-t-elle le défier, elle aussi ?

Le regard de Molly était aussi grave que le sien lorsqu'elle répondit :

— Pour l'heure, je me moque du sort de Dermott. Je songe uniquement à l'intérêt d'Isabella. Et à son futur bonheur.

— Très bien. Je vous aiderai donc. Dans la mesure de mes moyens, bien entendu. Au cours des années passées, Molly lui avait rendu maints services. Néanmoins, une réelle affection les unissait l'un à l'autre, et c'était surtout cette amitié qui le poussait aujourd'hui à intervenir en faveur de sa protégée.

Une lueur malicieuse traversa soudain son regard.

— À mon avis, Dermott restera de marbre, s'il croise la demoiselle en question dans un salon huppé, et il n'en aura effectivement que faire. On parie ?

— Vous risqueriez de perdre. À votre connaissance, Dermott a-t-il jamais invité une de ses conquêtes dans sa maison de campagne, à Richmond? Mieux : a-t-il jamais convié une de ses maîtresses chez lui, à Londres ?

Lord Moira écarquilla les yeux, stupéfait.

— À Bathurst House, vous voulez dire ? Non, c'est impossible !

— C'est pourtant la vérité.

— Alors, je devine que vous avez d'autres idées en tête. Des idées qui concernent Dermott au premier chef.

— J'estime qu'il est temps pour lui d'éprouver des émotions qui ne soient pas de nature purement égoïste.

— Vous espérez faire un moine du don Juan qui a mis la moitié des femmes de Londres dans son lit depuis son retour d'Inde ?

— Un moine ? Non, je ne crois pas que cela plairait à Isabella. Mais amener Dermott à s'engager durablement... Oui, l'idée me séduit, je l'avoue. Quel défi!

— Vous visez trop haut, Molly, objecta lord Moira en secouant la tête.

— Eh bien, nous verrons! Le moment venu, peut-être que vous serez aux premières loges pour assister à un spectacle inédit.

Lord Moira éclata d'un rire sonore qui se répercuta sur les murs de l'élégant salon de style rococo.

— J'attends cet instant avec impatience, déclara-t-il. Et je vais de ce pas mettre en route les rouages de notre petite comédie. Vous aurez bientôt de mes nouvelles, ajouta-t-il, après avoir vidé son verre de cognac.

— Merci, Francis. Tout cela est très important pour moi.

Il se leva et s'inclina devant elle avec grâce.

— Nous lancerons votre petite protégée dans le monde, ma chère. Vous pouvez compter sur moi.

Inconscients de ce qui se tramait à Londres, les deux tourtereaux vivaient à Richmond une idylle aussi joyeuse que sensuelle.

Certains jours, ils ne quittaient pas le lit, se contentant d'ouvrir la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon pour laisser un souffle de brise printanière et parfumée rafraîchir leurs peaux brûlantes.

Parfois, ils allaient s'étendre dans la prairie située derrière le verger et se doraient au soleil, tels des sauvages vivant au rythme de la nature, et ils faisaient l'amour comme s'ils étaient seuls au monde.

De temps en temps, ils nageaient dans la rivière ou péchaient. Ils disputèrent même une partie de croquet par une nuit de pleine lune. Ils s'aimèrent un peu plus tard, couchés sur l'herbe fraîche, chacun se demandant s'il existait au monde des gens plus heureux qu'eux. Dermott, désireux d'avoir Isabella pour lui tout seul, avait renvoyé les domestiques. Ils se nourrissaient donc, quand la faim les prenait, des provisions qu'on leur livrait chaque matin, et s'essayaient avec plus ou moins de bonheur à l'art culinaire.

Un jour, ils se rendirent au village voisin et déjeunèrent dans une charmante petite auberge. À cette occasion, ils choquèrent tous les gens du coin en louant un salon privé d'où ils ne ressortirent que plusieurs heures plus tard.

Puis, un matin, Dermott se leva en affichant un air soucieux.

Comme Isabella s'en étonnait, il éluda ses questions avec désinvolture. Mais il disparut cet après-midi-là, alors qu'elle faisait la sieste, et elle ne le retrouva qu'à l'heure du dîner, installé dans la bibliothèque, près de la fenêtre, une bouteille de cognac à portée de main.

— Ai-je fait quelque chose qui vous a contrarié? S'inquiéta-t-elle, effrayée par son comportement étrange.

Il releva la tête, mais ne parut pas la voir.

— Je vous cherchais partout, insista-t-elle.

Le regard de Dermott se posa enfin sur elle. Il lui sourit, mais ce fut un sourire distant, dépourvu de cette chaleur complice à laquelle elle s'était habituée.

— Je prends un verre, c'est tout, répondit-il tranquillement.

— Préférez-vous rester seul ?

Il hésita, puis secoua la tête en signe de dénégation, alors que son expression traduisait exactement le contraire.

— Je peux vous attendre sur le balcon, proposa-t-elle encore.

La porte-fenêtre était entrouverte. Dehors, le soleil brillait, mais Isabella avait l'impression qu'il ne dispensait plus aucune chaleur.

Dermott soupira doucement.

— Non, inutile. J'en ai assez d'être ici. Voulez-vous faire une promenade jusqu'au village? Avez-vous faim ?

Elle acquiesça. Elle aurait marché jusqu'au bout du monde s'il le lui avait demandé.

L'angoisse la tenaillait, et elle sentait son bonheur menacé.

Pourtant, Dermott se montra charmant et affable durant le trajet.

Au cours du repas à l'auberge, il discuta de sujets divertissants et la fit rire, tandis qu'ils dînaient de plats simples mais excellents, arrosés du cidre qu'on fabriquait dans la région. Finalement, Isabella retrouva sa bonne humeur.

Mais, de retour à la maison, il lui fit l'amour avec une tendresse qui lui brisa presque le cœur. Voilà, c'était fini, sans doute. Il lui échappait, s'éloignait, et elle ne savait comment le retenir.

Plus tard ce soir-là, quand elle se fut endormie, Dermott quitta la chambre sur la pointe des pieds. Isabella le découvrit dans la bibliothèque à 2 heures du matin. Cette fois, il n'était pas assis près de la fenêtre, mais devant une armoire ouverte qu'éclairaient deux chandeliers jumeaux.

Des larmes roulaient sur ses joues. Dans sa main se trouvait le portrait d'une ravissante Indienne vêtue d'un superbe sari et parée de bijoux fabuleux. Elle tenait sur ses genoux un petit garçon au regard sombre.

Le regard de Dermott.

Celui-ci avait entendu Isabella entrer dans la pièce, mais il ne se retourna pas pour l'accueillir.

— J'ai besoin de solitude, dit-il simplement.

La matinée était déjà bien avancée quand il retourna dans la chambre, les traits tirés par la fatigue, les yeux ombrés de cernes noirs.

L'air impénétrable, il resta figé sur le seuil.

— Je m'excuse, mais je crois qu'il est temps que nous rentrions à Londres, dit-il d'un ton détaché.

Isabella, le cœur serré, leva les yeux vers lui.

— Qui était-ce, sur le portrait ? S'enquit-elle.

Elle était pelotonnée dans un fauteuil, près du lit. Il la regarda comme s'il la voyait pour la première fois, ou comme s'ils venaient tout juste d'être présentés et qu'il s'efforçait de se souvenir de son nom.

— Dites-le-moi, Dermott, je vous en prie. Avant de me renvoyer, répondez-moi.

— Ma femme et mon fils. Ils sont morts.

— Oh... Je suis désolée...

Elle aurait voulu le rejoindre, le serrer dans ses bras, mais elle n'osa pas courir vers lui, de peur qu'il ne la repousse.

— Cela remonte à plusieurs années, maintenant, poursuivit-il, après avoir pris une profonde inspiration. Je n'aime pas en parler. Voulez-vous de l'aide pour préparer votre malle ? Je peux envoyer chercher des domestiques, si vous le désirez.

— Inutile, je me débrouillerai.

— Nous partirons dans une heure, si cela vous convient. Ce n'est pas trop tôt, j'espère ? Oh, si ! C'était trop tôt, bien trop tôt pour tourner la page de la période la plus heureuse de son existence ! Songea-t-elle avec désespoir.

— Je serai prête, répondit-elle calmement.

Elle se força à sourire, mais son cœur se brisait en mille morceaux.

— Je vous attendrai en bas.

Sur ces mots, il s'éloigna.

Isabella ne s'autorisa pas à pleurer. Elle était trop fière pour se montrer à lui les yeux rougis. Elle rassembla ses affaires, tout en essayant de se raisonner. Ils avaient passé un marché, se rappela-t-elle. Lord Bathurst ne cherchait qu'à se distraire avec elle, et cette relation n'était pas censée durer. Tout était clair depuis le début.

Mais, en dépit de ces arguments, sa souffrance ne s'apaisa pas.

Elle réussit néanmoins à afficher une mine impassible lorsqu'elle descendit au rez-de-chaussée et à rester stoïque durant le voyage de retour. Elle parvint même à bavarder avec une apparente décontraction, se découvrant à cette occasion des talents de comédienne qu'elle ignorait posséder.

Comme ils approchaient de la maison de Molly, Dermott déclara :

— Je vais faire le nécessaire pour que vos parents ne vous importunent plus. Mon avocat y travaille déjà. Bientôt, vous pourrez rentrer chez vous en toute tranquillité.

Isabella tressaillit.

— S'agit-il d'une rétribution pour mes services ? demanda-t-elle d'une voix glaciale.

Elle n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles acerbes qu'elle les regretta. Ce n'était pas la faute de Dermott si elle s'était mise à rêver à l'impossible.

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle. C'est très gentil de votre part, mais cela ne sera pas utile. Je pense que le plan initial de Molly suffira à me protéger.

— Ce plan est habile, mais il y a toujours un risque pour que le scandale vous éclabousse. Je préférerais que vous me laissiez intervenir.

— Pour soulager votre conscience ?

— Je n'en ai pas, vous devriez le savoir.

— Bien sûr. C'est stupide de ma part de l'avoir oublié, répliqua-t-elle sèchement.

Dermott soupira et reprit avec douceur :

— Je ne voulais pas que les choses se passent ainsi. Je suis navré.

— Oh, ne vous excusez pas. Je me suis beaucoup amusée.

C'était un euphémisme pour décrire les instants paradisiaques qu'elle avait vécus en sa compagnie.

— Moi aussi, répondit-il d'un ton égal.

L'attelage s'immobilisa devant la maison de Molly.

Dermott descendit de voiture, mais il n'escorta pas Isabella à l'intérieur. Debout sur le trottoir, il s'inclina légèrement devant elle et lui dit :

— Ce fut un plaisir, Isabella.

— Oui, pour moi aussi, répondit-elle, en s'efforçant de refouler les larmes qui lui montaient aux yeux.

Mercer, le majordome de Molly, ordonna à un valet de s'occuper de la malle de la jeune femme. Dermott jeta un coup d'œil au domestique, avant de reporter son attention sur Isabella.

— Merci encore.

Sur ce, il retourna vers la voiture.

— À la maison ! lança-t-il au cocher, avant de monter dans l'habitacle.

La porte se referma.

Mercer, conscient de la tristesse d'Isabella, toussota et murmura :

— Si vous voulez bien me suivre, mademoiselle...

Isabella respira profondément et se détourna.

Combien de fois Dermott avait-il pris congé d'une maîtresse de cette façon polie et distante ? Des centaines, sans doute...

Elle franchit le seuil de la maison où elle avait trouvé refuge par une nuit sombre et pluvieuse, puis pénétra dans le vestibule de marbre où elle avait croisé Dermott pour la première fois. Elle avait l'impression que tout cela s'était passé des millions d'années auparavant, au cours d'une autre vie, quand elle ne connaissait pas encore les doux transports de la passion, ni la morsure de l'amour.

La voix de Molly résonna dans la cage d'escalier.

— Isabella !

La jeune femme leva les yeux et, malgré son désarroi, sourit à la femme à qui elle devait tant. Elles se rencontrèrent à mi-chemin, s'embrassèrent, puis Molly entraîna Isabella dans son salon.

— Maintenant, asseyez-vous et racontez-moi tout ! ordonna-telle.

La lèvre inférieure d'Isabella se mit à trembler.

— Ô Seigneur ! s'exclama Molly, consternée. Il vous a brisé le cœur, n'est-ce pas ?

— Je croyais pourtant que cela n'arriverait pas, souffla Isabella, qui ne cherchait plus à retenir ses larmes.

— La brute ! Il mériterait une bonne correction. C'est précisément ce que je redoutais ! Marmonna Molly en forçant la jeune femme à s'asseoir sur le canapé.

— Ce n'est pas sa faute...

— Bien sûr que si ! Je l'avais prévenu ! Je lui ai conseillé de ne pas vous emmener à Richmond.

— Mais j'avais envie de le suivre, Molly !

— Oh, ma chérie! Que voulez-vous, Dermott a beaucoup trop de charme ! À ce point-là, ce devrait être interdit. Allons, allons, ne pleurez pas. Il n'en vaut pas la peine.

Isabella s'essuya les joues, puis regarda Molly dans les yeux.

— Étiez-vous au courant, pour sa femme et son fils ?

— Il vous a parlé d'eux ?

— Je l'ai trouvé cette nuit dans la bibliothèque, en train de pleurer devant leur portrait.

— Ils sont morts il y a quatre ans, et Dermott ne s'en est jamais remis. C'est en partie pour cette raison que je vous supplie de l'oublier et de penser à votre avenir.

— C'est ce que je ne cesse de me répéter. Mais je n'y arrive pas.

— Le temps adoucira votre chagrin, ma chère, et vous découvrirez d'autres plaisirs. La vie continue !

Isabella hocha la tête et se redressa. Molly poursuivit :

— J'ai justement un projet qui, je crois, vous aidera à chasser votre mélancolie.

— Vous ne m'avez tout de même pas déniché un autre amant ? Murmura Isabella avec un pauvre sourire.

— Non, bien sûr. Écoutez-moi, maintenant. La saison vient juste de commencer, et je...

— Vous plaisantez, Molly? Coupa Isabella, ahurie. Vous savez que j'ai mené une vie très retirée auprès de mon grand-père. Je n'ai jamais côtoyé les gens du beau monde !

— Peut-être, mais ce serait l'occasion rêvée de prouver à Dermott que vous êtes capable de vivre sans lui.

— Je doute qu'il le remarque ou que cela le touche.

— Aimeriez-vous que ce soit le cas ? Bien sûr, cela dépend de vos sentiments pour lui...

Isabella haussa les épaules.

— J'éprouve à la fois de la tristesse et de la colère. Mais je n'attends plus rien de lui.

D'ailleurs, comme vous l'avez dit, il ne vaut pas la peine qu'on pleure pour lui.

— Parfait, approuva Molly. Cela vous plairait-il de trouver un prétendant qui, cette fois, vous rendrait votre amour ?

— Dans la haute société? Je n'y serai jamais admise, voyons.

— Ça, c'est mon problème. Mais, si vous en aviez la possibilité, cela vous amuserait-il de faire vos débuts dans le monde?

— Moi?

Isabella resta songeuse un instant. Cette perspective lui avait paru grotesque au premier abord, mais à présent, elle sentait son intérêt s'éveiller.

— Vous êtes belle, riche, et vous avez du sang bleu, grâce à votre mère, reprit Molly. Pourquoi ne fréquenteriez-vous pas les meilleurs cercles? Les héritières sont très courtisées, vous savez.

— Je m'en doute, répondit Isabella avec cynisme. À ce propos, Dermott m'a dit qu'il veillerait à ce que mon oncle et mon cousin ne m'importunent plus.

— Pour ma part, j'ai demandé à mon avocat d'enquêter à leur sujet. Si Dermott et moi unissons nos efforts, vous n'aurez bientôt plus de soucis de ce côté-là et vous entrerez en possession de votre fortune. Sans compter que nous n'avons pas encore sorti notre atout!

ajouta Molly avec un clin d'œil. Il nous suffit de menacer vos parents de rendre votre

déshonneur public. La peur d'un esclandre les dissuadera de vous harceler. Quant à vos

débuts dans le monde, je vous ai trouvé le meilleur des parrains.

— Ah ? Et de qui s'agit-il ?

— Du prince de Galles.

— Non!

— En personne. Comme vous vous en doutez, son influence renversera bien des obstacles.

Isabella n'en revenait pas.

— Seigneur! On peut dire que j'ai été bien inspirée de frapper à votre porte lorsque je me suis enfuie de chez moi ! S'exclama-t-elle.

Molly eut un petit rire.

— Avec votre beauté, vous deviendrez bientôt la reine des bals. Et, avec un peu de chance, un gentleman mettra son cœur à vos pieds... Qu'en dites-vous?

— Pour être honnête, je ne sais qu'en penser. C'est une idée farfelue... mais également fort séduisante quand, comme moi, on a mené une vie des plus simples.

— Et, du même coup, vous rabattriez un peu son caquet à Dermott. Il le mérite bien !

— Voulez-vous dire... qu'il serait contrarié de me rencontrer chez les gens qu'il fréquente?

— Je veux surtout dire qu'il serait contrarié de vous y rencontrer au bras d'autres hommes !

— Pourtant, il vient de me renvoyer...

— L'amour n'est pas forcément logique.

— L'amour... répéta tristement Isabella. Dermott n'éprouve pas d'amour pour moi. Vous vous trompez, Molly.

— Écoutez, avant vous, il n'avait jamais invité aucune femme à Bathurst House, ni à Strawberry Hill. C'est un signe, même si Dermott est farouchement opposé à toute forme d'engagement sentimental.

— Je comprends, murmura Isabella. Vous voulez que je le rende jaloux, c'est cela?

— Si le cœur vous en dit, pourquoi pas ? Mais vous pouvez aussi vous contenter de chercher un autre homme qui répondra à vos attentes. Vous n'avez pas beaucoup d'expérience et, pour l'heure, il ne faut écarter aucune solution. Peut-être n'êtes-vous pas réellement amoureuse de Dermott.

— Vous croyez? Mais alors, comment définir ce que je ressens pour lui ?

— Ce n'est pas à moi de répondre à cette question. Participer à la saison vous permettra sans doute d'y voir plus clair en vous.

Isabella se mordit la lèvre.

— Et si j'échoue ? Si personne ne s'intéresse à moi ? S'inquiéta-t-elle.

Molly rit franchement.

— Jolie comme vous êtes ? Même si vous n'aviez pas un sou en poche, les hommes se disputeraient vos faveurs. Alors, avec votre fortune, vous allez devenir la coqueluche de la ville !

C'était une perspective assez réjouissante, il fallait l'admettre, songea Isabella.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, enchaîna Molly, et je fais venir une couturière pour vous confectionner un trousseau adéquat.

— Ici? Pardonnez-moi, mais...

— Non, bien entendu. Je possède une maison dans Grosvenor Square. Vous pourrez y emménager dès que bon vous semblera.

— C'est assez excitant, en effet...

— Et vous prendrez votre revanche sur Dermott !

Le sourire d'Isabella s'élargit.

— Je ne sais pas si j'en ai vraiment envie, avoua-t-elle, mais... votre idée me plaît, Molly.

Très bien, j'accepte.

— À la bonne heure ! s'écria Molly en applaudissant.

CHAPITRE 12

Après être allé chez son avocat, qui lui avait fait son rapport, Dermott se rendit directement au bureau de Herbert Leslie. Il était d'une humeur massacrant. Mais sa colère, tentait-il de se persuader, avait pour cible ces gens sans scrupules qui avaient tenté d'abuser d'une jeune femme sans défense. Et s'il intervenait, c'était uniquement par esprit chevaleresque, car un gentleman ne laissait pas une dame dans la détresse.

En réalité, rien de tout cela n'expliquait la rage noire qui l'habitait.

Mais, habitué à refouler ses sentiments depuis des années, Dermott refusait catégoriquement de s'appesantir sur les véritables raisons de sa colère.

À la banque, le secrétaire se leva d'un bond quand Dermott fit irruption dans l'antichambre.

— Je veux parler à M. Leslie tout de suite... Oh, et puis, zut ! Poussez-vous, ajouta-t-il aussitôt.

Il écarta le secrétaire médusé et alla lui-même ouvrir la porte du bureau.

Les yeux de Herbert Leslie lui sortirent presque des orbites lorsqu'il vit Dermott fondre sur lui. Effrayé, il se rejeta contre le dossier de son siège.

— Dehors ! lança Dermott à l'homme assis en face du banquier.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois et déguerpi sans demander son reste. Dermott se laissa tomber sur la chaise désormais libre, posa les paumes à plat sur le bureau et se pencha en avant, l'air menaçant.

— Écoutez-moi bien, Leslie, gronda-t-il, parce que je n'ai pas l'intention de répéter.

Tremblant, Herbert se tassa dans son fauteuil, en se demandant ce qu'il avait bien pu faire pour s'attirer les foudres du comte de Bathurst qui, selon la rumeur, avait la tête près du bonnet et était le meilleur pistolet de Londres.

— Je sais que vous avez voulu obliger Mlle Isabella Leslie à épouser votre fils, afin de mettre la main sur son héritage. Je vais être très clair : si vous, votre frère, vos neveux ou votre fils continuez à la harceler, vous aurez affaire à moi. Et je vous tuerai tous s'il le faut. Compris ?

Pétrifié par la terreur, Herbert ouvrit la bouche et laissa échapper un croassement incompréhensible.

— Hochez la tête si vous n'arrivez pas à parler, espèce de lâche !

Rassemblant le peu d'énergie qui lui restait, Herbert opina du chef, ce qui fit trembloter ses bajoues flasques. Dermott se leva et le foudroya du regard.

— Autre chose, ajouta-t-il. Si vous tenez à la vie, ne vous approchez pas de la maison d'Isabella. Je vous conseille de ne pas prendre mes paroles à la légère, car j'aurais le plus grand plaisir à vous trouer la peau.

Sur ces mots, Dermott tourna les talons et quitta la banque, laissant dans le couloir un petit groupe de clerks piteusement serrés les uns contre les autres.

Quand Herbert Leslie recouvra enfin l'usage de la parole, il donna l'ordre que les locaux soient fermés aux visiteurs. Il lui fallut au moins une heure pour se remettre de sa frayeur et se demander finalement pourquoi le comte de Bathurst se mêlait des affaires de sa nièce.

Ensuite, il convoqua tous les membres de la famille concernés par la menace du comte.

Après s'être concertés, ils aboutirent à la conclusion qu'ils n'avaient aucune envie d'affronter lord Bathurst en duel. La fortune d'Isabella ne valait pas un tel sacrifice.

Toutefois, le lendemain matin, la cupidité reprit le pas sur la peur, et les hommes de la famille Leslie se rencontrèrent de nouveau pour chercher un moyen de s'emparer de l'argent sans éveiller la méfiance du comte ou celle d'Isabella. On envisagea de soudoyer le vieux Lampert, mais nul ne savait si le notaire avait la possibilité de toucher au capital. Puis on songea au directeur de la banque de feu George Leslie. Pouvait-on le forcer d'une manière ou d'une autre à piocher dans les comptes d'Isabella?

Rien n'était moins sûr.

Ils maudirent leur aïeul, qui les avait exclus de la gestion de ses affaires, oubliant que George Leslie avait généreusement contribué à la création de leur propre établissement bancaire. Finalement, comme ils ne trouvaient aucune solution, ils décidèrent de continuer à étudier la question. Dans le plus grand secret, évidemment.

Aucun d'eux n'était prêt à affronter les conséquences de la colère du comte de Bathurst. Dermott resta toute la journée dans son bureau, les volets clos, une bouteille de cognac posée près de lui, bien décidé à noyer ses tourments dans l'alcool. C'est là que le trouva lord Moira lorsqu'il passa chez lui avant de se rendre chez Brook.

Dermott fronça les sourcils en voyant apparaître son ami sur le seuil du bureau.

— Je ne suis pas d'humeur à écouter les derniers potins, ni à recevoir des visiteurs, dit-il sans préambule.

Hastings ignora cette rebuffade et pénétra dans la pièce.

— Et qu'est-ce qui me vaut ce chaleureux accueil ? S'enquit-il avec légèreté.

— Je déteste le printemps.

— Oh... Vous comptez donc ne pas dessoûler pendant plusieurs semaines ?

En voyant son ami s'installer dans le fauteuil qui lui faisait face et étendre ses longues jambes, Dermott grogna :

— Ne prenez pas vos aises, Francis. Vous allez rapidement constater que ma compagnie n'a rien d'amusant en ce moment.

— Très bien. J'aborderai donc directement le sujet qui m'amène, puis je vous laisserai à votre cognac.

Dermott lui lança un regard maussade.

— Je pensais que vous veniez me régaler des ragots du jour, marmonna-t-il.

— Non, ce que j'ai à vous dire concerne votre dernière conquête.

— Je ne vois pas de qui vous voulez parler.

— De la jeune femme avec qui vous venez de passer quinze jours à Richmond.

Dermott se redressa vivement.

— Comment l'avez-vous appris? S'exclama-t-il.

— Molly a pris Mlle Leslie sous son aile, n'est-ce pas?

— Oui, je le sais bien, répliqua Dermott en se renfonçant dans son siège.

— Molly m'a également demandé de lui rendre service, l'autre jour.

— Hum... Je crois que je n'ai pas envie de savoir de quoi il s'agit.

— Elle désire introduire Mlle Leslie dans la haute société.

— Et quel est votre rôle dans tout cela ?

— Elle m'a chargé de lui trouver quelqu'un pour la parrainer.

Dermott remplit son verre et en vida la moitié d'un trait, avant de marmonner :

— Eh bien, je lui souhaite bonne chance.

— Cela vous est égal ?

— Complètement. Pourquoi ? Devrais-je me sentir concerné ?

Lord Moira haussa les épaules.

— J'ai dit à Molly que cela ne vous ferait ni chaud ni froid, en effet.

Dermott plissa les paupières et demanda :

— A-t-elle échafaudé quelque plan diabolique ?

— Je ne crois pas. À mon avis, Molly tient sincèrement à aider cette jeune femme. Il paraît que Mlle Leslie est très jolie et que, même si ses quartiers de noblesse laissent à désirer, sa fortune lui permettra aisément de pallier ce handicap.

— Sa beauté seule suffira à attirer les hommes autour d'elle comme des mouches autour d'un pot de miel !

— C'est donc une proie idéale pour les coureurs de dot?

— Pourquoi me demandez-vous cela? Que Mlle Leslie mène sa vie comme elle l'entend, je m'en moque.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

— Je n'ai pas l'intention de changer mes habitudes. Et vous pouvez le dire à Molly.

— Très bien, fit lord Moira en se levant. Au cas où vous vous lasseriez de la solitude, sachez que le prince de Galles reçoit tout le monde à Carlton House ce soir. Joignez-vous à nous, si le cœur vous en dit.

— Qui introduira Mlle Leslie dans le monde?

— Lady Hertford.

— Ah... La nouvelle toquade de Prinny. Cela signifie donc qu'il est intervenu en faveur d'Isabella.

— Le prince estime qu'il a une dette envers elle, car le grand-père de cette demoiselle a autrefois payé sa collection d'art italien.

— Tiens donc! Et depuis quand Prinny est-il devenu philanthrope ?

— Qui sait ce qui lui passe par la tête? De toute façon, vous n'en avez que faire, j'imagine, poursuivit lord Moira en observant Dermott avec attention. Vous n'êtes pas vraiment un habitué des bals ni des débutantes.

Dermott jura entre ses dents et tendit la main vers la bouteille de cognac.

— Non, et ce n'est pas demain la veille que je vais commencer! Maugréa-t-il, l'air plus sombre que jamais.

Plus tard ce soir-là, lord Moira rendit visite à Molly. Après lui avoir rapporté sa conversation avec le comte, Francis déclara qu'à son avis, il n'était pas impossible que Dermott fasse une apparition lors d'une réception ou deux. Du moins celles auxquelles assisterait Mlle Leslie.

— Racontez-moi tout encore une fois, dans les moindres détails, demanda Molly, ravie de ce que son ami venait de lui apprendre. Et surtout, décrivez-moi ses réactions par le menu !

Le lendemain matin, Molly reçut un courrier de Dermott, qui l'informait de sa visite à Herbert Leslie.

— Selon lui, vous n'avez plus rien à craindre, conclut-elle, après avoir communiqué le message à Isabella.

— Ainsi, je suis libre de rentrer chez moi...

Isabella était partagée entre le soulagement et la tristesse. Molly comptait tant pour elle ! Et, bien sûr, il y avait Dermott...

— Je vous propose de vous installer avec moi à Grosvenor Place, le temps que nous organisions vos débuts dans le monde, déclara alors Molly. Bien sûr, j'imagine que vous avez des tas de problèmes urgents à régler, mais rien ne vous empêche d'y travailler tout en vivant chez moi. D'ailleurs, pourquoi ne demanderiez-vous pas à vos secrétaires et directeurs commerciaux de venir prendre vos instructions à la maison ? Je pêche peut-être par excès de prudence, mais je me méfie encore de vos parents. De tels rapaces ne changent pas du jour au lendemain.

— Molly, j'accepte avec joie votre proposition. Pour dire la vérité, votre compagnie me manquerait trop. Quant à mes affaires, je crois pouvoir me reposer sur les compétences de Lampert et de Morgan, l'assistant de grand-père, ce qui me permettra de profiter tranquillement de la saison. Je ne retrouverai pas de sitôt l'occasion de côtoyer l'élite de la société londonienne ! ajouta-t-elle avec un petit rire. Mais ne vous inquiétez pas, Molly, je ne me laisserai pas tourner la tête par ce beau monde.

— Si vous voulez mon opinion, ces gens sont bien ordinaires.

— Néanmoins, ce sera amusant de les observer pendant quelque temps.

Puis, reprenant son sérieux, Isabella enchaîna :

— Bien. Je vais immédiatement envoyer un mot à Lampert et à Morgan, ainsi qu'à ma gouvernante. Ils pourraient venir me voir demain matin, qu'en dites-vous?

— Fixez-leur l'horaire qui vous conviendra. Ma maison est la vôtre.

— Parfait. Alors, je les convoque pour 9 heures.

Cela parut bien matinal à Molly, qui se levait rarement avant midi. En cela, elle avait les mêmes habitudes que les membres de la haute société.

Isabella, elle, était parfaitement réveillée et vêtue de pied en cap, quand, le lendemain, elle reçut ses employés. Elle leur offrit un léger petit déjeuner, au cours duquel ils lui relatèrent tous les événements importants survenus en son absence. Isabella prit des notes et posa diverses questions.

Une fois réglés les ultimes détails concernant la gestion de la maison et de l'entreprise, elle leur dit :

— Je pense que vous méritez tous une récompense pour votre fidélité et pour l'esprit d'initiative dont vous avez fait preuve en des circonstances si délicates. J'augmente vos gages de vingt pour cent. Vous vous en chargerez, Morgan, et vous donnerez également un pourboire aux domestiques de la maison.

— Vous êtes très généreuse, mademoiselle Leslie, répondit Morgan, l'air réjoui.

Mme Homer, la gouvernante, ajouta avec sa familiarité coutumière :

— Nous vous souhaitons tout le bonheur du monde, ma chérie ! Dire que notre petite Izzy va faire son entrée dans le beau monde ! Votre grand-père aurait été si fier !

— Je crois que je me contenterai de quelques soirées. Il ne faut pas rêver...

— Pensez-vous! Vous allez les éblouir! décréta Mme Homer avec fougue.

— Bonne chance, mademoiselle Leslie, dit à son tour Me Lampert. Nous lirons la rubrique mondaine des journaux pour avoir de vos nouvelles.

Isabella se mit à rire.

— Dans ce cas, vous perdrez votre temps ! Merci quand même pour le compliment, maître Lampert. Il est vrai que j'attends cette expérience avec impatience.

— Permettez-moi de vous adresser tous mes vœux de réussite. Je ne doute pas un instant de votre succès.

Une fois seule, Isabella ne put s'empêcher de sourire en se remémorant ces propos encourageants. Elle comprenait que, dans leur petit monde, on la considère comme une personnalité en vue.

Mais, dans l'univers brillant de la noblesse anglaise, elle ne s'attendait pas qu'on lui prête beaucoup d'attention...

Les jours suivants, Molly s'occupa presque exclusivement de la garde-robe d'Isabella.

Chaque matin, à Grosvenor Square, les deux femmes recevaient la visite de la couturière et de ses aides. À la fin de la semaine, les armoires étaient pleines de robes magnifiques,

de toutes couleurs et coupées dans les tissus les plus beaux, ainsi que d'une foule d'accessoires, fanfreluches, colifichets divers qui permettraient à la débutante d'être à la pointe de la mode.

Puis le moment arriva enfin de rencontrer lady Hertford.

Lord Moira vint chercher Isabella dans sa voiture. La jeune femme était très nerveuse et, avec son charme et sa gentillesse habituels, il s'efforça de l'apaiser.

— La marquise de Hertford est la maîtresse du prince de Galles, aussi a-t-elle une certaine influence sur lui, lui expliqua-t-il. Si Barbara devient votre marraine, tout le monde en conclura que vous êtes la protégée de Prinny. Vous verrez, c'est une femme adorable, absolument pas prétentieuse. Et elle tient beaucoup à rendre ce service au prince.

— Je suis quand même dans tous mes états, avoua Isabella. J'ai mené une vie si tranquille avec grand-père! Je crains de commettre des impairs...

— Ne vous en faites pas. Vous allez rencontrer un succès inouï, mademoiselle Leslie. Je vous parie que tous les hommes seront à vos pieds.

L'espace d'un instant, Isabella songea qu'elle aurait volontiers troqué toute l'admiration du monde contre l'affection d'un seul homme. Aussitôt, elle se reprocha de nourrir des pensées aussi stupides et adressa à son compagnon un sourire un peu crispé.

— Vous vous donnez tant de mal pour moi, milord, que je ne sais comment vous remercier.

— Balivernes, ma chère ! Je suis heureux de vous rendre service. Vous allez briller dans la société comme une étoile au firmament.

La marquise de Hertford se révéla telle que Moira l'avait décrite : gracieuse, d'un abord facile et très désireuse de faire plaisir au prince. Elle offrit du thé à ses visiteurs, puis leur énuméra les divers événements mondains auxquels elle comptait assister en compagnie de sa protégée. Isabella n'en croyait pas ses oreilles. La liste était si longue ! Brunches, thés, garden-parties, concerts, bals, soirées à l'Opéra et au théâtre allaient se succéder à un rythme effréné.

— Et quand dormirons-nous ? demanda-t-elle finalement, pour montrer avec humour combien elle était impressionnée.

— En général, nous dormons très peu, ma chère, répondit lady Hertford avec un sourire. Mais vous vous amusez tant que vous ne songerez pas un seul instant à vous reposer. Jolie comme vous êtes, vous ne manquerez pas d'être très courtisée. Je vous suggère de faire des réserves de sommeil cette semaine, ajouta-t-elle amicalement. Car, dès lundi, il vous faudra être de toutes les fêtes.

Ce soir-là, après le dîner, Molly et Isabella dressèrent une liste de tout ce qu'il leur restait à faire. Isabella frémissait d'excitation. Molly partageait son enthousiasme et se réjouissait d'offrir à la jeune femme une entrée dans le grand monde qui promettait d'être fracassante.

— Il faudra que je m'entraîne à faire la révérence et que je mémorise toutes ces jolies phrases qu'on s'attendra à m'entendre prononcer, murmura Isabella avec nervosité. Et les différents pas de danse ! Mon Dieu, je ne sais pas si je suis prête à...

— Taratata ! Vous vous en tirerez très bien.

— Dites-moi encore comment je devrai réagir si, par hasard, je croise un de mes parents au cours d'une réception ?

— Suivez le conseil de lord Moira. Refusez de leur adresser la parole. Comme vous le savez, Dermott leur a donné un sévère avertissement, et j'espère que cela suffira à les décourager définitivement.

— Et... si je rencontre Dermott ?

— À vous de voir. Toutefois, à votre place, je m'arrangerais pour lui montrer que je m'amuse comme une folle.

— Pour le rendre jaloux ?

Il y avait tant de désarroi dans le ton d'Isabella que Molly n'eut pas le cœur de lui enlever cette illusion. D'autant que, d'après ce que Moira lui avait raconté de sa récente conversation avec le comte, il restait une chance, minime certes, pour que Dermott soit amoureux sans le savoir.

— Dermott vit avec des démons que ni vous ni moi ne pouvons comprendre, répondit-elle avec prudence. J'ignore comment il réagira.

— Quand grand-père est mort, je me suis sentie affreusement seule. Je n'ose même pas imaginer ce qu'on doit éprouver quand on perd sa femme et son enfant.

— Dermott est hanté par des souvenirs qui affectent son existence entière. Mais rappelez-vous, chérie, que le monde est plein d'hommes charmants qui, eux, n'ont pas à vivre avec un passé douloureux. Peut-être en trouverez-vous un à votre convenance.

— Oui, peut-être.

Mais, dans ses rêves les plus secrets, Isabella continuait à se languir de Dermott et, dans les moments où la tristesse l'envahissait, elle se sentait franchement désespérée. La douleur était encore si vive en elle ! Combien de temps lui faudrait-il pour oublier ?

— Parlons maintenant des bijoux que vous porterez avec votre robe lavande, suggéra Molly, désireuse de changer de sujet.

Isabella retrouva le sourire.

— Eh bien... les améthystes de ma mère, cela me semble évident.

— Ainsi que votre nouvelle tiare de perles.

— Et le bracelet avec ce fermoir en forme de fleur.

— Oui, ce sera parfait. Nous devrions vous faire peindre dans cette toilette ravissante. Elle vous donne l'air d'une princesse.

— Si seulement grand-père pouvait me voir en ce moment ! S'exclama Isabella avec un petit rire. S'il était encore en vie, il en parlerait à tous ses employés, marins, débardeurs,

ainsi qu'à chaque client de la banque. «Vous savez, dirait-il, Izzy fait son entrée dans le monde ! »

— Et c'est exactement ce qui vous attend la semaine prochaine ! Lança gaiement Molly.

CHAPITRE 13

Lord Moira avait communiqué au comte de Bathurst le programme détaillé des festivités auxquelles Isabella était invitée. Par pure malice, Dermott l'aurait juré. Et il ne mordrait certainement pas à l'hameçon.

Il mit un point d'honneur à organiser sa soirée le jour de la grande première. Mais, au beau milieu de la fête donnée par lord Falworth, il ne put s'empêcher de penser au bal qui avait lieu en même temps à Hertford House.

À minuit, alors que les libations battaient leur plein au rez-de-chaussée, il se redressa dans le lit où lui tenait compagnie une ravissante cocotte et jeta un coup d'œil à l'horloge qui sonnait sur la commode. Puis, comme la jeune femme se rappelait à lui d'une manière particulièrement excitante, il la reprit dans ses bras et fut bientôt récompensé par des gémissements lascifs.

La taverne louée par Falworth comportait de nombreux salons privés qui, en cet instant même, étaient tous occupés par de fringants jeunes gens et leurs partenaires.

L'alcool avait coulé à flots et, rapidement, la soirée avait dégénéré en orgie.

Dermott se sentait curieusement détaché de ce qui se passait autour de lui. La fille qui se tordait sous lui n'avait pourtant aucune raison de se plaindre. Il lui faisait l'amour avec son habileté coutumière, mais machinalement, son instinct prenant le pas sur son esprit, qui se trouvait à mille lieues de là.

Par deux fois, il la conduisit à l'orgasme. Puis, en quelques phrases maintes fois répétées lors d'interludes érotiques semblables à celui-ci, il s'excusa et quitta le lit.

Il s'habilla en un tour de main - il avait l'habitude de ces départs précipités aux petites heures de la nuit -, puis il abandonna une bourse bien remplie à sa compagne et, avec un sourire courtois, il s'esquiva.

Une minute plus tard, il sortait de la taverne. Avec un sentiment de soulagement indicible.

Vingt minutes plus tard, il gravissait le perron de Hertford House. Un valet le conduisit jusqu'à la salle de bal, où il attendit que l'auguste majordome de la marquise l'annonce. La plupart des invités tournèrent la tête dans sa direction, non parce qu'il était en retard - les soirées dansantes commençaient rarement avant 23 heures -, mais bien parce qu'il daignait les honorer de sa présence. Dans une tenue plutôt débraillée, ne manqua-t-on pas de remarquer. Même de loin, il était évident que le comte de Bathurst ne sortait pas de son dressing. Néanmoins, il possédait une prestance innée qui forçait l'admiration, quels que soient ses vêtements. Il portait ce soir-là une queue-de-pie noire et un élégant

gilet en soie, ce qui convenait parfaitement pour un bal. Sa cravate était bien un peu chiffonnée, mais avec son visage altier et sa silhouette virile, il pouvait se le permettre. Toujours immobile, il se passa la main dans les cheveux et scruta la foule, indifférent aux regards braqués sur lui.

Ses apparitions dans les réceptions mondaines étaient rarissimes.

En fait, il ne consentait à s'y montrer que lorsqu'il s'était mis en tête de conquérir un nouveau cœur ou de courtiser la beauté en vue du moment.

Il était donc là pour une femme. Laquelle? Se demandaient tous les convives. Puis le regard du comte s'arrêta sur la jeune invitée d'honneur de lady Hertford, et l'on cessa de se poser la question.

Lentement, il s'avança.

Isabella avait aperçu Dermott dès qu'il s'était immobilisé sur le seuil de la salle, avant même que le majordome ne prononce son nom. Son cœur battait la chamade.

D'un pas décidé, il s'approcha d'elle, jusqu'à ce que les hommes qui l'entouraient soient obligés de s'écarter pour le laisser passer. Il la dévisagea alors avec insistance, et sa bouche esquissa un sourire sensuel, un sourire qui disait clairement que lui et Mlle Leslie s'étaient déjà rencontrés, et dans un lieu beaucoup plus intime. C'est du moins ce que pensèrent ceux qui le connaissaient bien.

— Mademoiselle Leslie, je présume ? Lord Bathurst, dit-il en s'inclinant devant elle, avec ce mélange de grâce et de morgue qui n'appartenait qu'à lui.

L'étiquette aurait voulu qu'il attende de lui être présenté, mais personne ne s'étonna de son audace. Isabella savait qu'elle aurait dû s'offusquer d'un tel manquement aux convenances, mais... il était si beau!

Elle pouvait à peine respirer. Puis elle sentit le lourd parfum, capiteux et fleuri, qui s'élevait de ses vêtements et de ses cheveux. Un parfum de femme. Alors, une fureur irrépressible s'empara d'elle.

— Comment osez-vous? Chuchota-t-elle, incapable de se contenir, bien qu'elle devinât qu'ils étaient le point de mire de l'assemblée.

— J'ignorais que vous attachiez tant d'importance aux conventions, mademoiselle. Dois-je trouver quelqu'un pour procéder aux présentations en bonne et due forme ?

— Je ne voudrais pas abuser de votre temps, milord. Vous mourez certainement d'envie d'aller retrouver votre chère et tendre.

— Pas du tout. Je vous prie de me pardonner pour mon aspect négligé, mais je n'ai pas eu le loisir de repasser chez moi.

— Je m'excuse, mais j'ai promis à lady Hertford de lui accorder un peu de mon temps ce soir, répliqua-t-elle en commençant à s'éloigner.

Dermott lui barra le passage. Il souriait, mais une lueur de défi étincelait dans ses yeux.

— Barbara ne m'en voudra pas de la faire attendre, riposta-t-il. Dansez avec moi, mademoiselle Leslie.

Leurs voisins les plus proches ne perdaient pas une miette de leur conversation, et même ceux qui se trouvaient trop loin pour les entendre avaient compris, à leur attitude, qu'ils se disputaient.

— L'orchestre ne joue pas, milord, fit Isabella avec un sourire acide. Une autre fois, peut-être ?

Sans répondre, il la prit par le bras et leva la main pour ordonner aux musiciens d'entamer un air. Puis il entraîna Isabella au milieu de la piste, loin des oreilles curieuses.

— Vous m'importunez, milord !

— Vous aussi.

— Parfait. Alors, lâchez-moi.

— Je n'en ai pas envie. Vous n'allez tout de même pas provoquer un scandale le soir de votre entrée dans le monde ?

Comme les premières notes résonnaient, il l'enlaça et, bon gré mal gré, elle se mit à danser.

— Vous avez beaucoup trop à perdre pour vous conduire aussi sottement, reprit-il. En particulier deux très beaux partis qui vous tournaient autour, si je ne m'abuse, ainsi que votre statut de nouvelle coqueluche de Londres. Vous êtes sublime dans cette robe lavande, chérie. Mais vous le savez sûrement.

— C'est très aimable à vous de l'avoir remarqué, répliqua Isabella, sarcastique.

— L'amabilité n'a rien à voir là-dedans. Comment ne pas admirer vos seins qui palpitent si audacieusement dans ce décolleté vertigineux ?

Il resserra son étreinte autour de sa taille, tout en la faisant tourner avec adresse.

— Ces décolletés profonds sont à la mode, milord. Mais je ne vous apprends rien, je suppose. Votre penchant pour le sexe opposé vous a certainement enseigné tout ce qu'il y a à savoir sur le sujet.

— Si ma mémoire est bonne, vous portez le même intérêt que moi aux choses de l'amour.

— Les gens changent. Mais pas vous, apparemment. Avec qui avez-vous passé la soirée, cette fois ? Elle n'a pas rogné sur le parfum, en tout cas.

— Avec qui ? Pour dire la vérité, je ne m'en souviens pas.

Isabella pinça les lèvres. Il n'avait même pas la décence de nier !

— Il est vrai que vous mettez un point d'honneur à oublier les femmes sitôt que vous les avez possédées, répliqua-t-elle d'un ton ironique.

— Pas toujours. Voyez, je suis là ce soir.

— Dois-je me sentir flattée ?

— Sans doute.

Elle serra les dents, ulcérée, et laissa libre cours à sa colère.

— Quelle arrogance ! Suis-je donc censée vous tomber dans les bras et m'offrir à vous sur l'heure ?

— Vous êtes déjà dans mes bras, mon ange. Et je crois qu'il serait malséant de vous donner à moi au sein d'une si brillante assemblée.

— Que vous êtes spirituel ! Pour votre gouverne, sachez que je n'ai pas l'intention de m'offrir à qui que ce soit.

— Vraiment ?

Sans cesser de danser, il inclina la tête pour saluer un invité qui venait d'arriver. Un autre convive, qui dansait près d'eux, lui adressa un signe de connivence. Évidemment, il connaissait tout le monde, et chacun recherchait son amitié, remarqua Isabella avec irritation.

— Vous êtes trop sûr de vous, milord, dit-elle d'une voix sèche. Cela fait trop longtemps que l'on se plie au moindre de vos désirs. Vous en oubliez la retenue la plus élémentaire.

— Parce que vous n'avez pas eu une enfance dorée, peut-être ?

— Si, mais cela ne m'a pas rendue aussi égoïste que vous.

Le parfum qui se dégageait de ses vêtements ne cessait de lui rappeler son inconstance. Elle se refusait à n'être qu'un nom supplémentaire sur la liste de ses conquêtes.

— Vous souhaiteriez que j'y mette les formes, c'est cela? S'enquit-il. Vous voulez être courtisée, choyée, flattée, avant de céder à mes avances ?

— Ce que je désire, vous ne pourrez jamais me le donner, milord.

— Vous ne vous êtes pourtant jamais plainte de ce que je vous offrais, répliqua-t-il. Son ton cassant la fit tressaillir. Elle s'empourpra.

— J'ai ma fierté, Dermott. Réfléchissez. Combien de temps me garderiez-vous auprès de vous si je vous revenais ? Une semaine ? Deux ? Quand vous lasseriez-vous de ce jeu ? Car ce n'est qu'un jeu à vos yeux, et moi, je n'ai plus envie d'y participer.

— C'est donc un mari que vous cherchez? demanda-t-il. Voilà à quoi rime tout cela, cette présentation à la bonne société et votre virginité retrouvée ?

— Ce ne sont pas vos affaires.

— Dites-le-moi !

Toute nonchalance l'avait déserté. Soudain, la perspective de la voir épouser un autre homme lui était insupportable.

— À moins que vous n'envisagiez de demander ma main, mes éventuels projets ne vous regardent pas.

— Ainsi, vous vous êtes mise sur le marché ! fit-il en resserrant les doigts sur son bras.

— Je le répète, milord, cela ne vous concerne pas.

— Je suis capable de vous emmener tout de suite et de vous jeter sur mon cheval. Vous ne pourriez pas m'en empêcher. Personne ne le pourrait !

— Et à quoi cela nous mènerait-il ? S'étonna-t-elle en haussant les sourcils.

Il ne répondit pas.

— Vous voyez bien, reprit-elle. Nous voici de retour à la case départ. Je vous prie donc de cesser de vous conduire en enfant gâté et de me laisser retourner auprès de lady Hertford.

— Très bien.

En quelques mouvements parfaitement maîtrisés, il l'entraîna au bord de la piste de danse, l'amenant directement devant leur hôtesse.

— Ce fut un plaisir, mademoiselle. Je vous souhaite une bonne soirée, déclara-t-il d'une voix suave.

— Je vous remercie, milord, répondit-elle avec une égale politesse.

Dermott se tourna alors vers lady Hertford.

— Cette soirée est une grande réussite, Barbara. Toutes les personnalités en vue sont ici.

— Je suis ravie que vous soyez venu, Dermott. Mlle Leslie vous en est certainement très reconnaissante.

Sur ces entrefaites, le prince de Galles sortit de la salle de jeu.

Quand il aperçut Dermott, il agita la main et s'approcha à grandes enjambées.

— Bathurst ! Je vois que vous avez fait la connaissance de Mlle Leslie.

— Elle m'a accordé une danse, Votre Altesse. J'en suis encore ému de gratitude, répondit Dermott, pince-sans-rire.

— Cela ne m'étonne pas. Mlle Leslie est un véritable joyau, une beauté rare que nous sommes heureux de recevoir. N'est-ce pas, ma chère Barbara ?

— Bien sûr, Votre Altesse, acquiesça lady Hertford. Dermott, pourquoi ne pas vous joindre à nous pour le souper ? Mlle Leslie appréciera certainement votre compagnie.

— Merci. J'accepte avec joie.

Dermott se tourna vers Isabella et lui adressa un sourire plein d'impudence.

— Nous avons encore tout le temps de tenter le sort dans la salle de jeu, reprit gaiement le prince de Galles. Venez, Bathurst. Vous me portez toujours chance.

Avant le souper, Isabella dansa avec tous les jeunes gens qui la réclamaient, et ils étaient légion. Elle accepta de bonne grâce leurs compliments et leur permit de lui rendre visite le lendemain ou les jours suivants. Si elle voulait oublier au plus vite la grossièreté de Dermott, mieux valait s'entourer d'une cour de fervents admirateurs.

Ces hommes qui la flattaient attendaient d'elle bien plus que quinze jours de plaisir.

Enjouée et gracieuse, elle flirta outrageusement, rit aux éclats et s'amusa, désireuse d'effacer de son esprit le souvenir du sourire narquois de Dermott. Après tout, si elle jouait le jeu avec la même insouciance que lui, elle finirait peut-être par s'intéresser aux hommes qui la couvraient d'attentions galantes...

Mais qu'ils soient charmants, excellents danseurs, riches et titrés n'y changeait rien : tous ses cavaliers la laissaient de marbre.

Elle savait néanmoins qu'il n'y avait aucun espoir du côté de Dermott. Et elle avait trop souffert lors de leur rupture pour se risquer de nouveau à tenter l'aventure. Le plus

raisonnable - et il n'y avait pas si longtemps, elle se targuait d'être la personne la plus raisonnable au monde - était de profiter de cette saison londonienne qui, miraculeusement, s'offrait à elle, et de se concentrer sur les distractions qu'on lui proposait.

Évidemment, ce n'était guère aisé, quand ses pensées la ramenaient systématiquement à Dermott. Cependant, elle allait prendre le taureau par les cornes, se griser de musique et de Champagne, s'étourdir de réceptions et de sorties plus amusantes les unes que les autres, qui l'occuperaient du soir au matin. Et, un jour, le comte de Bathurst ne serait plus pour elle qu'un lointain souvenir...

Elle leva les yeux vers le séduisant marquis de Lonsdale et déclara avec entrain :

— Je serai ravie de faire une promenade dans votre phaéton. Disons en début de semaine prochaine? Lundi ?

— Vous me comblez, mademoiselle Leslie !

— Seize heures, cela vous conviendrait-il ?

— Parfait. Je suis le plus heureux des hommes.

— Je vous assure, milord, que tout le plaisir est pour moi, répliqua Isabella en battant des cils.

Bien entendu, Dermott rafla toutes les mises à la table de jeu, ce qui ne fit qu'augmenter le ressentiment d'Isabella. Existait-il un seul domaine dans lequel il n'excellât pas ?

Le prince de Galles avait également eu de la chance, et les deux hommes étaient d'humeur enjouée quand ils escortèrent les dames vers la salle à manger, un peu plus tard.

— Aimez-vous parier, mademoiselle Leslie ? S'enquit Dermott en s'asseyant près d'Isabella.

— Je m'y suis risquée une fois, à ma grande déconvenue.

— Dommage, fit-il, son regard intense posé sur elle. Sans doute faut-il réagir comme après une chute de cheval : le mieux est de se remettre en selle le plus vite possible.

— En l'occurrence, je ne pense pas que le cheval ait acquis de meilleures manières.

— Comment le savoir si vous refusez de le chevaucher?

Troublée par ses mots à double sens, Isabella s'empourpra.

Toutefois, elle se ressaisit et répondit d'un ton froid :

— Certains étalons ne peuvent être dressés. Ils ne se débarrassent jamais de leurs défauts.

— Quels étalons ? demanda le prince de Galles en se tournant vers eux. Avez-vous encore agrandi votre écurie, Bathurst?

— Mlle Leslie et moi parlions par métaphores, Votre Altesse.

— Oh oh ! Vous ne perdez pas de temps, Bathurst, si vous usez déjà de poésie. Eh bien, je vais boire à cela, n'est-ce pas, Barbara? À l'amour et à la poésie !

Et il ne resta plus à Isabella et à Dermott qu'à se joindre à son toast.

Isabella s'efforça d'ignorer Dermott durant le dîner, qui fut servi par une armée de valets zélés. Mais ce n'était guère facile, car son voisin de table s'arrangeait pour intervenir à tout instant. Il indiquait aux domestiques quels mets proposer à Isabella, demandait qu'on lui remplisse son verre chaque fois qu'il était vide et la regardait manger d'un air approbateur, avec une mine de propriétaire satisfait.

Sa main la frôlait de temps à autre et, sous la table, sa cuisse revenait sans cesse se presser contre la sienne. Isabella tentait de s'écarter, mais les convives étaient nombreux et l'espace plutôt réduit autour de la table. De plus, le prince et lady Hertford tournaient fréquemment les yeux vers eux, et la jeune femme n'osait faire une scène le soir de son premier bal - ce que Dermott savait pertinemment.

Lorsque ce supplice s'acheva, il lui prit la main et l'obligea à se lever en même temps que lui.

— Mlle Leslie me prie de la faire danser de nouveau, lança-t-il à la cantonade. Comment refuser?

Et, après s'être poliment excusé auprès du prince, il entraîna Isabella à sa suite vers la piste de danse.

— Vous avez raté votre vocation. Vous auriez dû monter sur les planches ! fit Isabella entre ses dents.

— Vous aussi. Vous auriez incarné l'ingénue boudeuse. Comment voulez-vous dénicher un mari si vous ne vous montrez pas un peu plus avenante ?

— Je ne vois pas pourquoi je serais aimable avec vous. À moins que vous ne désiriez jouer le rôle du futur mari ? Riposta-t-elle, cinglante.

— Je vous en prie, chérie, ce n'était que pure rhétorique.

— Vous n'êtes sûrement pas la personne la mieux placée pour me donner des conseils sur la meilleure façon de concrétiser mes projets matrimoniaux.

— Vous n'avez pas besoin de conseils dans ce domaine, mon ange. Vous y excellez par nature.

— Venant d'un homme de votre réputation, je prends cela comme un compliment.

— Je suis prêt à vous offrir tout autre chose que des compliments.

— Je vous en prie, chéri ! fit-elle, imitant son ton désinvolte. Figurez-vous que je suis lasse des gens superficiels et nombrilistes.

— Vous saviez qui j'étais quand vous m'avez proposé ce marché, lui rappela-t-il avec un calme horripilant. Inutile donc de prendre des mines de reine offensée. Je ne vous avais rien promis.

— Bien sûr. C'était stupide de ma part d'oublier les termes de notre contrat. Pardonnez-moi.

— Maintenant, dites-moi, de quelle façon puis-je vous rendre heureuse ?

Isabella s'arrêta brusquement devant la porte de la salle de bal et tenta de dégager sa main.

— Que les choses soient claires, lord Bathurst : je ne changerai pas d'avis. Vous perdez votre temps et le mien par la même occasion !

Il la considéra avec attention, et le silence retomba. Puis, d'une voix empreinte d'une douceur trompeuse, il demanda :

— En êtes-vous sûre ?

— Certaine.

Il lâcha sa main et s'inclina brièvement, avec la froideur d'un étranger.

— Dans ce cas, inutile de gaspiller notre temps, en effet. Bonsoir, mademoiselle Leslie. Et, sans un regard en arrière, il s'éloigna.

Le comte dansa toute la soirée avec une multitude de cavalières. Il joua de son charme avec son brio habituel, flirta ouvertement et ignora ostensiblement Isabella.

Puis, lorsque les convives commencèrent à prendre congé, il vint lui aussi présenter ses respects à son hôtesse, au bras d'une très jolie brune.

Lady Hertford et son invitée d'honneur s'étaient assises après une mazurka trépidante et savouraient une coupe de Champagne en compagnie d'un groupe d'amis. Épuisées par des heures de danse, les dames s'éventaient, et les hommes se tamponnaient le front à l'aide de leur mouchoir de dentelle.

Quand Dermott s'approcha, la conversation mourut. Lui et sa compagne formaient un couple magnifique. La jolie brune était vêtue d'une robe en tulle d'un rouge magenta très provocant qui flattait sa carnation laiteuse. Elle se cramponnait au bras de Dermott, et tous les hommes présents envièrent ce dernier, sachant qu'il allait passer une nuit de volupté dans les bras de la belle Mme Compton. On disait que celle-ci faisait des merveilles avec sa bouche purpurine...

Arrivé devant le petit groupe, Dermott s'immobilisa et s'inclina en souriant devant lady Hertford.

— Une fois de plus, vous vous êtes surpassée, Barbara. Cette fête était un véritable enchantement.

— Merci, Dermott chéri. C'était si gentil à vous de venir. Vous avez l'art de pimenter n'importe quelle soirée, commenta-t-elle en lui jetant un regard amusé.

— Je ne vis que pour vous distraire, belle marquise, répondit-il, l'œil brillant.

— Oui, moi et quelques autres.

Sans faire de commentaire sur cette dernière remarque, Dermott se tourna vers Isabella.

— Je vous souhaite bien du succès au cours de cette saison, mademoiselle Leslie. Et beaucoup de bonheur.

À cet instant précis, la jolie brune se serra plus étroitement contre lui, aussi Isabella eut-elle énormément de mal à répondre d'un ton poli et mesuré :

— Merci, milord.

— Je suis certain que nous aurons d'autres occasions de nous revoir. Êtes-vous prête, chérie ? ajouta-t-il à l'adresse de sa compagne.

La pulpeuse beauté brune acquiesça d'un doux roucoulement qui fit sourire tous les hommes alentour et amena une moue réprobatrice sur les lèvres des femmes.

Isabella eut l'impression de suffoquer.

Tandis que le couple s'éloignait, lady Blandford renifla avec mépris.

— Mme Compton a bien de la chance, son mari passe presque toutes ses soirées dans les maisons de Half Moon Street, commenta-t-elle d'un ton acide.

— Compton est prêt à laisser à sa femme une entière liberté, puisque cela lui permet de s'introduire dans le cercle du prince, intervint un gentilhomme. Son entreprise en bénéficie largement.

— Elle est un peu trop libérée, même pour une habituée de Carlton House, ajouta une jeune femme. Sa robe n'était pas du tout adaptée à un bal.

— En effet, renchérit une autre. Elle était quasiment nue dans ce chiffon rouge !

— En tout cas, elle a intérêt à en profiter tant qu'il en est encore temps. Ce type de brune se fane rapidement.

— Oh, si l'on en croit la rumeur, Mme Compton en profite largement ! Elle sait délier la bourse de ses amants. J'ai entendu dire que Bathurst lui avait récemment offert un collier de perles grosses comme des œufs de pigeon.

— Ils se connaissent depuis longtemps, non ? S'enquit un baronnet.

— Oui, et ils s'entendent à merveille, répondit une douairière qui, à son âge, ne s'étonnait plus de grand-chose. Lord Bathurst veut rester libre comme l'air, et Mme Compton l'aime surtout pour son argent. Ainsi, tout le monde est satisfait.

Lady Hertford, qui avait remarqué l'embarras manifeste d'Isabella, intervint :

— Il se fait tard. Si nous ne prenons pas un peu de repos, nous ne serons jamais en forme pour le brunch vénitien de Cécilia, demain matin.

Un murmure d'assentiment lui répondit, et lady Hertford se leva avec grâce.

— Pour ma part, je vais me coucher, annonça-t-elle.

Molly, impatiente de connaître les détails de la soirée, attendait le retour d'Isabella dans la chambre de cette dernière.

— Alors ? Vous êtes-vous amusée ? demanda-t-elle, dès qu'Isabella eut franchi le seuil.

— Oui, beaucoup.

Le ton réservé de la jeune femme éveilla les soupçons de Molly.

— Il n'était pas là, n'est-ce pas ?

— Si, dans toute sa splendeur ! répondit Isabella en pinçant les lèvres.

— Et ?

— Il m'a publiquement poursuivie de ses assiduités, jusqu'à ce qu'il comprenne que je ne comptais pas renouer avec lui. Ensuite, il a dansé avec toutes les femmes présentes et a fini par s'éclipser au bras de Mme Compton, qui est très belle et apparemment peu farouche.

— Ainsi, il participera à la saison, murmura Molly, songeuse. Tiendrez-vous le coup, Isabella?

— Oui, je crois, soupira cette dernière en se laissant tomber dans un fauteuil. J'ai accepté de faire une promenade avec lord Lonsdale dans son phaéton, la semaine prochaine, quand mon emploi du temps sera moins chargé. Et de nombreux jeunes gens ont exprimé le désir de venir me rendre visite.

— Je préviendrai Mme Homer que des visiteurs risquent de se présenter, mais je lui interdirai de vous réveiller s'ils débarquent à une heure trop matinale. Vous avez besoin de sommeil.

Mme Homer avait également emménagé à Grosvenor Place pour jouer le rôle de chaperon auprès d'Isabella. Par chance, la gouvernante offrait l'image même de la respectabilité.

— J'ai un brunch prévu à midi, annonça Isabella, tout en ôtant ses chaussures avec soulagement.

— Et vous comptez y aller? Après une si courte nuit?

— Bien sûr, Molly. Je ne veux rien manquer de cette formidable saison.

— Vous avez raison. C'est beaucoup mieux que de courir après quelque chose...

— ... de totalement utopique? Acheva Isabella.

— J'allais dire : de trop compliqué. Dermott est loin d'avoir réglé tous ses problèmes. Même s'il est amoureux, il refoulera ses sentiments. D'ailleurs, toutes celles qui ont essayé de le changer s'y sont cassé les dents.

— Je l'ai bien compris, répondit Isabella. Aussi ai-je décidé de m'amuser en prenant la vie comme elle vient.

— Voilà qui est sage. Désirez-vous une tisane avant de vous coucher?

Isabella se mit à rire.

— Je vais m'endormir dès que ma tête touchera l'oreiller! Mais merci quand même, Molly... Merci du fond du cœur pour tout ce que vous m'avez apporté ajouta-t-elle dans un élan d'affection.

Mais, contre toute attente, Isabella eut bien du mal à s'endormir.

Étendue dans son lit, elle ne pouvait s'empêcher de ressasser mille questions. Où se trouvait Dermott en cet instant ? La superbe Mme Compton était-elle en train de le dorloter? Le faisait-elle rire? Le rendait-elle heureux ?

Comme il était facile d'affirmer qu'il ne représentait plus rien pour elle et qu'elle souhaitait seulement profiter de la saison ! En réalité, elle était loin d'être aussi détachée qu'elle le prétendait. Dermott occupait toutes ses pensées, et son image hantait ses rêves. Serait-elle capable, dans ces conditions, de trouver du plaisir à la compagnie d'autres hommes? Était-ce seulement envisageable ? Ou était-elle à jamais marquée par le sceau de Dermott ?

Rongée par la jalousie, elle se tourna et se retourna longuement dans son lit. Lorsqu'elle finit par s'endormir, épuisée, le soleil s'était déjà levé.

Quand Mme Homer la réveilla, à 11 heures, elle ouvrit ses paupières gonflées et se demanda comment elle trouverait la force de sourire ce jour-là.

CHAPITRE 14

Dermott se réveilla et trouva Emma Compton nichée contre lui.

Il s'insulta mentalement et, après s'être délogé avec précaution, il se glissa hors du lit, dans l'espoir de s'esquiver sans provoquer de scène.

La veille, il avait bu de quoi envoyer deux hommes robustes rouler sous la table. Dans ces conditions, Emma lui avait paru fort appétissante, d'autant plus qu'il voyait en elle l'occasion rêvée de se venger d'Isabella. Mais, à la lueur du jour, il maudissait sa stupidité. Emma remua et, dans un demi-sommeil, tendit le bras à côté d'elle, à la recherche de son amant. Dermott se figea et retint son souffle jusqu'à ce qu'elle se rendorme complètement.

Ensuite, sur la pointe des pieds, il alla ramasser ses habits éparpillés un peu partout dans la chambre. Il les enfila rapidement, puis chercha ses chaussures. Après quelques secondes, il dut se rendre à l'évidence : elles avaient mystérieusement disparu.

Il passa dans le boudoir voisin et scruta la pièce. En vain. Il avait tellement envie de partir qu'il envisagea de rentrer chez lui en chaussettes. Il ne souhaitait pas parler à Emma, ni se remémorer tout ce qu'ils avaient fait au cours de la nuit. Et, surtout, il voulait échapper à la question qu'elle ne manquerait pas de lui poser : «Chéri, quand nous reverrons-nous? » Leurs ébats ardents lui avaient laissé un goût amer dans la bouche. En dépit des talents d'Emma, il n'y avait pris aucun plaisir. Il se sentait blasé jusqu'à l'écœurement, fatigué des femmes et du sexe. A moins qu'il ne soit simplement fatigué d'Emma?

Soudain, il jura à voix basse. Une idée des plus déplaisantes venait de lui traverser l'esprit, une idée qui aurait parfaitement expliqué son malaise... Mais il la chassa rapidement.

Par mégarde, il donna un coup de pied dans une bouteille qui tramait par terre. Le bruit réveilla Emma, qui s'étira comme une chatte et chercha aussitôt à le ramener dans son lit. Il lui fallut déployer des trésors de diplomatie pour échapper à ses bras quémandeurs, et il dut accepter de lui offrir une broche en diamant qu'elle avait récemment remarquée dans la vitrine d'un joaillier. Mais il lui aurait acheté la boutique entière pour réussir à s'en aller. Enfin, il découvrit ses chaussures sous la robe en tulle magenta abandonnée par terre et, tout en promettant à la sulfureuse Mme Compton qu'il reviendrait sous peu, il s'enfuit de la chambre.

Lorsqu'il se retrouva sur le trottoir, il poussa un long soupir. Il se sentait aussi soulagé qu'un homme qui vient tout juste de sortir de prison.

Habillée et coiffée, Isabella se tenait sur le seuil du salon et considérait avec stupeur les dizaines de bouquets qui s'entassaient dans la pièce.

— On a commencé à en livrer vers 8 heures du matin, déclara Mme Homer. Je crois qu'il va falloir en mettre dans les autres salles de réception, car chaque fois qu'on sonne à la porte, il en arrive un nouveau. Vous êtes la débutante de l'année, Izzy chérie ! Quant aux billets doux, j'en ai compté vingt-deux.

— Mon Dieu...

Isabella était un peu désemparée. Certes, elle était flattée de faire l'objet d'un tel engouement, mais maintenant, comment allait-elle décourager tous ses admirateurs sans les offenser ? Car, à dire vrai, aucun d'eux ne l'attirait.

Soudain, à la vue de toutes ces fleurs, elle eut envie de prendre ses jambes à son cou.

Mais, bien sûr, il n'en était pas question.

Molly s'était donné tant de mal pour elle ! Et puis, il y avait Dermott, qui avait honteusement flirté avec toutes les dames invitées chez la marquise de Hertford. Isabella avait passé une nuit blanche à l'imaginer dans les bras de la voluptueuse Mme Compton. Maudit soit-il !

Les poings serrés, elle redressa les épaules. Elle était prête à affronter la journée qui s'annonçait. Dermott en serait témoin, elle s'amuserait autant que lui.

Gardant cette pensée en tête, elle mit un point d'honneur à lire chaque message qui lui était adressé et à mémoriser les noms de tous ses soupirants. Si jamais elle croisait l'un d'eux au brunch vénitien, il faudrait qu'elle le remercie comme il se devait.

Le comte de Bathurst ne se montra pas au brunch organisé chez Cécilia Holland. Isabella essaya de se convaincre que cela valait mieux, mais elle ne put s'empêcher de scruter la foule des invités, dans l'espoir inavoué de reconnaître sa haute silhouette.

En apparence, elle s'acquitta parfaitement de son rôle de jeune débutante spirituelle et gracieuse. Finalement, elle se débrouillait plutôt bien dans le beau monde, songea-t-elle. Sans doute était-ce grâce à son grand-père, qui l'avait toujours traitée comme une princesse.

Cette réunion mondaine n'avait d'ailleurs rien d'une épreuve. Isabella s'entretint avec des gens charmants, dont elle écouta les compliments sans se tortiller ni rougir, comme le faisaient si souvent les jeunes filles mal dégrossies. Son éducation hors normes lui permettait de discuter chiffons avec les dames et commerce avec les hommes avec une égale aisance. Comme elle possédait une vaste culture générale, elle était en mesure de saisir les allusions érudites des personnes de qualité et de les divertir avec humour, sans jamais tomber dans la méchanceté.

— Cette jeune femme est absolument adorable, dit la duchesse de Kendale à lady Hertford, alors que toutes deux étaient assises dans une petite alcôve emplies de fleurs.

— N'est-ce pas ? Acquiesça Barbara en souriant. Et elle est très amoureuse de lord Bathurst.

La duchesse haussa les sourcils et commenta :

— Cela ne la mènera nulle part.

— Je n'en suis pas si sûre. Il n'a cessé de lui tourner autour, hier soir. Mais elle lui a tenu la dragée haute et a fini par l'éconduire, ce qui ne manque pas de piquant quand on songe que lord Bathurst est d'ordinaire poursuivi par tout ce qui porte jupon.

— Veut-elle l'obliger à se traîner à ses pieds? Ce serait assez malin de sa part, j'en conviens.

— Apparemment, ils sont brouillés. Mais pas depuis longtemps. J'ai cru comprendre qu'ils avaient partagé des liens assez... forts.

— Ainsi, Mlle Leslie n'est pas un modèle de vertu?

— Non, mais une très riche héritière.

— Je vois, fit la duchesse. Elle ne recherche donc pas un parti avantageux et peut se permettre de faire languir lord Bathurst.

— Ou peut-être a-t-elle simplement un tempérament aussi fier que le sien ?

— Quoi qu'il en soit, je vais observer cette parade nuptiale avec le plus vif intérêt. Lady Hertford secoua la tête.

— Avec lord Bathurst, il ne s'agira certainement pas d'une parade nuptiale! Enfin, j'avoue rire sous cape en pensant que, pour la première fois de sa vie, il est tombé sur une jeune femme qui refuse de succomber à son charme.

— Il était temps, vous ne trouvez pas? Dire qu'il n'a jamais essuyé d'échec ! Ce n'est qu'un juste retour des choses.

— Isabella finira peut-être par épouser un de ses nombreux admirateurs. Si amoureuse soit-elle, elle n'en a pas moins du bon sens.

— Dans ce cas, elle ne devrait pas perdre son temps avec lord Bathurst.

D'un mouvement sec du poignet, Barbara ouvrit son éventail.

— Je suppose que vous avez raison. Ce gredin ne changera pas, murmura-t-elle.

— Les hommes de son acabit s'amendent rarement, en effet.

— Voyons, Clarissa, un peu de lucidité : ils ne s'amendent jamais ! rétorqua Barbara Hertford avec conviction.

Caroline Leslie, ses joues charnues tremblant sous l'effet de la colère, reposa le journal qu'elle était en train de lire.

— Maman, c'est odieux ! S'exclama-t-elle. Son nom est dans chaque paragraphe de la rubrique mondaine ! Je trouve cela proprement insupportable !

Abigail Leslie, assise à la table du petit déjeuner en compagnie de ses filles, leva les yeux d'une autre gazette. Deux taches rouges marbraient ses joues.

— Apparemment, Isabella a réussi à se montrer à son avantage, marmonna-t-elle, les lèvres pincées.

— Mais, maman, songez un peu ! Le prince de Galles ! C'est incroyable ! Cette petite garce fait partie des intimes du prince de Galles !

— Mesurez vos propos, ma fille. Une dame de qualité ne s'exprime pas en ces termes.

— Une dame de qualité ! Comme si on nous considérait ainsi ! Répliqua Amélia avec amertume. Seuls les arrivistes ou les nouveaux riches nous invitent, jamais les comtes, ni les marquis, ni même les vulgaires baronnets ! Et cette gourgandine, ajouta-t-elle avec haine, non contente d'être conviée chez la maîtresse du prince de Galles, se retrouve carrément l'invitée d'honneur de la soirée ! Maman, il faut que papa réagisse ! Sur ces paroles véhémentes, Amélia avala un cake aux raisins, le quatrième depuis qu'elle avait pris place à table.

— Vous savez très bien que votre père a eu des mots avec le comte de Bathurst au sujet de votre cousine. Vous ne voudriez tout de même pas qu'il se fasse tuer en duel ? protesta Abigail.

Les deux sœurs gardèrent le silence durant quelques secondes, puis Caroline répondit d'un ton peu convaincu :

— Non, bien sûr...

— Pourquoi lord Bathurst se permet-il de se mêler de nos affaires ? S'enquit Amélia d'un ton hargneux. Papa n'avait qu'à l'envoyer au diable !

— Le comte n'oserait quand même pas lui tirer dessus, renchérit Caroline, une note d'espoir dans la voix.

— Je pense que votre père ne se risquera pas à tenter l'expérience.

— Nous ne trouverons jamais de mari ! Gémit Amélia. La saison prochaine, nous serons déjà devenues de vieilles filles. Oh, c'est injuste ! Injuste !

— Et si Isabella tombait malencontreusement dans un escalier ? Suggéra soudain Caroline. C'en serait fini pour elle des bals et des réceptions, où elle se pavane exprès pour nous faire enrager !

Caroline avait poussé sa gouvernante dans l'escalier des années plus tôt, et la malheureuse, craignant pour sa vie, avait préféré quitter la maison sur-le-champ.

— Avez-vous perdu la tête ? s'écria sa mère. Vous ne seriez plus reçue nulle part si vous commettiez un tel forfait ! Il avait déjà fallu déboursier une grosse somme pour faire taire la gouvernante, et si un accident du même style arrivait à Isabella, les mauvaises langues s'en donneraient à cœur joie.

Amélia lança un regard rusé à sa sœur.

— Pourtant, ce serait un bon moyen de se débarrasser d'elle, dit-elle.

— Assez ! fit Abigail. Je vous interdis d'évoquer de telles horreurs !

Mais elle n'avait jamais eu de réelle autorité sur ses filles, et Caroline reprit, une lueur mauvaise dans le regard :

— Nous pourrions l'empoisonner. C'est ce qui arrive à l'héroïne dans Lady Blair.

— Oui, mais si ma mémoire est bonne, le héros la tire d'affaire, objecta sa sœur. Et si l'on en croit les gazettes, cette petite grue d'Isabella a toute une cour d'admirateurs qui s'empresseraient de voler à son secours.

Abigail leva les yeux au ciel.

— Je ne sais pas où vous allez chercher des idées pareilles! S'exclama-t-elle. Vous n'empoisonnez personne. Est-ce clair?

— Nous nous ennuyons à mourir dans des soirées sans intérêt, alors qu'Isabella danse avec le prince et se fait courtiser par des ducs et des marquis ! Se lamenta Caroline, avant d'engloutir un muffin d'une seule bouchée. Nous finirons vieilles filles, c'est sûr !

— Et nous serons obligées de vivre chez maman et papa jusqu'à la fin de nos jours, renchérit Amélia avec un gros soupir, la bouche pleine de jambon au miel. Après le petit déjeuner, poussée par l'instinct maternel et par la peur du ridicule à la perspective de se retrouver avec deux filles célibataires, Abigail alla frapper à la porte du bureau de son mari.

— J'imagine que vous n'avez pas lu la chronique mondaine ? Lança-t-elle d'un ton agressif, en pénétrant dans la pièce.

Herbert leva le nez de ses dossiers.

— Non, évidemment. Pourquoi diable lirais-je ces niaiseries ?

— Pour voir si vos filles figurent parmi la liste des personnalités en vue, par exemple.

— Ah ! Ce n'est pas demain la veille !

Herbert ne nourrissait aucune illusion sur ses filles. Il savait pertinemment que si elles se mariaient un jour, ce serait uniquement grâce à la dot généreuse qu'il leur donnerait. Abigail s'assit près du bureau et laissa tomber sa bombe.

— Si vous aviez eu cette curiosité, vous auriez constaté qu'Isabella est devenue la coqueluche de la haute société.

— Que voulez-vous dire ?

— Lady Hertford a donné un bal en son honneur hier soir, ce qui signifie que notre nièce est la protégée du prince de Galles. Amélia et Caroline sont furieuses et humiliées.

— Ne me regardez pas comme ça ! protesta Herbert. Croyez-vous que je puisse leur obtenir une invitation chez la marquise de Hertford ? Autant essayer de décrocher la lune!

Tout le monde à Londres savait que le comte de Bathurst était très proche du prince de Galles. C'était donc à Dermott Ramsay qu'Isabella devait d'avoir fait ses débuts dans le monde.

Les frêles épaules d'Abigail frémirent de rage.

— Il faut réagir, Herbert ! Dois-je vous rappeler le rôle prépondérant qu'a joué mon père quand vous avez démarré votre activité ? Vous n'étiez alors qu'un petit banquier sans envergure, et sans lui...

— Non, vous n'avez pas besoin de me le rappeler, grommela son mari. Vous me le répétez chaque fois que vous êtes contrariée, et ce depuis vingt ans ! Mais vous n'étiez pas présente quand Bathurst m'a adressé ces menaces. Il était très sérieux, je vous prie de le croire.

— Néanmoins, il vous faut comprendre que nos filles souhaitent rencontrer des gens de qualité, et non des fils de commerçants.

Abigail condescendit à sourire et ajouta :

— Il y a sûrement une solution. Nos filles méritent de fréquenter les meilleurs cercles.

Quant à lord Bathurst, l'intérêt qu'il témoigne à Isabella est très certainement passager.

Tout le monde sait qu'il ne reste jamais longtemps avec la même femme.

— J'espère que vous avez raison. Je ne tiens pas à le contrarier.

— Vous devez vous renseigner et découvrir à quelles soirées il compte assister, afin de les éviter. Il ne pourra être présent à tous les événements mondains de la saison ! Nos filles sont bien dotées, ce qui nous permet de viser haut. Pour ma part, je serais assez contente d'ajouter un ou deux quartiers de noblesse au nom de la famille.

— Vous êtes exigeante, Abigail...

— C'est tout à fait possible, insista sa femme. Chaque soir, il y a une dizaine de bals en ville !

— Très bien, je verrai ce que je peux faire, répondit Herbert, résigné.

Par l'un de ces hasards étonnants qui surviennent de temps en temps, le marquis de Lonsdale se présenta à la banque de Herbert Leslie le lendemain.

Le jeune marquis avait apparemment essuyé de lourdes pertes la veille, au White's Club, et il avait besoin de fonds pour honorer ses dettes de jeu. Or le marquis avait déjà beaucoup emprunté à Herbert, qui se proposa tout naturellement de sauter sur l'occasion.

Il s'apprêtait à lui demander une petite faveur pour ses filles quand Lonsdale s'enquit :

— L'adorable Isabella Leslie ferait-elle partie de votre famille? Elle est en train de séduire tout le monde, vous savez.

Herbert mesura tout de suite l'immense opportunité qui s'offrait à lui. Au diable les invitations pour Caroline et Amélia! Depuis la mort du vieux George, les Leslie cherchaient le moyen de spolier Isabella de son héritage. Et voilà que, comme par magie, Lonsdale se présentait à la banque et lui parlait de la jeune femme, le regard éperdu d'admiration !

— Bien sûr. Isabella est ma nièce, confirma-t-il.

— J'ai entendu dire qu'elle disposait également d'une grosse fortune...

Personne n'ignorait que le marquis de Lonsdale, après avoir dilapidé en cinq ans la totalité de son patrimoine, était déterminé à faire un mariage avantageux, afin de renflouer ses caisses.

— Elle a accepté de venir se promener dans mon phaéton la semaine prochaine, annonça-t-il.

— Vraiment ?

Déconcerté par le ton doux du banquier, le marquis croisa le regard de son interlocuteur.

— Mais oui, acquiesça-t-il.

— Quel est le montant de vos créances chez moi, milord?

Le marquis de Lonsdale se redressa et haussa les épaules, l'air hautain.

— Comment le saurais-je? Je ne suis pas comptable.

— Eh bien, je vais vous le dire : vous me devez exactement cinquante mille livres.

Le marquis hocha la tête et conclut :

— Et, en échange de cette somme, vous aimeriez que je vous rende un service, c'est cela ?

— Seriez-vous prêt à épouser ma nièce ?

Lonsdale se mit à rire.

— Ainsi qu'une bonne centaine d'autres gentilshommes ! La concurrence est rude. Sauriez-vous par hasard comment je pourrais accomplir une telle prouesse ?

— Peut-être bien. En contrepartie, je vous demanderai de me rembourser mes cinquante mille livres et de m'abandonner l'entière gestion des affaires de ma nièce.

— Et vous aurez toute latitude pour devenir millionnaire sur mon dos ! Protesta le marquis, indigné.

Les femmes mariées n'avaient que peu de droits sur leurs biens. Le marquis, bien que séduit par la beauté d'Isabella, ne l'était pas moins par sa fortune.

— Voyons, il y a bien assez d'argent pour satisfaire tout le monde, répondit Herbert d'un ton conciliant. Ai-je besoin de vous rappeler que vous êtes au bord de la catastrophe financière ? Si vous disposiez d'un pourcentage raisonnable de la fortune d'Isabella, vous seriez tiré d'affaire. Vos domaines partent à vau-l'eau, vos propriétés tombent en ruine... Bref, vous ne constituez pas un très beau parti, lord Lonsdale.

Le marquis se renfroigna et garda le silence pendant quelques secondes, avant de demander :

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous l'emmeniez en promenade dans votre phaéton, comme prévu.

— Et?

— Vous pourriez par exemple l'inviter dans votre garçonnière de Chelsea et faire en sorte de compromettre sa réputation. Nous nous arrangerons pour que la scène ait des témoins et qu'un pasteur à notre solde soit également sur place, prêt à remplir son rôle. Herbert s'exprimait sans détour. Cette fois, il était bien décidé à ne rien laisser au hasard. Il veillerait à ce qu'Isabella ne puisse s'échapper. Elle épouserait le marquis, qu'elle le veuille ou non. Bathurst hésiterait sans doute à s'en prendre à un noble et, de toute façon, Lonsdale était connu pour son habileté au pistolet.

— C'est tentant, en effet... murmura le marquis en détournant les yeux pour contempler distraitement la vue par la fenêtre.

— Vous seriez définitivement à l'abri du besoin.

Lord Lonsdale reporta toute son attention sur Herbert Leslie.

— Je pourrais emmener Isabella en Europe, pour notre lune de miel, suggéra-t-il en souriant.

— Et ne rentrer que quand le scandale se sera apaisé, ajouta Herbert.

— Ou quand elle attendra un enfant. Ce serait une garantie supplémentaire.

— Très judicieux !

Le marquis se leva brusquement.

— Vos avocats devront se charger des divers contrats au plus vite, annonça-t-il. La promenade en phaéton est prévue pour lundi prochain.

— Je vous adresserai ces documents à votre domicile dès que possible.

— Envoyez-les plutôt à Jackson Hewlett. Je vais aller le trouver de ce pas et lui expliquer de quoi il retourne.

— Dans les grandes lignes seulement, précisa Herbert. Notre entente au sujet d'Isabella doit demeurer secrète.

— Bien entendu.

— Bon. Je veillerai à ce que vos dettes au White's Club soient payées au plus vite.

— Quant à moi, je veillerai à ce que Mlle Leslie ne regrette pas sa promenade, conclut Lonsdale. Vous pouvez compter sur moi.

CHAPITRE 15

Dermott se trouvait chez Hélène Kristos, une jeune veuve qui vivait à Chelsea avec son fils. Ils étaient à la fois amis et amants, ce qui arrivait souvent quand Dermott entretenait une relation régulière avec une dame. Il appréciait tout particulièrement Hélène et, après avoir quitté Emma Compton, il était venu frapper à sa porte. Dès qu'elle lui avait ouvert, il avait solennellement déclaré que, cette fois, il renonçait définitivement aux femmes. Hélène s'était contentée de sourire.

— Entrez, Dermott. Vous avez l'air épuisé.

Elle lui prépara un solide petit déjeuner et, tandis qu'il se restaurait, elle l'écouta lui raconter la rebuffade que lui avait infligée Isabella, ainsi que la nuit décevante qu'il avait passée en compagnie de la belle Emma Compton.

Hélène compatit gentiment à ses malheurs, et lorsque son fils de deux ans se réveilla, Dermott joua avec l'enfant, oubliant momentanément ses déboires. Il adorait Tommy, qui lui rappelait son propre fils disparu, ainsi que les temps heureux aujourd'hui révolus. D'ailleurs, il s'était toujours senti bien chez Hélène et, durant les jours qui suivirent, il s'abandonna à ce confort domestique très reposant.

Le matin, il allait faire le marché avec Hélène et, l'après-midi, il l'accompagnait au parc avec Tommy. Il aidait également la jeune femme, qui était comédienne, à répéter son rôle dans la pièce qu'elle devait bientôt jouer à Covent Garden. Cependant, il ne lui fit pas l'amour. Bien qu'elle fût intriguée par son humeur morose, Hélène ne lui posa aucune question. Elle devinait que, même s'il refusait de l'admettre, il avait été profondément ulcéré par l'attitude de cette Isabella lors de la soirée dansante à Hertford House.

D'ordinaire, Dermott vidait toujours au moins une bouteille de vin le soir. Cette fois, il demeura sobre et s'adonna à la lecture, passe-temps si inhabituel chez lui que la curiosité d'Hélène en fut franchement piquée.

Qui était donc cette Isabella Leslie qu'il avait jugé bon d'inviter à Richmond ? Et par quel tour de magie avait-elle métamorphosé Dermott au point de lui faire perdre ses habitudes les plus profondément ancrées ?

Pendant ce temps, Isabella continuait à mener une vie trépidante. Elle allait d'une réception à l'autre, s'endormait épuisée après avoir dansé toute la nuit, rêvait invariablement de Dermott et se réveillait frustrée, seule dans son lit.

Ses soupirants, en dépit de leurs mots tendres, de leurs louanges et des fleurs dont ils la submergeaient, lui paraissaient tous totalement insipides.

À la fin de la semaine, elle se surprit à regretter d'avoir accepté de se plonger dans ce tralala superficiel. Si elle n'avait pas craint de décevoir Molly, elle y aurait certainement mis un terme sans plus attendre. Mais son amie, par procuration, vivait enfin dans un monde que, jusqu'ici, elle n'avait fait qu'apercevoir. Isabella ne se sentait pas le cœur de la priver d'un tel plaisir.

Ce matin-là, elle but un café très fort, dans l'espoir de retrouver son énergie et son enthousiasme. En effet, une rude journée l'attendait : elle devait tout d'abord se rendre à un brunch, avant d'assister dans l'après-midi à un concert donné par des artistes italiens chez la duchesse de Kendale.

En fin d'après-midi, Dermott fit son entrée dans le salon de musique de la duchesse. Toutes les têtes se tournèrent vers lui, et un murmure général parcourut l'assemblée. Même la soprano, qui était en train d'exécuter un brillant solo, marqua une pause infinitésimale au beau milieu d'un contre-ut, si bien que les quelques personnes qui n'avaient pas encore remarqué le comte regardèrent à leur tour vers la porte.

Dermott demeura en retrait, juste devant une tapisserie représentant Danaé séduite par Zeus, décor que plus d'un invité considéra comme idéal pour ce libertin. Isabella, quant à elle, jugea cette coïncidence peu heureuse. Elle n'avait pas besoin qu'on lui rappelle les frasques de Dermott ! Mais, en même temps, une émotion timide naquit en elle à l'idée que, peut-être, il était venu pour elle.

Aussitôt, elle repoussa cette pensée. Dermott Ramsay ne s'intéressait qu'aux plaisirs éphémères qu'elle pouvait lui procurer. Il était incapable d'aimer. Avec effort, elle reporta son attention sur les chanteurs, qui se tenaient sur une petite estrade ornée d'énormes bouquets de lys blancs.

Dermott avait repéré Isabella dès son arrivée. Même dans une salle pleine de monde, on ne pouvait manquer de remarquer l'or étincelant de sa chevelure. L'espace d'un instant, il hésita. Devait-il rebrousser chemin ?

Il ne savait même pas pourquoi il était venu et n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire. Se contenterait-il de la contempler de loin, tels ces damoiseaux béats devant l'élue de leur cœur ? Le repousserait-elle, s'il tentait de l'approcher ? Seigneur ! Il y avait à présent presque une semaine qu'il n'avait pas bu une goutte d'alcool, mais en cet instant, il aurait donné cher pour un cognac.

Il parcourut du regard la salle somptueusement décorée, où se pressaient des dames vêtues de robes multicolores et les quelques hommes venus les escorter, et aperçut enfin le bar. Mais il n'eut pas le temps de succomber à la tentation, car l'aria prit fin et, la seconde suivante, une cohorte de femmes, Emma Compton en tête, se précipita vers lui pour l'accueillir.

Emma glissa son bras sous le sien et lui susurra à l'oreille :

— Je mourais d'ennui jusqu'à votre arrivée, chéri. Vous m'avez manqué.

— Vous nous avez manqué à toutes, corrigea la comtesse de Goodman, qui se tenait tout près et lui adressait un sourire aguicheur. Vous nous avez négligées ces derniers temps, vilain égoïste !

Une jeune marquise, dont le mari était trop vieux pour s'intéresser à autre chose qu'à son argent, le héla :

— Joignez-vous à nous, Dermott ! Vous savez, ma sœur et moi nous rappelons encore ces vacances à Larchly... Elles nous ont laissé des souvenirs impérissables.

Ladite sœur, d'un ton plein de sous-entendus, renchérit :

— C'était si drôle de pêcher avec vous ! Venez, nous sommes assises au premier rang... Sur ces mots, elle lui prit la main et la serra doucement. Dermott toussota.

— Pardonnez-moi, mesdames, mais je dois aller saluer Mariana. Je ne l'ai pas revue depuis mon dernier séjour à Milan. Sa voix est toujours aussi ensorcelante.

Il récupéra sa main et, habilement, se dégagea de l'étreinte d'Emma Compton. Puis, un sourire poli aux lèvres, il fit une petite courbette et s'éloigna, laissant ces dames fort déconfites.

Isabella s'était efforcée d'ignorer la ruée de ces poulettes émoustillées en direction du coq. Elle s'était résolument tournée vers sa voisine et s'était mise à discuter du programme musical. Toutefois, elle n'avait pu s'empêcher de remarquer les airs alanguis de Mme Compton et les expressions d'adoration sur les visages des autres femmes.

Son cœur tambourinait violemment dans sa poitrine. Elle était furieuse contre elle-même. Comment oublier sa colère et son chagrin, si elle ne parvenait même pas à se retrouver dans la même pièce que lui sans être bouleversée ?

Quand, l'instant d'après, Dermott rejoignit la très belle soprano italienne, qui l'enlaça avec une affection manifeste, Isabella serra les poings. Apparemment, faire l'amour à tout ce que le pays comptait d'Anglaises ne lui avait pas suffi. Il avait également exporté ses talents sur le continent !

C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Elle se leva brusquement, s'excusa auprès de ses voisines, puis quitta le salon de musique et fila vers la porte d'entrée.

Dans la rue, son cocher l'attendait, au sixième rang dans la file des voitures alignées devant la demeure de la duchesse.

Le soleil brillait, des senteurs printanières flottaient dans l'air, et tout aurait été parfait... n'eût été Dermott, cet arrogant et insensible libertin !

Ses talons claquèrent sur le trottoir tandis qu'elle s'approchait rapidement de l'attelage.

— Vous partez déjà, mademoiselle ? S'étonna le laquais en lui ouvrant la porte du landau.

— Oui, Sam. Je suis fatiguée et j'ai envie de rentrer.

Le domestique attendit qu'elle se soit assise dans la voiture découverte pour transmettre ses instructions au cocher. Puis il grimpa sur le banc arrière, et les chevaux partirent au petit trot.

À cet instant, Dermott sortit de la maison.

— Plus vite, cocher! ordonna Isabella.

Dermott sauta d'un bond les quatre marches du perron et se mit à courir dans leur direction.

— Dépêchez-vous ! Insista-t-elle en s'obligeant à regarder droit devant elle.

Quelques secondes plus tard, Dermott bondit sur le marchepied du landau et se laissa tomber sur la banquette, à côté d'elle.

Estimant apparemment que cette façon cavalière de monter en voiture ne méritait aucun commentaire, il s'enquit d'un ton nonchalant :

— Vous n'aimez donc pas la voix de Mariana ?

— Descendez ! ordonna Isabella.

— Il n'en est pas question.

— Alors, mes domestiques se chargeront de vous jeter à terre.

Dermott lança un coup d'œil ironique au jeune laquais, puis au vieux cocher dont les épaules se voûtaient sous sa livrée.

— Pas ceux-ci, en tout cas, dit-il simplement.

Il s'installa plus confortablement sur la banquette, puis reprit :

— Bien. Dites-moi, qu'avez-vous fait ces derniers temps ?

— Je me suis employée à vous oublier.

— Quel dommage ! Moi, au contraire, je me souviens de notre amitié avec le plus vif plaisir.

— Parce que vos amitiés, comme vous les appelez, sont régies selon vos seuls critères d'intérêt.

— Je pourrai me montrer plus conciliant, si vous le souhaitez.

— Je ne souhaite rien du tout, milord.

— Vraiment ? Peut-être parviendrai-je à vous faire changer d'avis... ajouta-t-il, l'œil malicieux.

— Je vois. Vous êtes déjà fatigué de cette pauvre Mme Compton, c'est cela?

— Et vous ? Vous êtes-vous bien amusée avec vos admirateurs? Riposta-t-il du tac au tac.

— Vous sembliez très bien connaître cette diva qui se produisait chez la duchesse.

— J'ai entendu dire que Lonsdale s'apprêtait à vous demander en mariage.

— Dans ce cas, vous en savez plus que moi ! Je n'ai pas vu lord Lonsdale depuis des jours.

— Sans doute parce qu'il est en train de répéter sa déclaration, pour que le moment soit parfait quand il vous suppliera de lui accorder votre main et votre fortune.

— Alors que vous, vous avez de l'argent à ne plus savoir qu'en faire. C'est ce que vous entendez par cette allusion peu subtile?

— Ce que j'aime en vous n'a pas de prix, mademoiselle Leslie, murmura-t-il d'une voix caressante.

— Et n'est pas disponible pour vous !

— C'est ce que nous verrons.

— C'est tout vu. Et je vous prie de bien vouloir me laisser tranquille.

— Vous importunerais-je ?

— Pas du tout, j'ai simplement beaucoup à faire.

Sur ce, elle se pencha et lança au cocher :

— John, à Bond Street, s'il vous plaît.

Elle n'allait certainement pas rentrer si Dermott s'obstinait à la suivre. Mieux valait se cantonner aux endroits publics.

— Vous avez l'intention de faire des courses? Une distraction toute féminine, commenta Dermott.

— Les vôtres se situent dans un tout autre domaine, n'est-ce pas ?

— Bah, il me semble que certaines dames expérimentent bien des plaisirs lors des séances d'essayage...

Se rappelant les illustrations du livre de Molly, Isabella rougit.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler, mentit-elle.

— Dans ce cas, je peux vous le montrer de façon très explicite...

— Non, merci !

— Bon. Je vais néanmoins vous tenir compagnie, au cas où vous vous raviseriez.

— Ne vous faites pas d'illusions. Tout est fini entre nous.

Sa voix chevrotait à la fin de sa phrase, car Dermott croisa les jambes, attirant son attention sur son désir manifeste.

Une vague de chaleur monta aussitôt en elle, lui embrasant le ventre, faisant durcir les pointes de ses seins. Elle serra les poings, décidée à lutter de toutes ses forces contre le tourbillon sensuel qui l'assailait.

Quelques minutes plus tard, le landau s'arrêta dans Bond Street.

Ignorant les protestations d'Isabella, Dermott l'aida à descendre du véhicule. Le contact tiède de sa main ajouta encore à son trouble, et Dermott, habitué à jouer avec les émotions des femmes, s'en rendit compte. Il la prit fermement par le bras et l'entraîna dans la rue, où se pressait une foule animée.

De désespoir, Isabella entra dans le premier magasin devant lequel ils passèrent. Il fallait absolument qu'elle mette une distance raisonnable entre leurs deux corps, qu'elle rompe cette étreinte qui lui rappelait tant de souvenirs brûlants. Puis, à son grand dépit, elle s'aperçut qu'elle venait de pénétrer dans une boutique de lingerie fine. Dans les vitrines et sur des mannequins d'osier étaient disposés chemises, pantalons en dentelle, nuisettes et dessous de soie.

— Puis-je vous aider? Proposa un jeune vendeur aussi séduisant que viril, en s'approchant d'elle.

Isabella s'empourpra.

— Je... hum... Pour l'instant, je jette juste un coup d'œil, bredouilla-t-elle.
Rapidement, elle inspecta la boutique. N'y avait-il donc aucune vendeuse? Non, apparemment.

Comme elle pivotait en direction de la porte d'entrée, les doigts de Dermott se resserrèrent sur son bras.

— Montrez-nous quelques culottes en dentelle, dit-il avec autorité au vendeur.

Puis, avec un sourire complice à l'adresse d'Isabella, il ajouta :

— La dentelle blanche vous va à ravir.

La jeune femme faillit hurler de colère. Elle ne se retint qu'au prix d'un effort surhumain.

— Une autre fois, peut-être ? répliqua-t-elle froidement.

— Voyons, chérie, pourquoi remettre à demain ce qui est agréable ? Il faut profiter de l'instant présent.

— Mais, chéri, ma tante nous attend à 17 heures pour le thé, rétorqua-t-elle, sarcastique.
Dermott ne se démonta pas pour autant.

— Vous savez bien qu'elle m'adore. Elle ne me tiendra pas rigueur de ce retard.

Sur ces mots, il se tourna vers le vendeur, qui avait déjà sélectionné plusieurs sous-vêtements.

— Celle-ci, dit Dermott en désignant une nuisette en soie et dentelle blanches. Et la rose également.

Sans se soucier de la fureur d'Isabella, il saisit les deux articles et entraîna sans hésiter la jeune femme vers une rangée de cabines d'essayage fermées par des tentures de velours. Visiblement, ce n'était pas la première fois qu'il mettait les pieds dans ce magasin.

Il poussa Isabella dans une alcôve, puis tira le rideau sur eux.

— Comment osez-vous ? s'écria-t-elle d'une voix sourde mais vibrante de colère.

D'un geste brusque, elle dégagea son bras. Dermott ne se départit pourtant pas de son sourire et s'assit tranquillement sur la chaise placée contre le mur.

Comme elle ébauchait un mouvement vers la sortie, il secoua la tête.

— N'y songez même pas. Vous ne réussiriez pas à atteindre la rue.

— Le vendeur serait-il votre complice ?

— Disons qu'il sait où est son intérêt.

Il haussa les épaules et ajouta :

— Essayez donc ces charmants froufrous, je suis sûr qu'ils mettront votre beauté en valeur.

— Avez-vous perdu l'esprit ? Je ne suis pas d'humeur à entrer dans votre petit jeu obscène !

— Vraiment ? Et qu'avez-vous donc envie de faire ? Honnêtement ?

Cette question, directe et dérangeante, désarçonna Isabella. Elle respira profondément.

— Vous n'avez qu'à claquer des doigts et je suis censée obéir, c'est cela ?

— Je crois que nous voulons tous les deux la même chose, Isabella.

Renversé contre le dossier de son siège, il ne faisait rien pour cacher son érection. Isabella se demanda s'il pouvait percevoir les frissons qui la parcouraient.

— Qu'avez-vous en tête? lança-t-elle. Une rapide étreinte de cinq minutes, et puis vous vous en irez?

— Je doute que vous vous contentiez de cinq minutes. Dans mon souvenir, vous en vouliez encore... encore... et encore.

— Et vous êtes tout disposé à me rendre ce service ?

— Je serai toujours disponible pour vous, ma belle.

— Corps et âme ?

Il eut un sourire entendu et répliqua :

— Je suis malheureusement trop égoïste pour cela.

— Et ensuite? Que se passera-t-il exactement?

— Que voulez-vous dire ? Exigez-vous un contrat en bonne et due forme ? Voyons, Isabella, nous avons tous les deux envie l'un de l'autre. Je ne comprends pas vos hésitations.

— Et moi, je ne comprends pas qu'un homme de votre finesse se montre si brutal dans l'expression de son désir.

— Pardonnez-moi. Quand je suis avec vous, je perds tout sens de la mesure.

— Seriez-vous capable de me faire la cour dans les règles ?

Il se redressa, l'air soudain grave.

— Si je ne vous désirais pas autant, je pourrais vous dire tout ce que vous souhaitez entendre, répondit-il d'une voix bourrue.

— Et si je ne vous désirais pas autant, je me ficherais totalement des mots que vous pourriez prononcer.

Dermott soupira.

— Désolé, mais vous me prenez au dépourvu. Rien ne me vient à l'esprit.

— Et si vous commenciez par : « Vous m'avez manqué, Isabella » ? suggéra-t-elle.

Il poussa un nouveau soupir, encore plus profond.

— C'est vrai, admit-il. Vous m'avez beaucoup manqué.

Cette confession semblait tant lui coûter que la jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

— Bien. Alors, je vais peut-être me laisser convaincre, murmura-t-elle.

Le regard de Dermott, ardent, fébrile, croisa le sien. Un moment passa, durant lequel leurs doutes et incertitudes parurent planer dans l'air. Puis, sans un mot, Dermott se leva et la prit dans ses bras.

Cet après-midi-là, ils firent l'amour avec une ardeur qui confinait au désespoir, comme si tous deux savaient qu'ils volaient cet instant ; que le monde, le passé et leurs personnalités respectives excluaient tout espoir d'avenir.

Chacun se montra tour à tour égoïste et généreux, indulgent et exigeant, jusqu'à ce que tout soit balayé par une pure extase. Puis, enfin, ils retombèrent sur terre, et Dermott, à contrecœur, donna à Isabella un baiser d'adieu.

Plus tard, debout devant la boutique, aucun d'eux ne sut quoi dire. Dermott prit congé en quelques phrases convenues et, alors même qu'il parlait, une tristesse pesante l'envahit. — Je comprends, dit Isabella.

Elle affichait un air de dignité sereine, mais en elle-même, un grand vide se creusait. Elle avait l'impression de tituber au bord d'un gouffre, de n'être plus qu'à deux pas de plonger dans le néant.

Dermott hocha la tête en silence. Les émotions qui tourbillonnaient en lui étaient si fortes qu'il ne trouvait plus ses mots.

Alors, il disparut, happé par la foule.

Isabella rentra à Grosvenor Square et annula tous ses autres engagements pour la journée. Elle s'abandonna à sa tristesse, et Molly, après avoir échangé quelques mots avec Sam et John, se garda bien de la déranger.

Enfermée dans sa chambre, étendue sur le lit, les yeux rivés au plafond, Isabella tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. Elle aimait Dermott, c'était l'évidence même. Comme des douzaines, des centaines d'autres femmes, elle était tombée éperdument amoureuse de lui. Et il n'y avait pas le plus petit espoir qu'un jour, ses sentiments soient payés de retour. Car Dermott avait sans doute perdu pour toujours sa capacité à aimer. Elle devait donc se reprendre, refouler cet amour voué à l'échec et continuer à vivre.

Comment ? se demanda-t-elle avec le pragmatisme qui la caractérisait. Mais elle eut beau chercher dans le silence de sa chambre, aucune solution satisfaisante ne lui vint à l'esprit. Certes, elle savait que Dermott tenait à elle, d'une certaine façon, et cela la réconfortait un peu.

Pour la millième fois, elle maudit le passé et les événements qui avaient à jamais glacé le cœur de Dermott.

Dans un monde parfait, elle l'aurait rencontré bien plus tôt.

Dans un monde parfait, aucun d'eux n'aurait subi la perte d'êtres chers.

Dans un monde parfait, il lui aurait rendu son amour.

Et ils auraient connu un bonheur parfait.

Le lendemain matin, Isabella avait enfin réussi à mettre un semblant d'ordre dans ses idées. Dermott ne changerait pas son mode de vie, et elle non plus. Il était donc parfaitement stérile de s'adonner à des rêves qui n'avaient aucune chance de se réaliser.

Par conséquent, elle devait se changer les idées, aller de l'avant et, dans ce but, continuer à profiter des plaisirs que lui offrait la saison londonienne.

CHAPITRE 16

Le lundi suivant, sous l'œil vigilant de Molly, Isabella se prépara avec l'aide d'une femme de chambre pour sa sortie avec le marquis de Lonsdale.

Elle avait choisi une simple robe en mousseline agrémentée de rubans verts, portée sous une veste d'amazone en lainage vert bouteille. Tandis que la servante allait chercher ses gants, Isabella fixa elle-même sur sa nuque un petit bonnet en soie pour couvrir ses cheveux coiffés en chignon. Puis elle se tourna vers Molly et s'enquit d'un ton léger :

— Alors ? Votre verdict ?

— Vous êtes parfaite. Tout le monde se retournera sur vous au parc.

— C'est bien le but recherché, n'est-ce pas ? Voir et être vue... à chaque fois dans une autre robe et au bras d'un autre homme.

Isabella avait un nombre incroyable de soupirants. Le salon de la maison ne désemplissait pas d'admirateurs venus dans l'espoir qu'elle leur accorde un peu de son temps.

Son ton cynique n'avait pas échappé à Molly.

— Vous lasseriez-vous de votre nouvelle vie ? demanda-t-elle gentiment. Vous n'avez qu'un mot à dire pour arrêter cette petite comédie, vous savez.

— Je serais vraiment une mauviette si j'abandonnais si rapidement, vous ne trouvez pas ?

— Vous devriez peut-être vous montrer plus sévère dans vos choix et n'accepter que quelques invitations, suggéra Molly.

Isabella fit une petite moue et rétorqua :

— Pour le moment, j'ai avant tout besoin de distraction.

— Mais le marquis de Lonsdale n'est peut-être pas l'homme qui vous convient, insista Molly. C'est un noceur, et il est couvert de dettes. J'aurais d'ailleurs dû vous prévenir plus tôt.

— Sans doute, mais lord Lonsdale a la cote auprès des dames, et si je sors avec lui, cela fera enrager Dermott. À moins qu'il ne soit déjà dans les bras d'une autre, ce qui ne m'étonnerait pas.

— Pas dans ceux de Mme Compton, en tout cas, d'après ce que m'a dit Mercer.

— Mercer ? S'étonna Isabella.

— Je lui ai demandé de surveiller Dermott.

— Oh... Et savez-vous où il se trouve ?

Depuis sa brève apparition au concert organisé par la duchesse de Kendale, Dermott n'avait pas remis les pieds dans le monde. Il semblait avoir disparu.

— Êtes-vous certaine de vouloir entendre la réponse ? S'inquiéta Molly.

— Je vois. Il est en galante compagnie.

— Dermott ne supporte pas la solitude.

— Une excuse bien pratique. Alors, qui est-ce, cette fois?

— Hélène Kristos, une actrice de Covent Garden.

— Il est resté... avec elle tout ce temps? s'exclama Isabella.

Elle avait du mal à articuler, tant la pensée de savoir Dermott avec une autre femme lui était pénible.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Vous pouvez disposer, Hannah, ajouta Molly à l'intention de la camériste, qui tendait ses gants à Isabella.

Une fois la domestique sortie, elle reprit :

— D'après la rumeur, ils sont très amis. Dermott a beaucoup aidé Hélène quand son mari est mort il y a deux ans, la laissant seule avec un bébé d'un mois. Apparemment, elle était folle de chagrin.

— Comment a-t-il fait sa connaissance?

— Au théâtre, bien sûr.

— Leur relation est donc platonique ?

Comme Molly paraissait hésiter, Isabella hocha la tête d'un air entendu.

— Je vois. C'était naïf de ma part de poser la question.

Comment aurait-elle pu lui résister? Et comment aurait-il pu lui résister, alors qu'il n'essaie jamais de le faire ?

— Dermott est resté fidèle à sa femme durant leur mariage, affirma Molly. Cela, j'en suis sûre. Mais avant et après... Bah! Que voulez-vous, il a toujours été poursuivi par les femmes, et il est rare qu'un homme ne saute pas sur les occasions qui se présentent à lui.

— Surtout quand elles sont aussi nombreuses !

— Je suis désolée, Isabella. Je sais combien tout cela est désagréable pour vous, mais vous n'aimeriez pas que je vous mente, n'est-ce pas ?

— Non, en effet, acquiesça la jeune femme en enfilant ses gants.

— J'aimerais vous donner de l'espoir. Dermott ne se conduit pas avec vous comme avec les autres et, pendant un temps, j'ai espéré que...

— Alors, vous aussi, vous avez des fantasmes? Plaisanta Isabella. C'est très rassurant ! Je pensais être la seule à rêver à l'impossible.

Quelqu'un frappa à la porte, interrompant leur conversation.

— La voiture doit être arrivée, dit Isabella avec un entrain forcé.

— Rien ne vous oblige à sortir avec lord Lonsdale. Si vous le souhaitez, je peux dire à Mme Homer d'inventer une excuse.

— Non, c'est inutile. J'ai besoin de prendre l'air, de toute façon. Cela m'aidera à oublier mes stupides illusions.

— Méfiez-vous quand même de Lonsdale. Sa vie privée est plutôt mouvementée.

— Vous me mettez en garde contre lui ? Pourtant, il est reçu dans les meilleures maisons.

— Évidemment, c'est un marquis ! Il a un titre prestigieux et un physique avantageux, même si ses finances sont dans un état déplorable et qu'il cultive tous les vices des célibataires. Mais vous vous doutez bien qu'il espère contracter un mariage d'argent.

— Comme la plupart de mes soupirants. Je ne suis pas candide au point de croire que mon succès est uniquement dû à la finesse de mes poignets et à la couleur enchanteresse de mes yeux !

Molly sourit et commenta :

— Heureusement, vous avez la tête solidement vissée sur les épaules !

— J'ai parfaitement compris à quoi rime la saison londonienne : les hommes recherchent une riche héritière, et les femmes un mari fortuné. Si celui-ci possède un titre, c'est la cerise sur le gâteau. Pour ma part, je n'ai pas l'intention de convoler pour l'instant. Peut-être même ne me marierai-je jamais. Je n'ai pas envie qu'on m'épouse pour mon argent.

— Dans ce cas, lord Lonsdale sera fort déçu.

Isabella lui adressa un sourire espiègle.

— Tant pis pour lui !

Sur un petit salut de la main, elle quitta la chambre. Quelques instants plus tard, elle descendit les marches du perron et se dirigea vers l'élégant phaéton qui l'attendait.

Lord Lonsdale la salua avec sa galanterie habituelle.

— Vous êtes superbe, aujourd'hui. Comme toujours, devrais-je dire.

— Merci. J'ai l'impression que le temps est avec nous pour cette promenade, observa Isabella en jetant un coup d'œil au ciel uniformément bleu.

— J'ai commandé le soleil tout spécialement pour vous, assura-t-il en lui offrant son bras. Elle se mit à rire.

— Comme vous êtes attentionné ! Et extrêmement influent, qui plus est.

— Vous n'aimez pas les hommes qui ont du pouvoir ?

— Seulement quand ils se contentent de l'exercer pour faire la pluie et le beau temps.

— Mais pas dans d'autres occasions ?

— Non. Le pouvoir tourne vite la tête à ceux qui le possèdent, et ils ont tendance à en abuser.

Elle lui sourit. Il était vraiment très séduisant. Avec ses cheveux d'un blond très pâle, ses yeux bleus et sa silhouette athlétique, il ressemblait à un dieu grec.

— J'ai pensé que vous aimeriez faire un petit tour à la campagne, reprit-il, tandis que le laquais ouvrait la portière du phaéton.

— Bonne idée. Je dois juste rentrer à l'heure, afin d'avoir le temps de me préparer pour ce soir.

— Ne vous inquiétez pas, j'y veillerai, répondit-il tranquillement.

Il l'aida à se jucher sur le siège haut perché du phaéton, puis grimpa à côté d'elle. Le laquais sauta à son tour sur le banc arrière et, dès que le marquis effleura de son fouet la croupe des chevaux, la voiture s'ébranla.

Il faisait vraiment très beau. Les rayons du soleil les chauffaient agréablement, et une petite brise leur rafraîchissait le visage tandis qu'ils avançaient dans les rues de la ville.

— Je vais conduire à l'aller, et vous pourrez prendre ma place au retour, si vous en avez envie, dit le marquis en dirigeant son attelage avec aisance, en dépit de l'intense circulation qui régnait dans Londres.

— Après la semaine trépidante qui vient de s'écouler, je crois que je me contenterai de rester assise et de profiter du paysage.

Les deux chevaux noirs à la robe lustrée trottaient à vive allure sur le pavé. Bientôt, ils atteignirent King's Road et poursuivirent leur route vers le sud. Le décor citadin céda peu à peu la place aux prés, entrecoupés çà et là d'îlots d'habitations. Puis ils parvinrent au village de Chelsea, autrefois situé dans la banlieue de Londres, et qui faisait maintenant partie de la ville elle-même, tant celle-ci s'était étendue.

Le marquis arrêta le phaéton devant une auberge appelée L'Oie Grise et jeta les guides à son laquais.

— J'ai pensé que nous pourrions prendre un rafraîchissement ici, expliqua-t-il à Isabella. De la citronnade ou du thé, par exemple. L'établissement est propre, et il paraît que le propriétaire confectionne un pain d'épice qui, à lui seul, vaut le détour.

— Comment refuser une proposition aussi alléchante?

Il guida Isabella à l'intérieur de la taverne. Mais, au lieu de s'installer dans la salle commune, où se trouvaient déjà plusieurs clients, il traversa la pièce et l'entraîna jusqu'à l'arrière de l'auberge. Là, il sortit une clé de sa poche et déverrouilla une porte.

Isabella se retourna et regarda le couloir qu'ils venaient d'emprunter. Les conversations des clients ne formaient plus qu'un lointain brouhaha.

— Où m'emmenez-vous? S'étonna-t-elle.

— J'ai réservé un salon privé.

Comme il poussait la porte, Isabella aperçut dans l'entrebâillement non pas un salon, mais un appartement bien décoré, qui semblait assez déplacé dans une auberge aussi rustique. Deux hauts-de-forme noirs reposaient sur la table.

Que faisaient-ils là ?

Isabella jeta de nouveau un coup d'œil autour d'elle et ne vit personne. Soudain, elle sentit la main du marquis de Lonsdale s'abattre sur son bras.

Avec un cri perçant, elle se dégagea et le repoussa violemment. Il réussit à rétablir son équilibre et se précipita vers elle, mais elle courait déjà en direction de la salle commune. Alors qu'elle s'engouffrait dans le couloir, l'avertissement de Molly lui revint en mémoire: « Sa vie privée est plutôt mouvementée... »

En entendant un bruit de pas dans son dos, elle accéléra l'allure, tout en remerciant le ciel d'avoir mis des souliers à talons plats ce matin-là. Son cœur battait à tout rompre, mais elle trouva l'énergie de crier à pleins poumons. Le son aigu se répercuta sur les murs.

Elle avait beau être morte de peur, elle n'avait pas l'intention de se laisser capturer sans combattre.

Isabella ne nourrissait aucune illusion sur l'intérêt que lui portait Lonsdale. Cependant, jamais elle ne l'aurait vu capable de l'enlever ou de la violer. Comme elle avait été naïve ! Ce genre d'individu était prêt à tout pour de l'argent.

Soudain, elle perçut une autre voix masculine qui rugissait derrière elle. Une voix qu'elle connaissait bien : celle de son oncle.

— Attrapez-la ! Cette catin m'a volé ma bourse !

Isabella fit irruption dans la salle commune. La porte n'était plus qu'à quelques mètres. Soulevant ses jupes des deux mains, elle se rua vers la rue, sans cesser d'appeler à l'aide. Elle déboucha parmi les passants, qui lui lancèrent des regards étonnés, mais elle ne s'arrêta pas. Tout près, Herbert Leslie continuait à brailler : « Au voleur ! Au voleur ! Attrapez-la ! » et elle n'était pas sûre de pouvoir rétablir la vérité avant que son oncle et Lonsdale ne fondent sur elle. Car elle était certaine à présent que ces deux-là avaient conclu un pacte pour s'emparer de sa fortune.

En apercevant le clocher d'une église, elle tourna brusquement sur sa gauche et dévala une ruelle. Il lui fallait à tout prix gagner ce sanctuaire. Non parce qu'elle espérait que Lonsdale et son oncle respecteraient ce lieu saint - ils avaient l'âme bien trop noire pour cela -, mais parce que, avec un peu de chance, le pasteur serait là.

Un homme de Dieu ne refuserait certainement pas de l'écouter et de lui venir en aide. Elle avait parcouru la moitié de la distance qui la séparait de l'église et avait l'impression que ses poumons allaient exploser, quand un phaéton jaune apparut au bout de la ruelle. Isabella agita frénétiquement les bras. Mais le véhicule, lancé à vive allure, ne ralentit pas et, terrorisée, elle le vit foncer sur elle.

Persuadée que sa dernière heure était arrivée, elle se rejeta en arrière au moment même où les chevaux pilaient net, leurs sabots ferrés claquant sur les pavés.

Un nuage de poussière s'éleva autour d'elle, tandis que retentissait à ses oreilles un concert de bruits variés : des hennissements, une voix virile qui déversait un chapelet de jurons, des cris aigus et les pleurs d'un enfant.

Encore sous le choc, le souffle court, Isabella tentait de recouvrer ses esprits, adossée contre un mur, quand une silhouette masculine jaillit du phaéton.

— Avez-vous perdu l'esprit ? Tonna l'homme... Que diable faisiez-vous...

Les mots moururent sur les lèvres de Dermott. Un soulagement immense envahit Isabella, qui balbutia :

— C'est... mon oncle ! Il arrive ! Sauvez-moi !

Dermott réagit aussitôt.

— Montez dans la voiture !

La poussière commençait à retomber, et Isabella pouvait maintenant distinguer les contours du véhicule. Comme elle sautait sur le marchepied, elle découvrit une jeune femme et un petit garçon assis sur la banquette.

— Dieu merci, vous n'êtes pas blessée ! Souffla la femme.

— Dermott... m'a dit... de vous rejoindre, fit Isabella, haletante.

Bien que la situation fût fort embarrassante, elle n'avait pas le choix. Elle avait besoin de la protection de Dermott.

— Bien sûr, dit la femme. Tommy, viens t'asseoir sur mes genoux.

Elle attendit qu'Isabella se soit installée sur la banquette pour se présenter :

— Je m'appelle Hélène Kristos et voici mon fils, Tommy. Chéri, dis bonjour à la dame.

— On a failli te renverser ! Gazouilla le petit bonhomme, ses yeux noirs brillants d'excitation.

— Je sais. Par bonheur, les chevaux se sont arrêtés à temps.

— Dermott a dit des gros mots, poursuivit le bambin, qui présentait une ressemblance étonnante avec lord Bathurst.

— Je n'aurais pas dû rester au milieu de la route, mais...

Renonçant à expliquer les circonstances compliquées qui l'avaient amenée dans cette ruelle, elle reprit :

— Je m'appelle Isabella Leslie.

Comme Hélène Kristos lui souriait, Isabella remarqua combien elle était belle, avec ses yeux sombres de Gitane, ses traits délicats et sa bouche généreuse. Son cœur se serra.

— Vous êtes l'amie de Dermott, n'est-ce pas ? fit Hélène. Il m'a parlé de vous.

— Vraiment ?

— Mais oui ! N'est-ce pas, Tommy ? De qui parle Dermott tout le temps ?

— De ses chevaux.

— Et de quelle dame ?

— La méchante dame.

Hélène se mit à rire et corrigea :

— Non, non, pas elle. Celle qui a des cheveux d'or et un sourire de...

— ... princesse ?

— Oui, celle-ci.

— Isabella, ânonna l'enfant.

Isabella sourit spontanément. L'espace d'un instant, elle oublia presque son oncle et Lonsdale, ainsi que sa terreur à l'idée de tomber dans leurs mains.

Sur ces entrefaites, Dermott revint vers la voiture et déclara d'une voix bourrue :

— Ils sont partis. J'ai vu le phaéton de Lonsdale s'éloigner.

Après s'être installé sur le siège du conducteur, il se tourna à demi pour ajouter à l'intention d'Isabella :

— Que diable faisiez-vous en compagnie de ce crétin de Lonsdale ?

— Voyons, Dermott... commença Hélène d'un ton réprobateur.

— Pardonnez-moi, Hélène, mais ceci ne vous regarde pas, coupa-t-il. Isabella, je vous prie de me répondre !

— Nous devons faire une promenade dans la campagne. Il m'a dit que nous nous arrêtions à l'auberge pour boire un rafraîchissement, et c'est là que les choses ont mal tourné. Alors, je vous remercie du fond du cœur de m'avoir sauvée, mais cela ne vous donne pas le droit de vous comporter en tyran avec moi, protesta Isabella.

— Lonsdale est un être sans scrupules !

— Il est reçu partout à Londres.

— Je ne dis pas le contraire. Mais vous n'auriez pas dû accepter de sortir avec lui.

— Merci du conseil, répliqua Isabella entre ses dents.

— Vous feriez bien de vous en souvenir !

Même le jeune Tommy se rendit compte que Dermott était dans une colère noire et le regarda avec étonnement. Il ne l'avait jamais entendu parler sur un ton aussi sévère.

— Je vais vous ramener en ville, décréta Dermott.

— Je vous remercie, répondit sèchement Isabella.

Le trajet se fit dans un silence pesant. Le petit Tommy, d'ordinaire loquace, se taisait lui aussi, perturbé par la mine sombre qu'affichait Dermott. Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison d'Hélène, celui-ci arrêta le phaéton. Il aida la jeune femme et son fils à descendre et échangea quelques mots avec eux, avant de remonter sur le siège du conducteur.

Un claquement de langue, et la voiture repartit.

Toujours aussi morose, Dermott ne disait pas un mot.

Finalement, au bout de quelques kilomètres, Isabella n'y tint plus.

— Je vous suis très reconnaissante, Dermott. Vraiment.

— Quand je pense à ce que Lonsdale allait vous faire subir! Marmonna-t-il, les mâchoires serrées, sans quitter la route des yeux.

— Hélène est charmante et Tommy adorable.

— Ne changez pas de sujet !

— Vous êtes de vieux amis, m'a-t-on dit.

Il se tourna vers elle et lui adressa une grimace ironique.

— Que suis-je censé comprendre ?

— Écoutez, je sais parfaitement ce que vous ressentez, à propos de cette histoire avec le marquis...

— Et comment diable pourriez-vous le savoir?

— Parce que vous n'arrêtez pas de me faire des reproches !

— Vous vous êtes comportée de façon stupide.

— Je ne vois pas en quoi cela vous concerne.

— Ah, non?

— Non. Pourquoi êtes-vous si furieux?

Il se mordilla la lèvre un moment, puis reporta son attention sur la route.

Isabella attendit patiemment. Elle voulait lui faire avouer qu'il tenait à elle, qu'il était jaloux. Mais c'était totalement illusoire, elle ne tarda pas à s'en rendre compte.

— Vous ne devriez pas accepter de partir pour de longues promenades en dehors de la ville, décréta-t-il. Lonsdale est le pire des opportunistes, mais n'importe lequel de vos admirateurs serait tenté de vous compromettre. Pour votre argent. Je ne faisais que vous donner un conseil d'ami.

Un ami.

Isabella sentit une grosse boule se former dans sa gorge et, au prix d'un immense effort, elle réussit à articuler :

— Merci, cette mésaventure m'a servi de leçon. Maintenant, parlez-moi d'Hélène.

— Il n'y a rien à dire. À la mort de son mari, je l'ai aidée. J'aime beaucoup Tommy, et il m'arrive souvent de passer du temps avec eux.

— Vous êtes amants ?

— Je ne vois pas en quoi cela vous regarde.

— Vous l'êtes !

— Quelle importance ?

— Aucune, en effet.

— Bien.

Dermott se tut et resta muet jusqu'à la fin du voyage. Isabella n'eut pas le courage de reprendre la conversation. À présent, elle était fixée : non seulement il n'était pas jaloux, mais il venait de lui signifier clairement qu'il n'abandonnerait jamais sa liberté.

Il était prêt à poursuivre leur relation, mais uniquement selon ses termes, c'est-à-dire sans aucun engagement de part et d'autre. Une banale liaison basée sur le plaisir physique, voilà tout ce qu'il lui offrait.

Et si elle acceptait, elle mourrait de tristesse, rejoignant ainsi la cohorte des femmes qui se morfondaient en pensant à lui.

Dermott escorta Isabella jusqu'à la maison de Grosvenor Place. Agissant comme si la jeune femme n'était qu'une gamine indisciplinée, il n'adressa la parole qu'à Molly, à qui il relata la mésaventure de sa protégée. En guise de conclusion, il déclara qu'une telle situation ne devait se reproduire sous aucun prétexte.

Enfin, sur un simple signe de tête, il prit congé.

— Je m'en veux tellement de vous avoir laissée partir avec lord Lonsdale ! Mais jamais je ne l'aurais cru capable de se montrer aussi brutal, dit Molly en aidant Isabella à ôter sa veste.

— Dans cette affaire, les seuls coupables sont le marquis lui-même et mon oncle. Qu'ils aillent au diable ! Ils ne renonceront donc jamais ?

Excédée, Isabella se mit à arpenter le petit boudoir où Molly s'était installée quelques minutes plus tôt pour avaler un léger encas.

— Vous ne pouvez pas les faire arrêter ? suggéra cette dernière.

— Cela me semble difficile. Ce sera leur parole contre la mienne.

— Dans ce cas, j'insiste pour que vous engagiez un garde du corps. Si vous en aviez eu un aujourd'hui, rien de tout cela ne serait arrivé.

Isabella se tourna brusquement vers son amie.

— Jamais je n'aurais cru devoir m'y résoudre un jour, mais... Oui, vous avez raison, Molly. Seule, je n'oserai plus mettre le nez dehors.

— Je connais l'homme qu'il vous faut. Il s'appelle Joe Thurlow, c'est un ancien boxeur. Son meilleur ami a été tué lors d'un combat l'année dernière et, depuis, il a perdu tout intérêt pour ce sport. Il travaille désormais pour moi de façon épisodique, et je sais qu'il est disponible en ce moment.

Isabella vint s'asseoir à côté de Molly. Un pli soucieux barrait son front.

— Autre chose, murmura-t-elle avec réticence. Seriez-vous très déçue si... si je décidais de ne plus me montrer en société ?

— À cause de lord Lonsdale ?

— Non... parce que je ne souhaite pas croiser Dermott à nouveau. C'est lâche, je suppose, mais... le voir aujourd'hui en compagnie de cette actrice ravissante et de son fils, cela m'a vraiment bouleversée. De plus, acheva-t-elle après un long soupir, il m'a déclaré sans détour durant le voyage de retour qu'il n'entendait pas changer de style de vie.

— Je suis navrée. J'aimerais tellement pouvoir vous remonter le moral ! Vous savez, Dermott a reçu un coup terrible le jour où il a perdu sa femme et son fils. J'ignore s'il s'en remettra un jour. Il se sent terriblement coupable de les avoir emmenés avec lui en campagne militaire. Je ne vous ai jamais raconté l'histoire dans son intégralité, mais... Voilà, sa famille a été massacrée par des ennemis qui ont attaqué leur campement, alors que lui et ses éclaireurs étaient partis en mission de reconnaissance. Il les a trouvés à son retour, affreusement mutilés.

Isabella était devenue livide.

— C'est épouvantable ! Souffla-t-elle, horrifiée.

— Depuis, il ne cesse de répéter qu'il n'aurait pas dû écouter les prières de son épouse, qui tenait absolument à l'accompagner. Il estime qu'il est le seul responsable de ce qui est arrivé. Il n'a pas pu supporter de rester en Inde, où trop de souvenirs cruels le hantaient, aussi est-il rentré en Angleterre. Mais ses souvenirs l'ont poursuivi jusqu'ici et, pour échapper à ses cauchemars, il boit plus que de raison et se noie dans la débauche, passant de femme en femme et de bouteille en bouteille.

Molly soupira et enchaîna :

— Je pensais qu'avec vous, ce serait différent. Il vous a traitée avec bien plus de considération que ses autres conquêtes, il vous a consacré beaucoup de temps et il vous a même invitée à Richmond. Aussi me suis-je prise à espérer... Je me disais que, cette fois, il avait réussi à oublier.

— Et je crois qu'il l'a fait, du moins un certain temps, acquiesça Isabella, songeuse.

— Il aimait tant sa femme et son fils !

Isabella demeura silencieuse un instant, puis déclara soudain :

— Je vais quitter Londres. Dans ma maison de campagne, protégée par un garde du corps, je serai en sécurité. Moi aussi, j'ai besoin d'échapper à mes souvenirs.

— Dieu sait que je n'ai pas envie de vous voir partir, mais... je vous comprends. Cependant, il serait sage de faire venir également le frère de Joe. Ainsi, ils se relaieront pour veiller sur vous.

— J'ai eu si peur aujourd'hui que je serais prête à embaucher toute une troupe de soldats! avoua Isabella. Demain, j'irai à la banque pour régler les affaires les plus pressantes et, après-demain, je ferai un tour aux entrepôts sur le port. Ensuite, je me retirerai à Tavora House pour tenter d'oublier Dermott.

— Comme la vie est étrange... murmura Molly. Dans des circonstances normales, nous ne nous serions jamais rencontrées, et votre chemin n'aurait jamais croisé celui de Dermott. À présent, vous voilà piégée dans un tissu de dangers et d'espoirs irréalisables, alors qu'autour de vous, les gens dansent, boivent, s'amusent, indifférents à tout sauf à leur quête effrénée de plaisir.

— Mais je vais échapper à tout cela et retourner à une existence plus simple : gérer mes affaires, profiter de la campagne... C'est ainsi et pas autrement que je trouverai le bonheur.

— Je vais envoyer à lord Moira un mot d'explication, juste au cas où, un jour, vous souhaiteriez reprendre votre place au sein de la société. C'est un vieil ami, il comprendra, assura Molly en souriant.

— Vous êtes bien optimiste !

Isabella réussit à lui rendre son sourire. La perspective de se retrouver dans son environnement familial lui plaisait et allégeait un peu son chagrin.

— Qui sait ? Ajouta-t-elle avec malice. Dermott renoncera peut-être au libertinage pour se transformer en preux chevalier, galoper jusque chez moi et m'emporter sur son destrier blanc !

Molly éclata de rire.

— Si cela se produit, n'oubliez pas de me prévenir! J'aimerais tellement croire aux miracles !

— En attendant, je vais m'appliquer à gérer du mieux possible les entreprises qui dépendent de moi, déclara Isabella.

— Et vous en aurez toute latitude dès que vous serez dûment protégée. Je vais de ce pas envoyer un valet chercher Joe, et vous pourrez discuter tous les deux des modalités de la mission qu'il aura à remplir auprès de vous.

Dermott avait lui aussi des projets. Après avoir quitté Grosvenor Place, il s'en alla trouver son ami lord Devon, qui accepta de lui servir de témoin. L'étiquette voulait qu'on

provoque son adversaire en duel immédiatement après l'offense, aussi se rendirent-ils sans tarder au domicile de lord Lonsdale.

Comme Dermott s'y attendait, le marquis était absent. À cette heure, il devait traîner dans les salles de jeu de la capitale. Ils visitèrent donc les clubs et tavernes les uns après les autres, posant des questions et graissant la patte des tenanciers lorsque cela se révélait nécessaire. Ils écumèrent ainsi une bonne partie de la ville, avant de dénicher lord Lonsdale dans un estaminet de Covent Garden qui faisait également office de tripot et de bordel.

Le marquis se trouvait dans la salle de jeu, assis à une table. Lui et ses compagnons semblaient avoir déjà beaucoup bu.

— Êtes-vous capable de tenir debout, Lonsdale? lança Dermott depuis le pas de la porte. Sa haute silhouette se dressait sur le seuil, tel un ange vengeur.

Le marquis leva vers lui un regard embrumé et haussa les épaules.

— Je n'en sais fichtre rien, Bathurst. À bien y réfléchir... je ne crois pas.

— Alors, faites en sorte d'avoir l'esprit clair demain matin.

Devon, remplissant son rôle de témoin, s'avança et demanda :

— Acceptez-vous le défi que vous lance lord Bathurst ?

— C'est à cause de cette fille ? Cette Leslie ? S'enquit Lonsdale d'un ton méprisant.

— Si vous osez mentionner son nom encore une fois, je vous tue ici même ! Gronda Dermott en s'avançant d'un pas.

— Je ne suis pas armé, Bathurst. Dommage pour vous !

— Croyez-vous que cela m'empêcherait de vous tuer?

— En transgressant les sacro-saintes règles du duel? Attention à votre belle réputation, mon vieux! répliqua Lonsdale avec un clin d'œil.

— Allez vous faire voir !

— Elle vous intéresse encore plus que moi, on dirait. Qui aurait cru que vous vous battriez un jour pour une catin? Lança Lonsdale en prenant à témoin ses compagnons de jeu, qui ricanèrent avec complaisance.

Dermott serra les dents. Il avait sérieusement envie de l'abattre sur l'instant. Mais il n'était pas homme à commettre un meurtre de sang-froid. S'efforçant de se maîtriser, il reprit :

— Rendez-vous à Morgan's Field, à 6 heures demain. Tâchez de vous en souvenir. Sinon, je vous retrouverai, où que vous soyez, et je vous tuerai.

— Mazette ! Elle doit vraiment être bonne au lit ! Murmura Lonsdale d'une voix pâteuse.

— Demain, vous n'aurez plus l'occasion de prononcer ce genre de vulgarité !

Sur ces mots, Dermott tourna les talons et sortit, suivi de Devon.

L'un des hommes présents autour de la table émit un petit rire et commenta avec ironie :

— Bathurst qui se bat en duel pour une femme... Incroyable! Il faut qu'il ait été touché par les flèches de Cupidon !

— Ce doit être une jolie petite pouliche qu'il ne veut pas partager, supposa un autre.

— Jolie... et très riche! Acquiesça Lonsdale. C'est une motivation suffisante pour tuer ce salaud demain. Parce que j'ai autant envie de mettre la belle Isabella dans mon lit que d'empocher son magot !

CHAPITRE 17

La nouvelle du duel se répandit dans Londres comme une traînée de poudre.

Molly, qui l'apprit de Mercer, hésita à en faire part à Isabella. Son dilemme fut cependant de courte durée, car lady Hertford, connaissant les sentiments qu'Isabella portait à Dermott, se chargea de la mettre au courant par courrier. Lord Lonsdale, la prévenait-elle, n'était pas un adversaire à prendre à la légère. Il était très habile au pistolet. Peut-être Isabella pouvait-elle dissuader Dermott de risquer sa vie ?

La jeune femme alla tout de suite montrer le message de la marquise à Molly.

— Pourquoi a-t-il fait cela ? Gémit-elle. Il faut arrêter cette folie !

— Il est trop tard. Maintenant qu'il a provoqué Lonsdale en duel, il ne peut pas renoncer sans passer pour un lâche. De toute façon, j'imagine qu'il n'en a aucunement l'intention.

— S'il se bat à cause de moi, j'ai tout de même mon mot à dire ! Comment peut-il croire que je désire le voir mettre sa vie en danger à cause d'un vulgaire scélérat ?

— Les hommes ont leur fierté et suivent un code d'honneur qui nous échappe et prend le pas sur la raison, répondit Molly, philosophe. Et ce n'est pas la première fois, loin de là, que Dermott affronte un adversaire en duel.

— Seigneur ! Est-il donc suicidaire ?

— C'est une tête brûlée, en tout cas. Et peut-être, effectivement, ne tient-il pas tant que cela à la vie.

— Je vais le voir de ce pas !

Molly jeta un coup d'œil à l'horloge, qui indiquait 21 heures.

— Vous ne le trouverez certainement pas chez lui maintenant.

— Eh bien, je le trouverai ailleurs !

— Vous risquez de le voir dans une situation qui ne vous plaira guère. À cette heure, il n'est sûrement pas à l'église. Vous me comprenez ?

Isabelle prit une profonde inspiration. Peu importait ce qu'elle risquait de découvrir. La vie de Dermott passait avant son chagrin.

— Cela m'est égal, rétorqua-t-elle. Je veux absolument lui parler.

— Très bien. Alors, je vais dire à Joe de partir à sa recherche.

Peu après 23 heures, un homme à la carrure impressionnante et au cou de taureau pénétra dans le salon de Molly. Isabella lui sourit spontanément. Joe Thurlow avait de doux yeux bruns qui contrastaient avec son physique de brute.

— J'ai trouvé lord Bathurst à Green Abbey, annonça-t-il.

— Est-ce loin ? S'enquit Isabella.

Elle avait gardé un œil inquiet sur le cadran de l'horloge, redoutant, à mesure que les aiguilles tournaient, qu'il ne soit trop tard pour empêcher le duel. Le lieu de l'affrontement était tenu secret, comme c'était l'usage, afin que les autorités ne puissent intervenir. Les duels, bien que courants entre gentilshommes, étaient en effet strictement interdits par la loi.

— À environ une demi-heure d'ici, répondit Joe.

— Merci encore, lui dit Isabella.

Puis elle se tourna vers Molly et ajouta :

— Une fois de plus, je vous dois beaucoup.

— Soyez prudente. Et vous, Joe, ne la quittez pas des yeux un seul instant, recommanda Molly.

Le garde du corps hocha la tête.

— Je la suivrai comme son ombre, promit-il.

Minuit approchait quand Isabella, vêtue d'un long manteau à capuche, descendit de voiture et gravit le petit perron d'une demeure de Green Abbey.

Le vestibule, désert, était éclairé par un lustre vénitien en cristal.

Joe fit signe à la jeune femme de le suivre dans l'escalier tapissé de velours rouge qui menait au premier étage. Parvenu sur le palier, il tourna à gauche et la précéda dans un long couloir illuminé par des torches fixées aux murs. Puis il ouvrit une porte et la fit entrer dans un bureau.

— Attendez-moi ici, dit-il avant de s'éloigner.

Isabella jeta un coup d'œil à la pièce uniquement éclairée par les braises qui rougeoyaient dans la cheminée. Il y avait là un élégant secrétaire, des tapis turcs, quelques fauteuils de style Chippendale, ainsi que deux étagères. Elle observa les tableaux aux murs, mais ne parvint pas à refouler plus longtemps l'angoisse qui la tenaillait et, bien vite, elle se mit à faire les cent pas entre le secrétaire et la cheminée, tordant inconsciemment ses mains gantées.

Elle était plutôt embarrassée de déranger Dermott à une heure pareille, en un tel lieu.

Cette maison, elle le devinait, n'était pas seulement un club de jeu. Il la jugerait sans doute importune, et elle craignait la froideur qu'il ne manquerait pas de lui manifester.

Mais si elle n'essayait pas de le dissuader de risquer sa vie dans ce duel stupide, elle se le reprocherait toute sa vie.

Soudain, la porte s'ouvrit dans son dos. Elle se retourna brusquement, faisant tourbillonner les pans de son manteau, et s'immobilisa. Son cœur manqua un battement. Dermott se tenait sur le seuil, sa haute silhouette illuminée par les torches du couloir qui jetaient des reflets fauves dans sa chevelure sombre.

— Vous n'avez rien à faire ici, maugréa-t-il avec un geste impatient de la main.

— Il faut que je vous parle.

La voix d'Isabella frémissait, bien qu'elle s'efforçât de masquer son appréhension.

— Personnellement, je n'ai rien à vous dire, répliqua-t-il sèchement.

— Je vous en prie... supplia-t-elle d'une voix presque inaudible.

Dermott considéra Joe, qui se tenait juste derrière lui.

— Ce garde du corps, qui est-il censé protéger? Vous ou moi ?

— Moi. Molly a insisté pour que je l'engage après... ma mésaventure de cet après-midi.

— Elle a eu raison, approuva Dermott, qui parut se détendre un peu.

Isabella en profita pour enchaîner :

— Vous voulez bien m'accorder un moment ? Je ne vous retiendrai pas longtemps...

— ... et je pourrai retourner à mes vices, c'est cela? Acheva-t-il avec un sourire en coin.

Tout à coup, il se retourna vivement et referma la porte au nez de Joe.

— Je suis heureux que vous ayez pris un garde du corps, déclara-t-il en s'adossant contre le battant. Vous auriez pu être sérieusement brutalisée, aujourd'hui.

Isabella sentit sa nervosité diminuer un peu. Au moins, il ne l'avait pas plantée là en refusant de l'écouter, comme elle l'avait redouté.

— Je sais, admit-elle. C'est pourquoi j'ai accepté sans discuter la proposition de Molly. J'ai également décidé de ne plus me montrer en société. Moins on me verra, mieux ce sera... Mais je resterai éternellement reconnaissante à Molly de m'avoir permis de côtoyer la haute société, ajouta-t-elle, désarçonnée par l'absence de réaction de Dermott.

Le silence s'installa.

Dermott ne bougeait toujours pas.

— Je... je ne sais pas par où commencer, balbutia-t-elle.

Il ne répondit pas.

— Vous ne m'aidez pas beaucoup.

— Ce n'est pas moi qui ai sollicité cet entretien, je vous le rappelle.

— Vous ne me facilitez pas la tâche...

Comme il se bornait à hausser les épaules, elle jeta :

— J'ai appris que vous alliez vous battre en duel !

Toujours ce silence pénible.

— Je suis venue vous prier d'y renoncer.

— Je vous remercie de votre visite et je vous souhaite une bonne nuit, dit Dermott en tendant la main vers la poignée de la porte.

— Attendez !

Sans réfléchir, elle se précipita vers lui. Figé, la main sur la poignée, il attendit. La tension qui raidissait ses épaules était visible, même dans la pénombre qui baignait la pièce.

— Dermott, ne partez pas...

Elle était si près de lui que son parfum emplissait ses narines.

Quant à Isabella, elle sentait la chaleur de son corps, cette chaleur qui réveillait en elle des souvenirs torrides et mettait ses sens en ébullition.

— Je ne peux supporter l'idée que vous mouriez, souffla-t-elle en lui effleurant le bras.

Dermott tressaillit à son contact et, désespérément, se remémora toutes les raisons logiques et rationnelles qui lui enjoignaient de partir sur-le-champ.

— Dermott, je vous en conjure... prenez-moi dans vos bras.

Sa voix douce l'enveloppa comme une caresse. Il lutta contre le désir qui l'envahissait, sachant qu'il ne ferait que la blesser de nouveau, qu'il n'était pas en mesure de lui donner ce qu'elle voulait, que tout cela ne menait à rien...

Il sentit ses bras minces lui encercler la taille. Une seconde encore, il demeura maître de lui-même, puis, lentement, sa main glissa de la poignée de la porte et retomba.

Il se tourna face à elle.

— Je suis désolée, murmura Isabella, confuse. Je n'avais pas l'intention de vous supplier. Vous devez en avoir assez des femmes qui...

— Je ne peux me contenter de vous tenir dans mes bras. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Aucune importance.

Brièvement, il ferma les yeux, s'efforçant de contenir les sentiments tumultueux qui l'agitaient. En vain.

— Je ne pourrai pas rester longtemps, ajouta-t-il.

— Cela m'est égal.

— Vous ne direz peut-être pas cela tout à l'heure. Isabella, j'essaie juste de me montrer... honnête, acheva-t-il en reprenant sa respiration, car il avait l'impression désagréable d'étouffer.

— Je comprends.

— Et je ne changerai pas d'avis à propos du duel, si tel est votre objectif.

— Comme vous voudrez.

— Bon sang !

Il posa les mains sur ses épaules, et ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair.

— Nous ne devrions pas faire ça ! Nous ne devrions même pas en parler...

— J'en assume l'entière responsabilité, affirma-t-elle.

— Même des conséquences éventuelles? Ici, je n'ai aucun moyen de vous protéger contre une grossesse.

Il la testait. Il était parfaitement capable de se retirer au moment crucial, mais il voulait la pousser dans ses derniers retranchements.

— Tant pis, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Ne dites pas cela !

Sa voix était rauque, vibrante de passion. Il semblait torturé.

— Je le pense vraiment, Dermott.

— Vous prendriez le risque de tomber enceinte?

— Je ne considère pas comme un malheur le fait de porter votre enfant.

— Seigneur, Izzy !

Il la lâcha et recula si brutalement que son dos heurta la porte.

Isabella se rapprocha aussitôt de lui et fit courir ses mains sur sa chemise blanche, mais il demeura raide et immobile. Alors, elle se hissa sur la pointe des pieds et noua les bras autour de son cou.

— Qu'allons-nous faire, Dermott? Demanda-t-elle.

— J'envisage de vous renvoyer chez vous, répondit-il, en dépit de son sexe qui se dressait entre eux.

— D'accord. D'ici une heure...

Elle se blottit contre lui, tentatrice, aguicheuse, tenaillée par un désir aussi puissant que le sien, poussée par une terreur sans nom. C'était peut-être la dernière fois qu'elle le voyait. Demain, à cette heure, il serait peut-être mort. Et, tout à coup, plus rien ne comptait que le bonheur suprême de l'aimer encore une fois.

— Vous pouvez bien m'accorder une heure, n'est-ce pas ? Insista-t-elle, tandis que ses doigts s'emmêlaient dans ses cheveux sombres et qu'elle attirait sa tête vers elle.

Son baiser fut tendre, chaud, plein de promesses. L'espace d'un instant, Dermott songea qu'il ne connaîtrait peut-être plus jamais la douceur de ses lèvres.

À travers ses vêtements, il sentit la tiédeur de son corps, ses seins ronds et pleins, ses hanches, ses cuisses, et se rappela l'extase qu'il avait éprouvée dans ses bras.

— Faites-moi l'amour... s'il vous plaît, chuchota-t-elle.

— Il ne faut pas...

— Je veux que vous veniez en moi...

Soudain, il prit son visage entre ses mains et s'empara de sa bouche dans un baiser fiévreux et possessif. Il n'était plus capable de raisonner en termes de bien ou de mal, de principes ou d'immoralité. Non, il ne pensait qu'à dévorer ses lèvres et à plonger dans son corps offert.

Isabella lui répondit avec la même impatience, oubliant pourquoi elle était venue, pourquoi ils avaient rompu, oubliant le chagrin qui avait suivi son départ. Elle l'embrassa avec fougue, follement heureuse de retrouver sa force et sa virilité. En cet instant, il n'y avait plus de demain ni d'hier. Seuls importaient le moment présent et leur désir mutuel. D'une main fébrile, elle s'attaqua aux boutons de son pantalon.

— Je m'en occupe, dit-il d'une voix haletante.

Sans effort apparent, il la souleva et la porta jusqu'au bureau. Là, d'un large geste de la main, il envoya valser les objets qui jonchaient le plateau. Papiers, calepins, stylos et registres s'éparpillèrent sur le tapis. Puis il assit Isabella sur l'acajou luisant et reprit sa bouche, tout en dénouant les rubans de son manteau.

— J'avais oublié à quel point vous étiez savoureuse...

— Et vous, vous êtes toujours aussi doué !

— Vous n'en savez encore rien, répliqua-t-il avec un sourire, en se redressant pour achever de déboutonner sa culotte de cavalier.

— J'en aurai bientôt la preuve, murmura-t-elle en ôtant ses gants, avant de soulever ses jupes.

— Vous n'êtes vraiment pas timide, Izzy !

— J'essaie de me montrer digne de mon professeur.

Le souvenir de leurs ébats fit bouillonner le sang de Dermott. Il retroussa le jupon d'Isabella et lui écarta les jambes.

— Voyons un peu ce que vous avez retenu de mes leçons...

— Beaucoup de choses, je vous le jure, affirma-t-elle, coquette et provocatrice.

Cette réponse l'enflamma encore davantage. Mais, en même temps, une question germa dans son esprit.

Avait-elle couché avec d'autres hommes depuis qu'ils s'étaient séparés ? Les commérages allaient bon train sur la sensuelle Mlle Leslie qui, apparemment, était devenue experte dans l'art du flirt. Et, en cet instant, renversée sur le bureau, les cuisses ouvertes, elle n'offrait pas franchement l'image d'une vertueuse débutante.

— Vous êtes-vous entraînée avec d'autres que moi ? Demanda-t-il d'un ton rude.

— Voulez-vous que nous comparions nos emplois du temps depuis Bond Street ?

— Je ne plaisante pas, Isabella.

— Je le vois bien.

— Répondez-moi.

— Seulement si vous répondez à la même question.

Il recula d'un pas.

— Finalement, je ne sais pas si je vais vous faire l'amour...

— Oh, je crois que si, répliqua-t-elle en écartant un peu plus les cuisses.

— Petite allumeuse, murmura-t-il.

Mais, dans sa bouche, l'insulte avait des accents caressants.

— Allons, dites-moi donc ce que je veux savoir, et je vous répondrai ensuite, insista Isabella.

— Pour les hommes, cela ne compte pas, prétendit Dermott.

— Je ne suis pas de cet avis.

Elle haussa les sourcils et entreprit de délayer son corsage.

— Répondez-moi, chuchota-t-elle, les yeux mi-clos, et je vous autoriserai à me posséder.

La vue de ses seins ronds et blancs le rendit fou de désir et lui fit oublier le petit jeu auquel ils se livraient. Il se rapprocha d'elle, glissa les mains sous ses fesses, la tira vers lui et se plaça entre ses jambes.

Isabella lui résista.

— Répondez d'abord.

Il poussa un soupir exaspéré et la regarda dans les yeux.

— Il n'y a eu personne depuis Bond Street. À votre tour.

— Personne non plus ! dit-elle gaiement, ravie d'apprendre qu'il n'avait pas couché avec Hélène.

Dermott sentit un étrange soulagement l'envahir. Il savait qu'il n'aurait pas dû accorder tant d'importance à sa réponse, mais il ne supportait pas l'idée qu'un autre homme la touche.

Il se pencha vers elle et murmura :

— Alors, tout cela est à moi...

— À vous seul, milord, acquiesça-t-elle sur le même ton, tout en nouant les jambes autour de ses reins. Et j'entends être récompensée pour ma chasteté.

— Dix fois, vingt fois...

— Je vous prends au mot.

Ils perdirent ensuite la notion de l'espace et du temps, emportés par une houle de passion. Dermott conserva toutefois un semblant de maîtrise, mais il lui fallut faire preuve d'une volonté exemplaire, car Isabella le suppliait de jouir en elle. Cependant, il gardait à l'esprit qu'il serait peut-être tué au petit matin, et il n'était pas question qu'il laisse derrière lui un petit orphelin... alors qu'Isabella souhaitait désespérément un enfant de lui pour les mêmes raisons.

Dans cet affrontement, ce fut le comte qui l'emporta.

Quand les étoiles s'estompèrent lentement dans le ciel pâle, Dermott embrassa doucement Isabella qui reposait à ses côtés, près de la cheminée.

— Vous devez partir, murmura-t-elle.

— Oui.

— Vous n'avez pas changé d'avis ?

— On ne décommande pas un duel.

— Oh... Je vous hais! Souffla-t-elle tristement.

— Je suis désolé, chérie, dit-il en lui caressant la joue.

— Vous allez risquer votre vie pour moi. C'est stupide.

— Chut...

— Revenez-moi, c'est tout ce que je vous demande.

Aussitôt, elle regretta ces mots qui lui avaient échappé.

— Je ne peux pas vous donner ce que vous méritez, déclara-t-il après un silence, avec un désarroi manifeste.

— Je ne parlais pas sérieu...

Elle s'interrompt, car ses yeux s'emplissaient soudain de larmes.

Bien sûr que si, elle était parfaitement sérieuse. Si le marquis de Lonsdale tuait Dermott ce matin-là, elle le perdrait pour toujours. Mais même s'il sortait vainqueur du duel, il ne serait jamais à elle.

Le chagrin la submergea, et elle retint de toutes ses forces les larmes qui menaçaient de couler.

— J'aimerais tant pouvoir répondre à vos attentes, murmura-t-il en déposant un baiser sur sa tempe.

— Promettez-moi d'être prudent.

Elle l'embrassa sur la joue, puis se dégagea doucement de son étreinte et se redressa, de peur d'éclater en sanglots. Dermott avait certainement vu des dizaines de femmes en pleurs au cours de sa vie. Elle n'allait pas en allonger la liste.

— Une fois que tout sera fini... envoyez-moi un mot chez Molly pour me faire savoir que vous êtes en bonne santé, dit-elle avec un calme qu'elle était bien loin d'éprouver.

Avec des gestes mécaniques, elle attrapa son corsage et l'enfila. Elle ne devait pas se montrer puérile ni exigeante, elle ne devait pas lui demander plus qu'il ne pouvait lui offrir. Depuis le début de leur relation, elle savait qu'ils n'avaient pas d'avenir ensemble. Cette nuit avait seulement constitué un bref sursis.

— Je vous préviendrai, promit-il en se levant à son tour.

La vue de son corps nu et superbe, éclairé par les flammes dont les ombres dansaient sur ses muscles, arracha un soupir d'admiration à Isabella. Le reverrait-elle jamais? Aurait-elle encore la joie immense de sentir ses lèvres sur les siennes ?

Elle aurait voulu remettre de l'ordre dans sa chevelure brune que leurs étreintes avaient emmêlée, mais elle se l'interdit.

— Merci d'être venue ce soir, dit-il en souriant, comme si elle lui avait rendu service. Cela me portera sûrement bonheur.

— J'espère que toute la chance du monde va se concentrer sur vous ! Et j'ai honte... Je n'aurais pas dû vous retenir toute la nuit...

— Je n'avais pas l'intention de dormir, de toute façon.

Isabella hocha la tête. Bien sûr. Et si elle n'était pas venue à Green Abbey, une autre femme l'aurait remplacée dans les bras de Dermott...

Son expression dut refléter ses pensées, car il précisa :

— J'avais l'intention de passer la soirée avec des amis, c'est tout.

Était-ce vrai ou mentait-il pour l'apaiser? Elle aurait été bien incapable de le dire. En cet instant, torturée par la perspective du duel, elle se sentait incapable de réfléchir.

Dermott rassembla ses vêtements, tout en calculant mentalement le temps qu'il lui faudrait pour rejoindre Morgan's Field.

— J'enverrai un mot chez Molly, assura-t-il de nouveau.

— Merci.

Isabella se força à penser à Molly, à l'après-midi qu'elles passeraient ensemble, quand tout serait terminé, quand Dermott serait sain et sauf et que la vie reprendrait son cours.

— Avez-vous besoin d'aide pour enfiler votre robe ? demanda-t-il.

Pure politesse, songea Isabella. Le cœur brisé, elle répondit :

— Non, merci.

Ils achevèrent de s'habiller dans un silence pesant, alors que, quelques instants plus tôt, ils étaient liés par une intimité rare. Mais Dermott savait d'expérience que ces moments de complicité ne dureraient jamais. Cette fois encore, il ne se faisait pas d'illusions, même s'il n'avait jamais éprouvé auparavant une telle félicité.

Enfin, ils se tournèrent l'un vers l'autre.

— Vous êtes vraiment débraillé, commenta Isabella avec un pauvre sourire, en désignant sa chemise toute froissée. Cela ne vous ressemble pas. Votre valet va être mortifié.

— Je ne pense pas que Lonsdale remarquera ma tenue.

Toutes les peurs d'Isabella resurgirent alors.

— Jurez-moi de faire attention ! supplia-t-elle.

— Je suis la prudence incarnée.

— Ne plaisantez pas ! Lonsdale ne mérite pas de gagner.

— Je n'ai pas l'intention de lui concéder la victoire. Je vous promets de ne commettre aucune folie. Maintenant, il me faut vous quitter. Permettez-moi de vous escorter jusqu'à votre voiture.

Joe attendait dans le couloir, le visage parfaitement impassible. Il suivit le couple dans l'escalier, tout en gardant entre eux une distance respectueuse.

Dehors, la brume matinale ne s'était pas encore évaporée. Dermott et Isabella s'immobilisèrent devant le véhicule dont un laquais venait d'ouvrir la portière.

— Prenez soin de vous, murmura-t-il.

— C'est plutôt à moi de vous dire cela. Prenez soin de vous, Dermott.

— D'accord, je vous obéirai. Au revoir, Isabella.

Sa voix était enrouée par l'émotion. Il se pencha et déposa un baiser sur sa bouche.

— Bonne chance ! Souffla Isabella.

Puis elle se détourna et s'engouffra vivement dans l'habitacle, avant qu'il ne puisse voir les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

CHAPITRE 18

Dermott passa chez lui pour prendre ses pistolets de duel. Il n'avait plus le temps de se changer, mais il n'avait pu se résoudre à quitter Isabella plus tôt. Après avoir donné quelques instructions à Pomeroy, il ressortit dans la cour. Puis lui, Shelby et Charles, son valet, grimpèrent dans la voiture.

— Le médecin doit nous retrouver à Morgan's Field, annonça Shelby, tandis que la voiture fermée s'engageait dans les rues de Londres⁸. Lord Devon est parti avant nous. Il s'est arrêté à Bathurst House, mais comme vous n'étiez pas là à l'heure prévue, il a pensé que vous aviez peut-être déjà gagné le lieu du duel. Moi, bien sûr, je savais que vous teniez à vérifier vous-même vos pistolets. Enfin, on ne discute pas avec lord Devon... Dermott esquissa un sourire. George Harley, comte de Devon, avait un caractère vif et dominateur, et il était persuadé d'avoir toujours raison. Mais c'était un vieil ami et un excellent tireur.

— Il ne doit pas avoir beaucoup d'avance sur nous. J'ai dit au cocher de se hâter et Devon n'aime pas rouler vite. Charles, avez-vous apporté le cognac ?

— Oui, milord. Ainsi qu'une chemise propre.

— Croyez-vous que j'en aie besoin ? répliqua Dermott avec un petit rire, car son valet veillait toujours sur son linge avec une attention scrupuleuse.

— C'est à vous d'en décider, milord. N'oubliez pas que vous serez obligé de retirer votre veste pour vous battre.

— Il est probable que Lonsdale aura la gueule de bois.

— Ce qui ne vous empêche nullement d'avoir une tenue correcte.

Dermott renonça à argumenter et ôta sa veste sans plus attendre.

Charles voulut s'emparer de la chemise fripée qu'il enlevait, mais Dermott refusa et posa le vêtement sur la banquette, à côté de lui. Il sentait encore le parfum d'Isabella qui en émanait et, pour quelque obscure raison, il ne pouvait se résigner à s'en défaire.

Rapidement, il enfila la chemise propre, dont il ferma le col à l'aide d'une cravate bien repassée.

Charles avait également apporté de l'eau pour que son maître puisse se rafraîchir. Là encore, Dermott hésita à laver ses mains imprégnées de l'odeur d'Isabella. Mais, sachant qu'il n'aurait jamais le dernier mot avec Charles, qui avait des idées très arrêtées sur l'apparence que devait avoir son maître, il capitula.

Son valet lui présenta ensuite son flacon d'eau de toilette. Même après s'en être versé quelques gouttes dans le cou, Dermott eut l'impression que le parfum délicat de la jeune femme persistait dans l'habitable.

Lorsqu'ils atteignirent Morgan's Field, Charles estima que Dermott était à peu près présentable.

Du pré s'élevait un brouillard léger qui n'avait pas encore été dissipé par les premiers rayons du soleil. Dermott sauta à bas du marchepied et ses bottes s'enfoncèrent dans la terre meuble.

D'autres voitures étaient là, dont celle de Devon, qui discutait avec le médecin. Un groupe d'hommes se tenait un peu à l'écart. Dermott reconnut parmi eux la tête blonde de lord Lonsdale.

Morgan's Field était idéalement situé. L'endroit se trouvait non loin de la ville, mais était suffisamment isolé pour ne pas attirer de spectateurs indésirables. Les vieux chênes noueux qui entouraient le carré d'herbe grasse offraient l'intimité nécessaire à un duel, et leur feuillage dense étouffait le bruit des détonations. En outre, une petite auberge se dressait juste derrière la rangée d'arbres, ce qui était fort pratique lorsqu'un blessé avait besoin d'un lit ou d'une table d'opération improvisée.

Tous les regards se tournèrent sur Dermott, qui s'avançait avec nonchalance vers lord Devon. Shelby le suivait, chargé de la mallette qui contenait les pistolets. Charles, enfin, fermait la marche, une bouteille de cognac à la main.

Dermott inspira l'air matinal à pleins poumons, afin de chasser de son esprit les souvenirs de la veille, les idées morbides, et tout ce qui était susceptible de le déconcentrer.

Devon le salua gaiement. Manifestement, il ne se tracassait pas pour son ami, qui n'en était pas à son premier duel. Dermott discuta ensuite brièvement avec le médecin, puis se tourna vers Charles pour boire un verre de cognac. Il avala une longue gorgée d'alcool, par habitude, avant de reporter son attention sur Lonsdale, qui avait déjà ôté sa veste et chargeait à présent ses pistolets.

C'était l'heure, apparemment.

Ni Dermott ni Lonsdale n'étaient novices en matière de duel. Tous deux s'étaient déjà retrouvés sur ce pré à plusieurs reprises.

Les témoins se rencontrèrent, se mirent d'accord sur les règles du combat, puis se séparèrent.

— Lonsdale est encore à moitié ivre, dit Devon à Dermott. Mais il n'en est pas moins dangereux, au contraire. Lui et son témoin souhaitaient que le duel se déroule en deux coups de pistolet, à six pas, six souhaitaient que le duel se déroule en deux coups de pistolet, à six pas d'intervalle. Nous sommes finalement tombés d'accord sur deux coups et douze pas. Six pas, bon sang, c'est beaucoup trop proche ! Et on ne peut pas faire confiance à Lonsdale.

Dermott tendit sa veste à Charles et répliqua :

— Vous ne m'apprenez rien. Je suis ici aujourd'hui pour envoyer son âme ténébreuse griller en enfer.

C'était la première fois que Devon l'entendait s'exprimer d'un ton aussi glacial.

— Vous êtes sérieux ?

— Toujours, quand je mets ma vie en jeu.

— Vous avez vraiment l'intention de le tuer ?

D'ordinaire, les duels s'arrêtaient dès que le sang coulait. Cela suffisait pour que l'offensé s'estime vengé, et les choses en restaient là.

— Oui, exactement, répondit Dermott.

Après avoir retroussé les manches de sa chemise, il fit signe à son témoin de lui passer ses pistolets.

Lord Devon soupira.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance, Dermott, bien que je ne sois pas sûr que vous en ayez réellement besoin. Désirez-vous que je charge vos armes ?

— Non, merci, je préfère le faire moi-même.

Ses pistolets à barillet, de conception très moderne, avaient été imaginés et améliorés au fil des ans par les meilleurs armuriers anglais. Ces armes à deux coups dont lui et Lonsdale allaient se servir étaient les plus populaires parmi les duellistes. Après avoir vérifié le bon fonctionnement du barillet, il tendit la première arme à Devon, puis il s'empara de la deuxième, leva la main en signe d'adieu et s'avança vers le milieu du pré.

Les deux adversaires étaient censés échanger quelques formules de politesse avant de s'affronter mais, en l'occurrence, ni l'un ni l'autre ne se sentait capable d'une telle hypocrisie. Ils se contentèrent donc de se saluer d'un bref hochement de tête, puis prirent position, dos à dos, et attendirent le signal.

Autour d'eux, la brume s'était enfin dissipée. Le soleil montait dans le ciel, faisant passer la couleur de l'herbe du gris au vert.

Douze pas, se rappela Dermott, en levant légèrement la main pour tester le poids de son arme. Son index reposait légèrement sur la détente. Marcher, pivoter, tirer. Il passait en revue le déroulement de la scène, sans aucune nervosité. Les émotions n'avaient pas leur place sur un terrain de duel.

Le signal fut donné, et les protagonistes commencèrent à s'éloigner l'un de l'autre, tandis que l'un des spectateurs comptait les pas à voix haute.

— Huit, neuf, dix...

Une détonation retentit. La première balle se logea dans le dos de Dermott, la seconde lui fracassa une côte au moment où il se retournait.

Sous la violence de l'impact, il tomba à genoux. Le corps traversé par une douleur effroyable, il entrevit le visage de Lonsdale déformé par une joie mauvaise.

Puis Dermott comprit ce qui venait de se produire, et sa stupeur se changea en fureur. Ce sale tricheur de Lonsdale avait tiré avant le douzième pas !

Il tenta de se redresser, mais la douleur, fulgurante, le fit tituber. Le souffle court, il se recroquevilla sur lui-même, luttant pour ne pas perdre conscience. Des sons confus résonnaient à ses oreilles : des cris, des ordres jetés d'une voix impérieuse, des jurons indignés...

Soudain, le visage angoissé de Devon apparut dans son champ de vision. Dermott ne lui avait jamais vu une telle expression, mais il ne s'en étonna pas très longtemps. Il n'était conscient que de la souffrance intense qui le tenaillait, du liquide chaud qui coulait sur sa chemise et de ses genoux mouillés par l'herbe constellée de rosée.

Charles allait certainement monter sur ses grands chevaux en voyant les taches qui maculaient ses vêtements...

— Accrochez-vous à moi, mon vieux. Nous allons vous emmener, dit Devon, qui tentait de redresser Dermott.

Ce dernier cilla plusieurs fois, essayant de dissiper le voile qui lui brouillait la vue. Puis, les dents serrées, il répondit :

— Pas encore. Je n'en ai pas fini avec ce pleutre ! Donnez-moi votre main et aidez-moi à me relever.

Devon obtempéra et, avec son aide, Dermott se remit debout. Le sang coulait abondamment de ses blessures, et il dut faire appel à toute son énergie pour ne pas s'écrouler de nouveau. L'espace d'un instant, il chancela, puis il se planta fermement sur ses jambes, au prix d'un effort surhumain.

Lorsque Lonsdale vit Dermott se relever, une expression de terreur se dessina sur ses traits. Son pistolet était vide, alors que son adversaire avait encore deux balles à tirer. Convaincu que la mort le regardait en face, Lonsdale tomba à genoux et, dans un geste implorant, tendit les mains en avant.

— Bathurst! Ne me tuez pas... Pas de sang-froid! Je vous en prie... Ayez pitié! Le coup est parti tout seul, je vous le jure! Je n'avais pas l'intention de... Je le jure devant Dieu ! Tous les spectateurs doutaient que Dermott l'ait entendu, jusqu'au moment où ils virent le comte tourner très légèrement la tête vers Devon.

— Donnez-lui un autre pistolet, ordonna-t-il d'une voix sourde que personne n'aurait perçue si un silence abasourdi n'avait régné sur le champ.

Devon, atterré par la quantité de sang qui imbibait la chemise de son ami, protesta :

— Dermott, ne faites pas cela ! Il ne vous a laissé aucune chance. Vous n'avez qu'à tirer! Il l'a bien cherché.

— Dépêchez-vous ! Souffla Dermott, qui sentait ses ultimes forces lui échapper.

Dans le pré, personne ne parlait.

Devon courut vers le témoin de Lonsdale, lui arracha le pistolet des mains, puis retourna vers le marquis et lui jeta l'arme en égrenant un chapelet de jurons.

Retrouvant aussitôt sa hargne, Lonsdale sauta sur ses pieds, brandit le pistolet vers son adversaire et appuya sur la détente.

Deux coups de feu retentirent en même temps.

Et les deux hommes s'abattirent sur le sol.

Les amis de Dermott se précipitèrent vers lui. Le médecin s'agenouilla et lui tâta le pouls rapidement, avant de donner des consignes précises à son entourage.

Comme on emportait Dermott vers sa voiture, celui-ci ouvrit les yeux.

— Lonsdale? demanda-t-il d'une voix caverneuse.

— Une balle en plein cœur, répondit Devon. Il aurait mérité une mort plus lente.

— Envoyez... un message... à Molly Crocker. Dites-lui... que je vais bien.

Shelby avait les larmes aux yeux quand il rédigea la courte missive à l'auberge voisine, L'Agneau Blanc, où Dermott avait été transporté.

Le chirurgien était en train de l'opérer dans une chambre transformée en salle d'intervention de fortune. Il fallait absolument retirer les balles avant que l'hémorragie ne saigne le blessé à blanc.

Celle qui s'était enfoncée dans son dos avait entraîné des fibres de coton dans la plaie et donnait du fil à retordre au praticien. Quant à celle qui avait fracturé une côte, elle demeurait introuvable. Le diagnostic n'était guère optimiste.

Suivant les instructions de son maître, Shelby mentit consciencieusement à Molly : le comte avait tué Lonsdale et il s'en tirait sans une égratignure.

Le secrétaire savait parfaitement à qui le message était réellement destiné et, s'il s'était écouté, il aurait immédiatement fait prévenir Mlle Leslie pour lui permettre de revoir lord Bathurst avant qu'il ne meure.

Mais Shelby était un serviteur loyal et il n'allait certainement pas contrevenir à la requête du comte, ce maître qu'il admirait tant et qui ne lui donnerait peut-être plus jamais d'ordres.

Après avoir confié le message à un valet, Shelby retourna dans la chambre où l'on opérait Dermott. À la vue du spectacle qui s'offrait à lui, il se figea, horrifié.

On se serait cru dans une boucherie. Il y avait du sang partout, par terre, sur les meubles, sur les murs. Dermott, allongé sur la table en bois grossier sous laquelle s'était formée une mare écarlate, restait totalement inerte.

Shelby paniqua. Était-il possible de survivre quand on avait perdu autant de sang ?

Dermott, d'ordinaire d'une santé si éclatante, gisait inanimé, tel un pantin désarticulé.

Fallait-il faire appel à un autre chirurgien? Se demanda Shelby. En avait-il le temps ? Ou son maître rendrait-il l'âme avant qu'on puisse tenter quoi que ce soit ?

Par ailleurs, le comte n'avait pas choisi le docteur McTavert par hasard, songea le secrétaire en se calmant un peu. Si lord Bathurst avait confiance en ce praticien, alors Shelby aussi.

Tout en s'efforçant d'éviter les empreintes de pas sanglantes qui souillaient le plancher, il pénétra dans la chambre.

Par miracle, le cœur solide de Dermott résista à l'intervention. Le chirurgien réussit à nettoyer la première plaie. Il renonça cependant à extraire la balle qui avait brisé une côte - grâce à Dieu, il avait fini par la retrouver -, car il craignait de provoquer des dégâts supplémentaires s'il fouillait plus profondément les chairs déjà meurtries.

Le projectile resterait donc là où il était. Il n'y avait plus qu'à prier pour que l'infection ne se propage pas, comme cela arrivait hélas très souvent après une blessure par balle.

Une fois les plaies pansées et Dermott installé dans un lit, le praticien demanda s'il fallait prévenir quelqu'un.

— Il n'a que sa mère et elle n'est pas en très bonne santé, répondit Shelby. Va-t-il mourir, docteur?

Le médecin mit tant de temps à répondre que le secrétaire finit par regretter d'avoir posé la question.

— En de telles circonstances, tout homme normal serait déjà mort. Mais lord Bathurst a tenu le coup, contre toute attente. Je vais rester à son chevet aussi longtemps que vous le souhaitez. Il ne faut en aucun cas le transporter.

Le médecin considéra le petit groupe qui lui faisait face avec inquiétude. Seul Devon était parti, afin de s'entretenir avec les avocats de Dermott, au cas où celui-ci ne survivrait pas.

— Nous allons tous rester, décréta Shelby. Charles, veillez à ce que le docteur McTavert dispose d'une chambre et demandez qu'on lui serve à manger. Et vous, monsieur, merci infiniment pour votre si grande habileté, ajouta-t-il à l'intention du médecin.

Le comte avait toujours considéré McTavert comme l'un des meilleurs chirurgiens de Londres, même s'il n'était pas le plus populaire. Aujourd'hui, ce dernier s'était révélé à la hauteur de la confiance que Dermott avait placée en lui.

Le grand Écossais secoua la tête.

— Gardez vos louanges, Shelby. Il faudra encore attendre quelques jours avant de savoir si votre maître est sauvé. Je vais me rafraîchir, puis je reviendrai voir mon patient.

— Si vous avez besoin d'envoyer des messages à Londres, Charles se chargera de les transmettre à leurs destinataires, précisa Shelby.

Puis, comme le praticien se retirait, le secrétaire entreprit d'écrire une lettre à la mère du comte.

De Green Abbey, Isabella était retournée chez Molly. À présent, assises dans le salon bleu, les deux femmes attendaient nerveusement des nouvelles.

— S'il a promis d'envoyer un mot, il le fera, assura Molly pour la énième fois.

— Mais s'il est mort ?

— Chérie, vous ne devez pas penser au pire ! Dermott est un excellent tireur. Il a déjà affronté maints adversaires en duel. Personne ne peut le battre.

Inlassablement, elle lui répétait les mêmes mots de réconfort, car l'angoisse d'Isabella ne s'apaisait pas. Mais la matinée était déjà bien avancée, et elles n'avaient encore reçu

aucun message. Molly, elle aussi, commençait à s'inquiéter sérieusement, même si elle s'efforçait de donner le change devant Isabella, qui était livide de terreur.

— Je devrais peut-être me rendre à Bathurst House pour me renseigner, dit cette dernière, au moment où l'horloge sonnait 10 heures.

— Il est trop tôt. Ils ne sont sans doute pas encore rentrés en ville. Mais si nous n'avons aucune nouvelle à midi, j'enverrai un domestique chez Dermott.

— Oh, Molly! Je n'ai pas réussi à l'arrêter! murmura Isabella. Pourquoi... pourquoi les hommes se conduisent-ils de manière aussi sotté? Ma réputation ne mérite pas qu'il prenne un tel risque !

— Qui peut expliquer le comportement des hommes? Pour ma part, je n'ai jamais compris ce sens de l'honneur mal placé. Allons, chérie, venez vous restaurer. Vous n'avez rien avalé depuis hier.

Isabella grimaça.

— Je suis incapable d'avaler quoi que ce soit.

— Buvez au moins une tasse de thé en ma compagnie. Je n'aime pas déjeuner seule.

Molly avait pris un ton sévère qu'elle employait rarement. Elle non plus n'avait pas très faim, mais il fallait à tout prix distraire Isabella de ses pensées morbides.

Le message de Shelby arriva alors qu'elles étaient attablées dans la salle à manger. Après l'avoir rapidement parcouru, Molly le tendit à la jeune femme avec un sourire radieux.

— Nous nous sommes rongé les sangs pour rien. Dermott se porte à merveille, comme d'habitude ! Le cher garçon !

Arrachant le feuillet des mains de Molly, Isabella le lut à son tour. Alors, elle poussa un profond soupir et se renversa sur sa chaise, incroyablement soulagée. Il lui semblait que la vie valait de nouveau la peine d'être vécue.

— Oh, merci, mon Dieu ! Merci ! Souffla-t-elle.

Les premières rumeurs atteignirent la ville assez tôt, mais elles ne parvinrent à Grosvenor Place qu'au cours de la soirée. Le valet de lord Devon avait appris au frère de Joe que lord Bathurst avait été blessé. Au fait de tout ce qui se passait dans la maison, Joe connaissait le contenu du message que Shelby avait envoyé à Molly de la part du comte. Il se doutait également des raisons qui avaient incité ce dernier à mentir. Il mit rapidement Molly au courant, et tous deux discutèrent gravement, se demandant s'il fallait ou non révéler la vérité à Isabella. De toute évidence, Bathurst ne le souhaitait pas. Alors, ne risquaient-ils pas de commettre un impair s'ils passaient outre sa volonté?

— Est-il sérieusement blessé ? S'enquit Molly.

— Le médecin ne sait pas encore s'il survivra, répondit Joe d'une voix étouffée.

Molly, qui avait vu tant de misères dans sa vie et se croyait vaccinée contre le malheur, devint toute pâle.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, atterrée.

Puis son expression changea, et elle lança un regard de défi à Joe.

— C'est impossible! Dermott a disputé de nombreux duels par le passé, et jamais il n'a été blessé. Personne en Angleterre ne tire aussi bien que lui !

— Lonsdale a triché. Il a tiré au bout de dix pas.

— Le sale bâtard ! J'espère qu'il a beaucoup souffert avant de mourir, gronda Molly d'un ton sans pitié.

— Apparemment pas, mais une chose est sûre : en ce moment, il rôtit en enfer.

— Tant mieux !

La voix étonnée d'Isabella s'éleva alors dans leur dos, les faisant sursauter :

— Pourquoi vous réjouissez-vous que lord Lonsdale soit mort?

En voyant l'air paniqué de Molly, elle se figea sur place et sentit l'épouvante l'envahir. La défaite de Lonsdale aurait dû être synonyme de triomphe pour Dermott. Pourquoi Molly et Joe se taisaient-ils ? Pourquoi la regardaient-ils avec tant d'appréhension ?

— Que se passe-t-il ? bredouilla-t-elle en remarquant le teint blême de Molly.

Comme son amie ne répondait pas, elle se tourna vers Joe, les yeux soudain pleins de larmes.

— Joe, dites-moi la vérité !

Le garde du corps lança un regard implorant à Molly, et Isabella eut l'impression que le monde s'écroulait autour d'elle.

— Le bruit court que Dermott a été blessé, expliqua enfin Molly avec réticence. Je vous en prie, ne vous affolez pas, Isabella. Ces rumeurs sont souvent erronées, vous le savez bien.

— Vous êtes pâle comme la mort, et Joe a visiblement peur de parler. Ne me racontez pas que tout va bien, alors que c'est manifestement faux ! S'écria Isabella, en serrant les poings pour maîtriser les tremblements qui l'agitaient.

Elle scruta le visage de Molly, puis celui de Joe.

— Je veux savoir où il est, poursuivit-elle, la voix chevrotante. Et ne me dites pas que vous l'ignorez !

— Il était à L'Agneau Blanc, une auberge près de Morgan's Field, répondit Molly.

— Comment ça, il était?

— Lord Devon est retourné à l'auberge avec les avocats de Dermott et ils ont trouvé la place vide. Apparemment, Dermott a été transporté ailleurs, contre l'avis du médecin.

— Où l'a-t-on emmené ?

— Personne ne le sait. Ce sont les seules informations que nous avons pour le moment.

— Est-ce bien vrai ? S'enquit Isabella en les dévisageant tour à tour. Je ne suis plus une enfant, vous savez. Vous n'allez pas me briser le cœur plus qu'il ne l'est déjà en vous montrant honnêtes avec moi. Je suis consciente que Dermott ne m'aime pas. Tout ce que je veux savoir, c'est à quel point il est blessé. Par pitié, dites-le-moi, j'ai besoin de savoir ! Ses jambes flageolantes se dérochèrent soudain sous elle et elle glissa à terre, la figure cachée entre les mains.

— Mon Dieu ! Tout est ma faute ! Gémit-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots. Molly s'agenouilla vivement près d'elle et la prit dans ses bras.

— Je vous interdis de penser cela, chérie ! protesta-t-elle. Vous n'êtes en rien coupable. Tout le monde sait que Dermott et Lonsdale se détestaient depuis le collège. Et Dermott n'en fait jamais qu'à sa tête. N'est-ce pas, Joe ? Dites-lui qu'elle n'est absolument pas responsable de ce qui s'est passé.

Joe acquiesça.

— M. le comte s'est déjà battu plein de fois, mademoiselle Isabella.

— Vous voyez ? Vous n'avez pas à vous sentir coupable, renchérit Molly.

— Je ne pourrai même pas le revoir... avant que... avant qu'il...

Isabella s'interrompit. Il lui semblait inconcevable qu'un homme aussi énergique et aussi fort que Dermott puisse mourir. Mais peut-être avait-il déjà rendu le dernier soupir?

À cette pensée, elle se cramponna à Molly, désespérée.

— Allons, chérie, venez vous asseoir et boire une gorgée de vin, dit celle-ci. Cela vous fera du bien. Ensuite, nous tâcherons d'en apprendre plus.

Elle se leva et obligea Isabella à l'imiter. Cette dernière, engourdie par le chagrin, se laissa mener jusqu'à la chaise la plus proche. Molly lui passa un linge humide sur le visage, puis lui tendit un verre.

Elle but le vin, mais ne sentit qu'un goût âcre de poussière dans la bouche. Elle répondit lorsqu'on lui parla, sans écouter la conversation qui se tenait à côté d'elle. Dans son cerveau demeurait imprimée l'image de Dermott étendu dans une mare de sang. Le monde sans lui apparaissait comme un vaste désert dénué de sens.

Et elle ne pouvait pas le rejoindre, parce qu'elle ignorait où il se trouvait ! Parce qu'il ne voulait pas d'elle à ses côtés.

Tout à coup, un irrépressible besoin de fuir la submergea.

— Je ne peux pas rester ici ! s'écria-t-elle. Je vais rentrer chez moi, à la campagne.

Molly, qui s'était tue brusquement, jeta un coup d'œil à Joe, puis murmura :

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

Isabella se redressa, le dos raide, la tête haute, tel un vaillant petit soldat prêt à livrer bataille.

— Je pars maintenant, Molly.

— Voulez-vous que je demande aux domestiques de préparer votre...

— Inutile. Je n'emporte rien, coupa Isabella d'une voix sèche.

Elle n'emmènerait rien, car tout lui rappelait Dermott. Chacun de ses effets était lié à lui. Et elle ne voulait pas se souvenir de son expression le jour où elle avait essayé la robe en dentelle noire chez Molly, ni de son impatience lorsqu'il l'avait débarrassée de la robe blanche à Bathurst House avant de lui faire l'amour, ni du parfum de son eau de toilette qui imprégnait encore le reste de ses vêtements.

— Joe, demandez qu'on approche ma voiture, je vous prie, ajouta-t-elle sur le même ton décidé.

Si elle faisait semblant de n'avoir jamais connu Dermott, si elle parvenait à effacer de sa mémoire tout souvenir de ces semaines merveilleuses passées en sa compagnie, si elle s'isolait physiquement des gens et des lieux qui avaient un rapport avec lui, alors peut-être aurait-elle la force, un jour, de supporter l'affreuse douleur qui la torturait en cet instant.

Sinon, il ne lui resterait plus qu'à cacher son malheur au monde.

Dermott, installé dans sa voiture, endurait lui aussi de terribles tourments. Chaque tour de roue sur le sol inégal, chaque chaos martyrisait son corps meurtri.

En dépit des protestations du médecin, en dépit des suppliques de Shelby et de la mine horrifiée de Charles, il avait tenu, dès qu'il avait repris connaissance, à quitter immédiatement L'Agneau Blanc. Il avait besoin de solitude, d'un refuge où il pourrait panser ses plaies, loin du monde, loin des regards curieux et des ragots, loin de l'aide dont il ne voulait pas, loin des engagements qu'il se savait incapable de tenir.

Et s'il devait mourir - il flottait entre veille et sommeil quand il avait surpris les propos du médecin à l'auberge -, il entreprendrait seul cet ultime voyage. Il ne voulait pas alarmer sa mère, à qui on avait simplement écrit qu'il partait en convalescence au bord de la mer. Par chance, il sombra dans une torpeur bienfaisante durant la majeure partie du trajet. Le chirurgien, chaque fois que Dermott se réveillait, s'empressait de lui administrer une bonne dose de laudanum. Et, alors qu'ils se dirigeaient vers l'île de Wight et que ses proches se demandaient si chacune de ses respirations ne serait pas la dernière, ses rêves opiacés se peuplèrent d'images familières de sa femme et de son fils, douces visions qui amenèrent un sourire sur ses lèvres.

Pourtant, un autre visage se mêla bientôt à ces songes rassurants : une beauté aux cheveux d'or pâle et aux yeux couleur de gentiane, qui s'obstinait à le repousser. Parfois, il luttait contre la fascination qu'elle exerçait sur lui, parfois il la suivait de son plein gré. Mais leurs pas les ramenaient toujours au bord d'un précipice vertigineux noyé dans le brouillard et, au dernier moment, quand elle plongeait dans le vide, il se retenait de se précipiter dans l'abîme à sa suite.

Invariablement, il se réveillait en sursaut, le cœur battant. Alors, la douleur intolérable qui tenaillait son corps reprenait le dessus, et il priait pour sombrer de nouveau dans l'oubli.

Le même soir, alors qu'Isabella voyageait en direction du Suffolk, la famille de son oncle, attablée autour d'un dîner copieux, commentait les récents événements.

Tout en regardant ses filles, qui affichaient une expression radieuse, Abigail demanda gaiement :

— Herbert, racontez-nous encore comment vous avez appris que Bathurst avait été mortellement blessé.

— Et dites-nous, papa, quand nous pourrons assister aux plus belles fêtes de Londres, maintenant que le comte ne peut plus nous nuire.

Herbert Leslie leur décocha un coup d'œil maussade.

— Il n'est pas encore mort, leur rappela-t-il.

— Oh, mais ce n'est qu'une question d'heures, objecta Caroline avec entrain. Je le tiens du valet de Harold, qui l'a entendu dire par nombre de ses amis. Son cas est désespéré.

— Et il ne peut plus rien contre vous, papa, affirma Amélia. Tout cela est si excitant ! À présent, rien ne nous empêche de fréquenter les gens du grand monde.

— Ne vous emballez pas, grommela Herbert, plus conscient que ses filles de leur position sociale.

— Mais, papa, vous êtes très riche et vous savez comme nous ce que cela signifie : tous les beaux partis vont se disputer nos faveurs. Nous ne sommes plus obligées maintenant d'assister à ces fêtes assommantes que donnent vos amis.

— Ni de discuter avec des roturiers !

Herbert se tourna vers sa femme.

— Abigail, j'aimerais que vous n'entreteniez pas d'illusions déraisonnables chez ces petites sottes. Je ne connais pas beaucoup de gentilshommes qui iraient déposer leur titre aux pieds d'une fille de banquier.

— Voyons, papa ! Vous oubliez Evelina Drucker. Elle a épousé un vicomte, l'an dernier!

— Un vicomte très vieux et très pauvre !

— Évidemment, il ne faut pas être trop regardante. Avoir un titre de noblesse, voilà ce qui compte, décréta Caroline.

— Et vous savez bien que, chez les aristocrates, les époux se côtoient à peine, insista sa sœur. Ils ne se rencontrent quasiment qu'au cours des réceptions, puisque chacun vit dans une aile de la maison.

— Ainsi, vous êtes au courant de tout? marmonna leur père.

— Nous en savons bien assez, c'est-à-dire que votre argent est l'unique chose qui importe. Maintenant que Bathurst est à l'article de la mort, nous irons danser dans les bals les plus brillants !

— Et Isabella est partie, elle aussi, intervint Abigail. Vous l'avez dit vous-même, Herbert. Vos espions vous l'ont confirmé. Il n'y a donc plus aucun obstacle à l'entrée de nos filles dans la haute société.

Sur ces entrefaites, Harold franchit le seuil de la salle à manger. Comme d'habitude, il était en retard. Ajuster de manière satisfaisante son habit de soirée sur son corps boudiné demandait un certain temps et beaucoup d'habileté de la part de son valet.

— Isabella? Où est-elle allée? S'enquit-il.

— Harold, vous avez manqué le premier plat, protesta sa mère d'un ton sévère.

— Prenez-vous-en à Steeves, rétorqua-t-il en s'asseyant entre ses sœurs. Il a chiffonné une demi-douzaine de cravates avant de réussir à nouer celle-ci. Alors, où est-elle ?

— A Tavora House. Vas-tu la courtiser, maintenant que Bathurst est mort? fit Amélia, qui n'ignorait pas que son frère avait un faible pour leur cousine.

— Je n'ai pas l'intention de perdre mon temps avec cette gourgandine ! Répliqua Harold avec hauteur, car toute la ville avait parlé de la liaison éphémère d'Isabella avec Bathurst. Néanmoins, j'irai peut-être lui rendre visite... simplement pour lui prodiguer quelques conseils. Elle ne sait visiblement pas comment se tenir.

— Une gourgandine, oui, vraiment! Renchérit Abigail. Elle n'était ni plus ni moins que la catin de lord Bathurst !

— Mais lady Jersey a couché avec le prince de Galles pendant des années avant qu'il ne s'entiche de lady Hertford, et le duc de Devonshire a fait vivre sa maîtresse sous son propre toit, en même temps que son épouse légitime...

— Pour l'amour du ciel ! s'exclama Abigail en fusillant du regard sa plus jeune fille. Comment avez-vous eu connaissance d'affaires aussi scandaleuses ?

— C'est Maude qui me les a racontées, bien sûr. Vous savez qu'elle est toujours au courant de tout. C'est même pour cette raison que vous la gardez à votre service, maman. Si je dois me marier bientôt, il faut bien que je comprenne les subtilités de la société dans laquelle je vais graviter.

— Herbert ! Vous devriez apprendre à vos filles que l'immoralité est une tare, quel que soit le rang qu'on occupe.

Herbert Leslie mit quelques secondes à réagir et à afficher l'expression sévère qu'on attendait de lui.

— Écoutez votre mère, mes filles. Elle a entièrement raison.

— J'aimerais que vous ayez l'air plus convaincu, se plaignit sa femme.

Cette fois, Herbert perdit patience.

— Oh ! Assez, Abigail ! Vous savez comme moi que les aristocrates passent leur temps à forniquer! Ce n'est un secret pour personne !

Les deux filles ricanèrent, Harold étouffa un sourire dans sa serviette, mais aucun d'eux n'osa défier ouvertement leur mère. Celle-ci gérait la maison d'une main de fer, et Herbert lui-même se permettait rarement de critiquer les décisions qu'elle prenait.

— Il ne sera plus question à cette table de gens qui se livrent à la débauche, décréta Abigail en fixant les membres de sa famille.

Elle attendit quelques secondes, afin de laisser sa déclaration s'imprimer dans les esprits, puis changea résolument de sujet.

— Et maintenant, que diriez-vous si nous allions tous ensemble prendre le thé chez Mme Bambridge, demain après-midi ?

— Je dois travailler, vous le savez bien, protesta son mari.

— Et moi, je vais aux courses, maman.

Abigail toisa le père et le fils du même œil sévère.

— Il serait pourtant judicieux que vous assistiez à quelques-unes des réceptions auxquelles sont conviées Amélia et Caroline.

— Pas celle-ci, maman ! Cette vieille Bambridge est assommante ! Et puis, il n'y aura personne d'important chez elle.

— Elle a fait venir une chanteuse d'opéra et espère que la baronne Tellmache, qui adore la voix de Mme Dolcini, nous honorera de sa présence, précisa Abigail.

— De toute façon, Harold déteste l'opéra, objecta Caroline. Et Lucinda et Émilie seront présentes. Nous ne manquerons pas de compagnie.

— La femme de chambre de Lucinda connaît la camériste de lady Hertford, et elle a toujours des potins très croustillants à raconter sur la famille royale ! ajouta Amélia, les yeux brillants de malice.

— Vous voyez, Abigail. Les filles s'amuseront très bien sans nous. Et, pour me faire pardonner mon absence, je vous autorise à aller acheter quelques fanfreluches, annonça Herbert, débonnaire.

— Oh, merci, papa ! s'écrièrent ses filles d'une seule voix.

— Vous êtes le meilleur père du monde ! Renchérit Amélia. Je sais exactement ce que je veux. Vous vous souvenez, maman, de cette adorable robe en mousseline rose que vous avez refusé de m'acheter parce qu'elle coûtait trop cher ? Oh, papa, je peux l'avoir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'un ton cajoleur.

— Bien sûr, mon chou.

En son for intérieur, Herbert nourrissait l'espoir de marier ses filles à des partis avantageux, voire à des nobles désargentés. Il cligna de l'œil.

— Abigail, veillez à ce que nos filles n'aient pas à rougir de leur tenue. De mon côté, je me charge de régler les factures, conclut-il d'un ton jovial.

Les femmes discutèrent mode durant le reste du repas, tandis que les hommes savouraient leur rôti et leur vin sans se mêler à la conversation.

Dès qu'Abigail et ses filles eurent quitté la table, Herbert et son fils passèrent dans le salon pour boire un porto.

— J'aimerais vous parler de votre cousine, déclara alors Herbert.

— Je me propose de lui rendre visite après les courses. Tavora House n'est qu'à quelques kilomètres de Newmarket.

— J'ai ordonné à certains de mes espions de la suivre là-bas. Maintenant que Lonsdale est mort et que Bathurst ne vaut guère mieux, vous pourriez envisager à nouveau de l'épouser.

Harold sursauta.

— Maman ne le permettra jamais ! Isabella est perdue de réputation. Je ne vais pas passer après Bathurst ! S'exclama-t-il, outré.

— Je me charge de votre mère. Réfléchissez un peu, Harold. Nous parlons d'une rente annuelle de quatre-vingt mille livres. Nous pourrions enfermer Isabella dans sa maison de

campagne jusqu'à la fin de la saison. Si vous vous mariez pendant ce temps, personne ne le saura.

— L'idée ne me tente guère... maugréa Harold d'un ton bougon.

— Oh, ne prenez pas vos grands airs avec moi, mon fils! Vous croyez que je n'ai pas compris que vous en pincez pour cette petite idiote? A présent que Bathurst ne représente plus une menace, nous pouvons reprendre nos projets. Bon sang, cet argent doit rester dans la famille ! Si George ne s'était pas laissé enjôler par les minauderies de votre cousine, il y aurait pensé. Quoi qu'il en soit, allez la voir dès que vous serez à Newmarket.

— Son garde du corps sera-t-il là ?

Herbert fronça les sourcils.

— Elle en a deux, désormais. Mais contentez-vous de lui rendre une visite de politesse. Tâtez le terrain. Voyez si elle semble mieux disposée à notre égard. Bref, partez en mission de reconnaissance.

— Pour l'amadouer, jusqu'au moment où nous déciderons de l'enfermer ou de l'enlever?

— Exactement.

— Si Bathurst a été son amant, il a dû bien la dresser... murmura Harold, un sourire gourmand sur les lèvres.

— Et elle pourrait vous offrir du bon temps au lit, n'est-ce pas ? Eh bien, tant mieux pour vous, mon fils ! approuva Herbert avec un gloussement complice.

— Si elle est aussi délurée que je l'imagine, il vaudra mieux ne pas trop lui laisser la bride sur le cou.

— Les femmes ont besoin de sentir la fêrule du maître. Quand Isabella sera votre femme, vous n'aurez qu'à la cloître à la campagne, au fond des écuries, si le cœur vous en dit. Moi, je ferais de même si je n'avais pas une entière confiance en la vertu de votre mère. C'était une fanfaronnade, bien entendu. Abigail l'aurait étripé, s'il avait osé la contrarier.

— Par chance, Isabella n'a plus aucune famille à part nous, poursuivit-il. C'est un souci de moins.

— Et Lonsdale nous a bien aidés en blessant Bathurst.

— Tout en ayant la bonne idée de mourir aussitôt après ! Renchérit Herbert. Allons, mon fils, buvons à l'art noble du duel !

Harold leva son verre.

— Que Dieu accueille ces deux vauriens dans son paradis ! Lança-t-il.

— À mon avis, c'est l'enfer qui les attend. Maintenant, encore un conseil, fiston.

L'honneur est un principe bon pour l'aristocratie, mais vous, n'allez jamais vous fourvoyer dans ces histoires de duels. N'importe quel homme sensé engage des gens pour se battre à sa place.

— Ne vous inquiétez pas, papa. Je ne suis pas stupide au point de me battre au pistolet.

— Vous êtes raisonnable et, en cela, vous me ressemblez bien. Je ne vous ai pas élevé pour que vous alliez répandre votre sang sur un pré au petit matin.

— Je préfère de loin les plaisirs de la vie, papa. Comme cet excellent porto, par exemple! fit Harold en observant son verre empli d'un riche liquide couleur rubis.

— Il arrive tout droit du Douro, en dépit de cette maudite guerre qui saigne l'Angleterre à blanc. Ah ! Si on laissait des banquiers comme moi diriger ce pays, nous ne mettrions pas longtemps à nous débarrasser de la monarchie, croyez-moi. Nous gagnerions de l'argent pour le pays et pour nous-mêmes. Voilà bien tout ce qui compte.

— Eh bien, pour commencer, je vais faire tout mon possible pour remettre la fortune du vieux George dans notre escarcelle, déclara Harold avec un sourire fat.

— Bravo, fiston !

Et Herbert salua son fils en levant de nouveau son verre, avant d'en vider le contenu d'un trait.

CHAPITRE 19

Pendant plusieurs jours, Dermott fut entre la vie et la mort. Le docteur McTavert le gardait sous sédatif pour calmer la douleur mais, malgré le puissant narcotique qu'il prenait, Dermott souffrait le martyr. Il se tournait et se retournait pour échapper à cette torture incessante, rouvrant ainsi ses plaies qui se mettaient à saigner. Chaque nouvelle hémorragie, bien entendu, l'affaiblissait encore plus. Le médecin finit par le faire ligoter sur son lit, mais cette solution se révéla pire encore, car Dermott, prisonnier de ses liens, se débattait comme un beau diable. Finalement, le petit personnel qui résidait au manoir de l'île de Wight se relaya auprès du maître pour le veiller et tâcher de l'apaiser dans ses moments de délire.

Dermott n'avait presque rien mangé depuis le duel, et il avait si peu bu que le médecin commençait à redouter qu'il ne se déshydrate. Il maigrissait de manière alarmante, aussi McTavert ordonna-t-il qu'on le nourrisse de quelques cuillerées de bouillon toutes les demi-heures.

L'opération se révéla laborieuse. En dépit de son état, Dermott conservait une force colossale et, même sous l'effet du laudanum, il trouvait le moyen d'envoyer valser assiette et cuillère, à la grande consternation des domestiques.

Un après-midi, lors d'un moment de répit, Shelby et le médecin se rendirent sur la terrasse pour respirer l'air marin.

— Il va mieux, vous ne trouvez pas? demanda le secrétaire qui, depuis le duel, avait passé presque tout son temps au chevet de son maître.

— Son état n'empire pas, répondit prudemment le praticien.

Dans un cas comme celui-ci, où les blessures étaient aussi sévères, il se refusait à formuler un pronostic.

— Au point où nous en sommes, c'est quand même une bonne nouvelle, soupira Shelby.

— Oui. Cela démontre qu'il était en excellente condition physique. Jusqu'à présent, il a été capable de combattre l'infection que je redoutais tant.

— Est-il possible qu'elle se déclare à nouveau?

— Oui, mais après tout ce temps, cela ne devrait pas arriver. Ce qui m'inquiète le plus, ce sont ses plaies. S'il continue à s'agiter de la sorte, elles ne cicatriseront pas.

— Laissez-moi me charger de cela, intervint alors une voix féminine pleine d'autorité. Les deux hommes se retournèrent d'un même mouvement et se retrouvèrent face à la comtesse douairière.

— Je suis allée voir Dermott, leur dit-elle. Il est d'une maigreur effrayante. Toutefois, il a reconnu ma voix et j'ai réussi à le calmer.

— Votre Grâce... Comment avez-vous su où nous trouver? s'exclama Shelby.

Il était stupéfait, car le comte avait donné des consignes très strictes pour qu'on n'alerte pas sa mère.

— Vous avez mentionné le bord de mer dans votre message, monsieur Shelby, et je sais parfaitement que Dermott possède un manoir sur l'île de Wight. Il a toujours adoré cet endroit. Je suis partie dès que j'ai reçu votre lettre. Bien sûr, précisa-t-elle en souriant, au préalable, il m'a fallu convaincre ma femme de chambre de préparer ma malle. Betty n'apprécie guère les voyages. Elle était dans tous ses états.

— Puis-je vous présenter le docteur McTavert, Votre Grâce? dit Shelby en désignant le médecin. Il a sauvé la vie de lord Bathurst.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, madame. Sachez toutefois que je trouve M. Shelby trop optimiste et que, pour l'heure, je reste réservé quant à la guérison du comte. Ce qui ne signifie pas qu'il court un danger immédiat, ajouta aussitôt le médecin.

— Il faut en premier lieu lui rendre des forces en lui faisant absorber de la nourriture, décréta la comtesse, qui semblait totalement maîtresse d'elle-même. Quelqu'un peut-il m'apporter une tasse de thé, ainsi qu'un peu de bouillon pour Dermott? Je vais réinstaller à son chevet.

— Je demande tout de suite aux domestiques de vous préparer une chambre, annonça Shelby.

— Inutile. Betty est déjà en train de défaire ma malle dans ma chambre habituelle. Et si l'on pouvait lui monter un verre de cognac, elle se montrerait sûrement plus sociable. Elle l'aime additionné d'eau chaude, précisa-t-elle.

Puis elle se tourna vers McTavert et ordonna :

— Venez, docteur. Je voudrais votre opinion nette et franche sur la santé de mon fils. Et je vous préviens, je n'écouterai que les bonnes nouvelles!

À l'instant même où le docteur McTavert s'entretenait avec la mère de Dermott, Isabella pointait un petit pistolet vers une cible que Joe avait installée dans le verger.

Ils s'entraînaient ainsi depuis plusieurs jours, et la jeune élève montrait des dispositions certaines pour le tir.

— Parfois, je me demande comment vous avez réussi à me convaincre de me livrer à cet exercice, dit la jeune femme en visant posément.

— Dois-je vous rappeler que nous avons repéré des gens louches qui rôdaient dans le village? En outre, pas plus tard qu'hier, on a aperçu un individu suspect près de vos écuries. Il a prétendu chercher du travail, mais c'était faux, de toute évidence.

Joe n'ajouta pas qu'il avait également voulu distraire Isabella qui, avant ces séances de tir, passait ses journées dans sa chambre, à pleurer toutes les larmes de son corps.

— Maintenant, appuyez doucement sur la détente, dit-il.

Isabella obéit en retenant son souffle, comme il le lui avait appris, et fit feu.

— En plein dans la tête ! s'exclama Joe, enthousiaste. Ma foi, vous êtes sacrément douée ! En dépit des protestations d'Isabella, le garde du corps avait tenu à utiliser une cible représentant une silhouette. La jeune femme trouvait assez perturbant de s'entraîner à tuer un être humain.

Néanmoins, cette fois, elle sourit, heureuse d'avoir réussi son tir. Savoir qu'elle était désormais capable de veiller à sa propre sécurité lui procurait une certaine satisfaction.

— Merci pour vos conseils, Joe. C'est grâce à vous que j'ai progressé si vite. Maintenant, il me faut juste apprendre à recharger rapidement mon arme. Et là, c'est autre chose...

— Question d'entraînement, mademoiselle Isabella. Vous avez l'œil, c'est tout ce qui compte. Certaines personnes ont beau s'exercer, elles ne parviennent jamais à atteindre leur cible.

— Vous croyez vraiment que je pourrais être amenée à tirer sur un des sbires de mon oncle ?

Tout en parlant, elle avait inséré une deuxième balle dans le barillet et visait de nouveau la cible.

— Mieux vaut vous y préparer, en tout cas. Je suis ici pour vous protéger, mais je suis rassuré de voir que vous êtes capable de vous défendre. Ces types savent que Mike et moi sommes ici et, s'ils décident de tenter un mauvais coup, c'est à nous qu'ils s'en prendront en premier.

— Si je ne veux pas passer le reste de ma vie cloîtrée dans ma chambre à redouter une éventuelle attaque, il vaut mieux que je sache me battre, en effet.

— Voilà exactement comment il faut réagir ! approuva Joe.

Au début, ses arguments s'étaient heurtés à un mur. Isabella refusait de croire que sa vie était en danger. Mais Bathurst n'était plus là pour veiller sur elle, lui avait rappelé Joe, or c'était uniquement grâce au comte que sa famille avait cessé de la harceler.

Finalement, après avoir appris que des personnages à l'allure bizarre traînaient dans les parages, Isabella s'était laissé convaincre.

La détonation retentit, tandis qu'un petit nuage de fumée s'élevait du canon. La balle traversa la cible entre les deux yeux dessinés grossièrement à la craie.

— Rappelez-moi de ne jamais vous contrarier ! Plaisanta Joe en guise de compliment.

— Et maintenant, je dois recharger, marmonna Isabella en se battant avec le barillet.

— Donnez-le-moi, je vais le faire.

Tandis que Joe rechargeait l'arme, Isabella s'étendit sur l'herbe et leva les yeux vers le ciel d'un bleu limpide.

— C'est si tranquille, ici, murmura-t-elle. J'ai du mal à croire que des gens malintentionnés me recherchent pour mettre à exécution les sinistres projets de mon oncle.

— Tout ça, c'est juste une histoire d'argent, mademoiselle. Vous en avez et ils veulent vous le prendre, voilà tout.

— Comment peut-on être aussi vénal ? Mon oncle n'est pas dans le besoin, loin s'en faut ! Il possède lui-même une jolie fortune.

— Les gens comme lui n'en ont jamais assez. Je vous conseille de penser très fort à sa face de rat quand vous visez la cible.

Isabella secoua la tête.

— J'en serais bien incapable, Joe. Je comprends votre raisonnement, mais je déteste m'entraîner sur cette cible à forme humaine. Et, si c'est possible, je préfère ne pas penser du tout à mon oncle ou à mon cousin !

Brièvement, elle ferma les yeux, comme pour effacer de son cerveau l'image de ses parents.

— Ne parlons plus de ces grippe-sous, dit-elle avec entrain. Il fait beaucoup trop beau pour se miner le moral.

Joe fut soulagé de constater qu'elle était désormais capable d'apprécier une belle journée. Elle avait été si malheureuse, durant la première semaine de son séjour à Tavora House ! Enfermée dans sa chambre, elle n'en était sortie que pour grignoter du bout des lèvres et, chaque fois qu'elle s'était entretenue avec Joe, il avait remarqué que ses paupières étaient gonflées par les larmes qu'elle venait de verser.

Du coup, il s'était presque réjoui lorsqu'il avait découvert que les espions de la famille Leslie s'étaient embusqués non loin de la demeure. Se servant de ce prétexte, il était parvenu à arracher Isabella à sa torpeur. Désormais, elle s'exerçait quotidiennement au tir et, grâce à ces leçons, elle avait cessé de se focaliser sur son chagrin d'amour et sa peur terrible d'apprendre un jour que Dermott n'avait pas survécu à ses blessures.

Dernier avantage, et non des moindres : ces séances d'entraînement offraient à Joe l'occasion de rester près de la jeune femme.

Ce soir-là, Joe et Mike inspectèrent les alentours de la propriété, puis ils s'installèrent sur le porche pour fumer tranquillement un cigare, avant que Mike ne prenne son tour de garde pour la nuit.

— Ce ne serait pas bien malin de tomber amoureux de la patronne, déclara ce dernier d'un ton égal. Je dis ça pour te mettre en garde.

Comme Joe ne répondait pas immédiatement, son frère insista :

— Je vois bien comment tu la regardes.

— Regarder n'est pas interdit, répliqua enfin Joe, en soufflant un nuage de fumée bleue.

— Non, mais tu vas finir par t'attirer des ennuis. Cette femme n'est pas pour toi, tu le sais bien.

Joe sourit à son cadet.

— J'ai quand même le droit de la contempler si cela me plaît, non ?

— Mlle Isabella n'est pas assez méfiante, soupira son frère.

— Elle a toujours mené une vie très protégée. Et je veillerai à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Ce gros porc de Harold Leslie ne la touchera pas.

Mike se mit à rire.

— Au moins, s'il s'en prend à elle, elle n'aura pas de difficulté pour viser, vu sa corpulence! Plaisanta-t-il.

— Ni moi, rétorqua Joe en fronçant les sourcils.

Les jours suivants, Isabella fit de louables efforts pour s'occuper l'esprit. Elle se lança dans diverses activités destinées à améliorer la vie de son entourage. Ainsi, elle envisagea de faire bâtir une nouvelle école pour les enfants des domestiques et des métayers, ainsi qu'un petit dispensaire susceptible de prodiguer des soins d'urgence. Elle décida également d'agrandir les jardins vers le sud et accepta de parrainer la fête des fleurs qui avait lieu chaque année au village. Elle s'entretint avec son régisseur et écouta son rapport sur l'état des récoltes. Et elle convia même quelques voisines à prendre le thé chez elle, expérience qui lui permit de se découvrir des talents d'actrice insoupçonnés, puisqu'elle réussit à afficher une joie de vivre qu'elle était à mille lieues d'éprouver. Mais, lorsque le soir venait, que les domestiques retournaient dans leurs foyers, que les voisins rentraient chez eux et que le régisseur se reposait de sa dure journée de travail, une immense sensation de solitude s'abattait sur elle.

Elle dormait très mal, en proie à une intense mélancolie, désespérée à l'idée que Dermott serait pour toujours absent de sa vie. Elle se languissait de lui à chaque minute, à chaque seconde, et elle avait tant pleuré qu'il ne lui restait plus une larme à verser.

Souvent, elle restait étendue dans son lit, priant le ciel qu'il soit encore en vie, suppliant Dieu - tous les dieux de toutes les religions - de le laisser guérir. Et, chaque matin, elle attendait avec impatience l'arrivée du courrier, espérant recevoir une lettre de Molly qui lui annoncerait ce qu'elle souhaitait le plus au monde.

Hélas, les jours passèrent, puis les semaines, sans qu'aucune nouvelle ne lui parvienne.

Le jour où on lui annonça la visite de Harold Leslie, Isabella se trouvait dans le bureau en compagnie de Joe Thurlow.

En entendant le majordome, ils échangèrent un rapide regard.

— Vous n'êtes pas chez vous, décréta aussitôt Joe en se levant d'un mouvement souple. Je vais le lui dire.

— Non, attendez, fit Isabella en l'arrêtant d'un geste.

Elle reposa le livre de comptes qu'elle était en train d'étudier.

— Harold saura peut-être quelque chose à propos de Dermott. Les Leslie, plus que quiconque, ont dû se tenir au courant de ce qui a pu lui arriver.

— Je maintiens que ce n'est pas raisonnable de le recevoir, répliqua Joe.

Isabella reporta son attention sur le majordome, qui était resté sur le pas de la porte.

— Mon cousin est-il seul ? S'enquit-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Quelqu'un l'attend-il dehors dans sa voiture ?

— Il est arrivé sur un jeune pur-sang qu'il vient d'acquérir à Newmarket, semble-t-il. Et, apparemment, il a beaucoup de mal à le maîtriser, précisa le majordome avec malice. Il suait à grosses gouttes quand je lui ai ouvert la porte.

Isabella ne put s'empêcher de sourire en imaginant son cousin ventripotent chevauchant tant bien que mal une monture au tempérament ombrageux.

— Peut-être désire-t-il simplement que je lui prête une voiture pour rentrer à Londres ? dit-elle en reposant son stylo. Henderson, faites-le entrer dans le salon chinois et apportez-nous du thé, je vous prie.

— Il n'est pas question que je vous laisse seule avec lui, décréta Joe.

— Non, bien sûr. Je n'y songeais même pas. Vous vous joindrez à nous, Joe.

— Je préférerais l'attraper par le collet, le jucher sur sa selle et cingler la croupe de son pur-sang d'un bon coup de cravache !

Isabella mit de l'ordre dans ses papiers et se leva.

— Harold a bien une raison quelconque pour s'arrêter ici. Allons donc voir ce qu'il veut.

— Nous savons très bien ce qu'il est venu chercher ici ! Rétorqua Joe avec entêtement.

— Soit. Néanmoins, il possède peut-être des informations que je n'ai pas, répliqua Isabella d'une voix ferme, en se dirigeant vers la porte.

Elle s'immobilisa soudain et, se tournant à demi, ajouta :

— Surtout, Joe, ne soyez pas surpris de ce que je pourrai éventuellement dire au cours de l'entrevue. J'ai l'intention de lui faire comprendre qu'il perd son temps avec moi. Et, pour mieux le convaincre... j'ai ma petite idée.

— Si vous voulez l'éconduire, je peux tout aussi bien...

— Ma méthode sera tout aussi efficace que la vôtre, coupa Isabella avec un sourire énigmatique. Et elle aura l'avantage de ne pas être violente !

Harold, debout au milieu du salon, étudiait la tapisserie ornée de dessins peints à la main qui représentaient des scènes de la vie quotidienne à Canton.

— Aimez-vous ce décor, mon cousin ? demanda Isabella d'une voix délibérément neutre, en pénétrant dans la pièce. C'était l'endroit que grand-père préférait dans la maison. Il disait que ces peintures lui rappelaient sa jeunesse, quand il faisait du commerce en Chine.

Harold pivota sur lui-même. En apercevant Joe, qui se tenait derrière Isabella, il se renfrogna immédiatement.

— J'aimerais vous parler en privé, ma cousine.

— Je suis navrée, répondit-elle avec un sourire suave, mais récemment, je me suis beaucoup attachée à Joe. Je ne saurais me séparer de lui, même quelques minutes.

Harold s'empourpra.

— Mais, enfin... c'est un domestique...

— Vous vous méprenez, mon cousin, fit Isabella. Joe est un garde du corps. Il me suit comme mon ombre. Et j'avoue qu'en sa présence, je me sens parfaitement en sécurité.

Elle réprima un sourire en voyant la perplexité se peindre sur le visage de son cousin. Celui-ci s'interrogeait manifestement sur la véritable nature de la relation qu'elle entretenait avec Joe. À peine sorti d'ici, il filerait certainement chez oncle Herbert pour lui faire part de ses soupçons. Et c'était précisément ce qu'espérait Isabella. Somme toute, plus sa réputation serait compromise, plus elle aurait de chances qu'ils la laissent tranquille.

— Pouvons-nous vous offrir une tasse de thé ? demanda-t-elle, employant délibérément le pluriel. Joe apprécie tout particulièrement le mélange spécial que grand-père faisait venir de Chine. N'est-ce pas, Joe ?

Si Joe avait été moins robuste, Harold n'aurait certainement pas accepté l'invitation. Mais, en l'occurrence, il se contenta de foudroyer du regard le garde du corps, avant de répondre à Isabella avec une politesse forcée :

— Bien volontiers, ma cousine.

— À la bonne heure ! dit Isabella en effleurant le bras de Joe. Asseyez-vous donc, mon cousin. Joe, soyez gentil de bien vouloir sonner Henderson. Nous allons nous asseoir et bavarder. Oh, Joe ! Dites également au majordome d'apporter du cognac. Peut-être souhaitez-vous prendre quelque chose de plus corsé que le thé, messieurs, ajouta-t-elle en souriant.

Puis, se tournant vers son cousin, elle demanda :

— Eh bien, quel bon vent vous amène dans le Suffolk ?

— Je me suis rendu aux courses de Newmarket.

Harold s'installa avec peine sur le canapé, qui gémit sous son poids. Les pointes de son col remontèrent dans ses bajoues, et sa cravate se retrouva coincée entre les plis de son double menton. Sa chemise, tendue à craquer sur son ventre proéminent, laissait entrevoir entre les boutons quelques centimètres de chair adipeuse.

Dans ce décor raffiné, il offrait une image fort incongrue.

— Donnez-moi des nouvelles de Londres, dit Isabella d'un ton léger. Nous manquons cruellement de potins, à la campagne. Le prince de Galles s'est-il lassé de lady Hertford ? Ou bien lord Hertford a-t-il pris ombrage de l'affection du prince pour son épouse ?

— Ni l'un ni l'autre, si j'en crois les gazettes.

— Et la princesse, se languit-elle toujours à Blackheath ?

— Aux dernières nouvelles, oui.

Isabella lui posa encore quelques questions sur le même mode frivole, avant de demander d'un air détaché :

— Et ce cher lord Bathurst ? A-t-il regagné la capitale après ses dernières mésaventures ? Ou ai-je manqué ses funérailles ?

La bouche de Harold se pinça dans une expression haineuse.

— Rien n'a transpiré sur son état de santé, marmonna-t-il.

Isabella se sentit si soulagée qu'elle adressa un large sourire à son cousin.

— Alors, avez-vous bien profité de votre passage à Newmarket? S'enquit-elle.

Chevaucher par une si belle journée est si agréable !

Elle se moquait de lui, mais elle le prenait presque en pitié. Il se montrait tellement peu à la hauteur de la mission que lui avait confiée son père...

— Mon nouveau pur-sang est un peu caractériel, admit Harold. Je l'ai acheté sur le champ de courses. Il a besoin d'être débourré.

— Préférez-vous que Joe vous ramène à bord de mon phaéton, plutôt que de retourner à Londres à cheval ?

Harold s'empourpra de nouveau, de plus en plus ulcéré. Ainsi, ce maudit gueux avait également l'honneur de conduire le phaéton d'Isabella. C'était totalement inconvenant !

— J'accepterais volontiers que vous me prêtiez votre voiture, mais je suis capable de me débrouiller seul, répliqua-t-il d'un ton un peu agressif.

— Je n'en doute pas, mais mes bêtes sont un peu difficiles. Elles peuvent regimber, si elles se sentent menées par une main inconnue. Tandis qu'avec Joe, elles sont la douceur même. N'est-ce pas, Joe?

Elle tourna la tête vers le garde du corps et tapota le canapé à côté d'elle pour l'inviter à s'asseoir.

— En fait, c'est Joe qui dirige la maison, en quelque sorte, ajouta-t-elle en baissant pudiquement les yeux, dans une parodie très réussie de femme amoureuse et soumise.

Au prix d'un effort suprême, Joe parvint à réprimer son fou rire. Isabella n'avait assurément besoin de personne pour gérer sa demeure et maîtriser les montures les plus farouches!

Harold affichait un air de plus en plus désespéré.

— Croyez-vous, ma cousine... qu'il soit bien séant de... de...

— Oh, vous voilà, Henderson ! Coupa Isabella, comme le majordome arrivait avec un plateau. Tenez, posez cela ici, je vais faire le service. Vous savez, mon cousin, reprit-elle à l'intention de Harold, à la campagne, nous ne nous soucions guère de l'étiquette. Nous menons une vie assez décontractée. N'êtes-vous pas de cet avis, Henderson ?

— Bien sûr, mademoiselle, acquiesça le majordome, qui régnait sur une vingtaine de domestiques.

Il ne s'étonna pas de voir Joe assis tout près de sa maîtresse et mit ce fait sur le compte de la présence de Harold Leslie. Il y avait gros à parier que ce dernier irait mordre la poussière de la cour d'ici une petite demi-heure. Joe n'avait pas l'air de bonne humeur. Gardant ses pensées pour lui, le majordome déposa le plateau sur un guéridon et remplit deux verres de cognac pour les hommes.

— Je raffole de ces gâteaux aux amandes. Vous remercirez Mme Parker de ma part, Henderson.

Isabella saisit la théière sur le plateau et entreprit de servir le thé.

— Lait ou citron, mon cousin ?

Se sachant à l'abri de tout danger, puisque Joe était là, elle ne résistait pas à l'envie de se venger des humiliations que lui avaient fait subir les Leslie. Tandis que la conversation se poursuivait, elle croisa à plusieurs reprises le regard de son garde du corps et, de temps en temps, lui adressa un sourire mutin.

De son côté, Joe jouait son rôle de vigoureux compagnon avec un aplomb admirable. Il s'exprimait peu, mais lorsqu'il prenait la parole, Isabella l'écoutait avec grand respect et ne manquait jamais de l'approuver chaleureusement.

De plus en plus mal à l'aise et furieux, Harold ne put supporter très longtemps qu'un homme de basse extraction se comporte de manière si familière avec sa cousine.

L'alternative était simple : soit il défiait Joe, soit il prenait congé. Guidé par la prudence, il choisit la dernière solution.

Brusquement, il se leva et s'inclina avec raideur devant Isabella.

— Je dois reprendre la route. Je vous souhaite une bonne journée, ma cousine, dit-il en ignorant ostensiblement Joe.

— J'ai été ravie de votre visite. Nous avons si peu de distractions ici ! Revenez quand vous voudrez, Harold. N'est-ce pas, Joe ?

Joe s'était levé en même temps que Harold, qu'il dépassait d'une bonne tête.

— La route n'est pas si courte entre ici et Newmarket, déclara-t-il d'un ton bourru. Je doute que M. Leslie entreprenne souvent un tel trajet.

— Voyons, maintenant qu'il possède cette fougueuse monture, ce sera pour lui un jeu d'enfant ! objecta Isabella.

— C'est que... je ne compte pas séjourner longtemps à Newmarket, intervint Harold en songeant que, décidément, il devrait faire preuve d'autorité une fois qu'Isabella et lui seraient mariés.

La jeune femme esquissa une petite moue.

— Quel dommage ! Moi qui me proposais de vous inviter pour le thé demain ! Enfin, tant pis. Désirez-vous que Joe vous escorte jusqu'aux écuries, mon cousin ?

— Non, non, c'est inutile ! répondit Harold avec empressement.

L'hostilité du garde du corps à son égard était flagrante, et il ne tenait pas du tout à se retrouver seul avec ce colosse.

— Eh bien, bon retour, mon cousin, lança Isabella gaiement. Surtout, n'oubliez pas de transmettre nos meilleurs sentiments à la famille.

— «Nos meilleurs sentiments», a-t-elle dit ! La petite catin ! Et dire que Bathurst est à peine froid dans sa tombe !

Harold Leslie avait les yeux exorbités sous l'effet de l'indignation.

— Je vous jure, père, ce Thurlow était assis tout près d'elle. Pour un peu, elle aurait grimpé sur ses genoux !

— Intéressant... murmura Herbert. Elle semble avoir trouvé sa vocation. Qui aurait cru que cette mijaurée, la prunelle des yeux du vieux George, se transformerait en nymphomane ?

— Telle mère, telle fille ! commenta Abigail avec fiel. Étant donné que sa mère s'est enfuie de chez elle à quinze ans pour aller écumer le monde, rien ne me surprend de la part de sa progéniture. Sang bleu ou pas, Isabella n'est qu'une traînée. Harold, je refuse formellement que vous épousiez cette...

— Mais vous ne refusez pas de récupérer son argent ! Coupa Herbert avec impatience. Abigail poussa un soupir exagéré.

— Quel dommage que le testament de père ne puisse être contesté ! Se lamenta-t-elle.

— C'est un fait. Les avocats sont formels. Concentrons-nous plutôt sur les solutions qu'il nous reste. Nous allons devoir engager d'autres hommes, puisque ce Thurlow ne quitte pas Isabella d'une semelle.

Abigail se tourna vers son fils.

— Harold, promettez-moi au moins d'enfermer cette fille quelque part, où vous voudrez, quand vous serez mariés. Je ne tolérerai pas qu'elle côtoie vos sœurs. Elle est totalement dénuée de sens moral ! Je conçois que les hommes soient attirés par sa nature perverse, mais il n'est pas question qu'elle ait une quelconque influence sur mes filles. Suis-je bien claire ?

— Vous avez compris votre mère, mon fils ? Renchérit Herbert.

— Oui, père. Isabella restera à Tavora House. Il n'y a d'ailleurs aucune raison pour qu'elle revienne à Londres.

— Et, cela va sans dire, vous devrez lui faire une nichée de marmots.

— Herbert, franchement ! s'exclama Abigail, l'air choqué.

— La paix, Abigail ! Vous savez très bien qu'il nous faut une descendance pour garder sa fortune, au cas où elle mourrait.

— Tout cela est d'un vulgaire !

— Mais pas ses millions, riposta son mari. Et maintenant, Harold, le plus urgent est de trouver des hommes de main supplémentaires capables de régler leur compte aux frères Thurlow !

CHAPITRE 20

La présence de la comtesse douairière sur l'île de Wight apaisa grandement son fils. Peu après son arrivée, Dermott ouvrit les yeux et inspecta la chambre d'un regard amorphe. En reconnaissant sa mère assise près du lit, il réussit à sourire.

— Je suis là, chéri, lui dit-elle doucement, en se penchant pour l'embrasser sur la joue. Et j'exige que vous vous rétablissiez au plus vite.

Il se mit à rire, mais grimaça aussitôt. La douleur venait de se réveiller, aiguë et mordante. Lorsqu'il put de nouveau respirer, il souffla :

— J'ai faim.

— Vous aurez le choix ce matin, chéri. Betty et la cuisinière s'activent depuis l'aube. Une nouvelle fois, le regard de Dermott scruta la pièce.

— Ma chemise.

La comtesse, qui ne comprenait pas ce que son fils réclamait, lança un regard interrogateur à Shelby.

— Je l'ai mise de côté, milord, déclara le secrétaire.

— Allez la chercher, ordonna la comtesse, sans plus se poser de questions.

Elle haussa simplement les sourcils lorsque Shelby revint avec une chemise fripée et tachée de sang. Elle s'abstint cependant de tout commentaire et, quand Dermott leva une main tremblante, elle s'empressa de lui passer le vêtement.

Un doux parfum flotta alors jusqu'à ses narines, et elle en tira ses propres conclusions.

À partir de ce jour, Dermott se remit lentement mais sûrement. Sa mère veillait à ce que chacun de ses souhaits soit exaucé. Elle prit tout naturellement les rênes de la maison, à la grande surprise de Shelby, qui avait toujours cru que la comtesse avait l'esprit un peu dérangé par un mariage désastreux. En tout cas, elle se montrait à présent efficace, gaie et pleine de bon sens.

Quinze jours plus tard, la mère et le fils étaient installés sur la terrasse, en train d'admirer le coucher du soleil quand, pour la première fois, elle osa lui parler du sujet qui la préoccupait.

Dermott était étendu sur une chaise longue. Bien qu'il fût encore très maigre, il avait repris du poids, grâce à de bons petits plats qui se composaient essentiellement de viande rouge. La comtesse, elle, se balançait doucement dans un rocking-chair qui lui avait appartenu autrefois, quand son père était encore propriétaire du manoir. Elle était toujours mince et blonde, et d'une beauté si lumineuse que Shelby lui avait demandé un jour si elle s'était mariée adolescente.

— J'aime ce parfum sur la chemise que vous gardez toujours près de vous, déclara-t-elle soudain. Bien sûr, vos affaires de cœur ne me regardent en rien, ajouta-t-elle en lui souriant.

Dermott, qui était de bonne humeur, rit doucement.

— Je me demandais quand vous manifesteriez enfin votre curiosité !

— Cette dame doit beaucoup compter pour vous.

Dermott demeura longuement silencieux, avant de répondre d'un ton hésitant :

— Oui, je le pense.

— Pourquoi conserver cette chemise si vous n'en êtes pas sûr ?

— Bonne question, répondit-il simplement.

Le silence retomba, rompu seulement par les cris des goélands.

Dermott décroisa les jambes et laissa de nouveau errer son regard sur la mer. Il tira distraitement sur la manche de son peignoir, puis demanda avec calme :

— Vous rappelez-vous que j'ai été marié ?

Sa mère fronça les sourcils, l'air interloqué.

— Non. Comment ai-je pu oublier un événement aussi capital ? Ai-je rencontré votre femme ?

— Non, nous vivions en Inde.

— Vous avez vécu en Inde ?

— Pendant cinq ans, mère.

Elle ferma brièvement les yeux, puis secoua tristement la tête.

— Je suis si contrariée de ne pouvoir m'en souvenir!

— Ce n'est pas grave, mère. Vous n'avez jamais vu ni ma femme ni mon fils. Ils sont morts là-bas, en Inde.

— Mon pauvre chéri ! C'est affreux...

Les larmes aux yeux, elle se pencha pour lui toucher le bras et enchaîna :

— Si j'avais su ! J'imagine votre douleur, mon chéri... Comme vous avez dû souffrir! Et je n'étais pas là pour vous aider !

Dermott ne put répondre immédiatement, tant il avait la gorge nouée. Malgré les années, ses souvenirs continuaient à lui déchiqeter le cœur.

— Je n'ai pas réussi à oublier, avoua-t-il enfin, ses yeux sombres reflétant une peine infinie.

— Vous auriez dû me le dire. Je ne pensais qu'à ma petite personne, alors que vous aviez tant besoin de moi...

— Ce n'est pas votre faute, mère.

— J'aurais dû deviner votre tristesse.

— Je ne voulais pas vous impliquer dans tout cela.

Sa mère avait eu son lot de malheurs. Il avait refusé d'ajouter encore au lourd fardeau qu'elle portait depuis des années.

— Je n'ai plus besoin d'être ménagée, désormais, assura-t-elle en souriant. C'est à mon tour de vous dorloter. J'ai été si près de vous perdre ! Dorénavant, j'ai l'intention de veiller à votre bonheur.

— Le bonheur... Je ne suis plus sûr de savoir ce que signifie ce mot. Néanmoins, ajouta-t-il en se déridant, je suis capable de percevoir la beauté du monde, comme ce coucher de soleil magnifique auquel nous assistons. C'est déjà un net progrès, non ?

— Vous avez frôlé la mort, ce qui vous permet maintenant d'apprécier la vie et ses joies à leur juste valeur. Nous avons tous deux vécu trop longtemps tournés vers le passé. Les yeux de Dermott s'emplirent de larmes.

— Je ne pourrai jamais oublier, chuchota-t-il.

— Bien sûr. Personne ne vous le demande. Racontez-moi tout. Comment avez-vous rencontré votre femme ? Mon petit-fils me ressemblait-il ? Avait-il votre sourire ? Alors que le soir tombait et que le soleil disparaissait lentement dans la mer, Dermott s'autorisa pour la première fois à parler de ceux qu'il avait aimés. Il dénuda son cœur et son âme meurtris, révéla à sa mère le sentiment de culpabilité intolérable qui le taraudait, évoqua l'amour intense qu'il avait voué à sa femme et à son fils et expliqua finalement comment, à son retour d'Inde, il avait préféré s'adonner à la luxure plutôt que d'affronter une réalité insupportable.

Lorsqu'il eut fini, sa mère s'exclama :

— Comme vous avez eu de la chance de connaître un tel amour ! Je le sais, parce que moi-même, je vous aime infiniment.

D'un geste, elle désigna le ciel qui, peu à peu, s'ornait d'étoiles scintillantes.

— Nous ne sommes pas en mesure de contrôler le monde qui nous entoure, même si j'ai perdu des années de ma vie à vouloir prouver le contraire. Je vous en prie, chéri, ne gâchez pas votre vie, vous aussi. Il est temps pour vous de regarder vers l'avenir.

— Je suis si heureux de vous avoir auprès de moi, mère ! Je me sens moins seul et, si vous restez, peut-être que le passé...

— Le passé demeurera toujours dans votre cœur, coupa-t-elle doucement. Et ce n'est pas forcément un handicap. Vous avez terriblement souffert, mais vous conservez également des souvenirs heureux. C'est à cela que vous devez penser.

Dermott, qui savait pertinemment qu'elle-même n'avait aucun souvenir de bonheur, sentit la pitié l'envahir. Sa mère redressa alors les épaules, comme pour parer une attaque. À cet instant, il se rappela l'avoir vue adopter une attitude similaire chaque fois que son père entra dans la pièce où elle se trouvait.

— Vous devez choisir de vivre dans le présent, reprit-elle avec une tranquille autorité. Ne croyez-vous pas qu'il est temps que vous vous avouiez les sentiments que vous portez à cette femme, celle dont le parfum imprègne votre chemise ? Je sais qu'elle ne quitte pas vos pensées.

— Je craindrais de me montrer injuste envers elle. Je ne sème que mine et désolation autour de moi.

— Peut-être pourriez-vous lui laisser le choix, plutôt que de décider seul de ce qui est le mieux pour elle? Et, à moins que vous ne me jugiez indiscreète, j'aimerais la rencontrer. Dermott, qui avait vécu si longtemps éloigné de sa mère, ne voyait aucune objection à ce qu'elle fasse partie de sa nouvelle existence. Cependant, il la mit en garde :

— Je ne suis pas certain qu'Isabella acceptera de venir. Après ce que je lui ai fait subir...

— Si vous et moi sommes capables d'oublier, elle le peut sûrement, elle aussi. Posez-lui la question.

Dermott sourit rêveusement. La perspective de revoir Isabella lui réchauffait subitement le cœur, à tel point qu'il se permit une plaisanterie :

— Même si elle est d'accord, je dois vous avertir, mère : j'ignore si elle est bonne cavalière !

— Eh bien, si elle ne sait pas tenir en selle, il nous suffira de combler cette lacune.

— Elle ne souhaitera peut-être pas apprendre. Elle est plutôt têtue, ajouta-t-il, une note de tendresse dans la voix.

— Je me réjouis qu'elle ait du caractère. Ainsi, elle saura vous remettre à votre place. Maintenant, que pensez-vous de mon diamant bleu ? Il serait parfait pour une bague de fiançailles. Oh, je ne cherche pas à vous influencer, dit-elle vivement. C'est une simple proposition. Ce diamant appartenait à votre grand-mère... Mon Dieu, je me mêle vraiment de ce qui ne me regarde pas ! Mais que voulez-vous, j'ai l'impression de me réveiller après dix ans de sommeil. J'ai tant de choses à rattraper !

— Tranquillisez-vous, mère, je ne vous en tiens pas rigueur.

Au contraire, l'intérêt qu'elle lui manifestait lui faisait plaisir et lui rappelait sa jeunesse, quand ils jouaient ensemble et s'embarquaient pour de grandes aventures imaginaires. Grâce à elle, il se sentait à nouveau vivant. Néanmoins, il éprouvait une grande appréhension.

Isabella l'accueillerait-elle à bras ouverts ? Il ne l'aurait pas juré.

— Laissons-la choisir sa bague... si toutefois elle veut bien de moi, déclara-t-il avec circonspection. Comme je vous l'ai dit, je ne me suis pas conduit de manière très correcte avec elle.

— J'espère, mon chéri, que vous êtes capable de vous faire aimer d'une femme. Sinon, vous pourrez toujours essayer de l'éblouir avec votre collection de plumes d'oiseaux qui est rangée au grenier.

Dermott éclata de rire.

— Vous ne l'avez donc pas jetée, depuis tout ce temps?

— Bien sûr que non, voyons ! Vous y avez consacré des heures et des heures jusqu'à votre douzième anniversaire.

— Eh bien, si c'est le seul argument qui me reste, je n'hésiterai pas à m'en servir, soyez-en sûre.

— Et vous réussirez, je n'en doute pas. Comment pourrait-elle ne pas vous aimer?

La comtesse douairière se fiait au charme bien connu de son fils.

Toutefois, deux précautions valant mieux qu'une, elle écrivit à Isabella, dont il lui fut aisé de découvrir le nom entier et l'adresse grâce à Shelby. Et, arguant de ses prérogatives de mère pour justifier son ingérence dans la vie de son fils, elle révéla à la jeune femme les sentiments que Dermott lui portait.

Une semaine plus tard, Dermott fit son entrée dans le salon de Molly, à St James' Place. Cette dernière l'accueillit avec un enthousiasme plus que mesuré.

— Le bruit courait que vous aviez rendu l'âme, déclara-t-elle sèchement.

— C'est bien ce qui a failli se produire, si j'en crois Shelby.

— Ne voyant aucun crêpe noir sur la porte de Bathurst House, j'en ai déduit que vous aviez survécu, répliqua-t-elle, toujours aussi froide, sans daigner lui offrir un siège.

Dermott demeura donc près de la porte.

— Vous êtes fâchée contre moi à cause d'Isabella, constata-t-il.

— Quelle perspicacité étonnante, de la part d'un homme qui ne se préoccupe que de lui-même depuis des années !

— Je suis venu m'excuser.

— Auprès de moi ? Ne prenez pas cette peine !

— Auprès de vous deux. Seulement, je n'arrive pas à trouver Isabella. Elle n'est pas chez elle, et personne ne veut me dire où elle est allée.

— Vous devriez peut-être y voir un signe.

— J'ai conscience de m'être mal conduit, répondit-il tranquillement. Mais, après avoir frôlé la mort, on considère la vie sous un autre angle. Molly, je vous en prie, si vous savez où elle est, dites-le-moi.

— Pourquoi vous rendrais-je ce service, alors que vous l'avez fait souffrir comme une damnée ?

— Parce que j'ai changé. Je me sens maintenant capable d'envisager un avenir. Je veux construire mon avenir ! Je veux qu'Isabella partage ma vie. Enfin... si elle est d'accord.

— J'en doute, rétorqua Molly, qui avait du mal à oublier l'égoïsme forcené de l'ancien Dermott. Lorsqu'elle est partie, elle n'a rien emmené de ce qui avait un rapport avec vous, aucune robe, aucun livre, aucun foulard. Rien.

— Laissez-moi au moins lui parler ! Je ne suis plus le même homme, Molly. Ma mère vous le confirmera, ainsi que Shelby. Même Charles s'inquiète de ma santé mentale, parce que j'ai renoncé à tous mes vices !

Molly consentit à s'amadouer un tantinet. Dermott paraissait sincère. Pour une fois, il n'usait pas de son charme pour parvenir à ses fins. C'était une première.

— Elle n'est pas seule, annonça-t-elle. Joe et Mike Thurlow veillent sur elle, aussi ne comptez pas la séduire à nouveau.

— Ce n'est pas du tout mon but.

— C'est Joe qu'il vous faudra convaincre, pas moi, riposta Molly avec un certain dédain. Isabella n'en a pas fini avec les Leslie. Son cousin Harold est venu lui rendre visite.

— Ainsi, elle court toujours un danger?

— Évidemment. Votre disparition brutale a laissé le champ libre à ses ennemis, qui sont plus que jamais décidés à l'enlever et à s'emparer de sa fortune. Alors, cette fois, répondez-moi franchement, Dermott : vos intentions sont-elles sérieuses ou cherchez-vous uniquement à vous amuser?

— Je suis très sérieux ! J'ai fait monter le diamant de ma grand-mère en bague pour l'offrir à Isabella en gage de mon amour. Je peux vous la montrer, si vous ne me croyez pas. En fait, c'est ma mère qui a eu cette idée.

— Ainsi, la comtesse douairière est au courant?

— Oui, et j'ai sa bénédiction. Elle souhaite que je ramène Isabella à Alworth. Elle a hâte de la rencontrer.

— Mmm...

— Ne me regardez pas si sévèrement, Molly ! Je suis prêt à faire amende honorable pour tous mes péchés passés. Vous n'aurez qu'à en dresser la liste dès que j'aurai tourné les talons. Mais, de grâce, donnez-moi l'adresse d'Isabella, que je puisse plaider ma cause auprès d'elle !

— Et si elle avait définitivement renoncé à vous ?

— Dans ce cas, je ferai de mon mieux pour gagner de nouveau sa confiance.

— Elle vous obligera peut-être à vous traîner à ses pieds. Et je ne l'en blâmerai pas ! Dermott soutint le regard de Molly sans sourciller.

— Eh bien, je la supplierai s'il le faut. Je n'agis pas à la légère, je vous le répète.

Pour la première fois depuis qu'il était entré dans la pièce, Molly daigna lui sourire.

— Pour assister à une telle scène, je serais prête à faire le chemin jusqu'à Higham ! S'exclama-t-elle.

— Isabella est donc à Tavora House ?

— Oui, depuis le duel.

— Et avec Joe... murmura-t-il, soudain pensif.

Il avait eu l'occasion de rencontrer le garde du corps à plusieurs reprises, dans divers lieux de plaisir. L'ancien champion de boxe était toujours le bienvenu dans les cercles masculins de la capitale.

— Avec Joe et Mike, lui rappela Molly. Il vous faudra les convaincre tous les deux de votre bonne volonté.

— Se seraient-ils transformés en chaperons ? S'enquit Dermott en haussant les sourcils.

— En quelque sorte. Et je préfère vous avertir : Joe n'a pas du tout aimé la façon dont vous avez traité Isabella. Selon lui, elle a pleuré pendant des jours.

Dermott poussa un long soupir.

— Je vois...

— Je me permets juste de vous mettre en garde.

— Vous ne me croyez pas capable de me mesurer à Joe ? Demanda-t-il, piqué au vif.

— Pas dans votre état actuel. Combien de kilos avez-vous perdus ?

— Pas autant que Lonsdale, rétorqua-t-il, caustique.

— C'est un fait. Néanmoins, je vous déconseille fortement de contrarier Joe.

— On dirait bien, à vous entendre, qu'il a un faible pour ma future femme ?

— Rien ne dit qu'elle consentira à vous épouser.

— Vous pensez qu'elle m'éconduira ?

— En tout cas, je ne parierais pas sur votre triomphe.

Il lui offrit ce sourire familier et chaleureux qui lui avait tellement manqué, ces derniers temps, et proposa :

— Cinquante livres que je remporte ce défi !

— Je n'ai pas envie de parier.

— Vous voulez dire que vous n'avez pas envie de perdre de l'argent !

Molly l'observa un moment, avant de soupirer :

— Sans doute, espèce de vaurien !

— Je ne suis plus un vaurien, Molly chérie.

— Pfff!

— Ma fiancée et moi viendrons vous rendre visite dès que nous serons de retour en ville.

— Et combien de temps durera la lune de miel ?

— Comment pouvez-vous vous montrer si cynique, alors que je suis amoureux ?

Il n'avait jamais prononcé cette phrase, sauf pour évoquer sa femme défunte, et cela balaya les dernières réticences de Molly.

— Répétez un peu ça, ordonna-t-elle.

— Je l'aime, dit-il simplement.

Le sourire que lui adressa Molly était plein d'affection.

— Dans ce cas, je vous souhaite de réussir dans votre entreprise.

— Il n'est pas question que je perde.

Il s'approcha d'elle et l'embrassa sur la joue en chuchotant :

— Merci de me l'avoir rendue, Molly.

CHAPITRE 21

Joe et Isabella étaient en train d'admirer les poulains qui s'ébrouaient dans le champ. Appuyés côte à côte contre la clôture de bois qui encerclait le terrain, ils discutaient amicalement de la drôlerie des jeunes animaux qui folâtraient, du temps superbe et de leur sortie au village de Higham, prévue pour le lendemain.

Rien ne différenciait cette journée de celles qui s'étaient écoulées depuis qu'ils résidaient à Tavora House. Jusqu'au moment où Joe prit la joue d'Isabella dans sa main et se pencha pour l'embrasser doucement.

La jeune femme tressaillit, sous l'effet de la surprise et d'une émotion étrange. Depuis combien de temps n'avait-elle pas reçu de baiser? Depuis combien de temps n'avait-elle pas senti la douce tiédeur d'une bouche masculine sur la sienne?

Mais elle ne pouvait pas offrir à Joe ce qu'il voulait. Avec une ferme gentillesse, elle finit par le repousser.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Joe se redressa et, d'un geste gauche d'adolescent, se passa la main dans les cheveux.

— C'est moi qui vous prie de me pardonner, dit-il. Je n'aurais pas dû prendre cette liberté. Si vous me licenciez, je le comprendrai parfaitement.

Comment un homme si puissant et si impressionnant pouvait-il être aussi doux ? Songea Isabella, les larmes aux yeux.

— En plus, je vous fais pleurer. Je suis stupide ! Marmonna-t-il en se dandinant d'un pied sur l'autre.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Joe. Vous m'avez seulement émue, expliqua-t-elle, envahie par la mélancolie. Si j'étais capable d'aimer à nouveau, ce serait certainement à vous qu'irait ma préférence. Mais...

— Mais c'est lord Bathurst que vous aimez.

Il fouilla dans sa poche, en sortit un mouchoir propre et le lui tendit.

— J'ignore si je l'aime toujours. En tout cas, je n'arrive pas à l'oublier, admit-elle en se tamponnant les yeux. Et il n'est pas question que je vous licencie, Joe. Que deviendrais-je sans vous ?

C'était une piètre consolation pour un cœur brisé, mais Joe répondit de bonne grâce :

— J'en suis heureux, car je n'ai pas envie de partir.

— Il ne nous reste plus qu'à continuer à vivre à Tavora House du mieux que nous pouvons, conclut-elle en lui rendant son mouchoir.

— En effet.

— Et j'ai beaucoup apprécié votre baiser, ajouta-t-elle avec tendresse.

— C'était réciproque.

Isabella se mit à rire.

— Seigneur, que la vie est compliquée ! S'écria-t-elle en secouant la tête.

— Personne ne nous a dit qu'elle serait facile.

— C'est très égoïste de ma part de geindre sur mes petits soucis, alors qu'il vous a fallu vous battre tout au long de votre existence pour arriver là où vous êtes.

— J'ai survécu. Tony Marshall n'a pas eu cette chance.

— C'était votre ami, n'est-ce pas? Molly m'a un peu parlé de lui.

— Oui. Vous voyez, nous avons tous deux de la chance de pouvoir profiter de cette belle journée et de faire des projets pour demain.

— C'est vrai. Vous allez m'accompagner à Higham, où j'ai l'intention de m'offrir une nouvelle capeline. Acheter des chapeaux m'a toujours mise de bonne humeur.

— Vous vous contentez de peu, commenta-t-il en souriant.

— Quelqu'un m'a dit cela, autrefois... murmura-t-elle d'un ton empreint de tristesse.

— Lord Bathurst n'est peut-être pas mort, dit-il pour la consoler. Aucune annonce n'a paru dans les journaux, alors qu'on a publié un faire-part pour le décès de Lonsdale, ainsi que ses dernières volontés.

— Je sais. Voilà pourquoi je garde un peu d'espoir.

— Désirez-vous que je me renseigne pour savoir ce qui lui est arrivé ?

Isabella secoua la tête.

— Non, c'est inutile. De toute façon, il ne veut pas de moi dans sa vie.

— Ce type est le dernier des imbéciles !

— Je suis bien d'accord, acquiesça-t-elle en souriant.

La lettre de la comtesse douairière, qui avait d'abord été adressée au domicile londonien d'Isabella, puis réexpédiée à Tavora House, lui parvint le lendemain.

Isabella se trouvait dans son boudoir en train de choisir un chapeau, car elle devait se rendre en ville avec Joe, quand sa femme de chambre vint lui apporter le courrier.

Isabella jeta un coup d'œil au nom de l'expéditeur et crut qu'elle allait s'évanouir.

Pourtant, de sa voix la plus calme, elle ordonna à la domestique de prévenir Joe qu'elle serait prête d'ici cinq minutes. Puis elle referma la porte du boudoir et se laissa tomber sur une chaise, craignant que ses jambes ne se dérobaient sous elle.

Pendant un instant, elle garda la lettre dans ses mains tremblantes, terrifiée par ce qu'elle allait peut-être apprendre. Dermott était-il mort ?

De toute façon, il était pire de rester dans l'ignorance, aussi se résolut-elle à décacheter l'enveloppe, tout en adressant au Seigneur une courte prière pleine de ferveur.

Elle ouvrit le feuillet plié en deux et parcourut rapidement les quelques lignes, à la recherche des mots « mort » ou « décédé ». Ils ne figuraient pas dans le texte.

Soulagée, elle reprit sa lecture au début.

Chère mademoiselle Leslie,

Je vous prie de me pardonner ma franchise, mais il me semble de mon devoir de vous parler des sentiments que vous inspirez à mon fils.

Comme vous le savez sûrement, il a été grièvement blessé, mais il se rétablit actuellement dans notre demeure familiale située sur l'île de Wight. Il redoute que vous ne vouliez plus le revoir, et j'espère de tout cœur qu'il n'en est rien. Mon garçon a des excuses, la vie lui a infligé des épreuves terribles. Je tenais à vous le dire, au cas où vous l'auriez ignoré, afin que vous vous montriez indulgente avec lui. Il m'a expliqué en effet que sa conduite vis-à-vis de vous avait été indigne d'un gentleman.

Je vous en prie, acceptez de venir nous rendre visite. Je suis très impatiente de faire la connaissance de la femme dont Dermott est tombé amoureux.

La comtesse avait signé de son prénom, comme si elle considérait qu'Isabella et elle étaient déjà amies.

Le cœur gonflé d'émotion, Isabella passa le doigt sur le mot «amoureux» écrit dans une belle écriture déliée. Puis le bonheur la submergea.

Il était en vie ! Et, Dieu soit loué, il l'aimait !

Toutes ces larmes versées l'avaient été en vain ; tous ces doutes, cette colère, cette rancœur étaient effacés par un seul mot. Le paradis lui appartenait, le monde était sien. Jamais le soleil n'avait brillé si haut dans le ciel, jamais l'air n'avait été si pur!

Avec soin, elle replia la précieuse lettre et la plaça dans son réticule. Puis, tout en appelant Joe, elle se ma hors de ses appartements et dévala l'escalier.

Le garde du corps, qui l'attendait sur la banquette du phaéton, sut masquer ses sentiments et se réjouir avec elle de ces bonnes nouvelles. Et quand Isabella lui dit qu'elle voulait se mettre immédiatement en route, il se contenta de lui demander où elle désirait aller.

— Sur l'île de Wight, bien sûr ! Je vais faire préparer des vêtements de rechange pour nous deux. Nous partons dans dix minutes.

Joe insista alors pour que Mike les accompagne et, à peine dix minutes plus tard, ils prirent tous trois la route du sud, n'emportant avec eux qu'un léger bagage.

Très tôt le lendemain matin, après avoir roulé toute la nuit, ils parvinrent en vue de l'embarcadère, où attendait le bateau qui effectuait la liaison entre l'île et le continent.

L'excitation et la joie d'Isabella retombèrent d'un coup quand ils trouvèrent la maison de Dermott fermée. Tous les habitants en étaient partis, à l'exception de quelques domestiques.

— Désolée, mademoiselle, mais le duc est rentré à Londres et Mme la comtesse est à Alworth, lui apprit la gouvernante, en jetant un coup d'œil réprobateur à leurs habits couverts de poussière. Mais vous pouvez rester, puisque c'est elle qui vous a invitée... hum... si vous voulez bien vous rafraîchir un peu.

Isabella, effondrée, était rouge de honte et d'humiliation. Qu'elle avait été stupide de partir sans réfléchir, sans être sûre des sentiments de Dermott !

— J'ai dû... mal comprendre, balbutia-t-elle. Je vous remercie, mais nous allons retourner sur le continent tout de suite.

Elle ne voulait en aucun cas s'embourber davantage dans cette situation embarrassante. Et si Dermott revenait et la trouvait ici ?

Quelles qu'aient été les motivations de sa mère, il n'était visiblement pas au courant de son intervention. Et s'il avait regagné Londres, c'était sans doute pour s'adonner à ses plaisirs favoris. Sa déception et son chagrin furent à la mesure de l'espoir insensé qu'avait fait naître en elle la lettre de la comtesse. Au prix d'un effort surhumain, elle parvint à refouler ses larmes.

Durant la traversée qui les ramenait sur le continent, Joe et Mike gardèrent le silence. Ils savaient tous deux qu'Isabella était aussi désespérée que si elle avait été abandonnée au pied de l'autel le jour de son mariage.

Dermott avait passé la nuit à Higham, dans l'auberge du village, car il était arrivé trop tard la veille pour pouvoir se rendre décentement à Tavora House.

Il dormit à peine et, à 4 heures du matin, il décida de se lever. Il s'habilla lui-même, pour ne pas réveiller Charles si tôt, et descendit dans la salle commune, où il ne trouva que des bonnes qui venaient tout juste d'allumer les fourneaux.

Après leur avoir demandé de lui servir un café, il s'installa dans la cuisine et attendit, de plus en plus nerveux à mesure que les minutes passaient. Il finit par préparer lui-même le café, car les domestiques, employées uniquement aux corvées ménagères, ne connaissaient visiblement rien au service des clients.

Il était en train de se verser un café fumant et bien fort quand la cuisinière fit irruption dans la cuisine, confuse. Une des bonnes lui avait appris qu'un beau monsieur bien habillé avait entrepris de confectionner lui-même son petit déjeuner.

— Bonjour, milord, dit-elle en redressant d'une main son bonnet noué à la hâte. Désirez-vous manger quelque chose avec votre café ?

— Volontiers, si ce n'est pas trop vous demander.

Dermott ne pouvait décentement se permettre d'aller frapper à la porte d'Isabella à une heure si matinale. Alors, autant prendre des forces, car l'épreuve qui l'attendait requerrait sans doute toute son énergie.

— Êtes-vous là pour les courses de chevaux ? S'enquit la cuisinière, tout en s'activant.

— Non. Je viens juste rendre visite à quelqu'un.

— Vous avez des amis dans le voisinage ?

— Oui.

— Peut-on savoir qui ?

Mme Notkins méritait sa réputation de commère. À Higham, aucun événement n'échappait à sa vigilance.

Amusé, Dermott hésita un instant à satisfaire sa curiosité, avant de décider qu'il n'y avait décidément là aucun secret.

— Je me rends à Tavora House, annonça-t-il.

— Ah ! Vous allez voir cette charmante Mlle Leslie. Quel malheur que son grand-père nous ait quittés ! Heureusement, elle n'est pas toute seule dans son malheur. Elle a un garde du corps, vous savez. Il paraît qu'elle se méfie beaucoup des membres de sa famille. Vous n'en faites pas partie, au moins ? S'inquiéta-t-elle soudain.

Elle le dévisagea et parut rassurée.

— Non, les Leslie sont tous gros et gras, ce qui n'est certainement pas votre cas.

Dermott sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

— Est-elle souvent avec son garde du corps ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Il reste toujours auprès d'elle. Il a été embauché pour la protéger de jour comme de nuit et, ma foi, c'est ce qu'il fait. C'est à cause de sa fortune, vous savez, ajouta-t-elle sur le ton de la confiance. Les Leslie n'ont pas digéré de voir le magot leur passer sous le nez.

Quand le petit déjeuner fut enfin prêt, Dermott n'ignorait plus rien des activités qui avaient rempli le quotidien d'Isabella à Tavora House. Plusieurs des domestiques qui travaillaient là-bas faisaient partie de la famille de Mme Notkins, dont l'origine, lui confia-t-elle fièrement, remontait à la conquête normande. Elle comptait également de nombreux parents parmi les commerçants locaux, ce qui expliquait qu'elle soit au courant des faits et gestes de Mlle Leslie. D'ailleurs, sa nièce, qui possédait une boutique de modiste dans la rue principale du village, attendait ce matin-là la visite d'Isabella, qui devait essayer une capeline.

— Vous feriez aussi bien de rester en ville, conseilla la cuisinière. Sinon, vous risquez de la croiser en chemin et d'avoir un accident.

Ses gardes du corps conduisent le phaéton à une allure folle. Était-ce l'effet du café ou des informations qu'il venait d'obtenir ? Quoi qu'il en soit, Dermott se sentait maintenant très nerveux.

Son petit déjeuner avalé, il quitta l'auberge et, suivant les indications données par Mme Notkins, il remonta la rue principale jusqu'à la boutique de Mlle Armistead. Tout en observant distraitement à travers la vitrine les chapeaux qu'on avait recouverts d'une légère mousseline pour la nuit, il se demanda ce que faisait Isabella en cet instant même. Était-il possible qu'elle soit en train de se réveiller dans le même lit que Joe Thurlow ? Avait-il parcouru tout ce chemin pour découvrir qu'Isabella l'avait oublié pour de bon dans les bras de son garde du corps ? Avait-il trop attendu avant d'écouter les élans de son cœur ?

Torturé par les doutes et la jalousie, il tourna le dos à la vitrine et s'éloigna à grandes enjambées. Puis, perdu dans ses pensées, il déambula en ville. Que devait-il faire ? Quelles possibilités s'offraient à lui, maintenant ?

La réaction de sa mère n'était pas le moindre de ses soucis. Elle semblait depuis peu reprendre goût à la vie et retrouver son équilibre. Qu'advierait-il, s'il rentrait après avoir essuyé un cuisant échec ?

Il se savait capable de gérer son propre chagrin. Ne luttait-il pas contre ses émotions depuis des années? Néanmoins, la situation était presque comique, il fallait l'avouer. « Juste retour des choses ! » auraient dit ses détracteurs. Il avait papillonné de femme en femme si longtemps et avec tant de morgue qu'Isabella éprouverait peut-être de la jubilation à le repousser. Accepterait-elle même de le recevoir? Elle semblait si proche de son garde du corps...

Tandis qu'il ruminait ces sombres pensées, le petit bourg s'animait peu à peu. Les portes et les volets claquaient, les marchands ouvraient leurs échoppes. Dermott consulta sa montre et rebroussa chemin en direction de la boutique de la modiste. Puis, une fois devant la vitrine, il attendit en piétinant.

À 10 heures, il se décida à entrer dans le magasin pour interroger la propriétaire, qui lui confirma qu'Isabella avait rendez-vous ce matin-là.

À 11 heures, Mlle Armistead émit l'hypothèse que Mlle Leslie avait eu un contretemps.

À midi, Dermott tomba d'accord avec elle et prit la route de Tavora House.

Henderson, le majordome, lui apprit que Mlle Leslie était partie tôt ce matin-là, en compagnie de Joe et de Mike. Mais il n'en révéla pas plus au comte, soit qu'il doutât de son identité, soit qu'il ait eu vent de sa conduite déplorable envers sa jeune maîtresse. En tout cas, Dermott n'obtint aucune autre information de sa part.

Frustré, il retourna à Higham et offrit une somme généreuse à Mme Notkins pour qu'elle découvre où se cachait Isabella. Au début, la cuisinière prit l'air offensé, mais elle ne put finalement résister à l'appât du gain, pas plus qu'au plaisir de s'occuper des affaires des autres. Ce beau gentilhomme avait des manières autoritaires, et Mlle Leslie était connue pour son fort tempérament. Tous les éléments étaient réunis pour que se joue un drame bien théâtral.

Après avoir mené une rapide enquête dans les environs, elle revint assez dépitée. Elle avait appris que Mlle Leslie avait pris la direction du sud, mais c'était tout. Même les domestiques de Tavora House n'en savaient pas plus.

— En tout cas, elle est partie précipitamment, expliqua la cuisinière à Dermott, un peu plus tard dans la journée. Elle et ses gardes du corps n'ont emporté qu'un sac avec des habits de rechange. C'est plutôt bizarre, non ?

Curieuse, elle observait le visage du jeune comte, guettant sa réaction. Et, après le départ de celui-ci, elle s'en alla raconter l'histoire à ses amies.

— Vous auriez dû voir sa tête quand je lui ai dit que Mlle Leslie était partie avec deux hommes ! Ça ne lui a vraiment pas fait plaisir. Je n'aimerais pas être à la place de la demoiselle quand il la retrouvera. Non, pas pour tout l'or du monde! conclut-elle avec emphase.

Dermott n'allait pas écumer l'Angleterre à la recherche d'Isabella, surtout si c'était pour la retrouver dans les bras de son garde du corps. Les insinuations de Mme Notkins lui avaient mis les nerfs à vif.

À quoi bon poursuivre une quête vouée à l'échec?

Il arrivait trop tard. Isabella avait quelqu'un d'autre dans sa vie. Connaissant sa nature sensuelle, cela ne l'étonnait pas outre mesure. Elle n'était pas du genre à faire vœu de chasteté.

Peut-être était-elle rentrée à Londres ? Son voyage devait être relativement court, puisqu'elle n'avait emporté qu'un bagage léger. Il n'avait qu'à se renseigner là-bas... Par ailleurs, après tout ce qu'il avait entendu à Higham, il n'avait plus envie de déclarer son amour à une femme qui avait déjà reporté son affection sur un autre homme, un homme auprès de qui elle vivait depuis des semaines, un homme robuste et séduisant capable de lui faire découvrir toutes les voluptés.

Debout devant le porche de l'auberge, indifférent à l'activité du village et aux regards étonnés des passants, il se sentit gagné par une immense lassitude.

Le soleil avait amorcé sa descente sur l'horizon mais, en dépit de l'heure tardive, Dermott n'envisageait pas de passer une nuit de plus à Higham. L'idée de rentrer à Londres ne le tentait pas non plus. Il n'avait envie de voir personne. Non, c'était sur l'île de Wight qu'il trouverait la paix et la solitude qu'il cherchait, songea-t-il soudain, dans cette demeure ancestrale qui n'était hantée par aucun souvenir de femmes frivoles.

Cependant, il devait avant tout mettre sa mère au courant. Par conséquent, un détour par Alworth s'imposait.

Il chevaucha toute la nuit, à peine conscient de la pluie qui lui cinglait le visage, l'esprit totalement accaparé par sa déception. Chaque fois qu'il imaginait Isabella dans les bras de Joe, une colère amère montait en lui, tel un poison venimeux. Alors, il perdait toute objectivité. Il oubliait même que c'était lui qui avait décidé de rompre.

Son pur-sang galopait comme il l'entendait, devinant sans doute que les pensées de son cavalier étaient à mille lieues de là. Ce ne fut qu'à l'aube, quand le ciel se mit à pâlir, que le grand étalon noir ralentit. Dermott, brusquement ramené à la réalité, comprit que sa monture avait besoin de répit.

Il atteignit St. Albans peu après et se dirigea tout droit vers l'auberge du Cerf Blanc, où un valet d'écurie s'empressa de lui prendre les rênes des mains pour aller bouchonner et nourrir l'animal.

Alors, Dermott se rendit compte qu'il était trempé jusqu'aux os, affamé, et tellement épuisé qu'il aurait pu dormir debout. Mieux valait se reposer un peu avant de continuer la route. Il traversait la cour encombrée de voitures, de chevaux et de voyageurs, quand il s'immobilisa brusquement.

Une silhouette au visage familier venait d'apparaître devant lui, un homme très grand et musclé, qui était en train de sortir deux sacoches en cuir du coffre d'un phaéton couvert de boue.

La première réaction de Dermott fut de frotter ses paupières gonflées par le manque de sommeil. Non, impossible. Il ne pouvait s'agir de Joe Thurlow. Joe était parti en direction du sud en compagnie d'Isabella. Puis, comme l'homme s'approchait, les deux sacs en bandoulière sur l'épaule, le doute s'évapora. Dermott se raidit et sentit les battements de son cœur s'accélérer, tandis que Joe s'avançait vers lui. Mille questions confuses jaillirent en même temps dans son cerveau, et une vague de haine se répandit en lui.

Une seconde plus tard, les deux hommes se retrouvèrent face à face.

— Je suppose que vous ne voyagez pas seul ? lança Dermott avec agressivité.

— Tout comme vous, j'imagine, rétorqua Joe d'un ton sec. Quand vous êtes là, il y a toujours un jupon dans les parages.

— Ne jouez pas avec moi, Joe. Où est-elle ?

— Cela ne vous regarde pas.

— En êtes-vous vraiment sûr ? répliqua Dermott, l'air belliqueux.

Joe eut un sourire crispé.

— Ne l'avez-vous pas suffisamment fait souffrir comme ça, Bathurst ? Laissez-la tranquille. Et ôtez-vous de mon chemin.

— Alors, vous la voulez pour vous tout seul, hein ? Gronda Dermott. À Higham, on raconte que vous êtes devenus bien plus que des amis. Que dites-vous de cela ?

— Lonsdale a bien failli avoir votre peau, à ce que j'ai cru comprendre. Vous ne tiendriez pas vos dix rounds habituels, milord. Je vous conseille de vous en aller tant qu'il en est encore temps.

— Je la verrai, Thurlow, même la figure en sang. Cela m'est égal.

Dermott avait parlé avec détermination, même s'il savait que, dans son état actuel, il n'était pas de taille à affronter un adversaire tel que Joe.

Ce dernier perçut un accent inhabituel dans la voix du comte, une sorte d'humilité étonnante... Son regard n'avait plus rien d'arrogant. Était-il épuisé, déprimé ?

Ou avait-il tout simplement conscience de se trouver face à un homme décidé à se battre jusqu'au bout ?

— Après ce que vous lui avez fait subir, je doute qu'elle accepte de vous adresser la parole, espèce de salaud ! lança Joe. Elle n'arrête pas de pleurer depuis que nous avons quitté l'île de Wight.

Dermott se figea, et la stupéfaction se peignit sur ses traits.

— Wight ? répéta-t-il. Mais... qu'est-elle allée faire là-bas ?

— Elle voulait vous y rejoindre, imbécile !

Dermott retint son souffle.

— Ma mère... murmura-t-il.

— Et vous avez changé d'avis, n'est-ce pas ? reprit Joe avec mépris. De toute façon, je n'y ai pas cru une seule seconde !

La colère de Dermott s'était envolée d'un coup. Isabella avait tenté de le retrouver !

— Je l'ignorais totalement, assura-t-il d'un ton plus conciliant. Écoutez, nous nous disputerons plus tard. Je n'ai pas dormi depuis trois jours et, à en juger par votre mise, vous n'êtes pas en meilleur état que moi. Si nous cessions de nous quereller pour laisser Isabella prendre elle-même la décision ? À moins que cela ne vous pose un problème ? S'enquit-il plus sèchement, car sa jalousie n'était pas tout à fait apaisée.

— Êtes-vous amoureux d'elle ?

— Et vous ?

— Répondez en premier.

De nouveau, ils se défièrent du regard. L'atmosphère semblait chargée d'électricité. Les deux hommes, de même taille, s'affrontaient en silence.

— Ne le prenez pas mal, Bathurst, dit finalement Joe, mais votre réponse a beaucoup plus d'importance que la mienne.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle vous aime.

Ces paroles auraient transporté Dermott de joie, s'il n'avait entre-temps écouté les racontars rapportés par Mme Notkins.

— Vous me paraissez bien renseigné sur elle. Que savez-vous d'autre d'aussi intime ? Railla-t-il.

— Qu'insinuez-vous ?

— Que vous êtes bien plus proche d'elle que je ne le suis.

— Bon sang, Bathurst ! Croyez-vous que je perdrais mon temps à discuter avec vous si je pensais avoir la moindre chance avec elle ? Je vous étendrais pour le compte et je m'empresserais d'oublier jusqu'à votre existence. Alors, répondez-moi. L'aimez-vous ?

— Eh bien... Hier encore, j'aurais sans doute répondu de manière affirmative.

— Il va me falloir une réponse plus claire, gronda Joe.

— Vous prenez-vous pour son chaperon ?

— En quelque sorte. Vos intentions sont-elles honorables ?

— C'est une question bien impudente. Vous n'êtes pas son tuteur légal, que je sache.

— Pour l'heure, considérez-moi comme tel. Et j'exige une réponse franche, si vous voulez être encore en un seul morceau quand vous irez la voir.

— Nous sommes donc bien rivaux, murmura Dermott en haussant les sourcils.

Joe soutint son regard un moment, avant de secouer la tête.

— Non. Elle m'a repoussé, à cause de vous, Bathurst. Alors, ne vous attendez à aucune indulgence de ma part. Je ne tolérerai pas que vous la manipuliez et que vous vous

serviez d'elle comme vous l'avez déjà fait. Elle est très malheureuse depuis que vous l'avez quittée, et plus encore depuis ce matin.

Dermott, qui n'était jusqu'à présent qu'à moitié convaincu de la véracité de cette visite sur l'île de Wight, reconnut l'accent de sincérité dans la voix de Joe.

— Je ne sais rien de ce voyage, dit-il. Quoi qu'il en soit, je vous garantis que mes intentions n'ont rien de malhonnête. J'ai ici une bague dont je compte faire cadeau à Isabella quand je lui demanderai de devenir ma femme. Cela vous suffit-il en gage de ma bonne foi ?

— Pour moi, c'est assez. Quant au reste, cela la regarde.

— Je lui offre mon cœur, répliqua Dermott, froissé.

— Elle le préférera peut-être empalé sur une broche ! Riposta Joe en réprimant un sourire.

Dermott ne put s'empêcher de se déridier lui aussi.

— Je sais que ce n'est pas gagné. Mais j'ai l'intention de me battre.

— En tout cas, vous n'aurez pas à vous battre contre moi. C'est vous qu'elle aime, et... je souhaite avant tout qu'elle soit heureuse.

— C'est une jeune femme remarquable, n'est-ce pas ?

— Remarquable, c'est le mot. Vous ne savez pas à quel point je vous envie. Alors, n'allez pas tout gâcher une fois de plus.

Dermott sourit franchement.

— Seriez-vous en train de me donner des conseils en matière de séduction ?

— Vous n'avez besoin de personne dans ce domaine, Bathurst.

Dermott retrouva son sérieux et murmura :

— Merci d'avoir veillé sur elle.

— Je ne l'ai pas fait pour vous.

— Je sais.

Nerveusement, Dermott se mit à tripoter la bague qui reposait au fond de sa poche. En dépit des paroles rassurantes de Joe, il ignorait quel accueil lui réserverait Isabella. Il inspira profondément, puis chassa lentement l'air de ses poumons.

— Souhaitez-moi bonne chance.

— Si quelqu'un doit faire son bonheur, autant que ce soit vous, répondit Joe en guise d'encouragement.

CHAPITRE 22

La deuxième porte en haut de l'escalier, avait dit Joe. Il avait également dit qu'Isabella l'aimait. Pourvu qu'il ne se soit pas trompé...

Dermott frappa deux fois au battant, puis frémit. Un peu trop brutal, se reprocha-t-il en secouant ses doigts meurtris.

— Entrez, Joe ! fit la voix d'Isabella.

Dermott, mû par un regain de jalousie, la trouva bien trop familière. Tout d'abord, pourquoi aurait-elle permis à Joe de pénétrer dans sa chambre ?

Lorsqu'il franchit le seuil, sa bouche s'était figée en une moue réprobatrice.

— Laissez mon sac par terre, Joe. N'importe où.

La voix provenait de derrière un paravent placé près de la cheminée. On entendait de l'eau ruisseler. Isabella prenait son bain.

Dermott se pétrifia. Et si c'était vraiment Joe qui était entré dans la chambre ? Si ce dernier n'avait pas eu l'esprit si chevaleresque ? S'il avait tenté de profiter de l'occasion ?

Ne l'avait-il pas déjà fait ? Susurra une petite voix démoniaque à l'oreille de Dermott.

D'un mouvement de l'épaule, il se débarrassa de la sacoche en cuir que lui avait donnée Joe. Elle atterrit sur le parquet avec un bruit mat.

— Merci, Joe !

Après quelques secondes, elle reprit d'une voix inquiète :

— Joe ?

— Ce n'est pas Joe.

Il perçut une exclamation sourde, un bruit d'éclaboussures, et vit bientôt une petite mare se former sous le paravent.

— Que voulez-vous ? Que venez-vous faire ici ?

Le ton était dur et froid. Bien sûr, il ne s'était pas attendu qu'elle l'accueille à bras ouverts, mais... Il entendit le bruit de ses pieds mouillés sur le sol, puis le frottement de la serviette sur son corps.

— J'aimerais vous parler.

Le silence retomba, et il retint son souffle.

Derrière le paravent, Isabella s'était immobilisée. En reconnaissant sa voix, quelques secondes plus tôt, elle avait senti une joie sauvage grandir en elle. Il était là, vivant !

Mais, la seconde suivante, sa raison l'avait mise en garde. Il était là, certes. Et après ?

Elle venait de parcourir des kilomètres et n'avait trouvé qu'une maison vide. Non,

Dermott ne serait jamais là... pour elle.

Ses rancœurs et sa peine rejaillirent soudain, aussi violentes qu'au premier jour. Après avoir enfilé un peignoir, elle sortit de derrière le paravent, tendue et méfiante.

— Je vous accorde deux minutes, dit-elle. Où est Joe ? ajouta-telle. C'est lui qui vous a dit où me trouver?

Dermott fut ébloui par le spectacle qu'elle offrait, avec ses cheveux humides qui bouclaient sur ses épaules. Il se remémora le soir de leur première rencontre, et la nostalgie l'envahit un instant.

Puis il se rembrunit.

— Joe est assez grand pour se débrouiller seul. Vous vous inquiétez pour lui ?

— Naturellement. Vous n'êtes pas digne de confiance.

— Je trouve plutôt bizarre qu'une femme se tracasse pour son garde du corps.

Elle le toisa avec hauteur.

— Ma vie et mes préoccupations ne vous concernent en rien. D'ailleurs, je ne vous intéresse pas, vous avez été très clair à ce propos. Que faites-vous ici ?

Elle était en colère, comme il s'en était douté. En revanche, il n'avait pas prévu qu'il lui serait si difficile de maîtriser ses élans de jalousie.

— Joe m'a dit que vous vous étiez rendue sur l'île de Wight.

Les joues d'Isabella s'empourprèrent, mais elle ne répondit pas.

— C'est ma mère qui vous a écrit, n'est-ce pas? Insista-t-il.

— Quelle importance?

— Je n'en savais rien. Je regrette d'avoir été absent.

— Et moi, je regrette d'avoir fait le déplacement! répliqua-t-elle farouchement, encore sous le coup de la déception.

Le silence retomba.

— Je vous dois des excuses, dit finalement Dermott.

— En effet.

Il laissa passer quelques secondes, puis se racla la gorge. Il n'avait pas l'habitude de ce genre de situation. Son orgueil en prenait un coup.

— Je suis venu en partie pour me faire pardonner mon comportement inqualifiable à votre égard. Je vous ai blessée. C'est inexcusable, et je tiens à vous dire combien je suis navré.

— Et?

Il soupira.

— Vous ne me facilitez pas les choses, Isabella.

— À Green Abbey, vous n'étiez pas très accommodant, vous non plus. Vous n'avez pas répondu à toutes mes attentes.

— J'en ai satisfait certaines, riposta-t-il du tac au tac.

Isabella eut un sourire crispé.

— Faire l'amour est un automatisme chez vous. Moi, je vous parle de l'attention et de la considération que l'on doit aux autres êtres humains. Ce matin-là, vous m'avez abandonnée sur le trottoir après un bref au revoir. Ensuite, vous n'avez pas cherché à me joindre, vous m'avez laissée sans nouvelles pendant des semaines...

Sa voix tremblota, et elle poursuivit avec effort :

— Je me suis rendue malade d'angoisse et de désespoir, mais vous n'en aviez cure, bien entendu. Alors, voyez-vous, je ne suis pas d'humeur à vous faciliter les choses. En fait, je suis même ravie...

— Pourriez-vous achever de vous habiller, s'il vous plaît ? Coupa-t-il d'une voix rauque. Isabella ouvrit des yeux incrédules.

— Comment ? C'est une plaisanterie, j'espère ? Je suis en train de vous exposer mes griefs, de vous dire à quel point votre conduite m'a bouleversée, et vous ne songez qu'à me culbuter sur le lit?

— Veuillez me pardonner... Bon sang, Isabella, vous êtes quasiment nue devant moi, et... je ne peux m'empêcher de vous désirer! Vous êtes si belle...

— ... que vous avez déjà oublié ce que vous vous apprêtiez à me dire avant que votre cerveau ne descende dans votre pantalon ?

C'était faux, évidemment. Il avait l'impression que la bague en diamant le brûlait à travers le tissu de sa veste. Simplement, il avait cherché à l'amadouer avant de se déclarer. De toute évidence, il avait échoué. Et voilà qu'elle le traitait à présent d'obsédé sexuel !

— Je suis allé à Higham pour vous demander de devenir ma femme, dit-il avec brusquerie. Quand j'ai découvert que vous aviez pris la poudre d'escampette avec votre garde du corps - que, soit dit en passant, les villageois considèrent comme votre amant -, je vous ai vouée aux gémonies, vous et toutes les femmes. Je retournais sur l'île de Wight quand je suis tombé sur Joe dans la cour de l'auberge...

— Joe n'est pas mon amant... dit lentement Isabella.

«Vous demander de devenir ma femme...» Les mots résonnaient dans son esprit, couvrant la voix de sa colère, la noyant dans un tourbillon d'émotions.

— Ce n'est pas flagrant à première vue, rétorqua-t-il, maussade, en fixant le sol.

— Maintenant, vous le savez, répliqua-t-elle calmement. S'il vous plaît, il y a un peignoir plus grand dans cette sacoche... Vous voulez bien me le passer?

Il releva les yeux sur elle. Elle ne souriait pas, mais une petite étincelle s'était allumée dans ses yeux couleur de gentiane.

D'instinct, il comprit qu'elle s'était radoucie.

— Venez donc chercher ce que j'ai à vous donner, murmura-t-il.

— Le peignoir ?

— Le peignoir... ma bague de fiançailles... moi... et tout mon amour, conclut-il dans un souffle.

Isabella le considéra un moment, pensive.

— Êtes-vous sûr de vos sentiments ? demanda-t-elle enfin.

— J'ignore ce que ma mère a pu vous écrire, je sais seulement que tout est vrai.

— J'aimerais que vous vous passiez d'intermédiaire. À votre âge, vous êtes sûrement capable de vous déclarer tout seul.

Il hésita. Les mots restaient bloqués dans sa gorge. Il fuyait ses émotions depuis tant d'années !

Gauchement, il se dandina d'un pied sur l'autre, et ses bottes crissèrent sur le plancher.

— Je suis trempé... objecta-t-il mollement.

— Cela affecte-t-il votre organe ?

Il sourit.

— De quel organe parlez-vous ?

— De votre voix, bien sûr.

— Tous mes organes sont en parfait état de marche.

— Quelle chance !

— Voulez-vous m'épouser, Isabella ?

Elle inclina légèrement la tête, feignant l'étonnement.

— N'est-il pas d'usage d'employer un langage plus fleuri lorsqu'on demande la main d'une dame ? S'enquit-elle. Je crois me souvenir de déclarations enflammées qui parlent de montagnes enneigées, de rivières impétueuses et d'éternité...

— Je vous aime avec la force d'un fleuve qui dévalerait les pentes de l'Himalaya depuis la nuit des temps.

Isabella ne put se retenir de rire.

— Je m'excuse de vous pousser dans vos retranchements, admit-elle.

— Je vous aime vraiment, Izzy, dit-il doucement. Je vous aimerai tant que les montagnes et les rivières existeront. Chaque jour de ma vie me paraîtra dénué de sens si vous n'êtes pas là à mes côtés. Chaque nuit me semblera froide et lugubre. Épousez-moi, je vous en supplie !

— Seulement si vous me promettez de ne plus jamais vous battre en duel. Je ne supporterai pas deux fois une telle épreuve.

Dermott secoua la tête.

— Ne me demandez pas cela. Il y aura toujours un jeune coq pour vouloir se mesurer à moi. Je ne peux pas vous faire un tel serment.

— Dans ce cas, nous devons vivre à la campagne, loin des jeunes coqs de la ville.

— Un compromis intéressant. Dois-je comprendre... que vous acceptez ?

Isabella hocha lentement la tête.

— N'est-il pas d'usage qu'une dame formule sa réponse de façon plus romantique ? Se moqua-t-il gentiment. Qu'elle parle de reconnaissance et de dévotion ?

— Je suis certaine que vous m'êtes infiniment reconnaissant et que vous serez le plus dévoué des maris.

Dermott s'esclaffa.

— Exactement ! admit-il.

— Enfin, nous sommes d'accord !

— Oui. Et je suis impatient de réapprendre à vivre à vos côtés. Je regrette tellement...

— Je sais, coupa-t-elle avec tendresse. Et je vais vous rendre très heureux, Dermott.

Elle s'avança vers lui, laissant des empreintes humides sur le sol, et se blottit contre lui.

Puis elle noua les bras autour de son cou et chuchota :

— Et, à propos de bonheur...

ÉPILOGUE

Les deux amants furent mariés une semaine plus tard dans la chapelle de Tavora House. Isabella avait tenu à ce que la cérémonie ait lieu dans la demeure familiale, afin que l'âme de son grand-père en soit témoin.

Les villageois furent conviés à assister à l'engagement des jeunes gens, ainsi que la comtesse douairière et Molly qui, pour l'occasion, prit le nom de Mme Peabody.

Les funestes plans de la famille Leslie furent déjoués grâce à ce mariage, mais aussi grâce à la naissance, neuf mois plus tard, du fils du comte et de la comtesse, qui ne tardèrent pas à avoir deux autres enfants dans les années qui suivirent.

Fidèle à sa promesse, le comte demeura tout au long de cette union un mari dévoué qui, en se consacrant entièrement au bonheur de son épouse, trouva enfin le bonheur et la paix.

NOTES

1. Il était courant pour les courtisanes célèbres d'écrire leurs Mémoires lorsqu'elles prenaient leur retraite, ce qui leur fournissait alors une excellente source de revenus. En effet, en échange d'une certaine somme, elles consentaient à omettre quelques noms dans la liste de leurs anciens amants, même si lord Chesterfield et/ou le duc de Wellington (selon différentes sources) ne furent pas les seuls à déclarer : « Criez-le sur les toits et allez au diable ! »

Grâce à la publication de ces confessions intimes, nous avons aujourd'hui un aperçu de la personnalité et du tempérament des gentilshommes de l'époque. Les Mémoires de Harriet Wilson, publiés au début du IXe siècle, sont parmi les plus intéressants, car ses amants faisaient partie des hommes les plus influents d'Angleterre. Contrairement à la croyance populaire, l'existence d'une courtisane n'était pas forcément vouée à la désolation et à la misère. Nombre de femmes très belles firent fortune et trouvèrent un époux au cours de leur carrière. La plus jeune sœur de Harriet Wilson, Sophia, en est un bel exemple. Ses sœurs aînées faisant toutes commerce de leurs charmes, elle décida très tôt de tirer profit de sa jeunesse et de sa beauté. Et elle y réussit triomphalement en séduisant lord Berwick, qu'elle finit par épouser. À la suite de quoi, très consciente de sa nouvelle dignité, elle coupa les ponts avec ses sœurs et ses anciennes relations.

2. Mme Fitzherbert, qui était deux fois veuve et n'avait pas d'enfants, fut remarquée par le prince de Galles en mars 1784. Il avait alors vingt-deux ans et elle vingt-huit.

Connaissant sa réputation de buveur et de coureur de jupons, elle résista intelligemment à ses avances passionnées et ne daigna devenir sa maîtresse que le 15 décembre 1785, lorsqu'il accepta de contracter avec elle un mariage secret. Cette union ne pouvait être reconnue par la loi anglaise, cependant elle était tout à fait valable aux yeux de l'Eglise, ce qui suffisait amplement à Mme Fitzherbert.

De ce lit naquit un, peut-être deux enfants (selon divers preuves et témoignages), mais comme nombre de liaisons du prince, cette relation se détériora à cause de la vie dissolue qu'il menait – il fréquentait en effet des amis aux mœurs discutables. Durant l'hiver 1793, leur histoire d'amour prit fin, et lady Jersey devint la favorite du prince. Couvert de dettes, celui-ci comprit qu'il devait se marier officiellement, afin de s'assurer un revenu supplémentaire d'au moins 100000 livres par an. On lui chercha donc une fiancée - et lady Jersey eut son mot à dire dans l'affaire -, qui se trouva judicieusement être sa cousine, la princesse Caroline de Brunswick, une femme banale et sans grâce. Les premiers

mots que Prinny prononça en faisant sa connaissance restèrent fameux : « Donnez-moi un cognac ! »

Le mariage, célébré le 8 avril 1795, se révéla désastreux et ne dura que deux semaines. À couteaux tirés avec son épouse et las de lady Jersey, le prince songea alors à reconquérir le cœur de Mme Fitzherbert. À l'été 1799, elle lui céda enfin et leur réconciliation devint publique. Le 4 juillet 1799, le Times annonça : « Un gentilhomme de haut rang et Mme Fitzherbert sont une fois de plus inséparables, et ceux qui souhaitent convier l'un à dîner seront bien avisés d'adresser un carton d'invitation à l'autre. » Les huit années qui suivirent furent les plus heureuses de leur liaison tumultueuse, bien que le prince passât encore beaucoup de son temps en compagnie de ses camarades de beuverie.

3. La princesse Caroline était traitée de manière abominable tant par le prince de Galles que par la famille de ce dernier. Comme je l'ai dit ci-dessus, elle fut rejetée presque immédiatement après son mariage et, dès la naissance de sa fille Charlotte - conçue au cours de cette brève union conjugale —, elle fut délibérément séparée de son enfant. Malheureuse, confinée dans ses appartements royaux, Caroline obtint finalement l'autorisation de louer une maison à Blackheath à l'été 1797, où elle vécut encore de longues années.

On la disait dotée d'un grand appétit sexuel et on lui attribuait de nombreux amants. On raconta même qu'elle accoucha d'un enfant en 1802, sans qu'aucune preuve concrète ne vienne étayer cette rumeur. Elle demeura isolée de la cour, entourée seulement de quelques serviteurs, jusqu'au jour où on lui permit de quitter l'Angleterre, en 1814. Son séjour sur le continent donna naissance à d'autres scandales, si bien qu'une commission gouvernementale fut chargée d'enquêter sur ces rumeurs d'adultère, dans l'optique d'intenter une action en justice. Celui qui était devenu entre-temps le prince régent avait hâte de divorcer. Charlotte, son unique enfant, étant morte en couches, tous les prétendants au trône s'empressèrent de se marier, afin de fournir un héritier à la Couronne. Le prince régent demanda le divorce en 1820, mais celui-ci lui fut refusé. Caroline mourut le 7 août 1821 et fut enterrée à Brunswick. Comme elle l'avait demandé dans son testament, une simple épitaphe fut inscrite sur sa tombe : « Ci-gît Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre meurtrie. »

4. George (dit le Beau) Brummel fut le meilleur ami du prince de Galles de 1794 à 1813. Incorrigible dandy, il était fasciné par la mode et avait un brillant esprit. Tout dans sa mise était exquis, de la coupe de ses vêtements à la finesse de ses gants en passant par le lustrage de ses chaussures. Le secret de l'élégance, disait-il, tenait en deux points essentiels : « Ne pas mettre de parfum et porter des chemises de la meilleure qualité, lavées et séchées au grand air. »

Brummel introduisit deux innovations majeures dans la mode masculine : les cravates amidonnées et les bottes en toile de jute. Avec les bottes vint l'engouement pour les pantalons moulants qui, bien vite, furent remplacés par des hauts-de-chausses. Brummel réussit à décourager le port excessif de soieries, satins, dentelles dorées et broderies multicolores tant prisés par le prince de Galles et ses amis. Le prince et Brummel avaient le même tailleur – la maison Schweitzer et Davison, Weston et Meyer -, mais seul Brummel imposait les nouvelles tendances. Ce fut également lui qui lança la mode qui consistait à ouvrir les tabatières à priser de la seule main gauche.

Finalement, le prince et Brummel s'éloignèrent l'un de l'autre et, en juillet 1813, ils se brouillèrent définitivement. Brummel et trois de ses amis donnèrent un bal en oubliant volontairement d'ajouter le nom du prince à la liste des convives. Quand le prince régent leur écrivit pour leur faire part de son intention d'assister quand même à l'événement, ils durent s'incliner et lui envoyer une invitation. Le soir du bal, le régent fut accueilli à la porte par ses quatre hôtes. Il salua Pierrepont, puis, apercevant Brummel, il l'ignora ostensiblement. Un silence choqué s'installa dans l'assistance, qui fut rompu par cette pique nonchalante de Brummel : « Dites-moi, Alvanley, qui est donc ce petit gros que vous avez invité ? » De ce jour, Brummel et le régent ne s'adressèrent plus jamais la parole.

En 1815, Brummel fut obligé de quitter l'Angleterre pour fuir ses créanciers. Il mourut à Calais en 1840

5. J'ai toujours été fascinée par le système de tuyauterie ingénieux de certaines grandes demeures, à une époque où la plomberie demeurait un luxe dont fort peu de gens disposaient chez eux. L'approvisionnement en eau était géré par de nombreuses sociétés privées et fonctionnait cependant depuis 1581, au moyen de roues qui pompaient l'eau de la Tamise pour la distribuer ensuite dans divers quartiers de Londres. À la fin du XVIIe siècle, grâce à Thomas Savery, on utilisa la vapeur d'eau comme énergie. En 1712, une pompe actionnée par un moteur Savery fut installée à Campden House. Elle était capable de tirer 3 000 gallons par heure et d'acheminer l'eau dans une citerne située au dernier étage de la maison. En 1723, on fonda la Chelsea Waterworks Company, dans le but de mieux desservir la ville. La société construisit la principale canalisation en acier de Londres en 1746 et, en 1767, avec la généralisation des pompes à vapeur, 1 750 tonnes d'eau étaient pompées quotidiennement. À la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, des fontaines, des baignoires et des cabinets de toilette étaient reliés au réseau de canalisations.

6. La marquise de Hertford était une femme ambitieuse. De deux ans l'aînée du prince de Galles, elle était la fille du vicomte Irvine, neuvième du nom, et devint la seconde épouse du marquis de Hertford alors qu'elle n'avait que seize ans. Plus jeune que son époux de

dix-huit ans, elle était grande, belle et élégante, bien qu'un peu enrobée. Sa liaison avec le prince de Galles ne débuta qu'en 1807 (j'avoue avoir commis un petit anachronisme pour les besoins de cette histoire). Pourquoi le prince remplaça-t-il une compagne d'âge mûr (Mme Fitzherbert avait alors cinquante et un ans) par une autre de la même génération (lady Hertford avait quarante-sept ans)? À cette question, lady Bessborough répondait que le prince s'ennuyait ferme - « Maladie fatale ! » -, ce en quoi elle avait sans doute raison. Lady Hertford était intelligente et assez cultivée pour stimuler son amant tant sur le plan spirituel que sentimental. Leur liaison dura dix ans.

7. Je suis toujours intriguée lorsque je tombe sur les rares écrits traitant des incartades amoureuses des femmes. Des milliers d'ouvrages ont été publiés sur les préférences sexuelles de ces messieurs, mais les dames ne font pas l'objet d'un tel intérêt, loin s'en faut. Il nous reste bien sûr des anecdotes historiques concernant quelques femmes célèbres: Cléopâtre, l'impératrice Théodora, Héloïse, Diane de Poitiers et ma préférée de tous les temps, Catherine de Russie. Dans une optique culturelle, il est intéressant de noter que les femmes ont cependant toujours su profiter de plaisantes distractions, tels ces jeunes vendeurs séduisants qui tenaient les magasins. Selon Malcolm (Anecdotes sur les mœurs londoniennes au XVIIIe siècle, 1810), «dès 1765, on réclama des jeunes gens au physique avantageux pour servir les dames de qualité dans les boutiques de mode et, bien vite, cette coutume fit éclater nombre de scandales ».

À la fin du siècle, Boettiger (Londres et Paris, 1799) déclare : « La population féminine de la ville s'est entichée des éphèbes aux joues roses. Les clientes les plus coquines apprécient les vendeurs musclés, de belle prestance et complaisants, avec qui elles ont des conversations plus longues que ne le tolère la bienséance. »

8. Comme les duels étaient interdits, on se rendait souvent sur le lieu du rendez-vous dans une voiture fermée, afin que les occupants ne soient pas identifiés.

9. Charger son pistolet de manière négligente pouvait avoir des conséquences dramatiques, ainsi que le relate Abraham Bosquett dans son sévère pamphlet contre le Duel de Robert Baldick : « L'offensé, qui avait commis une erreur lors du chargement de son arme, a été tué par l'explosion de son propre pistolet dont une partie métallique lui a traversé la tempe. Il est arrivé à de nombreux duellistes, pour les mêmes raisons, de perdre une main. J'étais moi-même présent un jour où un homme a blessé son témoin à la joue dans des circonstances similaires. J'ai également assisté à une scène où l'offensé s'est tiré dans le pied, ce qui faillit lui coûter la vie mais interrompit heureusement le duel. Son témoin lui avait remis le pistolet armé qu'il tenait pointé vers le sol en attendant le signal, et le coup était parti tout seul. Une autre fois, un témoin avait chargé le pistolet de façon si maladroite que la balle et la poudre tombèrent de l'arme avant même qu'il ne

la remette à son ami. L'adversaire tira et blessa ce dernier (ce qui régla leur différend) et c'est lorsqu'il voulut décharger son pistolet en tirant en l'air qu'il se rendit compte, ses tentatives demeurant vaines, que l'arme n'était pas chargée. »